Jacques MARSICK

Armand MARSICK

1877 - 1959

Une vie, une œuvre

Mes chers petits-enfants,

Voilà plus de cinquante ans que mes grands-parents Marsick-Sampieri ont disparu… D'eux je garde un magnifique souvenir. Ils ont illuminé ma jeunesse et celle de mes frères et sœur. Leurs vies avaient été très remplies et leurs histoires étaient peu ordinaires ! Après le décès de notre mère, en 1994, je souhaitais recueillir toutes les archives familiales. Les disperser aurait été dommage. Aussi, mes premiers remerciements vont à mes frères et sœur qui ont accédé à mes vœux. Les seconds vont à votre Mamigui qui a supporté mes recherches et m'a laissé accomplir ce travail.

Il m'aura fallu du temps pour me décider, un peu effrayé par la masse des documents qu'il a fallu d'abord classer. Il régnait un grand désordre dans tout cela. Puis, progressivement, j'ai relié les unes aux autres toutes les pièces de ce puzzle, lire des centaines de pages, prendre contact avec de nombreuses institutions. Bref un vrai travail d'enquête quasi policière ! Le résultat est celui que vous allez lire. Il n'est pas parfait. Mais c'est celui d'un petit-fils à ses petits-enfants, c'est un travail de mémoire pour que vous soyez à votre tour les témoins de ce passé sans lequel il ne peut pas y avoir d'avenir. A votre tour vous bâtirez votre propre histoire qu'un jour vous aurez envie de raconter à vos propres petits-enfants… Quelle chaîne magnifique cela constituera sur plusieurs siècles de notre histoire familiale ! J'ai aussi une pensée émue pour la mère de mon trisaïeul, Madeleine Marsick qui enfanta deux fois, un garçon et une fille naturels comme on disait… Fille mère c'est par elle que nous est transmis notre nom et j'en suis fier ! Une mère porte et donne la vie. Quel magnifique pouvoir ! Cette Madeleine est pour moi un symbole de liberté, de lutte aussi contre les regards réprobateurs qu'elle a dû essuyer, contre cette injustice que subissaient les femmes victimes de l'égoïsme masculin…

C'est donc à vous, mes petits-enfants que je dédie ce travail.

Mais je le dédie aussi à toutes mes petites-nièces et tous mes petits-neveux, eux aussi héritiers de cette Madeleine…

Le destin de mes grands-parents est extraordinaire. Ils ont connu le gratin du monde musical, artistique, politique aussi… Ils étaient surtout des êtres libres et amoureux de la vie, du beau et du bien… Oui ils ont compté dans ma vie. Vous me pardonnerez alors si parfois je suis quelque peu subjectif dans ce que j'ai écrit. Mais sans passion, on ne fait rien !

Beaucoup d'entre vous sont déjà de bons musiciens : c'est la preuve que nous avons su vous transmettre les gènes familiaux.

Je vous embrasse de toute ma force de grand-père admiratif de vos jeunes existences…

Papi

Généalogie des MARSICK



Pierre-Joseph MARSICK
° 27 avril 1819 (Liège)
† 18 mars 1888 (Liège)
épouse le 16 juillet 1843
Anne-Marie BEVERS
° 8 janvier 1822 (Liège)
† 16 mai 1863 (Liège)

12 enfants dont



épouse le 7 mai 1870



Louis MARSICK
° 18 août 1843 (Liège)
† 13 août 1901 (Liège)

Marie-Françoise LEJAXHE
° 3 juillet 1843 (Liège)
† 4 mai 1900 (Liège)

7 enfants dont



Epouse le 8 octobre 1910 à Rome



Armand MARSICK
° 20/09/1877 (Liège)
† 30/04/1959
(Haine St Paul - Belgique)

Paola SAMPIERI
° 16/07/1877 (Paris)
† 22/09/1958
(Famillereux - Belgique)



Epouse le 28 avril 1941 à Mézin (Lot et Garonne)



Paul-Louis MARSICK
° 9/02/1916 (Athènes)
† 30/04/1969
(Manage - Belgique)

Andrée PROTAT
° 23/06/1907 (Melun)
† 26/09/1994
(Boé - Lot et Garonne)



épouse en1872 puis divorce en 1910



Martin-Pierre MARSICK
° 9/03/1847 (Jupille-*Belgique*)
† 21/10/1924 (Paris)

Berthe MOLLOT
° 24/11/1848 (Paris)
† 1/09/1923 (Paris)

Signalons qu'après le décès d'Anne-Marie Bevers, Pierre-Joseph se mariera avec Catherine Raick dont il aura cinq enfants de plus. Ainsi sa descendance comptera dix-sept enfants.

Introduction

« Je suis né à Liège, le 20 septembre 1877, au 15 (ou 17) de la rue Grangagnage (nom d'un magistrat et remarquable écrivain belge).
Ma naissance donna lieu à un accident tragi-comique que mon père m'a mille fois raconté. La maison de la rue Grangagnage était une petite maison de commerce à deux étages. Le jour de ma naissance, ma chère mère ne se sentait pas bien. La sage-femme – Madame WYNS… je me souviens encore de son nom !… - avait prié mon père de descendre au rez-de-chaussée pour y prendre un bol de bouillon froid. A peine était-il dans la cuisine qu'il s'entendit apostropher par la sage-femme accourue comme une folle sur le palier :
- Môssieur Marsick ! hurle-t-elle.
-Qui n'a-t-i don ? fit mon père, très impressionné et craignant le pire.
- C'esst un valè ! (C'est un garçon) continue sur le même ton la sage-femme
- Qui n'arèdge-t-il (Que n'enrage t'il) hurla à son tour mon père, enfin soulagé. [1]
Pour bien comprendre cette petite scène, il faut savoir que mes parents à cette époque avaient déjà eu quatre filles, et la venue d'un garçon comblait leurs vœux, c'est pourquoi la sage-femme qui connaissait leur désir annonça dans la joie et de la façon dont je viens de le dire, mon heureuse naissance, car ma mère fut vite remise de ses couches… mais les deux enfants qui vinrent au monde après moi furent encore des filles ! » [2]

C'est ainsi que notre grand-père Armand raconte dans ses mémoires son arrivée dans le monde. Il nous avait raconté souvent cet événement.
Une autre source importante est notre grand-mère Paola, « Mémée » comme nous l'appelions avec affection. Par elle, nous connaissions des bouts de la vie de son diable de mari.
Mais tout cela n'était que des bribes de vie ! Aussi à Noël 1956, nous avions écrit une lettre à nos grands-parents leur demandant de rédiger leurs « Mémoires ». Ce qu'ils vont accepter tout de suite.
Le 11 janvier 1957, notre grand-père commence par rédiger une préface de mise en garde que voici :
« Mes chers petits-enfants,

Votre lettre du 25 décembre 1956 m'a vivement ému, et vous ne pouviez d'une façon plus charmante et affectueuse me demander d'écrire mes « Mémoires ».
C'est donc pour vous – et uniquement pour vous- que je vais m'essayer à remplir cette tâche, espérant la mener à bien quoique ce ne soit guère facile de conter par le menu tous les faits qui ont embelli ou assombri ma vie.
Quand vous aurez lu le travail que j'entreprends de tout cœur –et uniquement pour vous, je le répète- il vous sera permis de vous demander comment un homme qui

[1] Ce dialogue est en wallon de Liège.
[2] Mémoires manuscrites d'Armand Marsick. Archives Marsick

dès son enfance a donné des preuves indubitables d'organisation musicale a fait une aussi piètre carrière, car ne vous laissez pas subjuguer par ce que vous entendrez dire autour de vous des succès de votre grand-père : ce ne sont que succès de petit maître, succès locaux qui se sont répétés dans les différentes villes où ma vie de nomade m'a amené à résider mais qui ne m'ont pas permis d'atteindre à une vraie réputation ! Voilà pourquoi, mes chers petits-enfants , je n'ai poussé aucun d'entre vous à entrer dans la carrière musicale, carrière difficile, pleine d'embûches, de mirages et qui met l'artiste en butte à une concurrence redoutable que les autres carrières –à mon avis du moins- ne connaissent pas, car cette concurrence s'étend jusqu'aux Morts, ô pauvres compositeurs. Maintenant trêve de réflexions pessimistes, commençons la tâche que vous m'avez si gracieusement demandé d'accomplir : la rédaction des souvenirs de ma vie.

Votre grand-père affectionné

Armand Marsick[3]

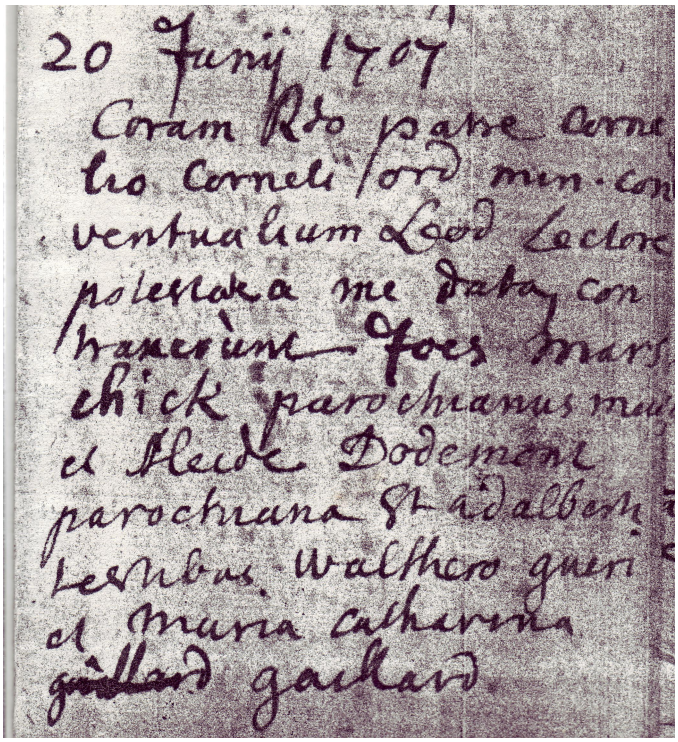
Qui était ce « petit maître » ? Qui donc était cet homme qui nous a tant marqué ? C'est à cette double question que j'ai voulu répondre en traçant de lui et de son épouse un portrait aussi fidèle que possible.

Car il faut savoir que ces fameuses « Mémoires » seront vite arrêtées. Un dimanche de février, alors que nous passions la journée d'un dimanche chez eux, au 21 rue des Boers, à Bruxelles (Etterbeek), après le repas, papa demande à son père de nous lire le début de ce qu'il a écrit. De bonne grâce, il s'exécute… Je revois encore la scène… Calé dans son fauteuil près de la fenêtre de la salle à manger, il lit avec une émotion de plus en plus vive … et éclate bientôt en sanglots. Papa prend le cahier et dans une atmosphère soudain plus recueillie, nous écoutons la suite…
Hélas, notre grand-père décide d'arrêter là la rédaction de ses « Mémoires »… suivi, évidemment par notre grand-mère qui en toute circonstance exécutait ce que faisait ou pas son mari !
La première partie de ce travail va de l'enfance à l'adolescence, au moment où Armand Marsick arrive à Nancy… C'est tout ce que contient ce fameux cahier. Ce sera inévitablement suggestif car ce sont aussi mes souvenirs de cet homme qui a eu le souci de nous combler à chaque instant. Il a été un grand-père si attentionné !

[3] « Mémoires » d'A. Marsick. Archives J. Marsick

1. Les origines de la famille

Les registres paroissiaux de la Principauté et de la ville de Liège nous ont permis de retrouver l'ancêtre Marsick le plus lointain : Johannès MARSCHICK qui épouse Aélid Dodémont le 20 juin 1707 en l'église Notre-Dame aux Fonts. En l'absence de registre de naissance le concernant, on ne peut que dire qu'il est né dans la seconde moitié du XVII°s. Ce mariage est enregistré dans le registre des mariages des étrangers. D'où vient Johannès ? De Bohême certainement. Le nom, Marsick, a été orthographié « Marschick » pour transcrire le digramme « ch » de la lettre ř. En tchèque on écrit Maršick. A Prague on trouve beaucoup de Maršik sans C mais aussi avec C. soit dans les annuaires téléphoniques soit dans les cimetières comme celui de Vysherad, celui où sont enterrés Smetana et DvořaK. Nous y avons vu une tombe Pierre Josef Maršik


20 Junij 1707
Coram Rdo patre Corne
lio Corneli ord min. con
ventualium Leod Lectore
potestate a me data con
traxerunt Joes Mars
chick parochianus mu
et Aleide Dodemont
parochiana St adalberti
testibus Walthero gueri
et Maria catharina
~~gillard~~ gaillard

.

Acte de mariage de Johanès Marschick et q'Aléide Dodemont . Archives de l'Etat, Liège.

Que faisait ce Johannès à Liège en 1707 ? Jean-Clément de Bavière était alors Prince-Electeur de l'empire en tant qu'archevêque de Cologne, Gouverneur Général des Pays-Bas et régnait à cette date sur la Principauté de Liège. Mais il est mis au ban de l'Empire après s'être rapproché de Versailles et donc de Louis XIV. En conséquence de quoi, les Impériaux occupent Liège.
Les Impériaux ? Johannès Marschick est-il un soldat de l'Empire ? Peut-être. En tout cas, le statut particulier fait de la Principauté de Liège un état tampon entre le royaume de France et l'Empire, entre les Bourbons et les Habsbourg. C'est un lieu de *passage innocent* pour les belligérants : en clair, les armées impériales ont droit de passage sur le territoire.[4]

[4] Voir « La Principauté de Liège » de Jean Lejeune aux éditions de l'A.S.B.L. Le Grand Liège 2° édition.

Johannès doit trouver la vallée mosane bien belle, Liège prospère et Aélid bien jolie pour s'y installer.
Les Marsick (qui ont perdu le « ch » dès la génération suivante) s'installent durablement dans la vallée de la Meuse, à Liège ou dans les environs immédiats. Qu'y font-ils ? Ce sont des dinandiers, des orfèvres parfois. Les femmes sont le plus souvent couturières. [5]
Sinon, rien à signaler durant tout le XVIII° s. ou presque. Le 21 août 1789, Jean Lambert Marsick épouse au dernier moment Marie-Madeleine Bourguignon qui vient d'accoucher d'une fille, Marie Lambert, baptisée aussitôt à Notre-Dame aux Fonts. Marie aura 5 frères et sœurs. Le 5° enfant du couple est aussi une fille : Marie-Magdelaine ou Madeleine selon les registres, née le 31 août 1789.
Lorsque nous étions enfants, notre grand-mère Paola nous disait avec des airs mystérieux qu'un secret existait sur les origines de la famille. Tout ce qu'il fallait pour exciter notre curiosité ! En fait, le « secret » venait de ce que cette Marie-Madeleine va nous transmettre notre nom : elle sera fille-mère deux fois. La première en 1815 d'une petite Marie-Anne Marsick qui décédera le 29 janvier 1818 et la seconde fois de Pierre-Joseph Marsick le 27 avril 1819 : il sera notre trisaïeul. Je n'ai jamais compris cette cachotterie de ma grand-mère qui elle-même avait une cousine qui avait connu la même aventure, ce que je découvris aussi plus tard.
Bref, nous descendons d'une femme et cela me plait !
Il n'est peut-être pas inutile à cet instant de notre récit de faire le point sur la situation politique et économique de la Principauté de Liège. Lorsque Pierre-Joseph naît, la Principauté est sous administration hollandaise. Le pays a connu bien des bouleversements depuis la naissance de Marie-Madeleine. En France, la Bastille vient d'être prise le 14 juillet. Le Prince-Evêque Constantin-François de Hoensbroeck (1784-1792) règne sur la Principauté. Mais il a peur de la contagion révolutionnaire française. La nuit du 4 août qui abolit les privilèges en France provoque la panique chez ce Prince qui propose aussitôt à son chapitre de chanoines d'imiter la noblesse et le clergé français. Sa faiblesse entraîne une révolution le 18 août. Révolution qui allait entraîner la perte de sa liberté et l'indépendance liégeoise. Le Prince-Evêque, mis en déroute, est vite rétabli dans ses fonctions par les Impériaux en 1791. L'année suivante, en 1792, Dumouriez, à la tête des troupes françaises, prend Liège et oblige le Prince-Evêque à fuir une seconde fois. En 1793, les Impériaux rétablissent le dernier Prince-Evêque, François de Méan qui ne reste que quelques mois puisqu'en 1794, la Principauté est à nouveau occupée par les Français qui, cette fois, s'installent durablement. La Principauté est annexée à la France le 1er octobre 1795 par les décrets de la Convention. Madeleine a six ans et n'a pas conscience de ces bouleversements. L'Europe en connaîtra bien d'autres jusqu'aux plus récents après la chute du mur de Berlin en 1989. Le dernier en date au moment où j'écris ces lignes est le Monténégro qui vient de se séparer de la Serbie. Madeleine devient française. Elle habite dorénavant le département de l'Ourthe dont le chef-lieu est Liège. L'occupation française est plutôt bien accueillie à Liège. Les Liégeois sont francophiles depuis longtemps, une manière de s'opposer à leur Prince-Evêque Electeur de l'Empire.
Cependant le Traité de Vienne de 1815 allait séparer l'ancienne Principauté de la France. Les provinces belges sont rattachées au royaume de Hollande où règne

[5] . Voir Arbre généalogique archives Jacques Marsick.

depuis le 16 mars Guillaume 1er. Le joug hollandais pèse trop lourd aux yeux des Liégeois. En 1830, quinze ans plus tard, ils participent activement à la Révolution Belge née à Bruxelles. Aussitôt, la France appuie les Liégeois qui ne rêvent que de détruire l'œuvre du Congrès de Vienne. La Belgique devient indépendante et son statut est fixé définitivement le 21 juin 1831 par le « Traité des 18 Articles ». Pierre-Joseph et sa maman (qui s'est enfin mariée entre temps avec un veuf, Christophe Benoît) deviennent Belges. [6] Mais les Liégeois ont gardé encore aujourd'hui un esprit « principautaire » et une réputation d'esprit frondeur. Beaucoup ont rêvé (ou rêvent ?) de République. Rêve concrétisé dans le folklore de la « République d'Outre Meuse ». La langue wallonne est encore vivante. L'accent inimitable ajoute la couleur à ce peuple remarquable. Bien plus tard, Armand sera fier de parler le wallon et Tchanchès, symbole de la République d'Outre Meuse trône fièrement sur un rayon d'une de mes bibliothèques. Liège est rouge, francophile et républicaine !

Sur le plan économique, Liège devient la « Cité Ardente » au XIX°s. Celle du charbon et de l'acier. Les mineurs et les sidérurgistes font de l'ancienne principauté un des centres industriels les plus développés d'Europe. Les conditions de vie sont cependant épouvantables. Le sort fait à notre famille est cependant un peu meilleur mais il ne doit pas faire illusion. Martin-Pierre, le 3ème enfant de Pierre-Joseph, garde un souvenir sinistre de son enfance.

Pierre-Joseph sera dinandier, ferblantier et lampiste. Mais il est aussi bon violoniste. Cela aura son importance. Pierre-Joseph déménage très souvent à Liège et dans les communes voisines. Une des raisons a pu être une famille qui s'agrandit rapidement. Il aura 17 enfants de deux mariages. Bien peu de frères et sœurs sont nés au même endroit. Le 16 juillet 1843, Pierre-Joseph épouse Anne-Marie Bevers née le 8 novembre 1822. 12 enfants vont naître de cette union. L'aîné, Louis, notre arrière-grand-père, naît le 18 août 1843, un mois après leurs noces. C'est la troisième génération de naissances fort peu « catholiques ». Il est vrai que la contraception n'en est qu'à ses balbutiements. La dernière, Marie-Désirée, Françoise naît le 25 mars 1863. Anne-Marie meurt des suites de ce dernier accouchement le 16 mai suivant. En moyenne, un enfant est né tous les 19 mois. Anne-Marie, dès l'allaitement terminé, se retrouvait enceinte…

Mais Pierre-Joseph se remarie très vite, le 4 février 1864, avec Anne-Marie Raick née le 9 décembre 1829. Un premier enfant naît le 24 septembre 1864… Un prématuré ? On peut en douter… Le dernier de cette série de cinq sera Victor en 1868. Le rythme s'est accéléré… Est-ce une raison du divorce du couple ? Nous n'avons pas pu le savoir… Catherine Raick mourra en 1909 à 80 ans.

Toutes ces bouches à nourrir laissent rêveur ! On imagine sans peine les difficultés de la vie quotidienne et l'épuisement de ces deux femmes dont la première est notre trisaïeule. Nous ne pouvons qu'avoir une pensée émue pour elle.

Au physique, Pierre-Joseph était mince avec un grand front et une coiffure échevelée. Le regard est droit et doux. On ne peut s'empêcher de voir en lui une nette ressemblance physique avec notre père Paul-Louis. Armand nous laisse un témoignage plein d'affection pour cet homme. Pierre-Joseph était sûrement fier de ses deux garçons aînés qui menaient une belle carrière. Louis était premier violon

[6] La Principauté de Liège op.cit.



Pierre-Joseph Marsick

à l'Opéra de Liège mais aussi professeur dans plusieurs écoles de musique, Martin-Pierre surtout qui est considéré comme un des plus grands virtuose de son temps.

« Un dernier mot sur mon grand-père pour mentionner les deux dernières grandes joies de sa vie : le concert du 30 avril 1887 (inauguration de la grande salle de concert du conservatoire de Liège) (…) et qui fut donné avec les quatre violonistes parmi lesquels son fils Martin-Pierre, puis quelques mois plus tard, au mois de décembre 1887, le concert du conservatoire auquel son fils encore participe en exécutant le 4° concerto en ré mineur de Vieuxtemps et un morceau de sa composition. Mon grand-père assista à ces deux concerts. Au deuxième, il était accompagné de ma mère. Quand son fils se présenta sur l'estrade, mon grand-père se pencha vers elle et lui dit tout bas : « Oûtez-bin, savé Mareie, vos n'ètindrez mo-i pu inn sa què d'si bê ! » (Ecoutez bien, Marie vous n'entendrez jamais plus quelque chose d'aussi beau »

Pierre-Joseph meurt quelques mois plus tard, le 18 mars 1888. Ecoutons encore Armand, son petit-fils qui n'a alors que 10 ans ½

« Pierre-Joseph et son fils Alphonse moururent tous les deux pendant le mois de mars 1888, mon oncle Alphonse à l'âge de 23 ans miné par la phtisie, mon grand-père emporté par une double pneumonie qu'il avait contractée en descendant de son atelier pour venir contempler la dépouille mortelle de son fils exposée au rez-de-chaussée. J'assistai à l'enterrement d'Alphonse. C'était la première fois que je voyais toute cette pompe funèbre si impressionnante quand on est tout jeune. La semaine suivante eut lieu l'enterrement de mon grand-père. Il faisait un temps de chien ; la neige était tombée et tombait encore à gros flocons ; une bise âpre soufflait ; mon père ne me permit point d'assister à cette

cérémonie funèbre qui par une ironie du sort eut lieu le 19 mars, le jour de la fête de mon grand-père qui s'appelait Joseph-Pierre (Pierre-Joseph à l'état civil).
Pour comprendre l'affliction de la famille, il vous faudrait savoir ce qu'était à cette époque la fête patronale et à quelles touchantes et profondes manifestations elles donnaient lieu, surtout dans les grandes familles comme celle de mon grand-père : 18 enfants ou celle de mon père : 7 enfants. »

De tous les enfants de Pierre-Joseph, nous ne parlerons que de Louis, l'aîné qui est notre arrière-grand-père, et de Martin-Pierre. On pourrait y ajouter Victoire qui habitera Paris et Victor, le dernier des enfants dont j'ai encore connu une de ses filles Juliette Cuenen-Marsick qui habitait Liège et est décédée le 18 avril 1990. Les naissances de ces 18 enfants restent mal connues. Leur enfance ne fut certainement pas très facile car c'était une famille pauvre. La maison natale de Martin-Pierre, rue du Biez, à Jupille (banlieue de Liège) est une petite maison ouvrière, comme il y en a tant dans ces zones industrielles.[7]
Martin-Pierre fait deux fois allusion à cette enfance pauvre. Une lettre adressée à son frère Louis en 1889 lui rappelle qu' « … *à Liège vous ne connaissez d'une bonne hygiène et des soins qu'il faut avoir pour se maintenir.* » L'autre lettre est adressée à Armand et Paola ses neveu et nièce, datée du 23 janvier 1924 en réponse à leurs vœux : « *Je vous souhaite à tous, mes enfants, la santé, le seul bien sur cette terre , levier de tous les autres. Quand j'étais enfant, personne n'est venu à mon secours livré par mes plus proches [souligné deux fois] aux malheurs humains, seul, j'ai lutté… et je continue… mais aujourd'hui, je me sens heureux car, j'ai de très grands succès et j'en attends d'autres.* »
Quoiqu'il en soit, Pierre-Joseph inscrit Louis et Martin-Pierre au conservatoire de Liège.[8] Rappelons brièvement que Martin-Pierre fera une très belle carrière de virtuose qui le mènera aux quatre coins du monde, de Moscou à San Francisco, de Stockholm au Caire. A Paris il créera de nombreuses œuvres et il sera professeur au Conservatoire de Musique où il formera les plus grands virtuoses du début du XX° s. comme Jacques Thibaud, Georges Enesco, Carl Flesch et bien d'autres… Il rédigera deux œuvres pédagogiques : « La Grammaire du Violon » et « Euréka » qui seront utilisés très longtemps dans les classes de violon du Conservatoire. Une classe portait son nom avant le déménagement à La Villette.

Louis, son frère aîné, était au moins aussi doué que son cadet. Ses carnets de notes du conservatoire de Liège l'attestent. Souvent, elles portent des appréciations plus flatteuses pour Louis que pour Martin-Pierre.

Armand le confirme dans ses mémoires : *« Mon père (Louis-François-Joseph) […] fut un excellent violoniste et, au dire de son frère lui-même, le célèbre Violoniste Martin-Pierre, plus doué que lui… En tout cas, combien de fois ai-je entendu dire mon oncle me dire qu'il avait toujours envié le « staccato » de son frère. Le fait est que mon père avait un « staccato » net, perlé, mesuré.* »

L'école à laquelle Louis a été formé avec son frère Martin-Pierre était réputée. Lorsqu'il entre au conservatoire, celui-ci est dirigé par Joseph Daussogne-Mehul, neveu du grand Mehul, cofondateur du Conservatoire de Paris et dont il reçut les

[7] Une plaque commémorative à Martin-Pierre a été apposée sur la façade de cette maison en 1933.
[8] Voir la biographie de Martin-Pierre écrite par Cécile Tardif dans la revue de la Société Liégeoise de Musicologie, N°11 1998 pp 37-57.

leçons de Cherubini et de Catel. Lui-même devint professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris avant d'être nommé directeur du conservatoire de Liège. Son expérience acquise au Conservatoire de Paris le conduisit à réformer complètement l'enseignement du conservatoire de Liège. Son influence fut incontestable pour la bonne réputation de ce conservatoire qui aura pour élèves



Martin-Pierre Marsick

de nombreux grands violonistes, comme Ysaye par exemple ou des compositeurs comme César Franck.

C'est donc une institution de haut niveau lorsque Louis et Martin-Pierre y sont admis. Le conservatoire sera une pépinière de grands violonistes comme nous venons de le dire. On parlera même de l'école franco-belge du violon qui fait référence au conservatoire de Liège, en particulier. A l'époque, rares sont les orchestres dans le monde qui ne comptent pas au moins un violoniste formé à Liège.

Louis obtient en 1856 un premier prix de solfège et en 1861, la grande médaille de vermeil au concours supérieur de violon dans la classe de Désiré Heinberg. Louis sera d'ailleurs le premier de ses élèves à obtenir cette médaille et Armand, en 1897 sera le dernier à l'obtenir à son tour. Mais Louis décrochera aussi le 1er prix de violoncelle dans la classe de Louis Massart en 1867.

Entre-temps, il est entré au Théâtre Royal de Liège en 1854 comme caisse roulante : il a 11 ans ! Le nouveau théâtre a été inauguré en 1820[9] . C'est un très bel édifice dans le goût du temps, à la « française » avec une disposition en amphithéâtre, œuvre de l'architecte Auguste Dukers. Mais les directeurs du théâtre se succèdent à une cadence infernale : une soixantaine avant la fin du siècle. Nous ne pouvons que souligner leur contraire : Louis restera à l'Opéra pendant 47 ans. Seul sa mort prématurée met fin à cette carrière.

En 1861, il est aussitôt nommé violon solo à l'orchestre du théâtre jusqu'en 1885, date à laquelle il demande à ne plus être que 1er violon. En 1877, il est nommé professeur des écoles de musique de Liège et en 1890, professeur de violon à l'école de musique d'Hasselt.

Lorsqu' Ambroise Thomas vint à Liège en 1887, pour la 100ème d' « Hamlet », il se fit présenter M. Marsick, le complimenta sur le grand nombre d'années passées au Théâtre Royal Pour le récompenser d'avoir participé aux premières exécutions d « Hamlet » et de « Mignon » et d'avoir favorisé l'adoption de chœurs français aux distributions de prix des écoles, il lui fit décerner la distinction d'Officier d'Académie de France[10] .

Nous verrons la grande affection et la complicité qui lient Louis à son fils Armand. Pourtant, la vie matérielle n'est sans doute pas facile. Les sacrifices sont grands pour élever au mieux cette famille nombreuse, à une époque où les allocations sociales n'existent que très rarement. Armand aidera ses parents par l'envoi réguliers de mandats dès qu'il gagnera lui-même sa vie.

En 1900, le 4 mai, Louis a la douleur de perdre son épouse, emportée par un cancer après une douloureuse et inutile opération chirurgicale. Un an plus tard, il est lui-même enlevé à l'affection des siens, le 13 août 1901. Ses derniers efforts pour écrire à son fils sont d'ailleurs pathétiques, incapable physiquement de tracer les mots. Armand citera très souvent ce père qu'il vénérait d'un amour très profond. Nous reviendrons plus loin sur ces circonstances qui ont endeuillé le jeune Armand.

[9] Voir « La Genèse d'un Opéra. L'opéra de Liège ». Association des Amis de l'Opéra Royal de Wallonie. Société Liégeoise de Musicologie. 1995.
[10] Journal « La Meuse » mercredi 14 et jeudi 15 août 1901. Archives Jacques Marsick





Louis Marsick et son épouse Marie Lejaxhe

L'enfance et les années de formation

Armand sera le seul descendant mâle de la vaste famille engendrée par Pierre Joseph. Armand n'aura qu'un fils, Paul-Louis qui aura heureusement cinq enfants dont quatre garçons qui mettront au monde cinq garçons à leur tour. Une nouvelle génération de Marsick est aussi prometteuse avec deux garçons au moment où j'écris ces lignes. Et comme les filles peuvent dorénavant garder leur nom même mariées, le nom n'est pas près de s'éteindre !

Armand sera très choyé par ses parents. Il leur en sera aussi très reconnaissant. Son père a beaucoup compté pour lui. Dans les archives familiales, plusieurs lettres touchantes illustrent cette piété filiale, même si tout cela était convenu. Si ces témoignages ont été gardés, c'est qu'ils avaient une valeur réelle pour leur auteur. Chaque année, pour le Nouvel An, les enfants adressent à leurs parents des vœux d'un autre âge sur du papier joliment décoré. Voici, à titre d'exemple, ce qu'écrit Armand :

« *Mes chers parents,*
Voici l'époque où chaque année j'accomplis ce devoir si doux pour moi de vous exprimer mes sentiments de reconnaissance et de vive affection.

Ces compliments si naturels dans le cœur d'un fils les années n'ont fait que les accroître et les fortifier car chaque jour fait estimer davantage les sacrifices que vous ne cessez de faire pour moi comme aussi les soins dont vous n'avez cessé de m'entourer. Si je ne peux jamais arriver à vous payer la dette de gratitude et d'amour que je vous dois qu'il me soit au moins permis de vous déclarer que je l'oublierai jamais et que dès aujourd'hui, je vous suis dévoué comme un bon fils plein de respect et d'affection.

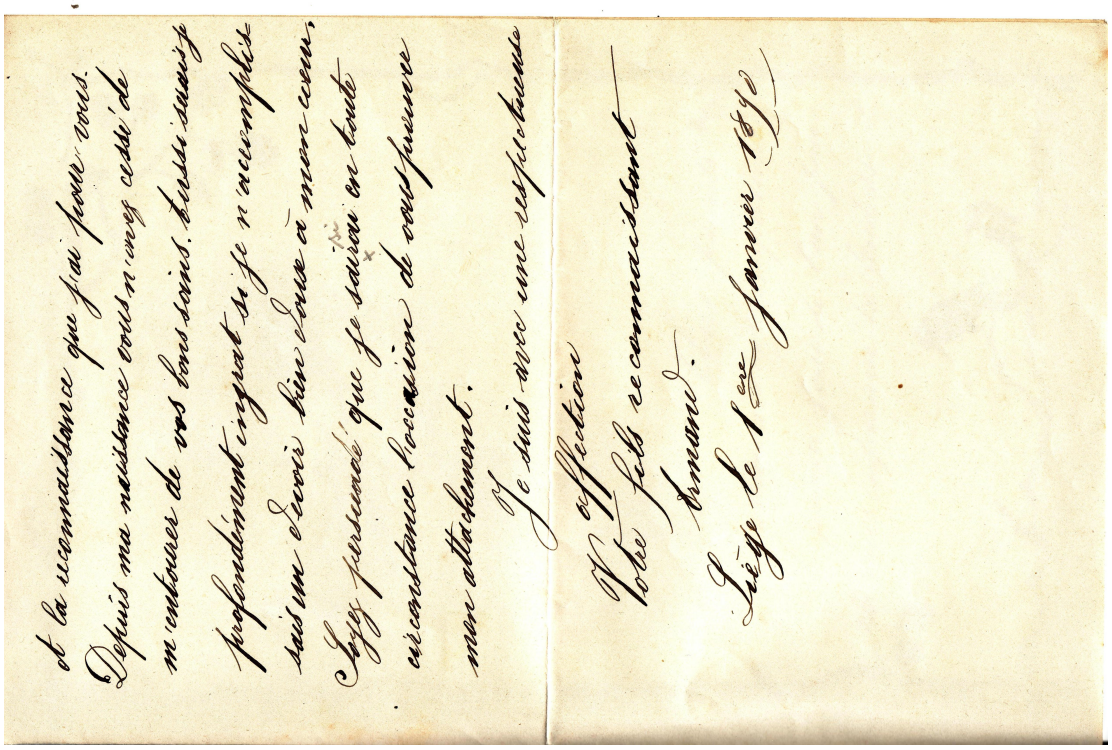
Je vous embrasse de tout cœur.
Votre fils dévoué,
Armand
Liège, le 1er janvier 1887[11]

Armand a neuf ans. La lettre a été dictée par un adulte très certainement. Mais les sentiments sont réels. Cet attachement ne s'arrête pas à ses parents, d'ailleurs. Armand traversera l'Europe chaque année pour venir embrasser ses sœurs à Liège. A Berthe, pendant les dix ans qu'il habitera Paris, il écrit des dizaines de cartes postales[12] . Il l'admoneste parfois :

25 août 1898

Ma chère Petite,
La cloche de la rentrée va bientôt sonner. J'espère que tu seras en forme pour reprendre tes cours et que la fin de cette année sera marquée d'un beau succès. C'est ce que je te souhaite de tout cœur et c'est ce que tu peux réaliser ! Pour cela il suffit de toujours penser à cette maxime : « Le travail, c'est le propre de l'homme » […] je t 'embrasse,
Ton frère.

[11] Archives Jacques Marsick
[12] Idem



et la reconnaissance que j'ai pour vous.
Depuis ma naissance vous n'avez cessé de
m'entourer de vos bons soins. Aussi saisis-je
profondément ingrat si je n'accomplis
sais un devoir bien doux à mon cœur,
Soyez persuadé que je saurai en toute
circonstance l'occasion de vous prouver
mon attachement.
Je suis avec une respectueuse
affection
Votre fils reconnaissant
Armand.
Liége le 1er janvier 1870



Chers parents
J'attendais avec impatience
le premier jour de l'an pour
vous exprimer la tendresse et

Le pur Liégeois qu'il est, écrit aussi en wallon : « *Bonjoù, savez* » et il signe « *Armand* ».

Toutes ses sœurs disparaîtront avant lui. Berthe le précédera de quelques semaines. C'était un froid et gris jour de février. Mon grand-père n'avait pas pu être présent. Mon père non plus. J'avais dû représenter la famille Marsick et je me suis retrouvé mal à l'aise juste derrière le corbillard à côté de notre oncle Jean Nollet, de la rue Matthieu Landsberg jusqu'à l'église Saint-Lambert puis au caveau familial à Robermont (Grand cimetière de Liège où repose aussi Martin-Pierre), sur les hauteurs de Liège.

Cette fidélité, Armand la porte aussi à la cité ardente. A son retour en Belgique, il habite Bruxelles mais il devient Président d'Honneur du cercle « Wallonia » qui regroupe les Liégeois « exilés » à Bruxelles. Il le restera jusqu'à sa mort ! Une caricature le montre composant l'hymne du cercle à Villers-la-Ville…

Armand a cinq ans quand son père lui offre un « *délicieux petit violon (format ¼) et un archet minuscule qu'il ne me mit pas tout de suite dans les mains […] mais qu'il accrocha au mur de sa salle d'études où ils restèrent longtemps.* »

Louis Marsick était rongé par le doute et en même temps, il nourrissait le secret espoir qu'Armand deviendrait musicien à son tour. Il doute tant et a si peur d'être déçu qu'il confie la première éducation musicale à un collègue, 1ère flûte à l'orchestre du Théâtre Royal de Liège, M. Dehosse.

« *Comme je suis heureux de lui rendre un hommage ému à ce cher M. Dehosse, écrit Armand, qui fut un professeur aussi paternel qu'excellent ! Mes progrès furent rapides: mon père en fut informé. Il ne le croyait pas encore, son doute ne disparut tout à fait qu'après qu'il m'eut donné sa première leçon au cours de laquelle il put constater que j'étais doué et que, hélas ! il pouvait me lancer dans la carrière musicale, et le petit violon et l'archet minuscule furent décrochés du mur !... J'avais 7 ans.* »

Son père le fit travailler avec assiduité. C'était un excellent pédagogue. En 1887, Armand a tout juste 10 ans quand son père l'inscrit au conservatoire « *dont les nouveaux et magnifiques locaux avaient été inaugurés* » La salle de concert l'avait été le 30 avril 1887. Armand avait accompagné son père à cette occasion. Le concert permet d'entendre « *les quatre violonistes liégeois réputés. M.P. Marsick, R .Massart, César Thomson et Eugène Ysaye. A l'issue du concert une grande réception fut donnée, ajoute Armand, par le directeur Jean-Théodore Radoux –dont l'œuvre intitulée « Pro Patria » venait d'être exécutée- dans la nouvelle et magnifique habitation toute contiguë à la salle des concerts. Ce fut une superbe réception pendant laquelle la maîtresse de maison madame TH. Radoux aidée de sa fille Marguerite, se dépensa avec grâce, et qui réunit- outre les quatre violonistes et autres solistes du concert- le « High Life » le plus nuancé de Liège. Je me souviens comme si c'était hier, de cette réception à laquelle je fus invité avec mon père par attention délicate envers mon oncle.*

Je n'étais pas à l'aise, tout éberlué par le luxe qui m'entourait, le bruit des conversations, les lumières étincelantes, l'éclat des bijoux, la beauté des toilettes de formes élégantes et recherchées, la majesté des habits noirs, les centaines de coupes de champagne accompagnées des gâteaux les plus délicieux, tout cela m'avait intimidé, avait fortement impressionné mon cerveau d'enfant, je ne savais plus où j'étais, il me semblait vivre tantôt un rêve, tantôt un cauchemar se

muant bientôt en une hallucination délicieuse et je me reprenais à commettre des gamineries… »

Un autre concert l'avait marqué quelques mois plus tôt, au début de l'hiver 1886 ; *« … le conservatoire n'était pas encore achevé. Franz Liszt, l'illustre pianiste qui émerveillait le monde pour son exécution prodigieuse de puissance, l'imprévu de ses effets, le prestige de ses tours de force était de passage à Liège où il donna un récital dans la salle de l'Emulation. […]Mon père m'avait emmené à ce concert et nous étions placés dans la tribune au 1er étage au fond de la salle… Il me serait impossible de décrire l'enthousiasme frénétique qui accueillit l'artiste après l'exécution de je ne sais plus quelle œuvre ; mon père au milieu des applaudissements qui crépitaient de toutes parts –et qui m'effrayaient- se pencha vers moi et me dit : « Regarde bien ce vieillard : tu en entendras parler ! » Grâce à cette réflexion intelligente je fixai ardemment les yeux sur la scène qui dominait la stature puissante de l'artiste à la belle chevelure blanche et, depuis, je n'ai jamais oublié cette physionomie caractéristique au nez long et bien sculpté, à la bouche et au menton volontaire, une tête en somme qui paraissait taillée au ciseau. »*

Ces deux événements préparent bien Armand à entrer au Conservatoire en octobre 1887, *« simultanément dans la classe de M .Duysing et dans la classe de Désiré Heinberg ».*

Parallèlement à ces études musicales, Armand suit les cours de l'école primaire comme tous les enfants de son âge. Il est entré à 6 ans en 1883, dans l'école primaire du boulevard d'Avroy transférée plus tard boulevard Piercot… bien commode puisque contiguë au conservatoire. *« Tout alla bien, rapporte-t-il, jusqu'à mon entrée dans les classes de solfège et de violon. Mais presque d'un coup, une incompatibilité s'établit entre l'école et le conservatoire… Je n'étais pas très bon élève, je le reconnais, mais déjà la musique me passionnait ; tous mes efforts se portaient sur les études de solfège et de violon… mes devoirs d'école étaient souvent peu réussis –ceux d'arithmétique surtout- et quand une mauvaise note m'arrivait les jours de cours au conservatoire où ils avaient lieu les lundis, mercredi et vendredi de 11h. à 13h. l'instituteur , mis de mauvaise humeur par mon incapacité, prétendait m'empêcher de sortir de l'école et me mettre ainsi dans l'impossibilité d'assister aux cours du Conservatoire. Alors pris de colère, mi par un ressort ou une étincelle électrique, je me précipitais hors de la classe, franchissais le palier et descendais quatre à quatre les escaliers poursuivi par l'instituteur jusqu'à la porte qui donnait accès au boulevard Piercot. Quelquefois, victime d'une totale incompréhension de cet instituteur obtus, je n'avais même pas eu le temps de prendre mon violon et ma musique, et je me retrouvais dehors sans paletot, sans casquette, les mains vides. Quelle situation… je n'avais plus qu'un parti à prendre : aller jusque chez moi (ce n'était pas loin) tout expliquer à ma mère et la supplier de m'accompagner jusqu'à l'école pour y reprendre tout ce dont j'avais besoin… J'arrivais trop tard au conservatoire, j'étais puni. Je ratais mes devoirs à l'école : j'étais puni… »*

Je compris en lisant ces lignes l'indulgence qu'il avait quand je ramenais à mon tour des carnets de notes qui auraient pu être meilleurs. C'était en 1949 quand je passai le dernier trimestre de ma seconde année primaire à l'Athénée

Royale d'Etterbeek quand mes parents avaient quitté Bruxelles à Pâques pour s'installer à Famille**u**reux. J'avais terminé l'année scolaire à Bruxelles. Je revois encore mon grand-père m'attendant au carrefour de l'avenue de la Chasse et de la rue des Boers où ils habitaient, pour m'aider à traverser cette chaussée où circulaient voitures et trams. Jamais il ne me fit la moindre remarque sur mon travail scolaire.

C'est aussi vers 9 ou 10 ans qu'il compose ses premiers airs, hélas perdus, notamment un arrangement pour la venue de « Monsieur l'Inspecteur » pour instruments joué à l'école primaire par les élèves. La même année, semble-t-il, il renouvelle deux fois ses tentatives. Le 1er est tragi-comique, l'autre très mortifiant. Ce jour-là, il n'a pas été admis en classe. Il se réfugie alors dans un réduit qui donne sur la cours de récréation. *:*

« Là, bien installé, je pris du papier à musique dans mon cartable et me mis à écrire un petit air. Mais sans m'en rendre compte, je composais en chantant… C'était l'été. Toutes les fenêtres des classes étaient ouvertes. La classe d'un instituteur était juste au-dessus de « mon réduit ». Il entendit ce chant insolite, descendit jusqu'à l'endroit où j'étais, ouvrit brusquement la porte et me surprit crayon et papier en main… Quel tableau mes amis ! Complètement ahuri l'instituteur, Monsieur Maréchal, *me saisit au collet et me conduisit illico chez le directeur auquel il raconta l'aventure… Mais avant de sortir de mon gîte, j'avais eu le temps de tout remettre dans mon cartable et quand Monsieur Maréchal voulut en sortir le papier de musique qu'il m'avait vu en main, il ne le trouva pas ; interrogé plusieurs fois de suite, je ne répondis pas un mot, je m'entêtai dans mon mutisme, et, quand, enfin, l'instituteur trouva un solfège au milieu de mes livres, le directeur crut que c'était une des leçons de ce volume que j'avais chantée… Mais M. Maréchal, désappointé, ne l'avait pas cru, et pour cause.*

C'est encore à cette époque que j'écrivis une romance pour violon et piano absolument de mon cru, cette fois. Quand j'eus l'occasion de la jouer chez un grand ami de mon père, il planta ses yeux dans les miens et me dit : »Ce n'est pas toi qui à écrit cela ! » Quelle mortification incrusta dans mon âme de 10 ans cette apostrophe, erronée en tout ! Devrait-on faire de pareilles réflexions devant un enfant ? Devrait-on jamais mettre en doute son travail ? C'est excessivement mauvais du point de vue psychologique. A mon sens c'est verser la première molécule de pessimisme dans le cœur d'un enfant ; quant à moi, je n'oserais pas nier qu'il en fut ainsi pour moi-même. »

Est-ce pour cette raison qu'il allait consacrer une partie de sa vie à la pédagogie ? Il laissera le souvenir d'un remarquable professeur à ses élèves.

Parmi ses souvenirs de cette période de l'enfance, il nous raconte dans son cahier de « Mémoires » celui de sa première communion. Nos grands-parents n'étaient pas pratiquants mais ils n'étaient pas non plus incroyants. Notre grand-père tenait à certains rites. En tout cas, c'est une page très haute en couleurs qu'il nous laisse de cette cérémonie. A cette page, il faut aussi ajouter les cartes écrites par ses sœurs à cette occasion.[13]

Laissons lui la parole :

[13] Archives Jacques Marsick

« En 1889, le dimanche 12 mai, je fis ma première communion. J'y avais été préparé par le bon, sympathique et populaire curé Grandchamps qui régna dans la paroisse Saint-Christophe certainement plus de 30 ans. Pendant la cérémonie religieuse mon père exécuta à la tribune de l'orgue (à Liège on dit Jubé) accompagné par l'excellent organiste Duguet, l'Adagio religioso du 1er concerto de Vieuxtemps. A cette époque, la tribune se trouvait au commencement de la nef principale, tout de suite après le porche par lequel on y montait. Depuis ce temps, l'orgue fut remplacé et mis dans le transept côté droit. A l'occasion de l'inauguration du nouvel orgue eut lieu dans l'église même un concert spirituel auquel prit part le fameux violoncelliste Jean Gérardy accompagné par le nouvel organiste Fernand Mawet. Mais revenons à ma première communion. Après la cérémonie qui dura de 7h à 9h ½ , je rentrai à la maison (6, rue Louvrex !) accompagné de mon père, de ma mère, de mes six sœurs pour y dé-jeuner (c'est le cas de le dire, je n'avais plus mangé depuis la veille à 7h du soir !...) Après ce petit repas composé de « pistolets »[14], de « miches » de boudins blanc et noir, de café bouillant que ma chère mère avait fait « très fort »[15] nous nous mîmes en demeure , mon père, ma sœur Madeleine et moi, d'accomplir les visites –tradition plus que séculaire à Liège- dues à la famille, c'est-à-dire à ma grand-mère maternelle, aux oncles, aux tantes et aux amis chers à mes parents, lesquels avaient loué un beau landau attelé de deux magnifiques chevaux gris pommelé et conduit par un cocher coiffé d'un haut de forme, sans doute un « dix-huit reflets » décroché dans un bric à brac ! et tenant à la main –le cocher !- un fouet auquel était attaché un pimpant nœud blanc… Au cours de ces visites dans la ville et ses alentours –il y en eut une jusqu'à Saint-Nicolas, sur les hauteurs- je fus reçu comme un petit roi, et on m'offrit force liqueurs, même du « péket » (genièvre) du café, du vin, des gâteaux, que sais-je encore ? Mes parents et amis bourrèrent mes poches de pièces de monnaie –toujours la tradition- ; il y en avait de 50 centimes, d'un franc, de deux francs et même de cinq francs ! J'avais commencé à les mettre dans mon porte-monnaie tout neuf, et puis dans mes poches… qui se gonflaient à vue d'œil.

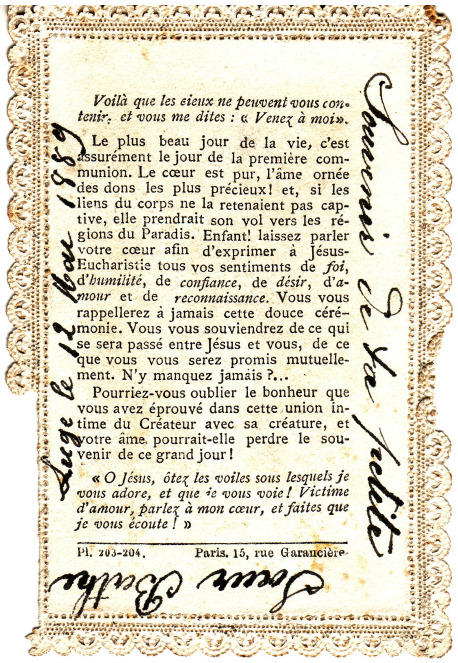
L'après-midi, après un repos trop bien gagné, il y eut le Salut, et le lendemain lundi nous fîmes le pèlerinage –toujours traditionnel- à la Vierge de Chèvremont. Ce pèlerinage consiste dans l'ascension d'une colline très raide, assez difficile d'accès et au bout de laquelle fut construite une chapelle érigée en lieu et place d'un château-fort qui fut pris et détruit , prouesse militaire étonnante, par l'évêque de Liège Notger. Cela se passait au X° siècle. [Tachez de vous procurer le récit détaillé de cette épopée]. Mais avant l'arrivée à Chèvremont, il y eut le départ de Liège… Ce n'est pas une palissade… oyez plutôt :

Mon père et ma mère avaient projeté de concert avec mon oncle Eugène Kinon et sa femme ma tante Marianne, dont le fils, mon cher cousin Auguste avait fait sa 1ère communion le même jour que moi, mais dans une autre paroisse, avaient projeté, dis-je, de faire en break ce pèlerinage à la Vierge de Chèvremont. A l'heure dite, un break superbe, attelé de quatre chevaux, s'amène

[14] Petit pain rond typiquement belge servi le plus souvent au petit déjeuner (Déjeuner, en Belgique)

[15] Il faut savoir que le café à Liège est en temps ordinaire, un vrai jus de chaussette ! Réflexion toute personnelle, bien sûr !









Archives J. Marsick.

et fait arrêt devant notre maison. Nous y montons et nous y installons le mieux possible, c'est-à-dire très bien. Etions-nous trop nombreux ? Le véhicule était-il trop chargé ? Toujours est-il qu'à peine étions-nous partis, et à quelques deux cents mètres de la maison, un craquement retentit, le break se met à gémir dans des sons de basse profonde, le cocher –Paul, je me rappelle encore son nom- descend de son siège pour constater qu'un essieu s'est rompu. Consternation générale ! Il serait dangereux de continuer la route avec une voiture détériorée. Que faire ?... Ah ! ce fut vite fait. Paul, prenant ses jambes à son cou, se précipita à toute vitesse jusqu'à chez son patron encore proche du lieu de l'accident et moins d'une demi-heure après, nous voyons surgir trois landaus avec trois cochers et six chevaux ! Quelle joie ! J'exultais ! nous exultions ! nous étions comme des enragés !

Tout marcha sur des roulettes… en bon état, nous fîmes l'ascension de la colline chèvremontaise, et après, nous nous rendîmes dans l'une des auberges campagnardes qui foisonnent à Chèvremont –elles sont délicieuses du reste,- et nous y dégustâmes enfin –tradition toujours !- la fricassée des plus réussies du patron Montalet, faite d'œufs, de saucisses de Liège, de lard des Ardennes, le tout arrosé du légendaire café wallon fait de plus de chicorée que de café et pris sans sucre. Comme c'était bon !... Vous croyez que notre équipée finit ici ? Non. Nous filâmes tout droit jusqu'à Sclessin pour nous arrêter au « Petit Bourgogne » établissement de plaisance très très en vogue à cette époque ; là pour être en conformité avec l'enseigne, nous bûmes quelques bouteilles de vin de Bourgogne que nous fîmes « descendre » en dévorant –encore !- de la tarte au riz. Mais tout a une fin, et nous rentrâmes à Liège plus près de l'aube que de la pleine nuit.- Après tant d'années je remercie encore par la pensée mes chers parents des sacrifices qu'ils se sont imposés pour fêter la 1ère communion de leur fils unique ! »

« Deux mois plus tard –juillet 1889- je pris part au concours de solfège du conservatoire. J'y obtins un « second accessit à l'unanimité ». Mon père fut content, et pour me récompenser me promit le voyage à Paris où le succès prodigieux de l'Exposition universelle de cette année-là battait son plein.

Nous arrivâmes à Paris dans les tout premiers jours de septembre. Mon père qui depuis quelque temps déjà échangeait au sujet de ce voyage une correspondance assez suivie avec son frère Martin avait obtenu de celui-ci l'assurance qu'il retiendrait à l'hôtel Terminus près de la gare Saint-Lazare, sur cour, une chambre à deux lits. Arrivé à Paris, mon père se fait immédiatement conduire à cet hôtel. Il réclame sa chambre, il fait voir la lettre de son frère. Dérision amère : il ne reste plus une chambre de libre, mon oncle n'a rien fait de ce qu'il a promis ! Il était tard. Le voyage avait duré –en express pourtant- plus de six heures. Mon père ne connaissait pas bien Paris où il venait rarement. Contrarié mais non découragé, il se souvient d'une lettre qu'il avait reçue d'un ancien élève de Liège à ce moment fixé à Paris, Léonard Pirotte, lettre par laquelle celui-ci offrait à mon père son appartement du 5 de la rue des Rosiers. Vite un fiacre ! Vite rue des Rosiers ! Vite ? Ce fut une course interminable. Quelle distance du reste entre l'hôtel Terminus et la rue des Rosiers. Prenez un peu un plan de Paris, et voyez ! J'étais rompu, éreinté par ces émotions et ce long voyage, et quand nous arrivons rue des Rosiers avec les 6 bengalis que mon père apportait à son frère, grand « oiseleur » -souvenez-vous de ses gammes en tierces qu'il sifflait- ce fut pour nous une détente ! Que dis-je, détente,

ce fut une oasis, et nous dormîmes profondément jusqu'au lendemain matin. Sans perdre de temps, et dès tout de suite, mon père se fit conduire 9 rue Albouy[16] chez sa sœur Mme Victorine Deplais-Marsick. Ma tante, d'une nature vibrante, expansive, dont l'embonpoint était respectable, nous fit un accueil chaleureux, spontané, ainsi du reste que son mari, mon oncle Eugène que nous vîmes un peu plus tard : il n'était pas chez lui à ce moment, occupé qu'il était dans une grosse maison de vins. J'eus le plaisir de connaître, c'était la première fois que je la voyais, ma charmante cousine Madeleine. Elle nous fit, à son oncle Louis et à moi un accueil affable, un accueil de petite Parisienne déjà délurée !

Le lendemain, mon père s'étant rendu dans les parages de la rue de Berlin (aujourd'hui rue de Liège) où habitait son frère , ne sachant si celui-ci était ou non rentré à Paris, l'aperçut tout à coup au coin d'une rue !

Martin ! s'écria mon père.

-Comment vous, toi, en voilà une surprise… fit mon oncle qui venait de sortir de chez lui pour se rendre chez un quincaillier. Les deux frères s'étreignent comme bien vous pensez ; mon oncle me fixe un moment, puis m'embrasse …. Très fort. Immédiatement il nous conduisit chez lui. Jamais je n'oubliai ce grand et bel appartement où il venait d'emménager et dont les meubles, tableaux, etc., n'étaient pas encore tous en place. Ma tante Berthe –sa femme- Mme Mollot –sa belle-mère-, nous firent le meilleur et le plus affectueux des accueils. Ma tante fut tout de suite très gentille avec son beau-frère Louis qu'elle appelait « le grand travailleur ! »

Le jour suivant nous y revînmes pour « déjeuner » -terme qui m'ahurissait alors- [17] ; mon père n'oublia pas ses six bengalis ; mon oncle expliqua comme il put son impardonnable distraction concernant l'hôtel Terminus ; mes étonnements commencèrent quand je vis par exemple mettre du sucre dans le fromage blanc (petits Gervais) ou une autre fois, un « five o'clock » mettre du lait dans le thé ; et je souffris dans mon âme juvénile des vexations, nombreuses, que m'inflige mon oncle à propos de mon accent et de mon parler liégeois ! Evidemment, il le faisait dans une bonne intention… Mais vous savez que les Wallons ont « la tête près des cheveux », et la colère que je ne pouvais faire éclater sourdait en moi.

Venons-en à nos pérégrinations dans l'enceinte immense de l'Exposition universelle. Les merveilles qui me frappèrent furent la Tour Eiffel alors toute neuve, dont l'ascension fut faite chaque jour par des milliers et des milliers de personnes. Nous-même y montâmes <u>à pied</u> jusqu'à la deuxième plate-forme, et de cette ascension j'ai gardé une forte impression encore mêlée de vertige. Nous y dînâmes –pardon nous y déjeunâmes- mon père y signa sur un grand livre et acheta un journal imprimé sur « La Tour » intitulé « Journal de la Tour Eiffel » : vous le retrouverez, car il est encore chez nous ; où ? Je ne sais.[18] Après, c'est la galerie des machines qui m'interloqua par les innombrables mécaniques qu'elle contenait – et auxquelles je ne comprenais pas grand' chose –puis ce fut la vive, prodigieuse surprise d'entendre parler une machine qu'on appelait « machine parlante ou phonographe », alors dans sa toute nouveauté et que venait

[16] Le nom de cette rue du X° arrondissement a changé. Elle s'appelle aujourd'hui rue Lucien Sampaix (1899-1941), journaliste fusillé par les Allemands le 15 décembre 1941.
[17] En Belgique on désigne le petit-déjeuner par déjeuner et le déjeuner par dîner à midi. Le soir on « soupe »…
[18] Hélas, ce journal ne nous est pas parvenu.

d'inventer l'illustre Edison.[19] ; un autre émerveillement fut provoqué par « Les fontaines lumineuses » que nous vîmes de la 1ère plate-forme de la Tour Eiffel ; il m'est impossible de bien traduire la secousse qu'elles produisirent sur mes yeux d'enfant, ce fut de l'extase qui alla jusqu'au malaise, et le lendemain mon père m'emmena chez ma tante Victorine et m'obligea à m'y reposer en compagnie de ma petite cousine Madeleine ; enfin dernier souvenir vivace : notre promenade en bateau sur la Seine au long de laquelle , sur les quais, s'étageaient les pavillons des nations étrangères et parmi ceux-ci le pavillon belge, très beau, ma foi !

Et un dimanche, quand mon père sut que les « grandes eaux » seraient actionnées, nous fûmes à Versailles. Nous y arrivâmes par une belle après-midi ensoleillée, le voyage fut agréable quoique les trains fussent bondés, et après avoir pris langue, nous débouchâmes sur la grande avenue qui fait face au château royal. Ici, mes souvenirs d'enfant sont un peu confus, mais ce dont je me souviens, c'est de la superbe galerie des glaces sur laquelle mon père fixa mon attention en m'apprenant que c'est dans cette salle que Guillaume 1er se fit sacrer empereur d'Allemagne. [Depuis, les Français se sont bien vengés !][20] Ce qui m'étonna encore, ce fut que les grandes vasques, sorte de pièces d'eau qui sillonnent le parc, il y avait encore des carpes auxquelles on avait fixé des anneaux d'or et qui comptaient deux cents ans d'âge. A un moment, l'impatience de la foule et la mienne en particulier fut soulagée : le jeu des Grandes Eaux avait commencé ; c'était beau, prodigieux, varié par mille jets d'eau répartis sur une grande distance et qui se combinaient d'arabesques, en dessins qui paraissaient faits de fine dentelle ; cette féerie dura plus de deux heures. C'est alors que mon père m'apprit que nous la devions au génie d'un mécanicien liégeois Louis Renkin-Sualem, que les Français orthographient Rennequin, constructeur de la fameuse machine de Marly « destinée à pourvoir d'eau potable le château de Versailles » dont cette ville était jusqu'alors totalement dépourvue. A l'occasion de l'inauguration de cette célèbre machine, le roi Louis XIV donna un grand dîner auquel fut prié notre compatriote Renkin. Le roi l'ayant interpellé pour lui demander : « Comment, Monsieur Renkin avez-vous fait pour concevoir un tel prodige d'imagination et de travail ?" – Et laconique, Renkin répondit : « Tot y tûsant, tot y r' tûsant, Sire ! » En y pensant, en y repensant, Sire !

Notre grand-père avait le don de s'émerveiller et il aimait ce genre d'anecdotes dont l'authenticité historique était parfois enjolivée par l'art d'un bon conteur.

Mais le voyage se termine :

« Après nos adieux aux familles Marsick-Mollot et Deplais-Marsick, adieux non exempts de larmes, surtout de la part de mon père, nous rentrâmes à Liège, où ma mère et mes sœurs nous accueillirent bras ouverts, nous assaillant de mille questions sur nos impressions de voyage et de séjour à Paris. Mais le plaisir ne peut durer éternellement, et je dus me résigner à la reprise des cours, aussi bien à l'école qu'au conservatoire : ce ne fut pas sans un sentiment de tristesse vague après ces quinze jours d'émerveillement… Mais ce sentiment, grâce à mes petits camarades d'école, disparut assez vite. Je repris aussi ma place au

[19] Dans une lettre adressée à Martin-Pierre, un de ses amis lui parle de cette invention entendue chez Cavaillé-Coll, le grand facteur d'orgue.
[20] Allusion à la 1ère Guerre Mondiale et au Traité de Versailles

théâtre royal où mon père, j'ai oublié de vous le dire, m'emmenait régulièrement chaque dimanche. Mon tabouret, très haut à cause de ma petite taille de gamin, était dans l'orchestre même, entre les pupitres d'altos, tout contre la balustrade



Louis Marsick en 1897.
Au dos Armand Marsick note « Mon Père Photo prise chez M. Pire. 1897 »



Armand Marsick « Photo prise chez M. Pire à Liège 1897 »

Archives Xavier Marsick

qui séparait les musiciens du public. De sa place de premier violon, mon père observait de temps à autre les impressions que pouvaient produire sur son jeune fils le déroulement d'un grand opéra… A ce propos, savez-vous mes chers petits-fils que votre aïeul fut attaché à l'orchestre du théâtre royal pendant 47 ans ? Il fut tout d'abord admis en qualité de caisse roulante en 1854 : il avait 11 ans ! Peu d'années après, satisfait de la façon dont il avait joué la partie de tambour dans l' Ouverture des Girondins, Henri Litolff lui adressa une lettre flatteuse (que j'ai eu le chagrin de perdre) accompagnée d'une boîte à priser que vous retrouverez. Ce n'est que vers 1861 que mon père fut nommé violon-solo et vers 1885 qu'il demanda à ne plus être que simple premier violon.

J'ai conservé la belle cadence qu'il écrivit pour le solo de violon du « Pré aux Clercs d'Hérold. A cette époque déjà lointaine, le répertoire du théâtre royal se composait des Huguenots, du Prophète, du Pardon de Ploërmel, de l'Africaine[21], de la Juive [22], de Carmen[23], de La coupe du roi de Thulé, du Cid, d'Hérodiade, de

[21] Quatre opéras de Giacomo Meyerbeer
[22] Jacques Fromental Elie Halévy
[23] Georges Bizet

Manon[24], de Lakmé[25], de Faust[26] que le 1er pupitre des premiers violons jouait avec la partie mise à l'envers, de Hamlet, de Mignon[27] ; ce fut le flot de musique qui déferla sur les épaules du garçonnet que j'étais encore et qui présida à ma première formation musicale avec, il va sans dire, les concerts et « auditions » (exercices publics d'élèves) du conservatoire royal. Nous voilà arrivés à l'année



Henry Charles Litolff

1890. Elle fut marquée par mon premier échec. Mr. Heinberg m'ayant présenté au mois de juin à l'examen d'admission du concours de violon et bien, qu'ayant crânement joué mon morceau au choix, le 1er Allegro de la sonate de Nardini, je ne fus pas admis. Mais compensation pour mon père, j'obtins au mois de juillet suivant, le 1er prix de solfège à l'unanimité. En 1891, je terminai mes classes à l'école communale et obtins le Brevet d'études primaires. Avec la complication de mes études musicales pour lesquelles j'étais passionné, je l'ai déjà dit, je dus doubler deux classes, celles de 3° et de 5°. Le mois de juillet de cette année là fut marqué par un nouvel échec au conservatoire : pour la deuxième fois, je ne fus pas admis au concours de violon ! Par contre je fus admis à l'Ecole du Soir de la rue des Croisiers. La première année d'études se passa fort bien. Le programme me plaisait assez, et j'eus d'excellents professeurs qui en trois fois quarante minutes chacun, se partageaient les deux heures de cours. J'ai retenu surtout les noms de M.M. Ferrier, professeur de français et de Morenhoven, professeur d'allemand. En 1892, je fus enfin admis au concours de violon et le jury me décerna un premier accessit à l'unanimité. J'ai omis de dire qu'au début de cette année scolaire-là (octobre 1891) j'étais entré dans la classe d'harmonie de Sylvain Dupuis, et pour la fête de mon père le 25 août suivant (Saint Louis) j'avais composé un andante cantabile que mon père jouait avec tout son amour paternel. Mais dès la rentrée scolaire suivante, (octobre 1892) les choses se gâtèrent à l'Ecole du soir, et, de bons souvenirs, je n'en ai gardé que deux, celui de M. Frenay, un être exquis, ferme et énergique, dont les leçons étaient plus

[24] Quatre opéras de Jules Massenet
[25] Léo Delibes
[26] Charles Gounod
[27] Deux opéras d'Ambroise Thomas

qu'intéressantes parce qu'elles sortaient souvent du rigide programme établi par le Règlement, et celui de Mr. Debras, professeur de géographie, un professeur érudit, plein d'enthousiasme et qui peut-être a éveillé en moi la passion des voyages qui m'a travaillé toute ma vie jusqu'à ma retraite ! Quant aux autres



Armand Marsick vers 1895. (Arch. J. Marsick)

professeurs, sans nier leurs qualités qui pour moi, à cette époque, étaient lettres mortes, je leur pardonne leurs cours de sciences commerciales, de mathématiques, de dessin géométrique pour lesquels j'étais complètement rebelle, et après avoir échoué aux examens de passage de la 2ème à la 3ème année, je quittai l'école du soir de la rue des Croisiers sans tambour ni trompette et sans en informer mon père qui ne le sut que 6 mois plus tard. Pour mon excuse, j'oserai dire que ce n'était pas là la culture qu'il m'eût fallu. Et de ne pas avoir fait d'études gréco-latines a été la source de nombreuses lacunes que j'ai comblées par moi-même avec malheureusement trop de retard pour ma carrière artistique. En 1894, autre coup de mauvaise tête. J'étais entré dans la classe de piano de Mr. Lebert depuis plus d'un an. Sans conteste, c'était un pianiste excellent mais un professeur qui apportait surtout ses soins à la « toilette des doigts » c'est à dire au mécanisme et qui me sciait les côtes avec ses observations sur ma « maladresse innée ». Un beau jour, excédé, je lui en dis de « vertes et de pas mûres » claquai la porte et m'en allai sans esprit de retour. Combien, par après, je regrettai cette incartade à laquelle mon père ne put remédier. Et j'allais être admis au concours de piano… Ô Jeunesse, que de bêtises inconsidérées tu commets ! Mentionnons, pour ne rien oublier, mes succès au conservatoire : en 1893, mon second prix de violon ; en 1894 : un premier accessit d'harmonie et un premier prix de violon. Ces deux années là furent encore marquées par la composition d'une sonate en trois parties (1893) et d'un morceau pour violon et piano intitulé « Pensée religieuse » que j'avais écrit pour la 1ère communion de ma sœur Berthe. En 1895, j'obtins un second prix d'harmonie[28] et un second prix de musique de chambre ; j'écrivis deux mélodies sur des poésies de Roland de Marès, la 1ère intitulée « Nous avions tant erré dans la forêt…, la 2ème intitulée « Ariette douloureuse » écrite pour soprano, violon et piano. Elle fut exécutée par la cantatrice Marie Pirotte, mon père et Fernand Mawet dans un concert donné par la société royale, « La Légia ». L'exécution fut bonne, la presse sympathique, somme toute ce fut une joie pour moi. [29]Passons vite sur les années 1896 et 1897 au cours desquelles j'obtins coup sur coup un 1er prix d'harmonie, la médaille en argent pour le violon (1896), puis but suprême enfin atteint, la médaille de vermeil, à l'unanimité et distinction. Ce fut pour mon professeur Désiré Heynberg, déjà atteint par le mal qui devait l'emporter en mars 1898, une joie d'autant plus grande que la toute première médaille de vermeil remportée par un élève de sa classe fut attribuée à mon père en 1861, que la même distinction fut attribuée à son frère Martin en 1864, et qu'enfin ce fut moi qui remportai la dernière médaille en vermeil dans cette même classe Heynberg en 1897. Mon concours avait été assez brillant, et parmi les œuvres que j'exécutai, il y avait un adagio de mon cru que le directeur, Mr Jean-Théodore

[28] Dans la classe de Sylvain Dupuis. Dans une lettre du 12 octobre 1924, il précise à Sylvain Dupuis […] Et votre élève je le suis ; bien plus, je suis un de vos trois disciples, non seulement ancien 1er prix de votre classe d'harmonie (savez-vous que j'ai précieusement gardé les devoirs de classe et de composition –les premières- corrigés par vous de votre fameux crayon rouge) mais encore votre élève de composition qui en plus s'est perfectionné à la splendide école de vos Nouveaux Concerts. »
Fonds S .Dupuis. Bibliothèque Gustave Mahler. Paris

[29] La coupure de presse qui fait état de ce concert est d'une date différente : 14 février 1897. L'article de la « Gazette de Liège » du 19 février 1897, signé J.G. note que Marie Pirotte y fait ses débuts… mais ce serait Abel Orban, jeune ténor, qui aurait chanté les deux compositions d'Armand Marsick. Enfin, le cahier où sont collationnés toutes les coupures de presse de ses premiers pas commence en 1894 et pour l'année 1895 on ne note pas ce concert.

Radoux m'avait permis de mettre au programme. Cet adagio avait été extrait d'un concerto pour violon que j'avais écrit en vue de ce concours supérieur. Il datait de 1895. Mais après l'audition que j'en donnai au directeur, il appliqua son veto à la première partie et au finale, et n'accepta pour le concours que l'adagio qui beaucoup plus tard fut publié sous le titre de « Adagio pathétique » (Costallat, Paris)[30].

A. Marsick ajoute en fin de cahier un addenda :

« A propos du concours supérieur de violon de 1897 où je remportai la médaille de vermeil, j'ai oublié de rapporter une anecdote qui ne manque pas de piquant. A cette époque le président de jury communiquait au concurrent, dès le début du concours, le programme arrêté par lui et les membres du jury, et choisi dans un répertoire présenté par le récipiendaire. Après ce choix, on passait à l'épreuve de l'histoire de la musique, épreuve suivie de l'exécution proprement dite. Le morceau imposé avec accompagnement d'orchestre était 1° Première partie du 2d concerto de Max Bruch. 2°Première partie de la Symphonie espagnole d'Edouard Lalo. Puis avait été choisis : Prélude (en mi majeur de la 6ème sonate pour violon seul de J.S. Bach ; la « Suite Tzigane » d'André Wormser, et enfin mon Adagio. J'étais content du choix du jury sauf du « Prélude » de Bach dans lequel depuis plusieurs jours je m'entortillais dans un passage –le passage en ut dièse mineur !- et j'appréhendais de l'exécuter en ce jour mémorable… Qu'est-ce qui me prend ? Qu'est-ce qui me passe par l'esprit ? Je joue tout le programme demandé, sauf le Prélude de Bach, et je quitte la scène après l'exécution de mon Adagio. Le plus fort est que le jury ne s'aperçut point de ma supercherie qui avait confondu mon cher accompagnateur Maurice Jaspar, un pianiste excellent, mort à la fleur de l'âge. Mon succès à ce concours supérieur –concours supérieur pour tous les instruments et le chant auxquels les Liégeois de cette époque attachaient une grande importance- donna lieu à une fête charmante. Le soir même de mon concours, une fanfare de la ville s'amena sous les fenêtres de la maison de mon père, 31 rue Régnier, et commença le concert destiné à fêter le lauréat… Vite ma mère se précipita chez le marchand de vins qui était proche de chez nous et se fit envoyer illico une vingtaine de bouteilles et 3 cruchons de genièvre. Réconfortés et amusés, les musiciens qui n'étaient pas à une stridence près, exécutèrent pour finir le « Valeureux Liégeois ».

C'est un souvenir très tendre pour moi. Votre aïeul n'avait pu retenir ses larmes et sa femme, ma chère mère, était radieuse. Ainsi finit la longue période si mouvementée de mes études à Liège. Trois mois plus tard, je devais quitter ma ville natale pour n'y rentrer que 30 ans après.

Curieusement, dans ces mémoires il ne cite pas les cours de Sylvain Dupuis. Il ne s'en souvient que dans la lettre citée plus haut. Or cette formation a été décisive quant à sa carrière de compositeur.

[30] Dédié à Jacques Thibaud en 1904. Cloé Marsick, sa lointaine descendante, son arrière-arrière petite-fille a adapté cette oeuvre pour flûte et piano.



MERCREDI 21 JUILLET 1897. — Edition A

SIXIÈME ANNEE N° 200

L'EXPRESS

LA MUSIQUE

AU CONSERVATOIRE

Lundi 19 juillet

CONCOURS SUPÉRIEURS

Les concours supérieurs sont singulièrement pauvres en nombre d'élèves, cette année; trois candidats, en tout et pour tout, c'est maigre, étant donné la population totale de l'institut, qui compte des centaines de disciples, près de mille, paraît-il. La moyenne des diplômes supérieurs pourrait être, ce nous semble, un peu plus élevée; sinon on serait porté à croire que quantité de candidats qui ont décroché si aisément des premiers prix, restent en chemin, ne poursuivent pas les études jusqu'à la médaille incluse, et ne prouvent ainsi qu'une vocation musicale plutôt secondaire.

Dès lors, il aurait mieux valu, pour ces élèves, de ne pas commencer du tout les études musicales, qui ne peuvent donner une situation sociale et artistique qu'au lauréat bien pourvu, bien armé.

Le premier candidat du concours de lundi était M. Monier, altiste. Il a joué le *Concerto* de Mozart assez froidement; c'était correct, certes, mais pas vibrant. Se son manque un peu d'ampleur. M. Monier a bien soutenu les épreuves de lecture et transposition, ainsi que cette fastidieuse partie théorique qui pourrait se disenter avec plus d'opportunité à huis-clos, au préalable.

M. Monier a encore joué trois morceaux au choix dont nous retiendrons particulièrement l'*Andante* et *Menuet* pour viole d'amour.

N

Mlle G. Massart, pianiste, n'avait plus, depuis quatre ans, affronté le jury. Dans le *Concerto* de Grieg, nous notons la bonne couleur sonore et la franchise d'attaque des notes fortes; les nuances douces sont moins bonnes, embrouillées; les doigts sautillent et les octaves manquent de netteté.

La clarté laissait à désirer dans l'*Allegro* de Scarlatti et la ligne dans la *Sonate* de Beethoven. Bonnes lecture et transposition; en somme honorable exécution.

Le dernier récipiendaire était M. Marsick, violoniste, fils et neveu de violonistes appréciés.

M. Marsick, qui obtenait l'an dernier la médaille d'argent, a remporté, cette fois, celle de vermeil avec distinction. Et c'était mérité, car ce jeune musicien est bien doué, et il a sérieusement travaillé.

A présent il possède le sens du phrasé, comme il l'a démontré dans l'entrée du 2e concerto de Bruch. Il y a mis de l'émotion, et il a enlevé chaudement la *Symphonie espagnole* de Lalo. Ce jeune élève est excellent musicien, ainsi que l'ont démontré les épreuves accessoires, et aussi un compositeur notable, car l'*adagio* de son cru qu'il a joué est simplement un bon morceau. Il a terminé son brillant concours par une pièce de virtuosité, un *Allegro tzigane* de Wormser.

M. R.

RÉSULTATS :

Alto (prof. Heynberg) : M. Monier, médaille en vermeil par 5 voix.

Piano (prof. Massart) : Mlle G. Massart, médaille en vermeil par 4 voix.

Violon (prof. Heynberg) : M. A. Marsick, médaille en vermeil à l'unanimité et distinction par 5 voix

Jury : MM. Radoux, Leenders, Gurickx, Van Hout, Richard, J. Van den Boorn et Ghymers.

(Cahier presse moleskine) Arch. J. Marsick





Collection privée

Ainsi finit le cahier de « Mémoires » de notre grand-père. Combien de fois n'avons-nous pas regretté qu'il ait arrêté de les rédiger, lui qui allait connaître tant de monde et vivre tant d'événements. Reste des lettres, des cartes postales, des articles, la presse, et nos propres souvenirs de celui qui allait marquer de sa forte personnalité nos jeunes années.

Nancy – Le Havre – Paris
1897-1898

« 1897 : départ pour Nancy, ville adorable, ancienne capitale de la Lorraine. Son théâtre et son directeur Gaugiran. Le chef d'orchestre Roger. Entrée au conservatoire dans la classe de J.G. Ropartz. »

Cette note manuscrite marque le début des aventures d'Armand Marsick qui allaient donc durer trente ans. Une lettre à ses parents nous dira ce qu'il ressent durant cette année 1897-1898 à Nancy. Il y arrive pour occuper le pupitre de 1er violon au théâtre et à l'orchestre du conservatoire. Preuve que les lauréats du conservatoire de Liège trouvaient facilement un emploi tant la réputation de l'école belge de violon était grande. De ce passage à Nancy, il faut surtout retenir l'enseignement reçu dans la classe de composition de Guy Ropartz.

Ropartz, après avoir été l'élève de Théodore Dubois et de Jules Massenet au Conservatoire de Paris, devient celui de César Franck dont il subit la forte influence. Honegger, dans son dictionnaire remarque que « par la nature de sa sensibilité autant que par sa formation technique, Ropartz écrivait une musique complexe, souvent difficile aux non-initiés, mais, ajoute-t-il, il n'a cessé d'évoluer dans le sens d'une simplification de sa pensée et de son expression. »

Quand Armand s'inscrit à ses cours, Ropartz termine la composition du « Psaume CXXXVI » sur un texte relatant la captivité des Juifs à Babylone. L'influence de Franck est très marquée dans l'orchestration. L'œuvre est créée le 13 mars 1898 aux concerts du Conservatoire de Nancy dont le pupitre de 1er violon est tenu par Armand Marsick et c'est J.G. Ropartz qui dirige l'orchestre.



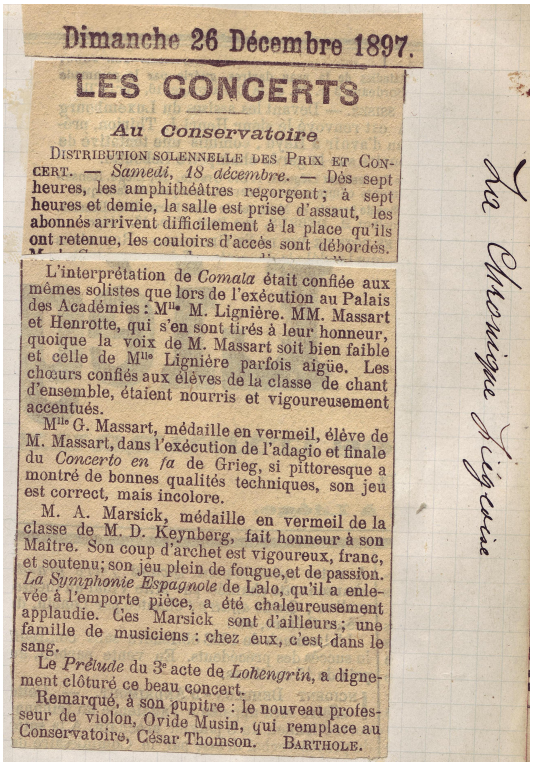
Joseph-Guy ROPARTZ (1864-1955)

Armand Marsick sera ainsi très influencé par Franck également et il est certain que Ropartz y aura joué son rôle.

Ajoutons aussi que l'on a réduit abusivement la figure de Ropartz à celui d'un « barde celtique ». Il fut bien autre chose. Sa culture était immense. Louis Kombrobst précise que « la pensée de Ropartz a une triple source : la Bretagne, la mer, la foi religieuse. Rarement grand artiste incarna de façon plus intense l'âme de sa terre et de sa race. Toute une partie de ce qu'il a écrit pourrait porter en épigraphe le beau vers de Francis Jammes : « Tout est vain qui n'est pas le grand calme de Dieu.»

Cependant, Armand ne reste qu'à peine une dizaine de mois à Nancy. Il envisage un moment d'aller à Berlin suivre les cours de Richard Strauss. Déjà en octobre 1897, J.Théodore Radoux directeur du conservatoire de Liège l'avait recommandé à Joseph Joachim qui enseignait à Berlin. Mais il n'y s'y rendra jamais. La vie en décidera autrement. Il semble bien que cela soit dû à l'atmosphère détestable qu'il ressent durant son séjour à Nancy. Il a formé un quatuor à cordes mais qui rencontre bien des obstacles. Dans une lettre à ses parents, il s'en explique : «*Quand à Nancy, je voudrais n'y plus revenir. Non pas que la ville ne plaise pas, au contraire, mais parce qu'il y a trop de partis pris et de coterie. Comme je le disais hier à Auguste, mon quatuor est complètement sombré et ce, à cause de certaines personnes qui prétendaient s'y intéresser ! »* Des rivalités entre Ropartz et d'autres musiciens nuisent au climat musical de Nancy ce qui décide Armand à quitter cette ambiance.

Un dernier détail : en décembre 1897, il revient à Liège où il participe à la distribution des prix du Conservatoire en interprétant la Symphonie Espagnole de Lalo dans laquelle il remporte un joli succès



Dimanche 26 Décembre 1897.

LES CONCERTS

Au Conservatoire

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX ET CONCERT. — *Samedi, 18 décembre.* — Dès sept heures, les amphithéâtres regorgent ; à sept heures et demie, la salle est prise d'assaut, les abonnés arrivent difficilement à la place qu'ils ont retenue, les couloirs d'accès sont débordés.

L'interprétation de *Comala* était confiée aux mêmes solistes que lors de l'exécution au Palais des Académies : Mlle M. Lignière. MM. Massart et Henrotte, qui s'en sont tirés à leur honneur, quoique la voix de M. Massart soit bien faible et celle de Mlle Lignière parfois aigüe. Les chœurs confiés aux élèves de la classe de chant d'ensemble, étaient nourris et vigoureusement accentués.

Mlle G. Massart, médaille en vermeil, élève de M. Massart, dans l'exécution de l'adagio et finale du *Concerto en fa* de Grieg, si pittoresque a montré de bonnes qualités techniques, son jeu est correct, mais incolore.

M. A. Marsick, médaille en vermeil de la classe de M. D. Keynberg, fait honneur à son Maître. Son coup d'archet est vigoureux, franc, et soutenu ; son jeu plein de fougue, et de passion. *La Symphonie Espagnole* de Lalo, qu'il a enlevée à l'emporte pièce, a été chaleureusement applaudie. Ces Marsick sont d'ailleurs ; une famille de musiciens : chez eux, c'est dans le sang.

Le *Prélude* du 3e acte de *Lohengrin*, a dignement clôturé ce beau concert.

Remarqué, à son pupitre : le nouveau professeur de violon, Ovide Musin, qui remplace au Conservatoire, César Thomson. BARTHOLE.

La Chronique Liégeoise

C'est au Havre qu'il est engagé pour l'été avec son ami et compatriote Monier lequel ne peut cacher sa joie *« Il ne fait que répéter : « tost arrêgi qui j'soi contint !! ».* Monier est engagé comme alto solo *«Il parle déjà par les des bonnes parties que nous allons faire au bord de la mer et de la beauté de la ville qui est célèbre dans le monde entier. Je vais répondre à Mr. Vivier que j'accepte ses propositions et que j'attends l'engagement. Enfin me voilà tranquille de ce côté ! »*[31]

Mais pour aller au Havre, il faut passer par Paris. Armand raconte cette étape capitale pour son avenir dans une longue lettre à ses parents que voici dans son intégralité. Elle nous en dit aussi beaucoup sur son tempérament si sensible.

« Le Hâvre (sic) *2 juin 1898*

Mes chers Parents,

Comme je vous le dis sur ma précédente carte, j'ai reçu la bonne lettre de Père. Déjà je vous avais donné des détails mais j'ai été si désorienté que je n'ai pu vous écrire. Je commence mon récit en me transportant à Paris à l'arrivée à la gare.

Il était près de 6h20 quand je quittai Mademoiselle Looze qui devait voir tante Victorine à la sortie. Après lui avoir une dernière fois, bien inutilement du reste, recommandé de ne pas dire à Tante que nous n'avons pas fait route ensemble, nous restons quelques dix minutes à l'intérieur de la gare pour lui laisser le temps de s'échapper. [32]

Après quoi nous nous mettons en devoir de sortir Marcel[33] *et moi quand arrivés près le quai, qui voyons-nous ? Tante Victorine, sa fille et Mlle Looze. Voilà ce qui s'était passé.*

En arrivant à la gare tante Victorine aperçut tout à coup mon oncle Martin fendant la foule des curieux attendant l'arrivée des trains.

Mon frère, mon frère ! Martin ! s'écria-t-elle. Et quoi ! Qu'est-ce que vous attendez donc ici lui demanda-t-il ? Nous attendons Mlle Looze ! Et Armand ? Armand ? Il n'arrivera que mardi soir. Ah bah ! il m'a écrit qu'il arrivait aujourd'hui à 6 h. – Pas possible ? Comme je vous le dis. Alors dans ce cas, répliqua Martin, dites lui que s'il est seul, qu'il vienne me voir ce soir chez moi, s'il est accompagné de son ami qu'ils viennent tous deux demain matin.

Dois-je vous dire qu'à la descente du train Victorine me fit un accueil presque froid ? Il est vrai que tout fut bientôt remis quand je lui eus rendu visite.

Le soir même de ce dimanche, je me rendis chez Martin qui me fit presque un accueil paternel. Je dînai chez lui, on parla de choses et d'autres, bref il était dix heures et demie du soir quand je les quittai. Le lendemain lundi j'y retournais avec Monier qui préalablement avait été invité par Martin, tante Berthe et Madame Mollot. Le soir de ce lundi, je m'y rendis encore et j'eus la satisfaction d'une bonne leçon marquée par un incident. A peine mon violon déballé Martin l'examine et s'écrie : Qui est-ce qui a placé un tel chevalet ? Mais il faut être fou pour écraser et épater un chevalet de la sorte. En 2 secondes le voilà enlevé mais crac l'âme venait aussi de

[31] Lettre d'Armand à ses parents dont il manque la première et le dernière page au moins. (Feuillet unique)
[32] Nous n'avons retrouvé aucune indication sur cette Mlle Looze.
[33] Marcel Monier qui se rend aussi au Havre avec Armand.

tomber ! Sur ce Martin entre dans une colère presque furieux, le voilà furibond et gesticulant contre la Belgique et les Belges ! Enfin l'accalmie se fait et il me met entre les mains un de ses violons (pas son amati cependant) Après avoir exécuté forces gammes et exercices, je joue deux études de Kreutzer et le 1er concerto de Bruch en sol min : ce n'est pas mal, a-t-il dit, mais il y a encore bien à travailler du point de vue de l'archet, du mécanisme et du son ! Résultante : je ne sais rien faire ! Ainsi se passa la 2de journée. J'arrive à la 3ème. Le lendemain mardi à 8h1/2 du matin, mon oncle m'avait donné rendez-vous près le conservatoire. A l'heure dite, avec une exactitude minutieuse[34] je le vois poindre dans le fond de la rue du Faubg Poissonnière, dans un costume flamboyant, installé dans une voiture. Après une cordiale poignée il me dit : « Viens et dépêchons. » Aussitôt j'emboîte son pas et nous voilà entrés chez Sylvestre, luthier, lequel se pâme devant la monture de mon violon en la trouvant ridicule des chevilles qu'il trouve trop grosses jusqu'au cordier qu'il trouve trop petit. Mon oncle lui confie mon instrument et nous entrons au conservatoire. Entretemps il faut vous dire que Sylvestre a trouvé que c'était un Vuillaume ou un Darsch[35] ! Me voilà donc entré dans la classe de Martin. A l'audition de ses élèves je croyais être foudroyé par un courant électrique provoqué par l'étonnement que m'avait produit ses élèves. Malheureusement ou heureusement, j'ai trouvé tout bonnement et sans aucune prétention que j'étais tout aussi fort qu'eux pour ne rien dire de plus. Ce qu'ils font est propre, bien nettoyé mais ils leur manquent un maître des maîtres : le feu sacré !

Je me plais à rendre hommage à mon oncle qui a été aussi affectueux et aussi charmant qu'un père.

---

[34]Armand aussi avait un chronomètre dans le ventre ! Il ne supportait aucun retard ! Il faut bien avouer que nous ne pouvons que l'approuver !

[35] Jean-Baptiste Vuillaume * 7 octobre 1798 à Mirecourt † 19 mars 1875 à Paris, luthier français.



J.B.Vuillaume 1860 Atelier Moulin

Il fut non seulement l'un des meilleurs luthiers français du XIXe siècle mais aussi un personnage-clef de la lutherie. *« La construction d'un violon ne demande pas seulement un grand savoir-faire artisanal, mais aussi une richesse culturelle et artistique personnelles. »* Sa vision était l'éthique et la beauté de l'école de Crémone. Son attention pour le plus petit détail de ses instruments lui ouvrit les voies d'une carrière exceptionnelle

Voici sa façon de me présenter à ses élèves : « Voyez-là le fils de mon frère, Mr. Armand Marsick, mon neveu et qui joue bien du violon !... Ces dernières paroles étaient toujours accompagnées du même clignement d'yeux significatif !... Après la leçon du conservatoire nous voici rentrés chez Sylvestre. Mon violon était réparé. Une nouvelle âme, un chevalet nouveau, des cordes nouvelles y avaient été placées. Il est monté à la Marsick, c'est-à-dire excessivement dur. Je donnerais volontiers 50 frs pour que vous l'entendiez. Il sonne admirablement et la 2ème ne frise plus du tout. En un mot il a gagné du tout au tout. Avant de quitter Sylvestre mon oncle m'achète tout un jeu de cordes superbes. C'est pour t'en servir dignement là-bas, me dit-il ! Après quoi nous rentrons chez lui pour y déjeuner et à ce moment je fais connaissance avec un peintre célèbre en France Mr Vignon[36]. Vers 2 heures je les quitte et m'en vais retrouver Monier. Après une promenade dans Paris au cours de laquelle j'ai rendu visite à Tante Victorine nous rentrons tous deux chez Martin. Hélas ! C'était le dernier soir !... Après un excellent et gai dîner nous passons au salon. Là sans savoir pourquoi je me mets machinalement au piano, j'improvise quelques temps et j'entre insensiblement dans une de mes œuvres. Soudain, n'entendant plus une mouche voler, je m'arrête, jetant les yeux autour de moi. Mais continue donc, continue, me dit mon oncle ! Qu'est-ce que c'est que tu nous as joué ? Et comme je ne répondais pas : c'est une mélodie de sa composition Mr Marsick, insinua Monier, enfoncé dans un sofa ! C'est très bien, reprennent tante, mon oncle et Mme Mollot. Enhardi par ce petit succès je continue et j'exécute plusieurs passages de mes morceaux, entr'autres celui que je devais écrire pour harmonium et qui, entre parenthèses, est resté à la maison !... « Oui, dit Martin d'une voix grave, oui il y a un Marsick qui joue admirablement du violon mais il n'en faut pas deux ! Travaille la composition, tu as tout ce qu'il faut pour réussir !... » Ces paroles mon père, jamais je ne les oublierai !! Mais je n'ai pas fini de vous narrer tous ces moments délicieux. Cette petite scène un peu émue passée, je lui demandai : « Mais mon oncle n'aurais-je pas la satisfaction de vous jouer Poème de Mai[37] pour en retirer quelques conseils. Evidemment, mon petit ! Aussitôt le voilà dans sa salle d'étude et reparaît tenant dans sa main son cher Amati et un archet. Etonné je le regarde me demandant ce qu'il va faire ! Tiens, dit-il, mais fais bien attention à cette perle des instruments ! Je n'en pouvais croire mes yeux. Je tenais entre les mains son Amati duquel il me disait le jour précédent : Personne n'y a jamais touché et personne n'y touchera jamais !

Vous dire l'impression que je ressentis en ce moment est impossible ! Mes jambes flageolaient sous moi, j'étais ahuri ! Eh ! bien ! nous y sommes, me dit-il, en relevant la tête et en me regardant au travers de ses lorgnons qu'il venait d'assujettir sur le nez ! Mais oui mon oncle, et j'exécutai sur son amati, le Poème de Mai qui d'après mes auditeurs fut très bien rendu ! Tu pourras dire là-bas que tu es mon élèves, me dit-il, ce sera toujours une petite (souligné deux fois) *réclame ! Puis il reprit son violon et exécuta une foule de morceaux tous rendus à la perfection. Pour le concerto de Brahms, c'est moi qui tint la partie de piano et il me dit : « C'est très bien d'avoir appris à pianoter ! » Enfin minuit sonna à une pendule, il était de mon devoir de me lever, après des étreintes affectueuses mon oncle et sa famille nous reconduisirent jusque sur le palier et l'on se quitta en agitant les chapeaux !...*
Le lendemain Mercredi à 8h du matin nous étions à la gare du Nord pour reprendre nos bagages qui avaient été déposés à la consigne. Nous payons les frais de consigne et en route pour la gare St Lazare ! Encore une fois nous plaçons nos

[36] Victor Alfred Paul VIGNON (1847-1909) peintre post-impressionniste.
[37] Composition de Martin-Pierre Marsick

bagages au dépôt, nous payons les frais d'enregistrement pour le Hâvre, après quoi nous hélons un fiacre et au triple galop nous descendons 94 Boulevard du Temple. Là, Tante Victorine avait préparé un excellent déjeuner auquel nous prenons part le plus goûment (sic) *du monde. Mon oncle Eugène avait pris un congé d'une journée pour pouvoir rester avec nous. Au dessert, il me passa un petit paquet ficelé. Je l'ouvre et c'est avec joie que j'y vois une jolie pipe en bruyère plus un paquet de tabac.*
L'heure du départ arriva, il est midi 5 min. et déjà tante commence à pleurer ; elle veut à toute force nous remplir les poches de provisions de bouche, que nous refusons du reste, mais cela ne l'empêche pas de nous glisser une bouteille d'excellent vin St Julien ; on s'embrasse et de nouveau nous voilà à la gare St Lazare où mon oncle Eugène avait tenu à nous accompagner et à peine installé dans le train, celui-ci siffle et nous voilà partis ! Il était temps ! Monier ne peut trop reconnaître l'accueil charmant que nous avons reçu partout.
J'arrête ici mon récit : depuis hier j'y travaille et je commence à être fatigué de tenir la plume !

Après cette longue lettre d'Armand à ses parents, quelques commentaires sont nécessaires. En 1898, Martin-Pierre est au faîte de sa gloire. Pour s'en convaincre nous vous renvoyons à l'article de Cécile Tardif[38]. Comme soliste ou à la tête de son quatuor, il a acquis une gloire internationale, nous l'avons déjà dit. Au Conservatoire de Paris, il va former Georges Enesco, Carl Flesch, Jacques Thibaud et bien d'autres encore comme Oliveira. Entre ces deux hommes, Armand et Martin-Pierre, une forte complicité les unit dans le même amour de la musique et la même exigence de la perfection. Tous deux possèdent les techniques violonistiques les plus parfaites et la théorie musicale sans laquelle il ne peut y avoir de vraie expression artistique. C'est cela qui m'a impressionné quand j'étais adolescent. L'audace artistique, le coup de génie n'est audace ou génie que parce que l'un comme l'autre sont soutenus par ces exigences. L'harmonie n'est pas autre chose.

Son séjour au Havre où il est engagé avec son ami Monier pour la saison des concerts au Casino n'est qu'une parenthèse dans sa vie. Il découvre la Normandie et sans doute profite-t-il de la mer ! Mais il est déçu et s'inquiète pour son avenir. Heureusement, son oncle ne l'oublie pas. Bientôt Armand exulte et peut adresser à sa mère une carte enthousiaste en date du 21 septembre 1898 :
« Ma chère Maman, Réjouis-toi ! Car si jamais ton fils a connu le bonheur, c'est bien ce matin à son réveil ! Juge par toi-même. Martin en réponse à la lettre que je lui avait adressée me dit « Je reçois ici à l'instant ta bonne lettre. 3 lignes seulement comme réponse mais qui en vaudront mille ! Tu resteras à Paris cet hiver et je ferai le nécessaire pour que tu y sois satisfait ! J'ai dit »
Il ajoute dans une carte à sa sœur Berthe datée du 25 septembre que Martin s'occupe de son logement et que « *par une seule leçon [qu'il] lui procure [il a] déjà un revenu de 150 à 200 frs par mois. Voilà qui s'annonce bien »* conclut-il.[39]

[38] Revue de la Société Liégeoise de Musicologie, n°11, 1998 pp. 37à 57. Voir aussi le site www.marsick.fr
[39] Ces deux cartes font partie d'une collection de cartes postales adressées par Armand à sa famille, particulièrement à sa sœur Berthe, offerte par Marcel Leclerc, cousin de l'auteur. Sa mère lui répond le 4 octobre 1898 pour se réjouir de ces nouvelles tandis que sur la même lettre sa sœur Berthe lui parle de ses études musicales.

Son contrat du Havre honoré, Armand Marsick s’installe à Paris. Séjour où il connaîtra des joies mais aussi des échecs. Parmi ces échecs, ce sera surtout celui du Prix de Rome. Bientôt, il sera à Athènes mais n’anticipons pas.

Paris 1898-1908

Une lettre du 4 octobre de sa mère Marie Lejaxhe répond à la carte d'Armand à ses parents. Elle se réjouit de ce qui arrive et l'encourage à travailler, en suivant bien les conseils de son oncle. Quatre jours plus tard, nouvelle lettre qui répond à une autre missive d'Armand. Elle excuse son père qui ne peut pas lui répondre pris par ses activités professionnelles car c'est la rentrée de l'école de musique d'Hasselt[40] où il enseigne le violon. Martin-Pierre leur a écrit et Madeleine (la tante ou la sœur ??) la lui recopie à la demande de Marie Lejaxhe.

Mon cher Louis,

L'heure avait sonné évidemment, étant donné la somme de travail déjà acquise par Armand et de ses bonnes dispositions, d'essayer de lui ouvrir la grande voie artistique parisienne.
La bonne occasion d'une bonne leçon pour lui dans une famille charmante de nos amis a commencé à lui faciliter les premiers pas. L'un de nos maîtres musiciens, professeur de grande composition au conservatoire va examiner à fond les facultés musicales d'Armand et s'il lui reconnaît les aptitudes nécessaires il le prendra dans sa classe : c'est Monsieur Lenepveu
Lundi prochain il a rendez-vous avec le grand chef Colonne pour une audition d'orchestre ; c'est moi qui l'accompagnerai au piano.
Je lui ai trouvé un joli gîte 10 rue de Florence tout près de chez nous ; il y sera installé aux premiers jours de la semaine prochaine. Quant à retourner à Liège en ce moment, cela est impossible. Tu as désiré le voir près de moi à Paris, la chose se réalise, mais mon bon Louis, il faudra te résigner à ne plus l'avoir près de toi ; il pourra retourner 48 heures à Pâques ou même à la nouvel an (sic), *mais cette dernière éventualité n'est pas certaine. Armand a commencé les leçons dans cette famille hier matin, j'étais naturellement avec lui pour lui indiquer la marche à suivre. Il y va tous les jours et il recevra pour cela 200 francs par mois.*
Voilà pour le commencement. Je ne te parle pas de sa joie qui est immense. Cela te sera une douce consolation à son absence de le savoir en bonnes mains et complètement heureux.
Je t'embrasse bien affectueusement mon cher frère ainsi que Marie et tous tes enfants.
Armand mange chez nous.

Ton dévoué frère
MP Marsick

[40] Ville de la province du Limbourg à 50 km au nord-ouest de la ville de Liège.

Sa mère ajoute : *« Voilà mon cher fils ce qui m'a fait pleuré (sic) hier toute la journée de contentement bien entendu.*
Je joins une petite médaille de Lourdes. C'est le curé qui nous l'a donné au retour de son voyage. Elle te portera bonheur. Nous avons tous fait la neuvaine pour que tu trouves à te caser et te voilà exaussé (sic)
Je t'embrasse bien fort ainsi que ton père et toutes tes sœurs
Ta mère,
épouse Marsick »

Armand Marsick est donc accueilli par son oncle Martin qui lui trouve les leçons promises *« chez M et Mme Ch. Pour leurs deux filles ».* [41] Le voilà momentanément tiré d'affaire.



42

[41] Il n'a pas été possible, à ce jour, de retrouver le nom exact.
.

En 1956, j'avais visité une nouvelle fois la « Ville Lumière » et j'en avais fait un compte-rendu enthousiaste à mes grands-parents. Mon cher grand-père a été *« vivement intéressé* » par mes descriptions prouvant ainsi que j'ai « *commencé à comprendre la Beauté et à en sentir le charme. Je connais tous les monuments dont tu parles dans ta lettre à l'exception de la Conciergerie que je n'ai jamais visitée malgré les dix ans que j'ai passés à Paris ! Il est vrai que j'avais autre chose à y faire que de me promener car dans ce grand Paris la vie est bougrement dure pour les humbles débutants dont j'étais alors, et cette ville si belle ne m'a laissé que des souvenirs amers ! Mais qu'est-ce qui importe aux autres, même aux miens les plus proches ? Rien ! moins que rien ! »*

Se faire une place à Paris n'est pas aisé. Surtout dans le monde des artistes. Armand l'écrit dans une lettre du 4 mai 1899 alors que ses amis liégeois le sollicitent pour qu'il les introduisent à leur tour dans le monde musical parisien : « *Paris est un gouffre immense qui engloutit le temps avec une rapidité vertigineuse et qui ne souffre pas qu'on se mette en retard »* Il sait, et on ne peut que le comprendre et lui donner raison, qu'il faut penser d'abord à lui s'il veut réussir. Or non seulement les amis liégeois le sollicitent mais aussi sa famille. Il implore ses parents qu'ils l'aident à y mettre un terme.

Ces années sont pourtant très fécondes. Les succès sont aussi au rendez-vous. Mais Armand va d'abord compléter sa formation musicale. Il est admis au conservatoire de Paris dans la classe de composition de Charles Lenepveu. Il suit aussi les cours de composition de Vincent d'Indy, ceux du contrepoint et de fugue de MM. Caussade et Lempereur.

Entre temps, il réussit le concours de professeur de violon au collège de Vaugirard. Il tente aussi le concours d'entrée à l'orchestre Colonne. Il est remarqué. Mais n'est pas encore admis.

Il court embrasser ses parents à Liège qu'il n'a pas revu depuis mai 1898. C'est là « *que gâté, choyé par sa mère »* il commence la composition de sa sonate pour violon et piano.

Début 1899, un dimanche, en sortant de la messe avec son oncle (pratiquait-il donc ?) ils rencontrent Edouard Colonne qui lui « *propose de faire quelques concerts avec lui »*[43] La suite de la lettre revêt une importance remarquable car elle aura des suites lointaines. En effet, « *un beau jour, j'ai reçu,* poursuit-il, *une convocation pour répétitions au Châtelet. Arrivé là-bas, j'ai appris qu'il s'agissait de faire un grand voyage en Espagne. La perspective de faire un beau voyage dans un beau pays m'a tenté et, avec le consentement de mon oncle, j'ai accepté. Donc, je partirai mardi prochain à 11 h du matin à la gare d'Orléans* (Austerlitz)*, pour rentrer à Paris le mardi ou mercredi suivant à moins que le voyage ne soit allongé.*

---

[42] Archives J. Marsick

[43] Lettre à ses parents du 4 mai 1899

Je ne vous ai pas encore dit où c'était, ne vous inquiétez pas : c'est à Bibbao (quand je prends soin pour écrire un mot je l'estropie, je recommence, c'est, dis-je, à Bilbao, dans les provinces basques. Nous passerons par Bordeaux et Dax. Evidemment quand je serai là-bas je vous donnerai de mes nouvelles. Je n'insiste pas sur la grande joie que me donne cette excursion. ». Il ne sait pas que 23 ans plus tard, il reviendra à Bilbao où il restera 5 ans. Mais ce voyage explique très certainement le choix qu'il fera plus tard. D'autant qu'il y va avec Colonne et Jacques Thibaud qui remporte un triomphe.[44] C'est donc au lendemain de cette tournée qu'il sera nommé 1er violon chez Colonne. Il est probable que le grand chef qu'était Colonne avait décelé bien des qualités chez ce neveu de Martin-Pierre dont il était aussi l'ami depuis longtemps.

Edouard Colonne est au sommet de sa gloire. Aux lendemains de la guerre de 1870, la « Société des concerts du Conservatoire » puis celle des « Concerts Pasdeloup » s'étaient surtout efforcés de révéler au public parisien les grands chefs d'œuvre de l'art allemand. Edouard Colonne s'attache à mettre en lumière les œuvres de l'école symphonique française. Avec l'éditeur Georges Hartmann, il crée à l'Odéon le « Concert National » qui allait devenir l' « Association des Concerts Colonne » qui élit domicile au théâtre du Châtelet. Colonne passera sa vie à révéler au public l'œuvre de deux générations de compositeurs : César Franck, Lalo, Saint-Saëns, d'Indy, Massenet, Dukas jusqu'à Claude Debussy. Plus encore, c'est à Berlioz qu'il voue un culte immense. Il s'était attaché à faire découvrir toute la puissance de ses œuvres sans cesser s'interroger sur la manière de les interpréter.

Les photos et l'amusante carte postale envoyée de New-York montre les liens d'amitiés et d'estime nés entre Edouard Colonne et Armand Marsick. Colonne va jouer un rôle déterminant dans sa carrière.

Presque simultanément, Armand sera aussi nommé 1er violon à l'Opéra Comique.

Pour assurer sa subsistance, les leçons se faisant plus rares alors que son oncle connaît une aventure sentimentale avec Mme Ch… (Qui est donc cette Madame Ch ??? cela reste une énigme !), il fait de la « brasserie »[45] et il enseigne comme professeur au collège des Frères Maristes, boulevard Beauséjour à Passy où il se lie d'amitié avec le supérieur du collège Chastel et le Révérend Père Betenod. « *C'est de cette époque que je vois – et du collège même – les premières tentatives de vol par avion : Santos-Dumont, les Frères Wright, deux Américains »* lesquels décollaient du Champ de Mars.[46] Toute sa vie il s'est intéressé aux innovations techniques. Il faut dire qu'il vécut la naissance de l'avion, de l'automobile et même du vélo moderne avec la chaîne qui relie le pédalier à la roue arrière en 1880 et le pneumatique inventé par Dunlop en 1888. Il verra aussi les premières fusées et les « Spoutniks » soviétiques en 1957…

[44] Note manuscrite A.M.

[45] Les grands cafés, comme les brasseries, avaient de petites formations de musiciens qui jouaient pour le plaisir des consommateurs. On entend toujours de la musique dans nos cafés… mais les musiciens ont disparus avec la radio, puis le disque, le CD…

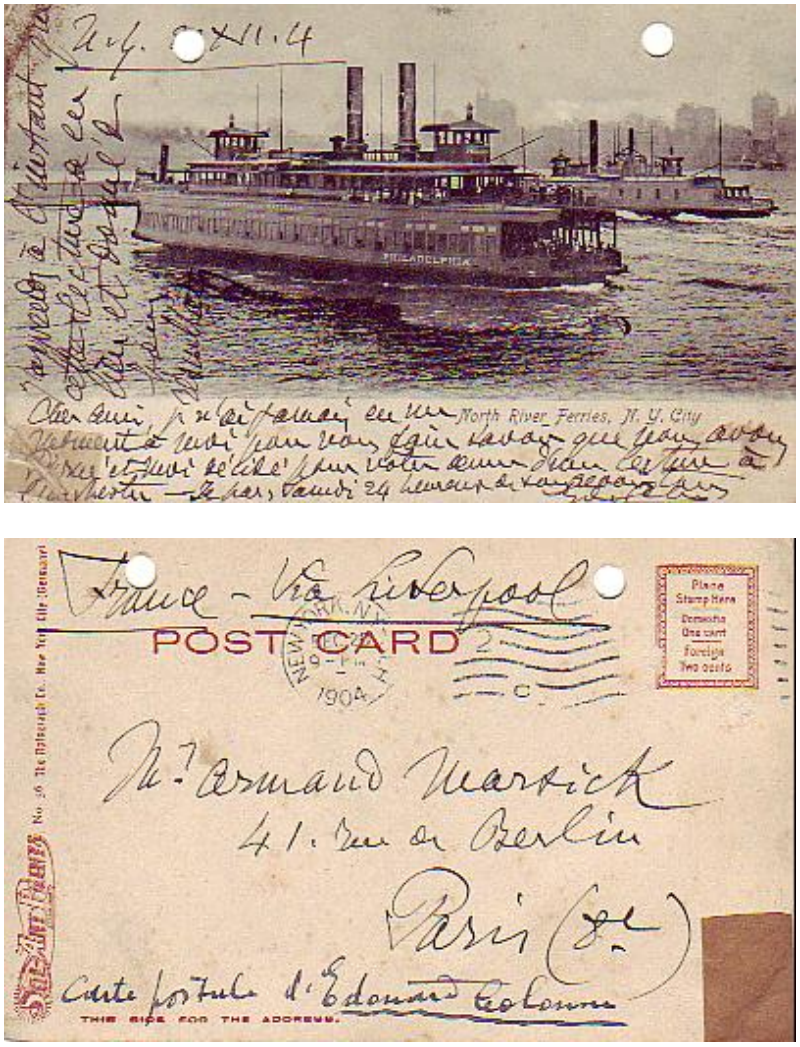
[46] Aventures maintes fois racontées à ses petits-enfants.

.


À mon collaborateur et ami Armand Massart
souvenir reconnaissant du 29 octobre 1900



Deux photos : portraits d'Edouard Colonne dédicacées à Armand Marsick



Carte postale d'Edouard Colonne à Armand Marsick (1904) Archives J. Marsick)

Un événement douloureux va endeuiller l'année 1900. Sa mère Marie Lejaxhe, rappelons-le, décède des suites d'un cancer de la gorge. Le 24 février, il apprend par une lettre de son père le mal dont elle est atteinte et envoie aussitôt 100 francs pour les dépenses de soins. Il parle d'opération qu'Armand souhaite retarder le plus possible tellement sa mère la craint. Il demande aussi que leur médecin fasse en sorte que les souffrances inutiles soient évitées. L'opération a lieu le 22 mars.[47] Marie, la sœur d'Armand donne des détails dans une lettre datée du même jour. Mais c'est trop tard et Marie Lejaxhe décède le 4 mai 1900. Elle est enterrée au cimetière de Robertmont.
(Liège).

Son mari ne lui survivra que d'un peu plus d'un an… Le 13 août 1901, il disparaît à son tour. Une dernière lettre, du 8 août, à peine ébauchée à Madame Mollot a été

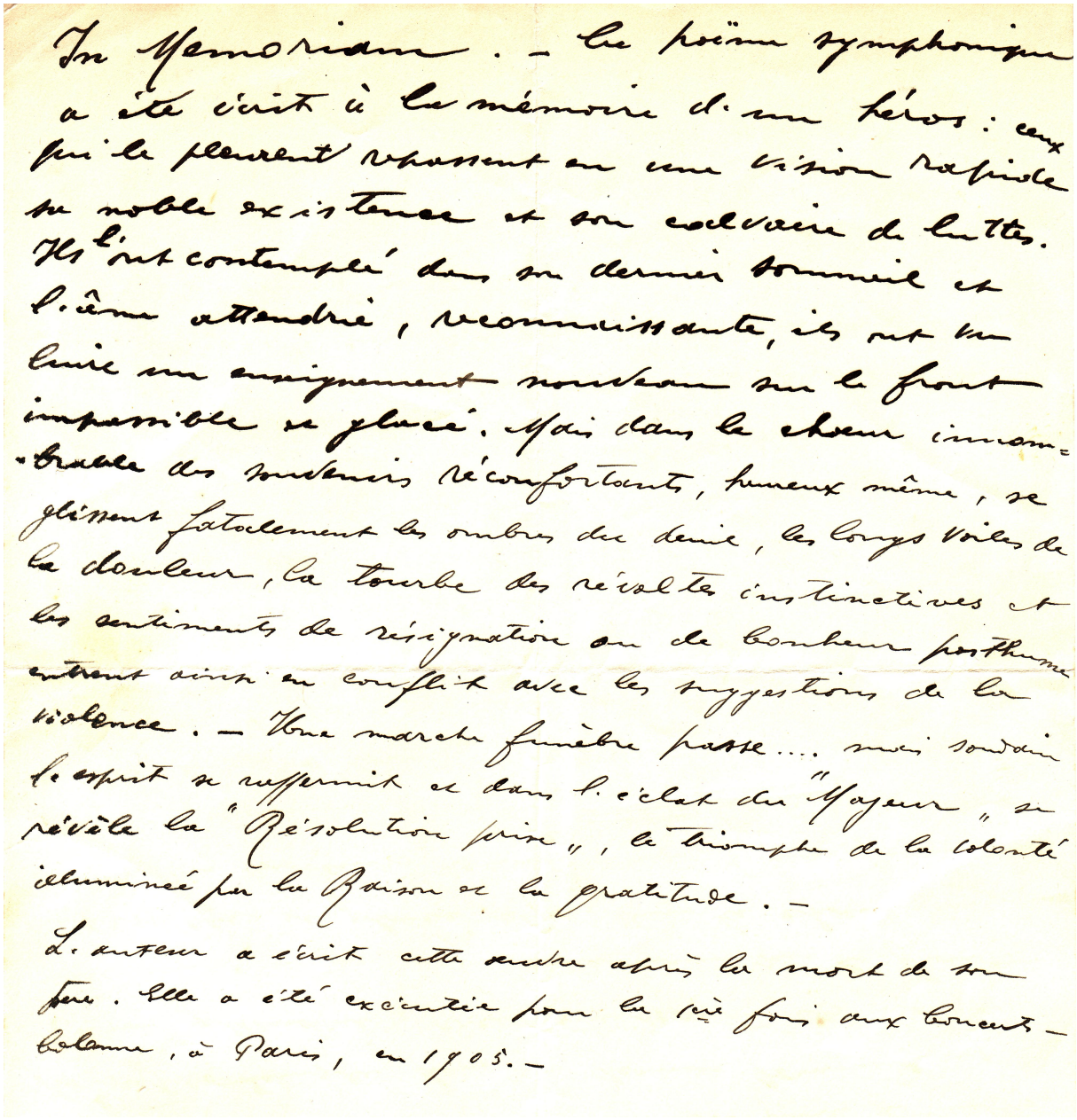
[47] Télégramme de Louis Marsick à Armand. Archives Marsick

pieusement conservée par Armand. Les liens qui unissaient le fils et le père étaient très forts. Armand parlera très souvent de son père qui va lui manquer énormément.
Louis Marsick apparaît toujours comme un père très attentif et affectueux à la carrière de son fils. Les lettres qu'ils s'échangent sont toutes sans exceptions pleines de cette connivence d'un père et d'un fils qui partagent les mêmes intérêts, les mêmes goûts.

La cérémonie d'enterrement a lieu à l'église Saint-Christophe. Il est enterré lui aussi à Robertmont. La presse belge, française, américaine rendent un bel hommage à celui qui fut pendant 47 ans attaché à l'orchestre de l'Opéra de Liège mais aussi au pédagogue des écoles de Liège et de l'Ecole de Musique d'Hasselt (près de Liège).[48]

Armand profondément affecté par cette mort subite va vivre son deuil en écrivant une de ses plus belles pages ; « Stèle in Memoriam » Il l'intitule d'abord Elégie Symphonique, puis « La Voie de la Mort » et ensuite « Stèle Funéraire » L'épigraphe est simple : « A la mémoire de mon père Louis Marsick (1843-1901). ». Une note manuscrite nous le confirme (voir page suivante)
L'œuvre sera créée aux Concerts Colonne à Paris sous la direction d'Edouard Colonne. Cette œuvre sera régulièrement jouée et finalement enregistrée par l'Orchestre Philharmonique de Lorraine sous la direction de Jacques Houtmann, en 1990. Maurice Barthélemy écrit le commentaire de la pochette : « Cette pièce évoque un bas-relief célèbre du musée d'Athènes où l'on voit l'image idéalisée du défunt assis , entouré de deux figures debout qui lui tendent la main. Le symbole est émouvant. L'œuvre débute sur un thème de huit mesures exposé aux violons, thème principal. Il sera suivi d'un second. C'est la partie « calme ». Des mouvements de tension intense suivis de passages plus apaisés donnent à cette « Stèle » une expression post-romantique. Parmi les passages plus calmes, le premier montre l'influence de Wagner sur le compositeur ; le dernier, marqué « tempo di marcia funebre », reprend le thème initial au premier cor, tandis que sur des battements réguliers des percussions, l'œuvre donne l'impression de s'éteindre. Ces effets multiples et contrastés sont, en définitive, très éloignés de l'expression pudique, résignée, sereine, du modèle antique. » C'est un commentaire qui traduit assez bien le caractère passionné, plein de feu de notre grand-père. A quatre-vingts ans sa sensibilité était toujours à fleur de peau. La critique parisienne lui reconnaît certaines valeurs tout en soulignant certaines imperfections. Le Gaulois du 13 mars 1905 écrit : « Nous avons eu la première audition d'une Elégie symphonique de M. Armand Marsick, œuvre « pavée de bonnes intentions », si j'ose ainsi parler, qui commence fort bien, avec un chant très large, un sentiment mélancolique bien défini, mais qui se prolonge un peu trop. En somme, succès fort honorable ». Le Journal de Paris, moins élogieux, trouve l'œuvre de « facture très touffue, de plan un peu vague, d'une mélodie plutôt indéfinie que continue ». L'article se termine avec plus d'indulgence pour »son exubérance, heureux don du jeune âge ». Musica est nettement plus modéré et rappelle qu'Armand « pratique avec une profonde et touchante piété le culte du souvenir ». La presse liégeoise quant à elle, lui trouve de nombreuses qualités.[49]

[48] Toute cette correspondance ainsi que tous les documents qui concernent Louis Marsick sont conservés dans les Archives Marsick.
[49] Album des coupures de presses collationnées par Paola Marsick Sampieri.



In Memoriam. – Ce poème symphonique a été écrit à la mémoire d'un héros : ceux qui le pleurent revoient en une vision rapide sa noble existence et son calvaire de luttes. Ils l'ont contemplé dans son dernier sommeil et l'ont vu attendri, reconnaissant, ils ont lu sur son visage un enseignement nouveau sur le front impassible se glacé. Mais dans le chœur immortel des souvenirs réconfortants, humeur même, se glissent fatalement les ombres des deuils, les longs voiles de la douleur, la tourbe des révoltes instinctives et les sentiments de résignation ou de tendresse posthume entrent ainsi en conflit avec les suggestions de la violence. – Une marche funèbre passe.... mais soudain l'esprit se ressaisit et dans l'éclat du "Hymne", se révèle la "Résolution prise", le triomphe de la volonté illuminée par la Raison et la gratitude. –

L'auteur a écrit cette œuvre alors la mort de son père. Elle a été exécutée pour la 1ère fois aux Concerts Colonne, à Paris, en 1905. –

Archives J. Marsick

Les compositions d'Armand Marsick jusqu'en 1908.

« Stèle » n'est pas la première composition d'Armand Marsick. Le catalogue systématique en a été dressé par Madame Yvette Gobert, musicologue, pour son mémoire de licence dans la classe de Philippe Mercier, professeur à l'Université Catholique de Louvain la Neuve. Elle note avec précision toutes les données utiles pour le chercheur. Pour chaque œuvre, elle indique de nombreux renseignements : date et dédicace des œuvres, les thèmes de chacune d'entre elles, les manuscrits et les partitions imprimées. Pour certaines d'entre elles, une analyse complète. Bref, un travail très scientifique et très utile auquel se sont référés de nombreux musicologues qui souhaitent connaître l'œuvre d 'Armand. Il n'est évidemment pas questions pour nous de refaire ce travail. Ce n'est pas l'objet de cette biographie intime, d'autant que nous n'en avons pas les compétences.

Cependant voici dans l'ordre la liste de ces œuvres. Nous nous arrêterons sur certaines, comme nous venons de le faire pour « Stèle », pour y apporter des commentaires plus circonstanciels que l'on ne lit pas dans le travail de Madame Gobert.

1 Adagio Cantabile pour violon et piano opus 1 25 août 1892
Dédicace : A mon père, pour la Saint Louis
2 Pensée religieuse pour violon Avril 1894
Dédicace : A ma sœur Berthe pour le jour de sa Première Communion
3. Hommage reconnaissant pour piano et violon copié en 1895
Dédicace : A mon cher Maître Monsieur Désiré Heinberg, Professeur de violon au Conservatoire Royal de Liège
4. Adagio Pathétique pour violon et orchestre 1895
Dédicace : A mon ami Jacques Thibaud
5. A La Science Cantates pour deux voix mixtes et piano. Paroles de Gustave Dumont 1896
6. Légende Symphonique pour orchestre, Le Hâvre, 28 août 1898
7. Sonate pour violon et piano 1899-1900

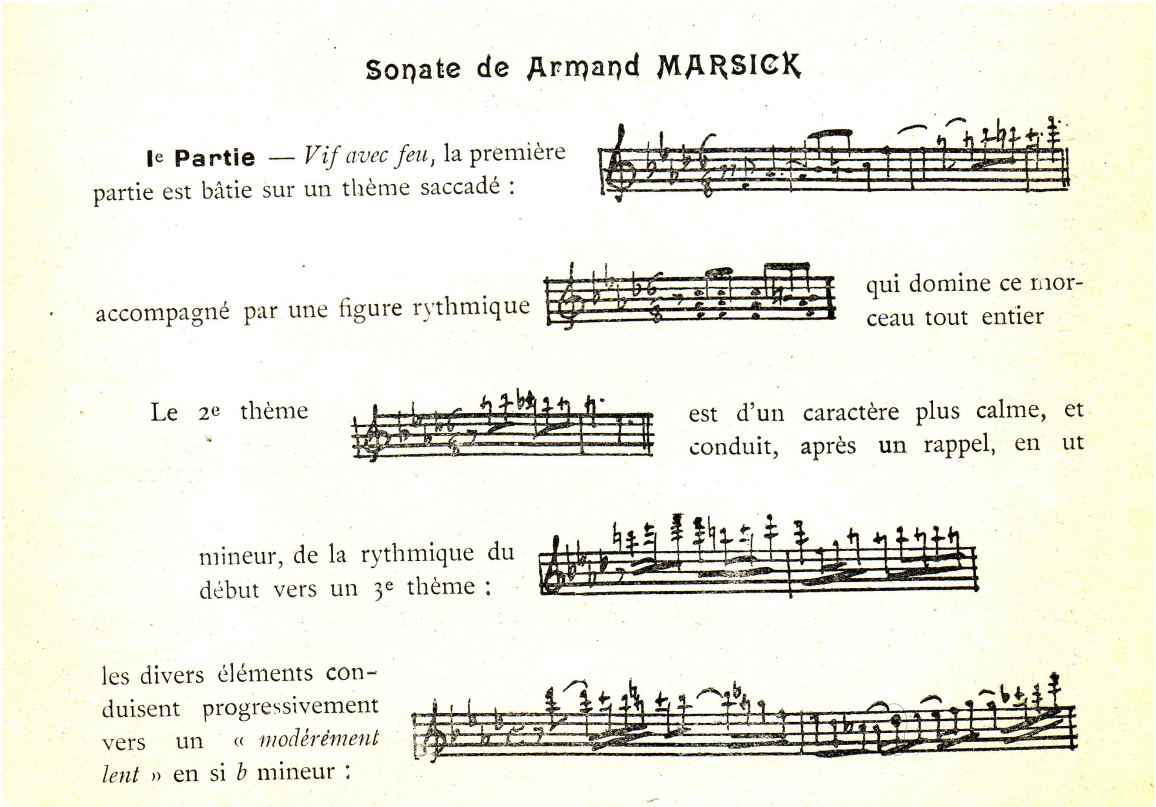
Arrêtons-nous à cette sonate. Elle aura une dédicace tardive de la main de son auteur sur son exemplaire édité : « A Mademoiselle Paola Sampieri. L'artiste peut-il offrir quelque chose de mieux que son œuvre, bonne ou mauvaise ? Armand Marsick, 1909 ».

Nous reviendrons sur cette dédicace à Paola Sampieri qu'il va épouser en 1910. En attendant ces moments heureux, cette sonate est créée le 10 mai 1902 à la salle Erard par Valerio Franchetti, dit Oliveira au violon et Georges de Launay au piano.

La presse parisienne est élogieuse que ce soit dans le Journal de Paris ou dans le Monde Musical du 15 mai 1902 qui écrit ceci : « *La sonate de Marsick est une œuvre de tout jeune qui renferme de sérieuses promesses : forme sérieuse, solidité et*

originalité dans l'écriture, clarté dans les idées. Voilà plus qu'il n'en faut pour justifier le succès qui fut fait au jeune auteur et à ses délicieux interprètes. » Le journal « La Meuse » de Liège souligne qu'il y eut trois rappels.

Depuis cette sonate a été régulièrement jouée et a fait l'objet de deux enregistrement : celui de Florette et Martin Tytgat dans les années 50, à Bruxelles et celui d'Eric Sluys et Katsura Mizumoto, le 4 février 2006 à l'Abbaye de Bonne Espérance à Vellereille-les-Brayeux (Binche) en Belgique [50]


Sonate de Armand MARSICK

Ie Partie — *Vif avec feu*, la première partie est bâtie sur un thème saccadé :

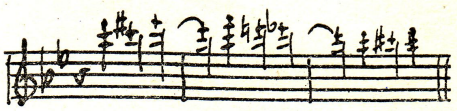
accompagné par une figure rythmique qui domine ce morceau tout entier

Le 2e thème est d'un caractère plus calme, et conduit, après un rappel, en ut mineur, de la rythmique du début vers un 3e thème :

les divers éléments conduisent progressivement vers un « *modérément lent* » en si *b* mineur :

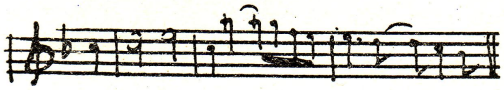
[50] Daniel Tytgat, un ex condisciple de mes deux premières années primaires à l'Athénée Royal d'Etterbeek (Bruxelles) nous a fait une excellente copie de cet enregistrement.

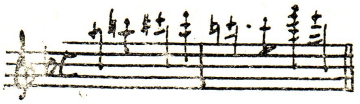
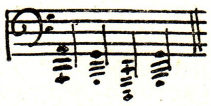
sorte d'*Intermezzo* assez développé ; un « *Assez animé* » lui succède :



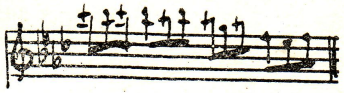
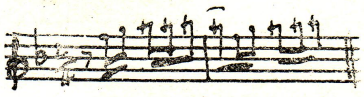
c'est la figure rythmique du début prise *par augmentation*, et dont les développements thématiques sont plus poussés. Le relatif de la tonalité principale est ramené à « *l'Allegro con fuoco* » $\frac{6}{8}$ où les éléments précédents réapparaissent plus ou moins transformés et conduisent à la « *Strette* » où le thème du début est repris en $\frac{9}{8}$ et $\frac{6}{8}$, combiné avec la figure rythmique prise par diminution. Comme un récitatif plaintif est repris le « *Modérément lent* », écourté et qui amène la conclusion dans le mouvement vif du début.

IIe Partie. — *Lent*. Ce morceau est bâti sur 2 thèmes,

le 1er :  d'un caractère intimément expressif

et le 2e :  tendre, intime et simple. Le développement principal (*lent et solennel*) est fourni par le 1er thème auquel s'adjoint un dessein obstiné des basses :  et où les ressources du contrepoint sont mises en œuvre. Peu à peu ce développement s'éclaircit et ramène le 2e thème — cette fois-ci un peu plus mouvementé — qui lui-même ramène le 1er thème *ff* et passionné. — La *Coda*, très courte, est formée par la rythmique du développement précédent, et s'enfle en un « *crescendo* » douloureux qui s'aménuise en un *pianissimo* résigné.

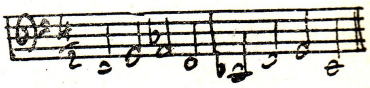
IIIe Partie. — *Modéré mais résolu*. - Le dessin rythmique du début : 

n'est qu'accessoire et sert d'assise au 1er thème  exposé par le violon. Le premier dessin rythmique se transforme en $\frac{2}{4}$ (ré mineur) et abrite un contrepoint nouveau :  qui, plus tard, servira de développement. Le $\frac{2}{4}$ conduit au 3e thème en la :  d'un caractère tout différent et destiné

à donner la note émotive et personnelle. Le contrepoint du $\frac{2}{4}$ revient, mais pris cette fois comme thème principal et assez longuement développé de façon à ramener le 3e thème, qui quelques mesures plus tard s'accompagne de sa propre augmentation.



Le 1er thème réapparaît à la sous-dominante, se développe et amène au $\frac{4}{2}$ (très large avec grandeur) l'augmentation aux basses du 1er dessin rythmique :



Là-dessus se greffe un contrepoint puissant, sans expression d'aucune sorte et conduit à la conclusion, où le 1er thème et le dessin rythmique du début réapparaissent et provoquant un « *peu à peu diminué* » qui se résoud sans transition sur un *f* brutal et énergique.

Armand MARSICK.

8. Vous dire en paroles chantantes mélodie pour baryton ou mezzo-soprano et orchestre. Poésie d'Henri Paliard

Dédicace : à Hector Dufranne, de l'Opéra-Comique

9. « Fervaal » Transcription pour orgue d'un extrait de l'œuvre de Vincent d'Indy : »Ils dorment tous ceux que j'aimais » qui porte le titre de « Souvenir Pieux, 23 août 1901

10. « Stèle » dont nous avons parlé précédemment.

Dédicace : ajoutée à la partition à quatre main le 22 septembre 1925 : A don Juan Carlos de Gortazar y a don Javier di Ariquesta.

11. La Jane opéra en un acte.

Après ses premiers succès de compositeur, Armand entame alors l'écriture de son premier opéra : La Jane qui sera achevé en 1902. Avant d'en parler plus en détail, il faut souligner qu'Armand Marsick se battra toute sa vie pour ses opéras qu'il considérait comme ce qu'il avait produit de meilleur. Mais, ils ne rencontrent que peu de succès. Au moment où sont écrits ses opéras, des novateurs séduisaient davantage par leurs audaces d'écriture. Un siècle plus tard, les effets de mode oubliés, ces opéras se révèlent comme de la bien belle musique. Les musicologues commencent enfin à les redécouvrir. Ainsi Valérie Dufour, musicologue belge, s'est récemment intéressée à L'anneau Nuptial écrit en 1915/1916.

Le livret de La Jane est de Fernand BEISSIER. L'œuvre est créée à Rome le 9 novembre 1912 sous la direction de Giuseppe Podesta sous le titre de « Vendetta Corsa « dans une traduction de Paola Marsick-Sampieri. L'action se résume en deux lignes, comme le souligne Le Journal de Liège en 1921. Nina, pauvre fille sans nom, sans parents, fut aimée de Sandro qui la délaisse pour épouser Maïa. Les supplications, les menaces de l'abandonnée sont vaines : Sandro la repousse et, tout à sa nouvelle aimée, recommence auprès de celle-ci l'éternelle chanson d'amour. Nina les épie, les surprend et poignarde Sandro ! Penchée sur le cadavre,

elle chante : »C'était par un beau soir, comme aujourd'hui. Nous échangeâmes notre premier baiser et notre amour sembla monter jusqu'aux étoiles ! »[51]



De gauche à droite : Valerio Franchetti, Armand Marsick (assis) et Georges de Launay
Archives Marsick

[51] Archives Marsick pour toutes les partitions de cet opéra et diverses transcriptions pour voix et piano ainsi que les traductions en italien.

En 1903, rien de notable, sinon le mariage de sa sœur aînée, Marie, avec Joseph Malpas, le 11 novembre. C'est le premier événement heureux pour la famille depuis la mort de leurs parents. Armand sera présent à ce mariage et prononce quelques mots.[52] Ils auront plusieurs enfants dont l'aîné, Armand Malpas, était le filleul de notre grand-père. Joseph Malpas était ouvrier d'usine et Marie a été caissière… Leur fils, que nous avons bien connu, habitera Rouen, Tourville la Rivière exactement, et il tenait un bar tabac assez misérable dans les années 1950…[53]

12. L'Amante. Poème lyrique pour chant et orchestre. Poésie de Léon Petitjean 1904
    Dédicace : A Madame Jeanne Guionie, de l'Opéra-Comique
13. Nocturne. Pour chant et orchestre Poésie de Léon Petitjean. 1904
    Dédicace A Mademoiselle Lucy Vauthrin, de l'Opéra-Comique
14. Improvisation et Final 1904. Jusqu'en 1907, l'oeuvre s'intitule « Fantaisie ». Ce n'est qu'en 1911, semble-t-il, qu'elle prend son titre définitif.
    Dédicace : A SM Georges 1er, roi des Hellènes. (Cette dédicace ne figure que sur la réduction pour violoncelle et piano.)

En 1904, il écrit « Improvisation et Final » pour violoncelle et orchestre, intitulé initialement « Fantaisie ».

> « Je ne m'explique pas pourquoi les violoncellistes, dont le répertoire de solistes est si pauvre, ne l'ont pas adoptée plus tôt… » écrit E. Vuillermoz dans l'Excelsior, le 4 janvier 1906 à propos de cette œuvre.

En effet, on peut se demander pourquoi car l'œuvre exprime un lyrisme profond et les sonorités propres à cet instrument sont exploitées avec une rare sensibilité. Comme toujours chez Armand Marsick, cet homme si généreux, c'est une œuvre passionnée mais aussi pleine de tendresse sans mièvrerie.

La première exécution connue, au Salon des abonnés à Paris, daterait du 23 janvier 1906 dans sa version pour violoncelle et piano. Le pianiste est Georges Tassard Le violoncelliste n'est autre que son cousin germain, Hyppolite Droeghmans, lui aussi membre des Concerts Colonne. Sa mère, Marie-Madeleine, était le deuxième enfant de Pierre-Joseph. Hélas, nous ne savons rien de plus de ce musicien. Les recherches restent à faire… Une exécution avec orchestre aurait eu lieu cependant en 1905 par le violoncelliste Alexanian, sous la direction de l'auteur. Une autre exécution avec Fernand Pollain, Liégeois, lui aussi, et dirigée par M. Sechiari (au théâtre Marigny ?) à une date indéterminée mais avant 1908, car un extrait de presse la mentionne, extrait collé dans l'album noir où Armand conserve les coupures de presse.

[52] Joseph avait apprit le solfège avec Armand lorsqu'ils étaient enfants et se connaissaient donc depuis longtemps. Documents A. Marsick. Archives Marsick.

[53] Marié à Germaine Jaillard, ils auront deux enfants : Jacqueline et Henri. Henri est venu plusieurs fois en vacances avec nos parents. Jacqueline avait épousé un pâtissier de Rouen, Claude Louvet, qui travaillait dans une très belle pâtisserie de la rue du Gros Horloge à Rouen. Voir arbre généalogique.

Improvisation et Final
pour violoncelle et orchestre.

Cette œuvre a été écrite en 1904 et est exécutée aujourd'hui pour la première fois. Les quelques mesures qui servent d'introduction contiennent la cellule du Final :



et préparent l'exposition du thème initial d'un caractère tendre et plaintif :

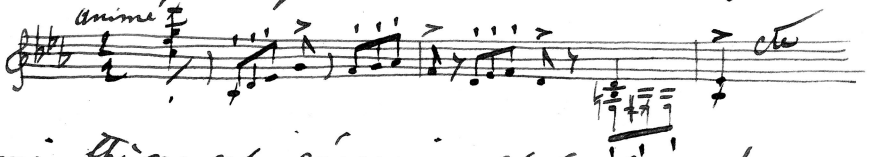


Un 2ème thème en ré majeur lui succède bientôt :

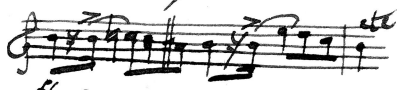


et après un développement court, bâti sur un fragment de ce 2ème thème même, le 1er thème est ramené ff et est accompagné d'un tremolo des Basses qui lui donne un caractère de désespoir plus accusé qu'au début. Il n'y a donc pas, à proprement parler, de développement thématique et il s'agit bien d'une Improvisation telle que l'a voulue l'auteur.

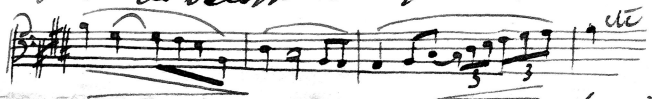
Cette 1ère partie se termine par une cadence du Violoncelle qui amène le mouvement final dans la tonalité éloignée d'ut mineur :



Cet premier thème est énergique et quelque peu âpre. Exposé par l'orchestre il est continué par le Violoncelle et une modulation insensible le ramène presque immédiatement dans la tonalité ~~[illegible]~~ principale de si mineur. Un 2d thème dont la rythmique est d'étroite parenté avec le 1er, est exposé en mi mineur :



De ces deux éléments est fait le développement qui amène un 3e thème en la



et qui donne à ce morceau la note expressive. Le 2ème thème est repris, commenté et amène une sorte de fuguette écrite sur le 1er thème pris par augmentation ; elle amène bientôt une nouvelle déformation du thème principal en sol mineur, qui conduit peu à peu, après une libre cadence, au retour du 3e thème en la. Le 1er thème est ramené fragmentairement et conduit à la coda en si majeur. Celle-ci est bâtie sur la tête du 1er thème, une modulation inattendue ramène la tonalité d'ut mineur par la cadence de la 1ère partie qui a servi de liaison entre l'Improvisation et le Final et la tonalité de si majeur est rapidement rétablie pour conclure par un rappel du 3e thème.

P.S. Voulez-vous, Monsieur, avoir l'obligeance de me retourner mon cliché et l'article du monde musical ? Vous me ferez plaisir. —

A. M.

54

Ce document manuscrit explique mieux cette oeuvre qu'un long discours mais dans l'extrait de presse mentionné plus haut, René Brancour[55] écrit ceci :

[54] Archives Marsick

« Concert-Sechiari. – Une œuvre nouvelle s'y inscrit, qui naturellement a droit à notre attention. C'est l'Improvisation et Final pour violoncelle et orchestre, de M. Armand Marsick. D'abord nous y goûtons une phrase lente et d'un élan pénétrant et mélancolique qui se développe avec aisance et donne bientôt naissance à un mouvement passionné se résolvant en un retour au thème primitif. Un allegro, bien scandé, et dont le rythme assez rude contraste d'heureuse façon avec l'introduction. forme la seconde partie de l'ouvrage. Il est d'ailleurs bienvenu et abondant sans excès. Mais j'ai particulièrement savouré une phrase expressive et tendre qui revient à plusieurs reprises imposer sa douceur à l'énergie de ce final, *et dont le charme s'évoque avec une expression très sensible après le point d'orgue de l'instrument solo. L'intéressant ouvrage de M. Armand Marsick fut exécuté avec une belle sonorité et un style vibrant par l'excellent violoncelliste Fernand Pollain, qui se fit également applaudir dans la* Suite en ut *de Bach […].*

L'année 1905 est marquée par des faits que nous avons ignorés jusqu'il y a peu. En effet, nous avions été alerté par un site généalogique qu'Armand aurait été naturalisé Français en 1905. Très intrigué, je me suis rendu aux Archives Nationales à Paris. C'est très surpris que j'ai lu dans le Bulletin des Lois XII° s. 1er semestre 1905, Partie Supplémentaire Tome LXX n° 3896 pp 1295, le « décret n°72013 du Président de la République Française (contresigné par le Garde des Sceaux, ministre de la Justice) qui naturalise Français, par application de l'article 8, 65, n°1 du Code Civil, Marsick (Armand-Louis-Joseph) compositeur et professeur de musique, né le 20 septembre 1877 à Liège (Belgique) demeurant à Paris. (Paris, le 19 février 1905) ».
Ayant introduit une demande de consultation de son dossier de naturalisation, c'est encore plus surpris que j'apprends d'autres faits qui nous ont toujours été cachés.
Le dossier 4863 X 1901 contient tous les détails de cette naturalisation. Malheureusement, il est impossible à l'heure actuelle d'obtenir une copie de ce dossier car il a moins de 100 ans. Il faudra attendre 2022… Voici les conclusions que l'on peut tirer, ainsi que des extraits des documents consultés :

Pourquoi Armand Marsick demande-t-il sa naturalisation française puis sa réintégration dans la nationalité belge ?

Le dossier cité ci-dessus nous apprend qu'Armand Marsick a commencé par adresser en 1901 au Ministre de l'Instruction Publique une demande de dispense de droits civils pour pouvoir continuer à enseigner à l'Ecole Saint-Joseph de Passy où il a obtenu, comme nous le savons, le poste de professeur de violon. Il précise aussi qu'il a bien l'intention de demander sa « *Grande Naturalisation* ». Le 12 novembre 1901, le Préfet de Police de la Seine lui notifie que sa requête a été satisfaite.
Si Armand introduit ensuite une demande de naturalisation, c'est qu'il veut se présenter au concours du Prix de Rome de composition dont une des conditions est qu'il soit français.
Ses démarches aboutissent donc puisque le décret de naturalisation est signé le 19 février 1905.

---

[55] Musicographe français, né et mort à Paris (1862-1948). Il fut conservateur du musée du Conservatoire de 1904 à 1925 (voir Larousse de la Musique T.1 p129)

Cette précision nous est apportée par une lettre du Consul Général de Belgique à Athènes du 2 février 1920. Mais cette lettre contient une surprise de taille. « C'est un artiste, écrit le Consul, qui aurait monté le coup (sic) pour se faire naturaliser à Paris pour participer au Prix de Rome. Après il est sorti 1er du concours et on ne lui a pas donné sous prétexte que sa naturalisation n'était pas en règle, etc. Il y a des années de cela. »

Que s'est-il passé ? Incorporé dans la classe 1906, précise un autre document, a-t-il eu des soucis à se faire de ce côté là ? La rumeur familiale dit qu'il aurait tiré un bon numéro. Or une loi de mars 1905 supprime le tirage au sort et établi le service obligatoire pour les hommes. Il aurait été un des derniers alors à bénéficier malgré tout de ce tirage favorable. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a jamais accompli d'obligations militaires. Voilà où nous en sommes à ce jour.

La consultation toute récente d'un site consacré aux Prix de Rome de composition, dont le rédacteur est M. Havard de la Montagne, nous apprend qu'il se présente en 1905, 1906 et 1907 ! Toujours est-il que nous n'avons d'autres documents que ceux qui concernent le concours de 1906.

Si c'est pour une raison purement administrative qu'il n'obtient pas ce 1er prix, on peut comprendre sa terrible désillusion. Et quand Edouard Colonne lui propose de partir à Athènes (voir chapitre suivant) il n'hésite pas une seconde et quitte définitivement la France en octobre 1908. Mais quand il arrive à Athènes, il est FRANÇAIS !!! Français aussi quand il se marie en 1910 ! Quelle nationalité a alors Paola, son épouse ?

En juin 1914, sans autre précision de date, il introduit auprès du gouvernement belge une demande de réintégration de la nationalité belge. Mais en août 1914, la Belgique est envahie par les Allemands et les 4/5° du territoire est occupé. Seul un petit espace reste belge entre Ypres, Nieuport et la frontière française.
Le 19 février 1915 (encore un 19 février !), le Consul Général de Belgique à Athènes lui délivre un certificat aux termes duquel « le sieur Marsick déclarait se soumettre et fixer son domicile en Belgique et à s'y établir réellement à compter de la date de la présente déclaration ». Le consul demande aussi la régularisation vis à vis des autorités françaises, ce qui signifie bien qu'il a dû être appelé au service actif bien qu'il ait tiré un bon numéro ! Nous savions d'une manière très confuse qu'il avait eu des ennuis à ce sujet. Il aurait été accusé de désertion…

Finalement, la lettre du Consul de Belgique du 2 février 1920, déjà citée, le recommande chaudement auprès des autorités belges pour qu'il retrouve sa nationalité d'origine. Elle accompagne une demande manuscrite rédigée par Paola et signée par Armand. Un arrêté du Roi des Belges du 8 juin 1921 suivi d'un jugement des tribunaux belges du 22 décembre 1921 le réintègre définitivement dans sa nationalité belge.

C'est donc belge qu'il arrive à Bilbao !

Voilà, en tout cas une histoire totalement occultée par nos grands-parents.

Conclusion : Armand est français entre le 19 février 1905 et le 22 décembre 1921. Il a bien obtenu le 1er Prix de Rome mais il ne lui est pas décerné pour des raisons administratives liées à sa naturalisation.

Cette histoire s'est aussi compliquée du fait de la Première Guerre Mondiale.

Reste maintenant la situation de notre père Paul-Louis, né le 16 février 1916. Quelle nationalité a-t-il lorsqu'il naît ? A-t-il été inscrit au Consulat Général de Belgique à Athènes ? Après avoir consulté l'ambassade de Belgique à Athènes, puis le Ministère des Affaires Etrangères à Bruxelles, il ressort que l'acte de naissance a été transcrit sur les actes de l'état-civil de la ville de Liège en 1919.

Alors ce Concours du Prix de Rome de 1906 ???
Reprenons le fil de ses compositions « parisiennes » :

15. Ismaïl : Œuvre lyrique en quatre scènes. 1906. (Livret de M.E. Adenis)
Créée le 10 janvier 1907 à Paris.

En fait, cette œuvre est celle qu'Armand Marsick compose pour le Prix de Rome de 1906. Ce concours était le rêve de ses parents. Dans la lettre du 4 octobre 1898, sa mère se félicite de son arrivée à Paris et de son entrée au Conservatoire dans la classe de Lenepveu : *« Nous ne doutons pas que tu vas te mettre à travailler ferme pour arriver au concours de Rome, le rêve de ton père. »*

Dix-sept concurrents se présentent cette année là. Le concours d'essai a lieu début mai. Le jury se compose des six membres de la section de musique de l'Académie des beaux-arts : MM Reyer, Massenet, Saint-Saëns, Paladilhe, Théodore Dubois et Charles Lenepveu, auxquels se sont adjoints pour cette année, MM Widor, Georges Hue et Gabriel Pierné. [56]

Ils étaient déjà à Compiègne, où ils ont eu à écrire une fugue à quatre voix sur un sujet nouveau qui pourrait bien avoir été de M. Saint-Saëns, précise cette coupure de presse, et un chœur avec accompagnement d'orchestre sur une poésie d'Armand Sylvestre, l'Aube. Contrairement à ce qui se passe pour le concours définitif, il leur est interdit de s'aider d'un piano.

Les admis au concours sont cinq au lieu de six habituellement. Aucune des deux candidates, Mlles Boulanger[57] et Grumbach n'ont réussi le concours d'essai. Les candidats entrent en loge le 19 mai et n'en sortiront que vingt-cinq jours plus tard.

La revue « Musica » rapporte, dans un long article, les péripéties de ce concours auquel participent par ordre de classement : Armand Marsick, (28 ans) élève de M Lenepveu, André Gailhard (20 ans) fils du directeur de l'Opéra, élève de Lenepveu., Maurice Le Boucher (28 ans) élève de MM. Fauré et Widor ; Jules Mazelier, élève de MM. Fauré et Lenepveu, et Louis Dumas, élève de M. Lenepveu.

[56] Coupure de presse anonyme (cahier en moleskine, archives Marsick)
[57] Il s'agit sans doute de Nadia Boulanger qui obtiendra un second prix de Rome en 1908.



58

Armand était donc 1er du concours d'essai. L'arrivée à Compiègne et l'installation est rapportée avec beaucoup de drôlerie par « Musica ». (Voir ci-après)

Mais c'est Louis Dumas qui emporte le 1er prix. Armand a toujours ressenti cela comme une terrible injustice. Désespéré, car atteint par la limite d'âge, il veut se jeter dans la Seine. Rien ne le retient en ce bas monde. Heureusement, la vie prend le dessus. Cela peut expliquer, en tout cas, son désamour de Paris et de la France.

Mme Gobert signale que cette œuvre est bâtie partiellement sur l'œuvre symphonique « Scènes de Montagne », ouvrage qui ne sera achevé que plus tard, en Grèce. « Le Prélude est calqué sur le n°2 « Crépuscule » mais il comporte des variantes. D'autre part, la quatrième scène reprend et développe le n°6 […], la « Marche des Muletiers ».

A ce propos, signalons qu'Armand s'est rendu plusieurs fois dans les Alpes, de la Savoie à l'Isère. Il est à Aix-les-Bains en 1904 et 1905 et 1906. Il se rendra en 1907 à Grenoble, Uriage et Thonon-les-Bains. On peut en effet le suivre semaine après semaine grâce aux cartes qu'il envoie à ses sœurs et surtout à sa sœur Berthe et à

[58] Archives J. Marsick

LES " PRIX DE ROME " A COMPIÈGNE

Avant d'honorer grandement la musique française, les concurrents pour le prix de Rome subissent, au château de Compiègne, une brève captivité durant laquelle ils composent, sur un sujet ordonné, le morceau qui leur vaudra triomphe ou défaite. Cette année, comme précédemment, ils furent cloîtrés, séparés du reste des mortels. Pour M. Louis Dumas, qui vient d'obtenir le premier grand prix de Rome, pour M. André Gailhard, à qui est attribué le premier second grand prix, et pour M. Le Boucher, deuxième second grand prix, la victoire compense maintenant les rigueurs bénignes de l'exil.



LES LOGISTES DANS LE PARC DE COMPIÈGNE
De gauche à droite : MM. Marsick, Dumas, André Gailhard, Mazellier et Le Boucher.

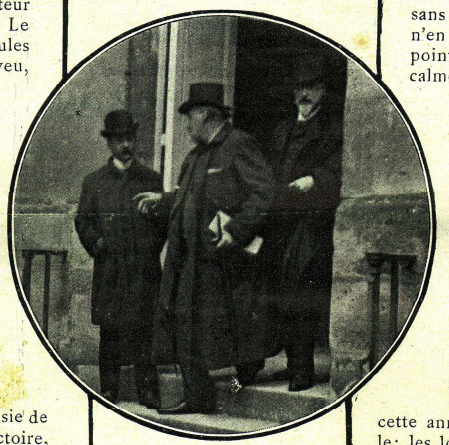
Un matin de la fin mai, vers 11 heures, ils débarquèrent de compagnie à Compiègne, à dessein d'être les plus volontaires comme les plus laborieux des prisonniers. Ils étaient cinq, et ils ont nom (nous les citons par ordre de classement) : MM. Armand Marsick, élève de M. Lenepveu; André Gailhard, fils du directeur de l'Opéra, élève de M. Lenepveu; Maurice Le Boucher, élève de MM. Fauré et Widor; Jules Mazellier, élève de MM. Fauré et Lenepveu, et Louis Dumas, élève de M. Lenepveu.

Ce n'étaient point là des inconnus. Tous avaient quelques titres musicaux à la considération de leurs contemporains; l'un d'entre eux, M. André Gailhard, obtint même un assez retentissant succès, au Capitole de Toulouse, par les représentations d'une œuvre fleurie du nom d'*Amaryllis*.

Ils gagnèrent le château de Compiègne, et ces prisonniers ignorèrent la main au collet et, même, le traditionnel « passage à tabac » dont on gratifie généralement, en pays de France, les gens que l'on « coffre ». Un accueil flatteur leur fut fait. On leur imposa seulement la lecture de la pièce lyrique (*Ismaïl*, livret de M. E. Adenis) sur laquelle il leur était enjoint de broder la fantaisie de leur musique. Après, on les dirigea sur le réfectoire, où ils donnèrent à leur inspiration mise en éveil le physique aliment d'une nourriture abondante et saine. C'était bien l'exil; mais ce ne fut pas le haricot très nutritif et peu dispendieux dont la nation sustente ses prisonniers ordinaires.

Quand ils se furent gastronomiquement composé « cette âme saine dans un corps sain » dont l'école de Salente nous enseigne la précellence, ils s'acheminèrent vers leur cachot (en l'occurrence appelé : loge); ils s'y enfermèrent sans que leurs geôliers eussent eu, pour cela, besoin d'éprouver sur cette « jeunesse » l'argument de biceps solides... Et ils travaillèrent avec toute l'énergie d'un bel âge.

Cet exil s'est continué vingt-cinq jours. Les repas en commun, et, sous la surveillance souriante des gardiens, des promenades parmi le printemps verdoyant — et trop béni de pluie — du parc ont suffi à faire de cette retraite, qui eût pu être monotone et accablante, presque une partie de plaisir laborieux : et ce sera, sans doute, plus tard, chez eux tous, un des plus doux souvenirs.



DE GAUCHE A DROITE
MM. d'Estournelles de Constans, Lenepveu et Théodore Dubois sortant du château de Compiègne

La coutume est ancienne, selon laquelle toutes les précautions sont prises afin que les concurrents pour le prix de Rome demeurent sans communication avec l'extérieur, et, partant, n'en puissent recevoir d'inspiration. Ce n'est point là que méfiance; il n'est pas mauvais que le calme, le recueillement le plus absolu soit imposé à des esprits de qui l'on attend la manifestation d'une personnalité d'art; surtout que le caractère ordinairement classique des sujets imposés n'est pas fait pour inciter les concurrents à rechercher dans le tumulte de la foule l'excitation de leur pensée ou de leur sensibilité. Le charme bien ordonné du décor, la sérénité qu'enseignent les arbres sont propres à stimuler harmonieusement des talents naissants.

Un moment, on avait cru qu'au nombre des logistes de cette année figurerait une femme : et des noms (*Musica* les a fait connaître, voir n° 45) avaient été avancés. Il n'en a rien été. Seul, le « côté de la barbe et de la toute-puissance » fut représenté, cette année, au château de Compiègne. Regrettons-le; les logistes le regrettent, peut-être, autant que nous. Un joli visage tout empreint des nuages de l'inspiration se fût sans doute bien accordé (nous parlons musique) à leur joyeuse compagnie. Ceux qui entreront après eux dans la carrière seront peut-être plus favorisés.

Trois de ces captifs viennent de recueillir les fruits de l'exil et de nobles labeurs.

L'audition des cantates a eu lieu à l'Institut le 29, puis le 30 juin dernier pour le jugement définitif; et pour rendre celui-ci, peintres, sculpteurs, architectes s'unirent aux six musiciens qui sont membres de l'Institut, MM. Reyer, Saint-Saëns, Massenet, Lenepveu, Paladilhe et Théodore Dubois.

M. Dumas, premier grand prix de Rome, est né à Paris le 25 décembre 1877.

M. André Gaillard, second grand prix, n'a que vingt et un ans. Cet âge plaît aux Muses, qui sont, parfois, des protectrices fidèles.

DOMINIQUE BOULAY



LE DINER DES LOGISTES
Au fond, de gauche à droite, le deuxième convive est M. Dumas, premier grand prix de Rome

On reconnaît Armand Marsick, de face au centre du second plan[59]

[59] Archives Marsick

sa tante Mme Berthe Marsick-Mollot. Il s'extasie devant la beauté des sites. Ainsi, il envoie cette carte de Lovagny, le 29 juillet 1906 à sa tante. Son ami Charles Kloster,poète dont nous reparlerons, l'accompagne

« *Bonjour, ma chère tante, tout va bien ici, mon séjour s'annonce bien. Nous sommes dans ce pays magnifique des gorges du Fier : Kloster en est tout impressionné. Si vous étiez ici ! affectueusement à vous et à Mme Mollot, Armand.* » (Cosignée de Ch. Kloster). On peut aussi suivre ses étapes : Tonnerre, Lyon…[60]

Quand on connaît ces paysages, on peut comprendre qu'ils lui aient inspiré ces fameuses « Scènes de Montagnes ».

Enfin, dernier détail, la création d'Ismaïl le 10 janvier 1907 est l'occasion d'un concert consacré à ses œuvres : Elégie Symphonique pour quintette à cordes et piano (MM, Georges de Launay, G. Elcus, Maurice et Hyppolite Droeghmans et Bouter sous la direction de l'auteur) la sonate pour violon et piano, la Fantaisie pour violoncelle et piano (De Launay et Hipp. Droeghmans) et enfin Ismaïl avec Claire Friche (Leïla) ; Ismaïl, musicien – poète, D. Devries ; Brahim grand prêtre, M. Dufranne, tous trois de l'Opéra-Comique. Le programme ajoute que la scène se passe dans le Grand Désert Rouge.

16 Quatre pièces pour piano (1906) : Au Crépuscule dédicacé à M. et Mme Ch. Kloster ; Scherzo : A mon ami Georges de Launay ; Les plaintes d'Atys : A Mesdames Georges de Launay et Louis Tinayre ; Les Elfes : A Mr Lucien Würmser.

Ces quatre pièces sont créées par Würmser à la salle de Géographie à Paris. Elles seront intégrées ensuite aux « Scènes de Montagnes »

17. « Si le Bonheur est tissé de tendresse » pour chœur à quatre voix mixtes et piano. Poésie de Léon Petitjean.

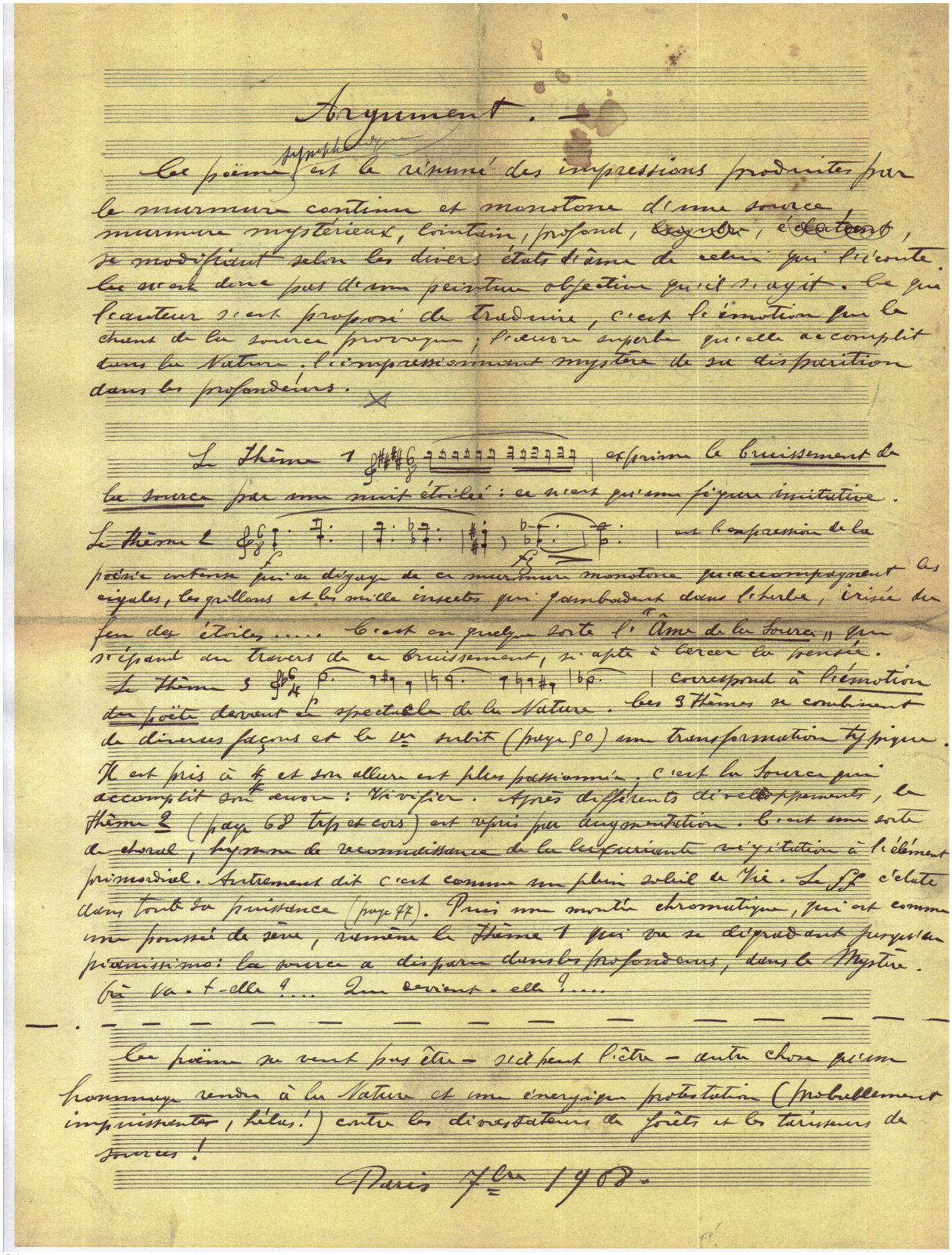
18. CYBELIA, songe antique en quatre tableaux. Poème de Pierre Gusman et Paul Géraldy. 1908. L'œuvre est créée dans les salons de M. et Mme Louis Tinayre à Paris, le 17 mai 1908 sous la direction d'Armand Marsick. Hélas, la partition est perdue et seule la « Chanson de Cybelia » est conservée.

19. LA SOURCE, poème symphonique op.12 1908.

Ce poème symphonique est une des plus belles œuvres composée par Armand Marsick. Elle sera très souvent jouée et elle a été enregistrée à plusieurs reprises, notamment par son fils Paul-Louis à la tête de l'Orchestre National de Belgique, au début des années 60.

L'œuvre est créée le 6 février 1910, aux Concerts Lamoureux sous la direction de Camille Chevillard à qui est dédiée cette belle œuvre. Cependant, sur la page de garde de l'argument écrit par Armand, celui-ci écrit A M. Edouard Colonne. Je lui laisse le soin de vous présenter son œuvre.

[60] Album des cartes postales don de Marcel Leclerc, notre cousin, Archives Marsick



Argument. —

Ce poème est le résumé des impressions produites par le murmure continu et monotone d'une source, murmure mystérieux, lointain, profond, [illegible], s'éclatant, se modifiant selon les divers états d'âme de celui qui l'écoute. Ce n'est donc pas d'une peinture objective qu'il s'agit. Ce que l'auteur s'est proposé de traduire, c'est l'émotion par le chant de la source provoquée, l'œuvre superbe qu'elle accomplit dans la Nature, l'impressionnant mystère de sa disparition dans les profondeurs.

Le thème 1 | exprime le bruissement de la source par une nuit étoilée : ce n'est qu'une figure imitative.

Le thème 2 | est l'expression de la poésie intense qui a déjà vu ce murmure monotone qu'accompagnent les cigales, les grillons et les mille insectes qui jambadent dans l'herbe, irisée du feu des étoiles..... C'est en quelque sorte l'« Âme de la source » qui s'exhale au travers de ce bruissement, s'apte à bercer la pensée.

Le thème 3 | correspond à l'émotion du poète devant le spectacle de la Nature. Les 3 thèmes se combinent de diverses façons et le Vc subit (page 50) une transformation typique. Il est pris à [illegible] et son allure est plus pathétique. C'est la source qui accomplit son œuvre : Vivifier. Après différents développements, le thème 2 (page 62 trp et cors) est repris par augmentation. C'est une sorte de choral, hymne de reconnaissance de la bienfaisante excitation à l'élément primordial. Autrement dit c'est comme un plein soleil de Vie. Le Sol éclate dans toute sa puissance (page 77). Puis une montée chromatique, qui est comme un poussé de sève, ramène le thème 1 qui va se désagrégeant progressivement: la source a disparu dans les profondeurs, dans le Mystère.

Où va-t-elle ?... D'où devient-elle ?....

— . — — — — — — — — — — — — — — — —

Ce poème ne veut pas être — il peut l'être — autre chose qu'un hommage rendu à la Nature et une énergique protestation (probablement impuissante, hélas!) contre les dévastateurs de forêts et les tarisseurs de sources !

Paris 7bre 1908.

61

[61] Archives Marsick

La critique est très favorable. Même si le journaliste de « L'Eclair » trouve que cette pièce aurait dû s'appeler « la Crue » car il la trouve bruyante et grandiloquente. « Le Gaulois » l'estime au contraire « d'un coloris instrumental intéressant et d'une facture très ingénieuse qui a été fort bien accueillie ». « Gil Blas » va plus loin : « La musique n'en est nullement descriptive ; l'auteur nous a épargné les bruissements et les « glouglous » de source. C'est surtout comme le dit justement le programme, un hymne d'allégresse en face de la nature luxuriante. Peut-être cet hymne est-il un peu bruyant, et le motif confié aux trompettes en chromatique, un peu fruste ; peut-être aussi les « rosalies » employées par le compositeur sont-elles un peu démodées. Mais enfin, il y a une page qui permet par sa sincérité de bien augurer de l'avenir de M. Armand Marsick.» Ce dernier commentaire, nous semble-t-il, cerne bien la vraie personnalité d'Armand Marsick : généreux, passionné, sincère…

Dans une lettre à Sylvain Dupuis écrite de Contrexéville durant la saison 1910, il lui parle de « La Source » et espère qu'il la dirigera à Liège.

« Vous savez le bon accueil qu'a obtenu chez Chevillard mon œuvre et j'espère que cela vous encouragera à la donner.

Précisément, je reçois de d'Indy un mot charmant sur mon poème et cela m'enhardit à vous demander à votre tour de vous y intéresser. »[62]

Entre 1908 et 1910, sa vie sera bouleversée. Edouard Colonne qui a de l'amitié pour son premier violon lui annonce qu'un poste de professeur et de chef d'orchestre est vacant à Athènes. Il lui propose de se porter candidat. Armand accepte… Avant de quitter Paris, il va passer ses vacances en Bretagne. On peut le suivre de Lannion à Pontrieux, puis Tréguier, Lezardieux, Paimpol et retour vers Penvénan. Est-il allé à Lanloup chez Guy Ropartz ??? De Paimpol, il n'en était pas loin. Il reste plus de trois semaines à Saint-Michel-en-Grève près de Lannion à l'Hôtel de la plage. Entre le 28 juillet et le 20 août il envoie quatre cartes postales à ses sœurs, à Berthe bien sûr, dont une de Ploumillau. Ces cartes qui ont cent ans nous montre une Bretagne comme on n'en voit plus que dans les fêtes folkloriques.
En novembre, il vient à Liège embrasser ses sœurs avant de partir pour la Grèce. Le 24, il est à Bruxelles et rencontre Sylvain Dupuis en espérant qu'il mette « La Source au programme d'un concert…
La carte suivante sera datée du 28 novembre 1908 : elle est envoyée de Marseille où il prendra le train pour Rome.

[62] Fonds Sylvain Dupuis. Bibliothèque G. Mahler. Paris

La Grèce : 1908 – 1922

Avant d'aborder ce chapitre, je tiens à relater notre voyage, notre fils aîné Thierry et moi, à Athènes du 7 au 12 avril 2008.
Les circonstances m'avaient amené à rencontrer Mme Ismini Herberichs. Son mari, avec qui je travaille à la Maison de l'Europe d'Agen et de Lot-et-Garonne, m'avait dit que son épouse était grecque et qu'elle pourrait me traduire à l'occasion tel ou tel texte en grec moderne. Arrivé à ce chapitre consacré à la Grèce, j'ai donc fait appel à ses services pour un article consacré à Paola dont vous lirez plus loin la traduction. C'est elle qui va me mettre en relation avec un de ses grands oncles lequel va se rendre au conservatoire d'Athènes où il rencontre son directeur actuel, M. Aris GAROUFALIS. Un premier contact est établi, du courrier est échangé… et il m'invite à venir à Athènes le rencontrer. L'occasion était trop belle ! Ce qui va nous décider enfin, c'est l'offre de Mme Herberichs qui a appelé sa maman, Mme Ioanna Constantidinis au Vieux Phalère et qui pourra nous loger ! Un billet « Air France » est réservé et nous nous envolons pour Athènes après nous être rejoint à Paris. [63]
L'accueil au Vieux Phalère est charmant. J'ai du mal pourtant à imaginer que c'est ici que nos grands-parents ont vécu. Ils ne reconnaîtraient plus rien ! Le quartier a une grande unité architectonique cependant : des immeubles de 5 à 6 étages, espacés, beaucoup de verdure… C'est cossu… mais en 1908, ici, c'était la campagne ! Le premier soir, Mme Constantidinis va évoquer, non sans émotion, ce passé qu'elle regrette, et avec elle d'autres personnes âgées rencontrées lors de notre séjour. Il faut dire qu'en ces années là, la Grèce est en construction, qu'Athènes vibre d'un désir de vivre, de donner aux intellectuels et aux artistes l'envie de rêves utopiques… La réalité en 2008 est loin de ce modèle idyllique pour les Grecs qui sont âgés et qui ont connu cette fièvre créatrice. Soirée qui nous plonge dans ce passé où ont vécu nos grands-parents.
Le lendemain, le mardi 8 avril, nous rencontrons M. Aris Garoufalis au Conservatoire. Le bâtiment est sans grâce, comme trop d'immeubles dans la moderne Athènes… mais l'accueil est des plus chaleureux ! M. Garoufalis va vite décrocher du mur de nombreuses photos d'Armand Marsick, de Georges Sklavos, de Saint-Saëns ou de Nazos… Il nous a préparé plusieurs documents qui racontent la naissance et la vie du conservatoire qui se trouvait alors à l'angle de l'avenue Pireos et de la rue Sofokleous. Je peux alors lui offrir les documents que j'ai moi-même préparés. Nous parlons bien entendu d'Armand Marsick. Si nous n'apprenons rien de précis, en revanche, nous sentons qu'il a laissé plus qu'un simple souvenir. Cela confirme le rôle essentiel qu'il a joué pour le conservatoire, pour la vie musicale grecque. Mais alors que se terminait notre entrevue, voici qu'arrive un monsieur âgé… C'est M. Babi Farandatos, ancien professeur de clarinette, de basson et de saxophone du

[63] Tout le détail de notre voyage ainsi que les photos sont dans l'album photo consacré à ce véritable pèlerinage.

conservatoire. Quelle n'est pas notre émotion quand il nous dit avoir connu nos grands-parents avant 1922… Il avait 10 ans à ce moment là…Mieux ! Il nous dit aussi que le directeur qui a précédé M. Garoufalis, Monsieur Ménélas Pallandios les a aussi connus et qu'il habite au 66/68 de la rue Tritonos au Vieux Phalère, à quelques centaines de mètres de notre résidence ! Nous notons son téléphone… et le soir même nous aurons au téléphone Madame Vassiliki COTSAPAS, sa sœur. « Ah, me lance-t-elle, vous êtes le petit-fils du GRAND Marsick ! » Hélas M. Pallandios est très malade et ne pourra pas nous recevoir. « Rappelez-moi jeudi matin ! ». Mon cœur cogne très fort… je l'avoue !



Mardi 8 avril, M. Aris Garoufalis nous reçoit dans son bureau au Conservatoire.

Nous quittons M. Farandatos et M. Garoufalis et nous décidons d'aller jusqu'à l'ancien conservatoire en passant par Plaka où nous déjeunerons. C'est un petit immeuble bien modeste. Comme pour beaucoup de constructions de cette époque, cela a un air très germanique comme l'est la cour royale. C'est pourtant là que va se développer la vie musicale grecque pendant de longues années. Tritos Patrikos, poète et avocat, ancien conseillé scientifique auprès de l'UNESCO à Paris nous décrit ce quartier avec nostalgie.

« …la rue qui suscitait de notre part un intérêt toujours plus vif, c'était la rue Sophocle. Au commencement de la rue, il y avait la Bourse, un temple où n'entraient que les initiés, inaccessible aux autres, avec des rituels qui, disait-on, faisaient ou défaisaient des empires et me paraissaient d'autant plus terrifiants qu'ils étaient inconnus. Un peu plus bas, de part et d'autre de la rue, les deux grandes banques, banque Nationale et banque de Commerce, avec leur rôle prépondérant dans

l'économie du pays. A quelques mètres de là commençait le marché central qui, rapidement après la guerre, s'était rempli à nouveau de toutes sortes de denrées et d'articles de boucherie. Sur le trottoir de la rue Sophocle, les fromageries à la queue leu leu diffusaient leurs odeurs qui vous incitaient à pénétrer dans ce labyrinthe ou, au contraire, vous faisaient hâter le pas et gagner du terrain.
Tout de suite après, la rue Sophocle frôlait la rue Clisthène avant de couper la rue Socrate. Si le promeneur voulait se plonger dans la lecture, il pouvait tourner à droite dans la rue Clisthène où se trouvait la bibliothèque municipale. S'il désirait se livrer au plaisir, il avancerait jusqu'à la rue Socrate. Et s'il se contentait de poursuivre sa promenade, il atteindrait, au bout de la rue, une petite place où se trouvait le Conservatoire d'Athènes. Là, surtout quand le soir tombait, il entendrait ces sonorités qui, venant de la classe où s'exerçaient les élèves qui apprenaient le piano ou le violon, s'efforçaient de devenir de la musique.
Dans cette rue, on voyait clairement se succéder les symboles et cela vous incitait à tracer un tableau imaginaire. A la base, l'économie, avec l'odeur de l'argent-; tout de suite après, la nourriture, avec l'odeur du fromage-; puis le pouvoir de la connaissance, avec l'odeur du livre-; ensuite l'offre sexuelle, avec l'odeur de la chair; enfin la musique qui, fût-elle malhabile, effaçait toutes les odeurs et frayait ses propres chemins vers l'art, vers la poésie. J'avais un jour pensé écrire un grand poème sur cette rue, mais jamais je ne m'y suis risqué-: ça me semblait une chose ou bien d'une banalité extrême, ou bien d'une difficulté redoutable.
Ces dernières années, Athènes ne cesse de changer. Toutes sortes de gens venus des quatre coins de la planète, les plus pauvres, surtout, marchent dans les rues où j'ai passé mes jeunes années, on y entend des langages différents. Mais les contacts, timides et insensibles au début, se multiplient, alors que tout ce qui avait lieu là-bas est soumis à des ajustements sans subir de modifications. Pour ce qui est de la rue Sophocle, ses fonctions, en dépit des changements, demeurent les mêmes. A ceci près que la culture, dans la mesure où l'on en parle davantage de nos jours, y a reçu une plus grande place: l'une des banques a pris soin de convertir un vieux bâtiment, face au marché central, en centre réservé à la culture contemporaine. En me promenant par hasard dans les mêmes rues, je croise à la fois les gens de jadis et ceux d'aujourd'hui qui s'y entassent. J'observe, en m'efforçant d'éviter la vaine nostalgie du temps passé. Ce temps, je me contente de l'évoquer et de le récapituler. Mais je m'accroche à la nostalgie du lieu. J'y retourne, et à chaque reprise je trouve qu'il change tout en demeurant identique.

Titos Patrikios »
Traduit du grec par Michel Grodent.[64]

[64] Article paru sur Internet.



L'ancien conservatoire. Photos Jacques Marsick 08.04.2008.

Nous aurons ensuite le temps de flâner dans ce quartier avant de revenir sur Plaka, l'agora romaine et enfin l'Olympiéion.

Jeudi matin j'appelle Mme COTSAPAS qui accepte de nous recevoir… Quelle rencontre ! Madame Cotsapas a été archéologue. Son visage respire l'intelligence et l'extrême sensibilité. Tout de suite nous nous sentons en harmonie. Elle est très émue par notre visite… Son frère, né le 29 janvier 1914 est pianiste et compositeur. Il est entré au conservatoire à 7 ans… en 1921 ! Il a donc bien connu Armand Marsick. Il sera élève de Filoctetes Oeconomidès et de Dimitri Mitropoulos, tous deux eux-mêmes élèves d'Armand Marsick. Madame Cotsapas va évoquer alors ses souvenirs d'Athènes de cette époque. La vie intellectuelle, musicale et culturelle était très vivante. En comparaison, c'est un peu le désert culturel aujourd'hui bien que le conservatoire soit en de bonnes mains, nous dit-elle en parlant de M. Garoufalis. Mais si la nostalgie nous gagne arrivé à un certain âge, on idéalise aussi très souvent une réalité qui n'était peut-être pas aussi brillante. De plus, nous verrons beaucoup d'écoles, de très jeunes enfants à des lycéens conduits par leurs enseignants dans tous les musées visités. N'est-ce pas là un signe d'espoir ?

Vendredi matin nous revoilà au conservatoire. M. Garoufalis nous y attend avec une quantité de photocopies : tous les programmes d'Armand Marsick reliés en trois gros cahiers. Puis il nous montre la biographie de Georges Nasos, le directeur du conservatoire pendant le séjour d'Armand Marsick. Le livre contient beaucoup de photos. Et tout à coup, l'une d'elle retient toute mon attention : c'est celle prise dans le Péloponnèse lors de l'expédition organisée par Georges Nasos pour recueillir les chants populaires. On y voit, outre G. Nasos, Monsieur Psachos, professeur de musique byzantine, le docteur grand spécialiste de la musique populaire … et Armand Marsick. Au premier plan on voit un gros gramophone à cylindre avec lequel

ils vont enregistrer ces chants… Nous faisons des photos, puis tout à coup, M. Garoufalis nous dit qu'il nous enverra un des deux exemplaires qu'il possède ! Début mai, il tiendra parole…
Enfin, il nous promet, concerts et exposition pour 2009 et le 50° anniversaire de la disparition d'Armand Marsick. Nous nous promettons de revenir à cette occasion et c'est la tête et le cœur pleins d'images, de conversations, d'émotions que nous quittons le conservatoire. Nous terminerons par l'agora romaine après avoir vu le musée des îles cycladiques, le musée d'art byzantin et l'escalade du Mont Lycabette ! Mais rien ne sera réalisé… M. Garoufalis décédera le 2 février 2013 alors que le conservatoire faillit fermer ses portes tant les difficultés financières furent énormes en 2012. Nous ne l'apprîmes que bien plus tard.



Thierry Marsick. La colline du Lycabette, Athènes le 11 avril 2008. Collection Particulière.

2017-2018

Après ce premier voyage à Athènes, dix ans vont s'écouler pour un tout autre voyage, du 29 octobre au 7 novembre 2018. C'est toute une histoire d'une rencontre complètement improbable. En effet, alors que nous croyions que nous ne trouverions plus rien au Conservatoire d'Athènes, voilà qu'en juin 2017, un article dans le journal Kathimerini du 5 mars 2017, va attirer l'attention de notre fils Laurent Marsick grand reporteur à RTL à Paris. Cet article nous révèle bien des découvertes à Athènes depuis 2013 sans que nous le sachions. L'article est signé par Margarita Pournara. Voici sa traduction telle que nous l'avons lue :

« Lorsque l'enregistrement systématique des archives du Conservatoire d'Athènes de 1871 à 1976, retrouvées dans les sous-sols du bâtiment Despotopoulos, a débuté en 2013, une surprise a été l'autre: élèves, programmes de concerts de l'orchestre, partitions et le squelette d'une chauve-souris), photographies des 19e et 20e siècles, correspondance avec de grandes personnalités, disques personnels, livres, cylindres de musique, bandes magnétiques, ainsi que des objets à forte charge émotionnelle, tels que le gland par Dimitris Mitropoulos.

Aujourd'hui, nous ne sommes pas encore en mesure de savoir ce que contient exactement ce matériau, mais nous pouvons être sûrs que c'est une vraie richesse, comme le souligne "K", Nikos Tchoulos, président du conservatoire, mais également la compétente Stella Kurbanna (Qui s'écrit Kourmpana en français…), qui a entrepris le grand travail de recherche, de numérisation et de promotion.

"A l'origine, les archives du Conservatoire d'Athènes, fondé en 1871 et la principale école de théâtre musical du pays pendant des décennies, étaient situées dans la rue du Pirée, où se trouvait l'établissement. En 1976, lorsqu'il a emménagé dans le bâtiment conçu par Despotopoulos, il a été transféré dans ses espaces souterrains, qui n'étaient pas terminés jusqu'en 2016. Il y est resté dans des circonstances qui ne convenaient pas ", explique Mme Kurban, qui a étudié la théâtrologie. et est maintenant titulaire d'un doctorat en musicologie sur le recrutement de Wagner en Grèce, au département d'études musicales de l'école de musique et des arts audiovisuels de l'université Ionian. Le Laboratoire de musique hellénique de l'Université, dirigé par Haris Xanthoudakis, dans la section susmentionnée, a entrepris la classification,

"Nous avons trouvé des documents, des photographies et des objets empilés, sans soin ni tri. Heureusement, il n'y avait pas d'humidité, mais certaines étaient en mauvais état ", a déclaré Mme Kourmpana. "Même un opéra perdu que nous avons trouvé, avec le titre" Androniki ", d'Alexandros Grek en 1905.

Nous avons également trouvé des dessins architecturaux de l'ancien bâtiment du Pirée, qui était la résidence d'une haute personnalité et a ensuite été accordé par l'État pour le nouvel usage (une salle a été transformée par Ziller lui-même). Nous avons également trouvé les plans de Despopoulos pour le nouveau bâtiment. Nous avons beaucoup de cylindres qui ont été parmi les premiers moyens techniques d'enregistrement sonore du début du 20ème siècle. "

Dossiers privés

"Il existe également des archives privées de personnes liées au Conservatoire d'Athènes, telles que la diplômée du Conservatoire puis la Professeure Gina Bachauer, qui a quitté son domicile, une bibliothèque, un piano et des objets personnels au Conservatoire d'Athènes, et Dimitris Mitropoulos, dont le disque est à Gennadius, mais nous avons aussi des documents et des photos.

Il était un élève du Conservatoire, qui l'a envoyé comme érudit à l'étranger, où il s'est tourné pour enseigner et diriger l'orchestre de la fondation ", souligne Stella Kourmpana.

Voici quelques-unes des plus grandes surprises du disque: "Nous avons une partition manuscrite de Skalkottas, qui doit être la première de la" danse crétoise "et qui a été présentée à l'adresse de Mitropoulos. Cette partition contient des commentaires sur différentes encres, dont nous supposons qu'elles ont été fabriquées par le chef d'orchestre. Maria Callas, qui a étudié au conservatoire, a envoyé une lettre très émouvante au directeur du siège de Christina, où il est fier de la Grèce et ajoute qu'il aimerait que les Grecs en soient fiers. " .

Camille Saint-Sans

"Nous avons trouvé la remarque laissée par Camille Sen Shawn lorsqu'il dirigeait l'Odéon du Conservatoire d'Athènes à Athodion en 1920, à l'apogée de sa gloire. Il a laissé une note de remerciement dans le livre des visiteurs avec les premiers pas de sa "Suite algérienne" et s'est dit enthousiasmé par le niveau de l'orchestre. L'asphalte de Mitropoulos cache également une histoire, car les cendres du compositeur sont venues d'Amérique. Comme il avait demandé à être enterré en Grèce, l'Église a refusé de l'enseigner à cause de son incinération. Son amertume demeura longtemps dans la salle principale de l'auditorium jusqu'à ce qu'une solution soit trouvée. Finalement, il est devenu un trot et a été enterré dans le premier cimetière d'Athènes ".

Selon Nikos Tchouchlos, "en étudiant ce matériau, il existe des faits intéressants qui ne concernent pas seulement le conservatoire, mais aussi l'histoire de tout le pays. Par exemple un profil complètement différent des personnes que nous croyons aujourd'hui pour enseigner la musique classique. Le Conservatoire d'Athènes n'était pas pour les enfants de la bonne société, car ils avaient l'enseignant à la maison.

Elle a été créée comme un geste pour l'éducation musicale et théâtrale (il ne faut pas oublier que c'était la première école théâtrale longtemps avant qu'elle devienne le théâtre national) de la jeunesse d'un pays qui a commencé à se frayer un chemin 40 ans après sa libération du le joug turc. C'est une initiative sur le Premier ministre Alexandros Koumoundouros que tout le monde se félicite. Au début, les études étaient gratuites. "

Il poursuit: "Nous pouvons former une image des parents des enfants qui ont envoyé leurs enfants au conservatoire à partir des élèves où la profession du père ou les professions des élèves eux-mêmes, si elles sont plus âgées. Ce sont des ouvriers: forgerons, tailleurs, relieurs. Il y avait aussi des membres de la bourgeoisie, mais on

constate qu'il y avait dans les classes du conservatoire de l'osmose sociale à travers la musique.

"Il est donc loin de la réalité de dire que la musique classique en Grèce à la fin du 19e ou au début du 20e siècle ne concernait qu'une classe sociale particulière. Bien sûr, il faut dire que durant ces années, la nécessité d'apprendre un instrument de musique était liée au fait qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'écouter facilement de la musique. Il n'y avait pas de gramophones. Si vous voulez profiter de la musique, vous devrez la jouer vous-même ou quelqu'un d'autre. "

Le président du conservatoire mentionne certaines des conclusions des archives qui sont également liées à l'histoire du pays: "Dans les premières années du conservatoire, il y avait un épisode parmi des étudiants où l'un d'entre eux était d'origine juive et avait reçu des commentaires abusifs à son sujet.

L'adresse a enlevé l'étudiant qui a fait les commentaires. Au même moment, le père d'un étudiant était perturbé parce que sa fille, membre de la bonne société, bavardait avec des gens qui n'en étaient pas "socialement dignes".

Distinctions

Un autre paramètre important a été l'émergence de talents, mais aussi l'importance de l'orchestre du conservatoire. L'un des premiers étudiants éminents et les plus talentueux du conservatoire fut le compositeur Spyros Samaras. Alors qu'il étudiait encore, l'une des œuvres qu'il venait de composer a été jouée lors d'un concert du conservatoire.

La même chose a été faite avec Dimitris Mitropoulos, qui a présenté son opéra "Soeur Béatrice" avec Katina Paxinou dans le premier rôle. Cela prouve que l'école a su distinguer et promouvoir les étudiants qui ont indiqué qu'ils pourraient avoir un développement charismatique à l'avenir. L'Orchestre du Conservatoire d'Athènes était le prédécesseur de la COM. Il y avait des concerts réguliers et dans beaucoup d'entre eux, il y avait de grands chefs d'orchestre, tels que Karagian et Saint-Sans, renommés à Athènes.

Cela prouve que, dans au moins une période du passé, le pays était dans la réalité européenne de la musique classique, dans laquelle il a participé à des revendications. Selon Nikos Tchouchlos, dans un avenir proche, l'organigramme du conservatoire sera modifié pour inclure un centre de recherche indépendant comprenant les archives et les bibliothèques disséminées dans tout le bâtiment, de sorte que la numérisation - sans budget et avec travail bénévole - et avoir accès à des érudits.

Correspondance avec des personnalités

Sur les documents entrants et sortants du conservatoire, il y a correspondance avec musical majeur, figures artistiques et politiques des 19e et 20e siècles, le grec, le français, l'allemand et l'italien. Les lettres et les notes d'Alexandre Rizos Ragavi, Demetrius Vikela, George Vizyinou, Angelos Vlachos, Kosti Palama, George Drosini, Nikos Kazantzakis, Eleftherios Venizelos et plus encore. Parmi les artistes étrangers

qui ont été associés au Conservatoire d'Athènes rencontre les noms d'Ambroise Thomas, Alphonse Danhauser, Louis-Albert Bourgault-Ducoudray, GEVAERT Août, Camille Saint-Saëns, Sergei Rachmaninov, Carl Nielsen, Armand Marsick, Ludwig Wassenhoven, Felix Petyrek, Filhelm Furtwängler, Felix Weingartner, Paul Wittgenstein, José Iturbi, Egon Petri, Arthur Schnabel, Alfred Cortot, Alfredo Casella, Gabriel Pierné, »

Dès lors, grâce à Thierry, nous allons entrer en contact avec Stella Kourmpana très émue d'entrer en contact avec la famille Marsick. Nous allons échanger des centaines de courriels, en même temps que nous nous parlerons au téléphone et sur Skype. Merveille de l'informatique… Très vite, je vais l'inviter à venir me voir car un grand projet prend corps avec un programme de manifestations nombreuses à Athènes. Ce qui sera fait en octobre 2017. Stella arrivera à Toulouse-Blagnac le 12 octobre et durant son séjour elle fera des centaines de copies de nos archives. Nous nous quittâmes le 17 avec le ferme espoir qu'enfin nous allions réaliser un rêve longtemps caressé. Stella va déployer une énergie folle pour mettre au point ces cérémonies qui auront lieu début novembre 2018. J'en parle avec Pierre, mon frère si complice, qui viendra avec son épouse Paulette. Le 29 octobre, nous nous retrouvons à Orly Sud, lui venant de Bruxelles et moi d'Agen en avion. Nous décollons en début d'après-midi et nous sommes accueillis avec une joie formidable par Stella en même temps que nous faisons connaissance avec Petros Stergiopoulos, son compagnon, venu avec sa voiture pour nous conduire chez la maman de Stella, dans le quartier de Kypseli. En effet, Madame Kourmpana nous cédera TOUT son appartement pour aller dormir chez son frère à l'étage en dessous. Nous allons être magnifiquement installés dans un appartement « musée » tant le nombre de tableaux et de beaux objets fourmillent. Nous allons découvrir une dame chaleureuse, originale, pleine d'humour… et un caractère !

Dès le lendemain, Stella vient nous chercher pour nous conduire au Conservatoire. Là aussi, nous sommes accueillis par plusieurs personnes venues nous saluer. Je pense à Niki Krasaki, jeune compositrice de talent, à Rezarta Kruja qui va nous photographier abondamment et bien sûr M. Haris Xanthoudakis, professeur de musicologie à l'Université Ionienne de Corfou et Directeur des Archives au Conservatoire d'Athènes. Stella est son éphore que l'on pourrait traduire en français comme responsable de l'organisation des archives du conservatoire, bras droit de M. Xanthoudakis. Nous allons voir une quantité de documents, la préparation de l'exposition et surtout toutes les archives retrouvées concernant notre grand-père Armand.



Stella avec sa maman, Pierre et Paulette… et moi !



Puis nous rencontrons M. Xanthoudakis.



L’après-midi, nous escaladerons l’Acropole après un passage par Plaka et un déjeuner en terrasse. Il fait chaud et j’ai été obligé de troqué mon manteau contre une veste légère !



Photographiés par une touriste avec mon smartphone…

Jeudi 1er novembre, nous allons être Interviewés pendant plus d'une heure à la radio nationale grecque ERT par Monsieur Μπάμπης Καβροχωριανος que Stella traduira en français et en grec. Le directeur de la radio nous dira combien cette interview l'a intéressé

Vendredi 2 novembre 2018

C'est la journée que nous attendions tous et qui va se révéler magnifique.

A 14h30 cela commencera par l'accueil de M. Xanthoudakis à la salle Haris Garoufalis qui est décédé quelques années plus tôt, le 2 février 2013. Pierre et moi allons recevoir deux livres sur la vie de Mitropoulos, puis un diplôme d'honneur du Conservatoire pour notre participation aux cérémonies commémoratives de notre ancêtre Armand Marsick signé par le Directeur Nikos Assineos, par Haris Xanthoudakis et par Stella Kourmpana, éphore des archives.

Le colloque va se dérouler en trois temps.

Le premier est consacré à Armand Marsick et à son œuvre au conservatoire et à son orchestre en insistant sur son rôle essentiel comme professeur des études théoriques et de l'adoption du traité de composition de Vincent d'Indy qui sera utilisé à Athènes jusque dans les années 60.

Successivement nous écouterons Stella Kourmpana, Panagiotis Daskalapoulos et madame Euaggelia Chaldaïaki

Après une pause consacrée à l'inauguration de l'exposition, le deuxième temps sera consacré aux élèves les plus notables de Marsick.

Giannis Kuriakoulos parlera de Georges Sklavos (Il m'offrira un beau livre sur Corfou)

Haris Xanthoudakis de Dimitri Mitropoulos et enfin,
Myrto Oikonomidou de Manolis Kalomiris.
Viendra ensuite mon tour où je présenterai avec Pierre un PowerPoint qui raconte notre grand-père et notre grand-mère Paola dans leur intimité… Moment fort pour Pierre et moi et très émouvant, bien sûr.



Entre-temps l'exposition a été inaugurée lors de la première pause. Elle durera jusqu'au 30 novembre. Stella sera chamboulée à l'idée de cette fin… C'est vrai qu'elle y a mis tant d'énergie, tant de volonté et je le répète sans moyens ! Je partage donc toute son émotion. Elle a déplacé des montagnes et j'ai beaucoup d'admiration et de profonde amitié pour elle et pour tout ce qu'elle a réalisé. Pierre partage lui aussi ces sentiments. Paulette aussi, contente de découvrir cette famille Marsick peu banale…

Le concert.

Après une brève présentation du concert par M. Xanthoudakis, nous entendrons cinq artistes jouer des œuvres de Marsick, Sklavos et Mitropoulos.
Toutes les œuvres de Marsick que nous entendrons ont été inspirées par la musique populaire grecque. Ce fut là, dans sa carrière de compositeur, le fruit d'une recherche approfondie de cette musique populaire et la seule qu'il ne fit jamais. Plus tard il ne fit qu'harmoniser des chants et airs wallons de Tournai à Liège. Cela mérite d'être souligné.
Dimitris Marinos joua au piano Rêverie dans la campagne grecque composée en 1911 par Armand Marsick. Cette première pièce inspirée par le folklore grec trouve sans doute ses origines dans l'expédition qu'il mena dans le Péloponnèse avec

Georges Nazos, Konstandinos Psachos et le docteur Peristeris. Voir le chapitre consacré à Marsick et la Grèce.
Ensuite nous entendrons deux jolies pièces de Georges Sklavos chantées par Vasia Alati, merveilleuse soprano. Une voix fluide qui a fait merveille et faite pour chanter des mélodies avec naturel. Une voix très pure que nous entendrons à plusieurs reprises. Madame Alati est venue spécialement de Vienne pour ce concert ! Qu'elle en soit sincèrement remerciée.
Puis ce fut la flûte, je n'ose dire enchantée, et pourtant ! de Petros Sergiopoulos qui va interpréter avec M. Kalavrytinos au piano une transcription de « Cadence et Danse Orientales » publiées à Bruxelles en 1929.
De nouveau Madame Alati avec Thodoros Tzovanakis au piano une première composition que je traduirais par « La mort du marin » de Mitropoulos dédiée à notre grand-mère Paola Sampieri Marsick... M. Tzovanakis jouera plus après « Un poème triste » toujours dédié à notre grand-mère écrit à l'occasion du décès de son père, le marquis Francesco Sampieri en 1912, notre arrière-grand-père. Une œuvre très sombre magnifiquement crée à Thessalonique en 2015 par ce même pianiste que l'on peut entendre sur notre site www.marsick.fr Très beaux moments musicaux avec deux grands interprètes. Puis de nouveau M. Marinos joue « Le jeune berger », chanson populaire grecque composée en 1913. Une découverte pour nous car nous ne l'avions jamais entendue en concert.
M. Tzovanakis va alors interpréter plusieurs pièces de Mitropoulos avec beaucoup de brio et de passion. Une technique irréprochable mais doublée d'une grande musicalité, M. Tzovanakis jouant avec le cœur. Ce qui est essentiel chez un vrai artiste.
Nous entendrons encore une pièce d'Armand Marsick dans une transcription pour flûte et piano du Mirologue des Tableaux Grecs, jouée par Petros Stergiopoulos à la flûte et M Kalavrytinos au piano bien intéressante…
Le concert se termina avec la « Chanson d'Esmeralda » de Mitropoulos composée en 1911, première œuvre composée par Mitropoulos et dont le manuscrit est conservé aux archives du conservatoire. Ce qui est extraordinaire est que c'est moi qui possède son deuxième manuscrit avec « Un poème triste » qui prend, du coup, une valeur historique considérable…



De gauche à droite Dimitris Marinos, Petros Stergiopoulos, Hagis Nikolaos Kalavrytinos, Thodoros Tzovanakis et Vasia Alati

Tous ces artistes furent longuement ovationnés comme ils le méritaient tous.



Stella est visiblement heureuse d'avoir pu réaliser toute cette journée. Jamais nulle part, notre grand-père ne fut autant honoré sauf peut-être pour ses 80 ans en Belgique… mais ici à Athènes, ce fut autrement chaleureux pour Pierre et moi. Depuis, je l'ai dit, une partie de moi-même est restée à Athènes et je ne peux pas en parler sans une forte émotion. Oui, merci Stella !

Nous terminerons cette journée au restaurant dans un quartier très animé d'Athènes avec Petros, Haris, Stella, Zenarta, Niki, et d'autres encore… Une joyeuse apothéose !

Le lundi 5 nous retournons au conservatoire pour une longue interview avec Petros et Stella qui nous demandent nos souvenirs de nos grands-parents. Nous avons longuement parlé d'eux qui furent les deux soleils de notre enfance et adolescence. Ils avaient tant marqué notre vie ! Nous les aimions si totalement ! Comme eux nous aimaient d'un amour extraordinaire. Leur rendre Pierre et moi ce dernier hommage, là, dans ce conservatoire d'Athènes où flottent leurs âmes (même s'ils n'ont pas connu ce bâtiment) fut d'une intensité qui nous unit encore plus aujourd'hui.

Un dernier dîner avec Stella à Kypseli puis le lendemain avec M. Xanthoudakis, avant de nous quitter à l'aéroport d'Athènes après des embrassements et quelques sanglots que je ne pus retenir. Bientôt, une même émotion me prit quand je sentis les roues de l'avion quitter le sol de la Grèce éternelle avec tous ces merveilleux amis…

Mais il est temps de revenir à Armand Marsick

La route pour Athènes passe par Rome.

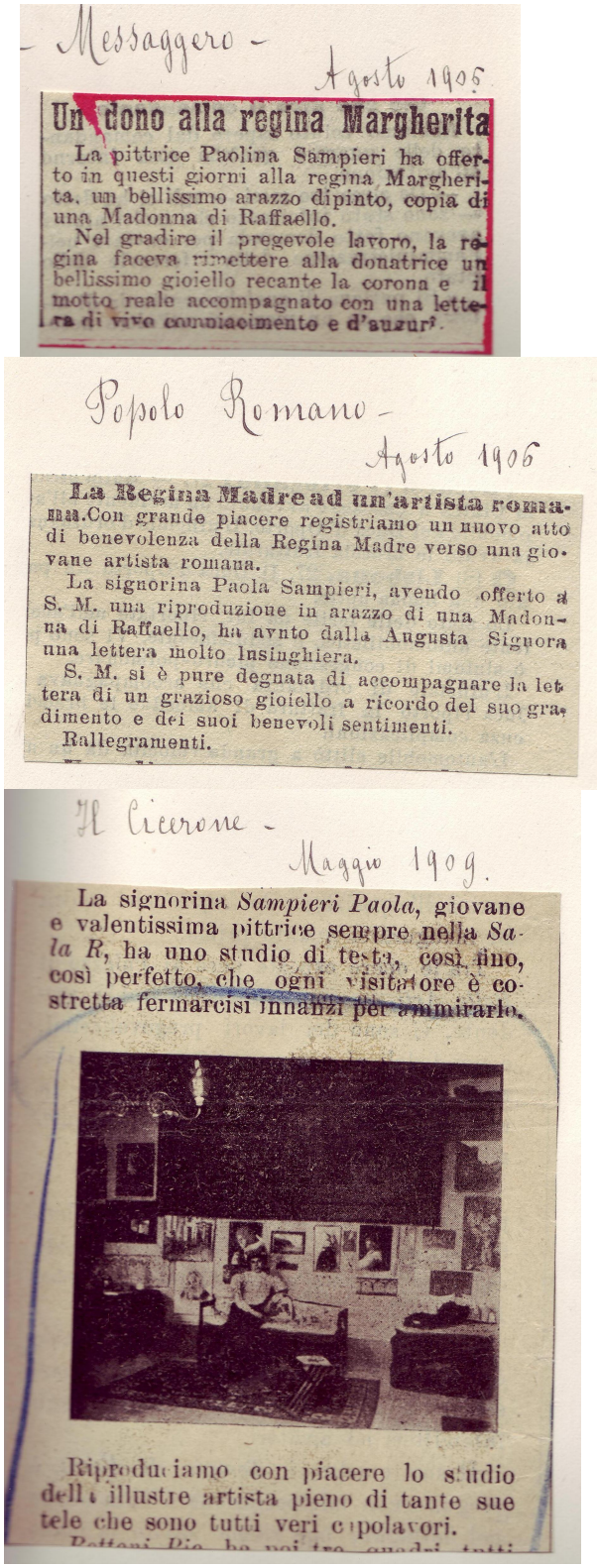
« Si tu passes par Rome, arrête-toi chez les Sampieri, tu y seras bien reçu !» C'est à peu près dans ces termes, et en tout cas comme nous l'a raconté notre grand-mère Paola, que Martin-Pierre Marsick l'invite à cette escale romaine. En effet, il est le parrain de Paola Sampieri, fille du marquis Francesco Sampieri et d'Edma Breton laquelle est musicienne et qui avait débuté une belle carrière de chanteuse au début des années 1870. [65]

Armand quitte donc Paris à la fin de 1908. Or, Armand n'avait nulle intention de passer par Rome ! Il devait changer de train à Milan pour continuer sa route en train vers Brindisi et Athènes. Mais il dormait et quand il se réveille enfin, le voilà arrivé à Rome ! C'est comme cela, retrouvant cette adresse romaine dans sa poche, que le voilà Longe Tevere Melini. Arrivé au 17, il se trouve en face d'une porte cochère intimidante. Mais une porte plus accueillante sur le côté se présente. Il sonne, la porte s'ouvre, une ravissante jeune fille l'accueille. C'est son atelier de peinture et fille de la maison. Coup de foudre immédiat réciproque. Armand est bel homme. Ils ont le même âge à quelques semaines près. En tout cas, c'est ainsi que nous a été raconté cette rencontre par notre grand-mère. Elle avait un charme fou. Très coquette, très intelligente et fine, très cultivée aussi, elle fréquentait le gratin social, culturel et intellectuel de la capitale italienne. Et surtout, elle était célibataire et attendait son prince charmant. Plus tard, elle nous racontera des histoires merveilleuses de princes et de princesses qui s'aimaient et avaient beaucoup d'enfants, conclusions obligées de toutes ses histoires. Des princes qui épousent des bergères… Rétrospectivement, je me demande si ce n'était pas aussi son histoire qu'elle nous racontait avec tant de délectation… et d'amour.
C'est donc totalement par hasard qu'il rencontre Paola ! Cette histoire m'a été racontée par mon frère Pierre Marsick à la mémoire toujours vive !
Armand repartira de Rome via Brindisi pour Athènes le cœur plein d'étoiles !



[65] Voir la biographie « Les Sampieri » de Jacques Marsick

Paola à la porte de son atelier.



Messaggero – Agosto 1905

Un dono alla regina Margherita

La pittrice Paolina Sampieri ha offerto in questi giorni alla regina Margherita, un bellissimo arazzo dipinto, copia di una Madonna di Raffaello.

Nel gradire il pregevole lavoro, la regina faceva rimettere alla donatrice un bellissimo gioiello recante la corona e il motto reale accompagnato con una lettera di vivo compiacimento e d'auzuri.

Popolo Romano – Agosto 1906

La Regina Madre ad un'artista romana. Con grande piacere registriamo un nuovo atto di benevolenza della Regina Madre verso una giovane artista romana.

La signorina Paola Sampieri, avendo offerto a S. M. una riproduzione in arazzo di una Madonna di Raffaello, ha avuto dalla Augusta Signora una lettera molto lusinghiera.

S. M. si è pure degnata di accompagnare la lettera di un grazioso gioiello a ricordo del suo gradimento e dei suoi benevoli sentimenti.

Rallegramenti.

Il Cicerone – Maggio 1909.

La signorina *Sampieri Paola*, giovane e valentissima pittrice sempre nella *Sala R*, ha uno studio di testa, così fino, così perfetto, che ogni visitatore è costretta fermarcisi innanzi per ammirarlo.

Riproduciamo con piacere lo studio dell'illustre artista pieno di tante sue tele che sono tutti veri capolavori.

Quelques articles à propos des talents de peintre de notre grand-mère Paola

Armand jusque là « avait vécu » comme disait pudiquement notre chère Mémée ! A 31 ans, on peut l'imaginer. Elle trouvait cela bien normal et même souhaitable ! Car lorsqu'elle nous parlait ainsi, c'est après une escapade libertine de notre père avec

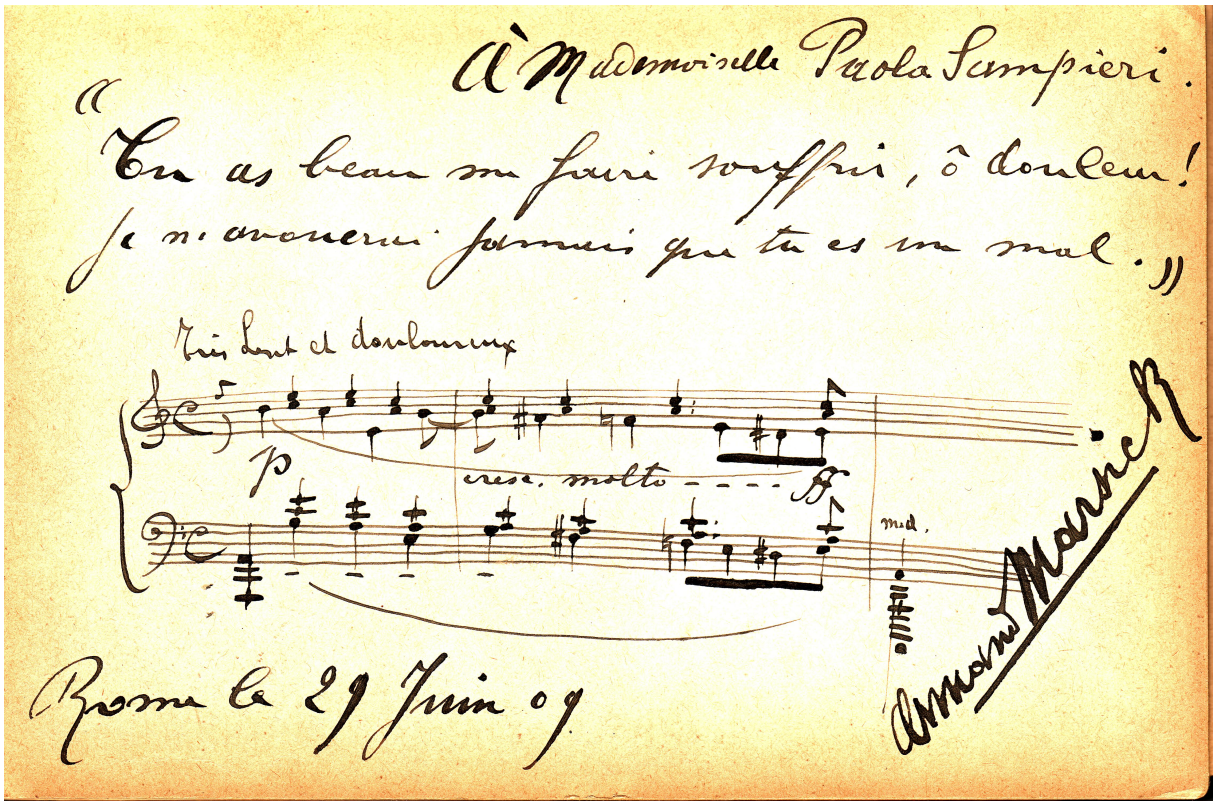
une jeune et jolie de ses élèves… que j'ai bien connue ! Mais papa n'avait pas « vécu », sourd reproche d'une mère à son fils qui se mariera sans sa présence en 1941… Mais ceci est une autre histoire !

En tout cas voilà Armand présenté au couple Sampieri, les parents de Paola. Nul doute qu'avec Edma Sampieri – Breton, ils ont parlé musique et évoqué Martin-Pierre. Mais Armand entre dans un monde qui est à l'opposé de celui de ses origines. Pense-t-il à son grand-père lampiste ? Sans doute car il n'a jamais renié sa famille. Le luxe et l'aisance de la famille Sampieri ont dû l'impressionner mais ce sont surtout les regards de Paola qui vont l'émouvoir. En attendant, il faut bien repartir. Une correspondance va vite s'établir entre ces deux êtres qui ne seront plus séparés que par la mort cinquante ans plus tard… Nul doute que, là-haut, « de sa petite lucarne » ils sont deux à nous regarder… !





De cette correspondance, il reste quelques cartes postales envoyées entre le printemps 1909 et août 1910. Ils se vouvoient mais le ton badin et délicat de Paola qui supplie Armand de lui écrire en le priant de l'excuser de son babillage est charmant au sens propre… [66] C'est en juin 1909 qu'il va déclarer son amour à Paola lors de son étape à Rome avant de gagner Paris et Liège. Le 29 juin il lui écrit dans son carnet personnel tout ce qu'il ressent à l'idée d'être de nouveau séparé,



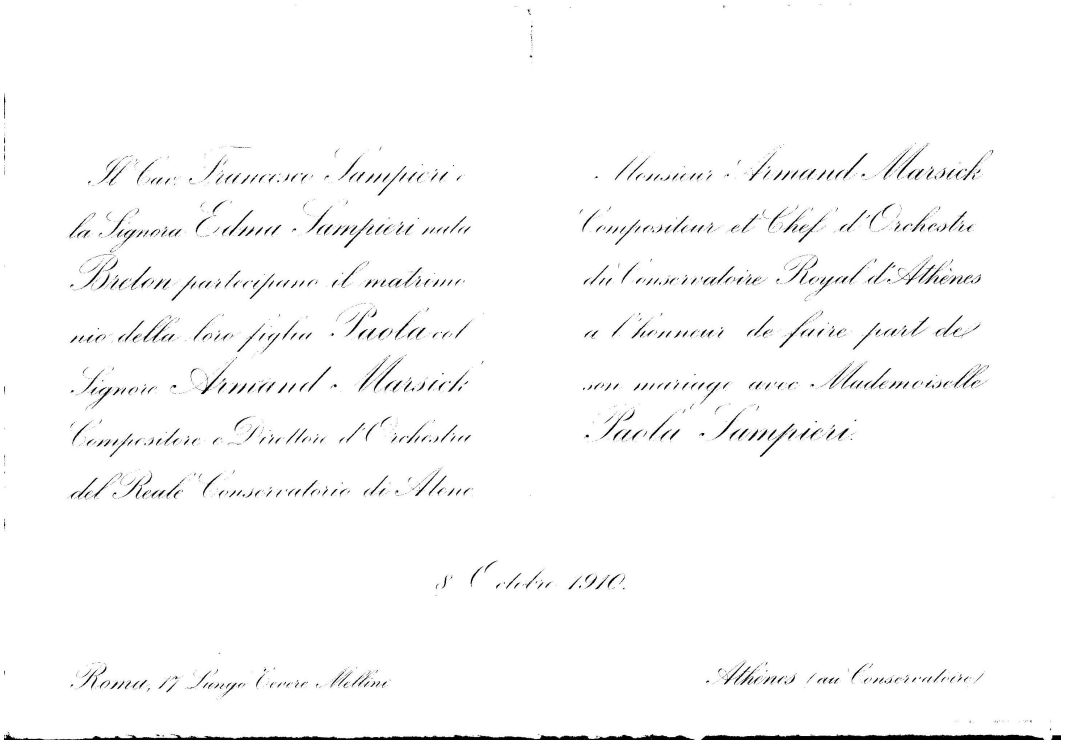
[66] Exactement 15 cartes. Archives Marsick

Carnet d'autographes de Paola Marsick-Sampieri. Archives J. Marsick.

Le lendemain il s'embarque pour la France et aussitôt Paola lui écrit tout le bonheur de ces quelques jours passés ensemble à visiter Rome en amoureux.
Toutes les cartes qui suivent y font référence. Elle lui réclame son portrait… Le père de Paola, le terrible Francesco, va s'opposer à ce mariage et Armand sera traité de « serpent qui s'est introduit dans sa maison » pour lui enlever sa fille. Il réagit en égoïste car il va perdre Paola qui lui faisait la lecture tous les soirs. Le mariage aura lieu le 8 octobre 1910.



Au verso, Paola écrit : « Avec tous les plus chauds baisers de ta Paola »



Il Cav. Francesco Sampieri e
la Signora Edma Sampieri nata
Breton partecipano il matrimo
nio della loro figlia Paola col
Signore Armand Marsick
Compositore e Direttore d'Orchestra
del Reale Conservatorio di Atene

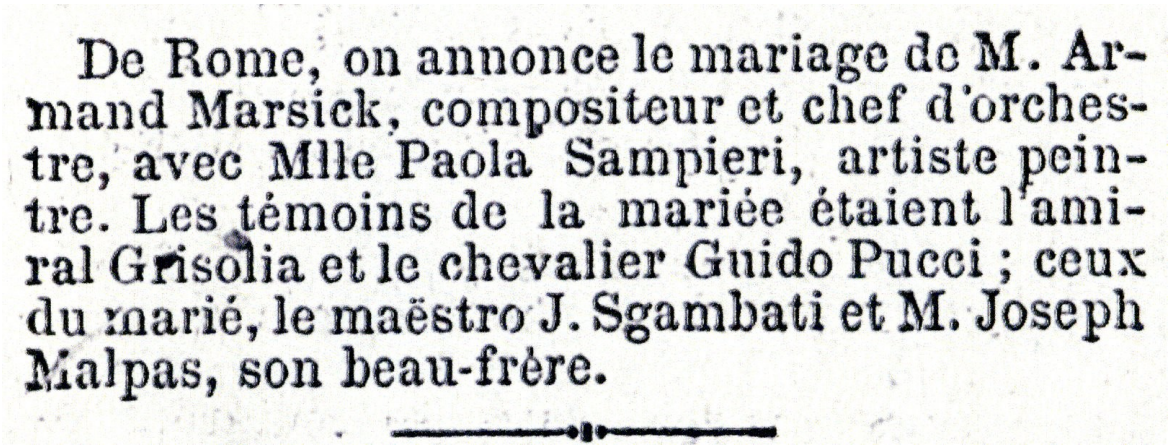
Monsieur Armand Marsick
Compositeur et Chef d'Orchestre
du Conservatoire Royal d'Athènes
a l'honneur de faire part de
son mariage avec Mademoiselle
Paola Sampieri.

8 Octobre 1910.

Roma, 17 Lungo Tevere Mellini

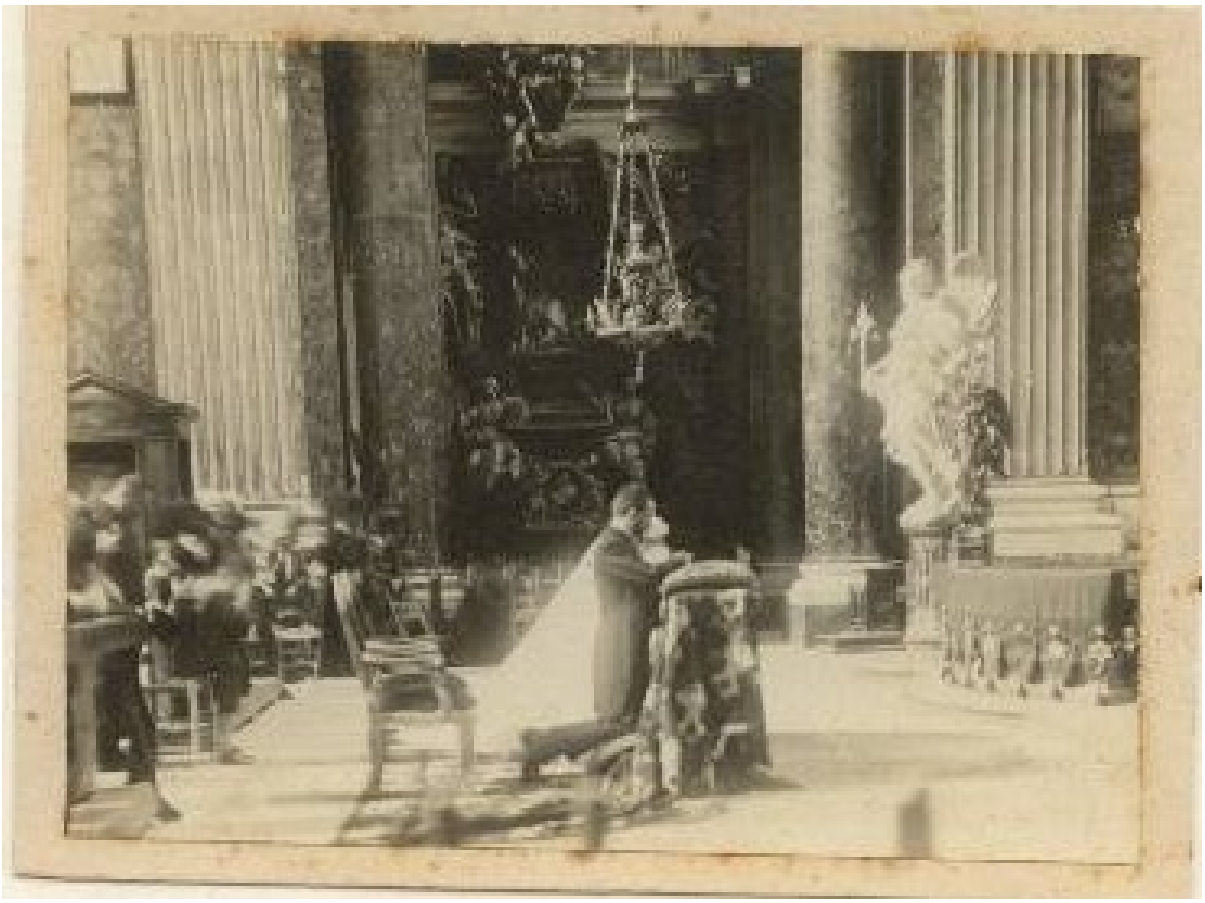
Athènes (au Conservatoire)

Pour cette occasion Armand a composé un « Poème Nuptial »que Monsieur de Veroli jouera à l'orgue de l'église San Ignacio de Rome. Mais le père de Paola n'a pas assisté au mariage…



De Rome, on annonce le mariage de M. Armand Marsick, compositeur et chef d'orchestre, avec Mlle Paola Sampieri, artiste peintre. Les témoins de la mariée étaient l'amiral Grisolia et le chevalier Guido Pucci ; ceux du marié, le maëstro J. Sgambati et M. Joseph Malpas, son beau-frère.

Le figaro du 7 octobre 1910 :



Mariage de Paola Sampieri et Armand Marsick. Eglise San Ignacio à Rome.
(Archives X. Marsick.)





Le mariage : la sortie. Archives J. Marsick.





Le voyage de noces à Venise
(Archives J. Marsick)



L’arrivée à Athènes, au Vieux Phalère… On aperçoit le chien d’Armand.

Ils vont partir en voyage de noces à Venise et rejoindre le Vieux Phalère en bateau. Nul doute qu'ils ont admiré la côte dalmate encore en paix. Peu de temps après, un article paraîtra dans un journal d'Athènes célébrant l'épouse d'Armand. Voici sa traduction :

« Madame Paola Sampieri-Marsick qui a épousé, il y a quelques mois à Rome en Italie, le distingué directeur de l'orchestre du conservatoire d'Athènes, M. Armand Marsick, est née à Paris de mère française et de père italien. Elle a étudié à Rome où elle a été l'élève des célèbres peintres Pio Joris et Annibale Barberi.
Elle a exposé plus d'une fois différentes œuvres au Palais des Beaux-Arts à Rome, mais principalement les imitations de tapis anciens appelés « Arrazi » pour lesquels la jeune artiste a eu les plus grand succès.
Même la reine d'Italie estimant le talent de l'artiste, l'a honorée d'une commande et lui a offert un bijou portant le monogramme de Cellini que seules les Dames d'Honneur ont le droit de porter.
Outre la peinture, Madame Marsick a des connaissances en musique en tant que pianiste et chanteuse.
Etant déjà installée à Athènes, nous espérons qu'elle voudra présenter ici aussi ses œuvres pour que nous puissions également apprécier son talent. »[67]



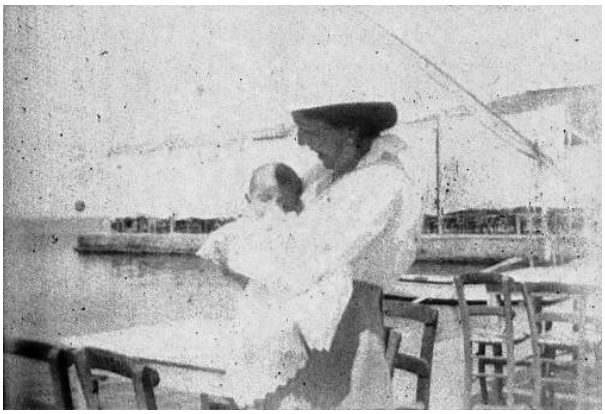
PAOLA SAMPIERI-MARSICK

Ἡ Κυρία Paola Sampieri-Marsick, ἡ πρὸ ὀλίγων μηνῶν ἐνυμφεύθη ἐν Ῥώμῃ τῆς Ἰταλίας τὸν διακεκριμένον διευθυντὴν τῆς Ὀρχήστρας τοῦ Ὠδείου Ἀθηνῶν κ. Arm. Marsick., ἐγεννήθη ἐν Παρισίοις ἐκ μητρὸς Γαλλίδος καὶ πατρὸς Ἰταλοῦ. Ἐσπούδασεν ἐν Ρώμῃ διατελέσασα μαθήτρια τῶν διασήμων ζωγράφων Pio Joris καὶ Annibale Barberi. Οὐχὶ ἅπαξ ἐξέθηκε διάφορα ἔργα της εἰς τὸ ἐν Ρώμῃ Ἀνάκτορον τῶν Καλῶν Τεχνῶν, πρὸ πάντων ὅμως εἰς τὰς ἀπομιμήσεις τῶν ἀρχαίων ταπήτων ὑπὸ τὸ ὄνομα «Arazzi» ἐν οἷς ἡ νεαρὰ καλλιτέχνις ἔσχε περιτοτέραν ἐπιτυχίαν. Ἡ δὲ Βασίλισσα τῆς Ἰταλίας Μαργαρίτα ἐκτιμῶσα τὸ τάλαντον τῆς καλλιτέχνιδος τὴν ἐτίμησε διά τινος παραγγελίας καὶ τῇ ἐδώρησε κόσμημά τι φέρον τὸ μονόγραμμα Αὐτῆς, τὸ ὁποῖον μόνον αἱ Κυρίαι τῆς Τιμῆς ἔχουν τὸ δικαίωμα νὰ φέρωσεν. Ἡ κ. Marsick ἐκτὸς τῆς ζωγραφικῆς ἔχει καὶ γνώσεις μουσικῆς ὡς κλειδοκυμβαλίστρια καὶ ἀοιδός. Ἤδη ἐγκατασταθεῖσα ἐν Ἀθήναις, ἐλπίζομεν ὅτι θέλει καὶ ἐνταῦθα ἐκθέσει παρόμοια ἔργα, ἵνα καὶ ἡμεῖς ἐκτιμήσωμεν τὸ τάλαντόν της.

[67] Traduit aimablement par Madame Herberichs

De leur union naîtra une petite fille en août (?) 1914 qui ne vivra pas. La date de cette naissance est une estimation plausible si on se réfère à une lettre de Charles Kloster datée du 19 juillet 1914. Puis, enfin, le 9 février 1916, un fils qu'ils appelleront Paul-Louis. Louis en mémoire de Louis Marsick le père d'Armand.





La qualité des photos n'est pas merveilleuse ! Mais le bonheur de Paola est bien visible !

Paul-Louis, notre père, aimait dire qu'il était né au pied du mont Hymette avec beaucoup de nostalgie. Il n'a jamais pu retourner en Grèce, hélas.
Entre temps en 1912, à la mort de Francesco Sampieri, Edma Breton-Sampieri viendra vivre à Athènes. Elle va donner plusieurs concerts avec Armand.
Mais revenons en arrière !

Armand et Paola découvrent la Grèce et l'âme grecque.

Qui n'a pas entendu nos grands-parents évoquer leurs souvenirs de leur long séjour en Grèce peut difficilement comprendre leur amour profond de ce pays. Berceau de notre civilisation, tous deux vibreront devant la beauté des paysages et des sites à l'unisson. A cette époque pourtant, l'archéologie n'avait pas révélé Delphes telle que nous la voyons aujourd'hui et bien d'autres merveilles. Mais ils ont su témoigner avec enthousiasme leur amour de l'art grec.
Ainsi, notre grand-mère illustrait à l'aquarelle les menus des fêtes familiales avec des illustrations de statuettes ou de poteries copiées dans les musées athéniens. Les plis du chiton et du péplos n'avaient plus aucun secret pour nous. Les murs de leur appartement étaient couverts des tableaux des paysages de Grèce peints par notre grand-mère. Enfin les récits mille fois racontés (notre grand-mère était une merveilleuse conteuse !) ont enchanté notre enfance et nous ont fait rêver… parmi ceux-là, une très belle lettre de Paola à ses parents raconte leur visite des Météores.
Nous verrons plus loin qu'Armand fera lui aussi une relation de ce voyage dans un long article « Impressions de Grèce ». Mais d'une manière si différente que le lecteur s'y retrouvera facilement !

Le 24 avril 1911

Ma chère maman, mon cher papa,

Excusez mon long silence, mais ce n'est vraiment pas ma faute. D'abord il faut vous dire que nous changeons de maison à la fin du mois et que nous avons visité toutes les maisons du Phalère avant de nous décider. Nous en avons trouvé une magnifique à deux étages avec deux pièces au rez-de-chaussée et une grande cuisine avec office et trois chambres au second ; avec jardin, cave, gaz et le nécessaire pour faire la lessive. Le tout pour 90 f par mois ! Naturellement il faut faire dès maintenant le triage de ce que nous emportons et de ce que nous laissons.

Ces jours ci nous avons profité des vacances de Pâques (à la grecque) pour aller faire le petit voyage dont je vous ai parlé. Nous sommes partis le Vendredi Saint avec un permis de chemin de fer (gratis) comme journalistes. Après un voyage de 12 heures nous sommes arrivés à Demerly et de là nous avons continué pour Tricala où nous avons couché. Nous étions un peu fatigués, mais ravis d'avoir traversé des campagnes admirables avec des points de vue admirables. Après une bonne nuit un peu troublée par la procession du Vendredi Saint, qui a eu lieu à 10 ½ du soir. Tout le village avec la musique militaire en tête et les popes avec les croix, ont fait le tour de la grande place, chacun portant un cierge allumé et s'arrêtant à chaque instant pour chanter « Kyrie Eleison » en faisant chaque fois le signe de la croix trois fois !... Après une bonne nuit, dis-je nous sommes partis de Tricala pour Calambacà (1hde train) où nous attendait le chef de gare qui avait déjà fait préparer deux guides avec deux chevaux. A l'arrivée déjà nous étions bouche béante. Tout ce qu'on peut dire ne rend pas une telle impression. D'immenses rochers, d'une hauteur prodigieuse, d'une forme pointue, d'une teinte sombre, et presque sur chaque pointe un couvent. Cette région s'appelle « les Météores ». Le village de Calambac) est bâti juste en dessous d'un de ces rochers monstrueux. A cela ajoutez que le ciel était gris et sans soleil !...Nous sommes montés à cheval, et nous avons commencé par traverser le village voyant les préparatifs pour la Pâques. Les costumes très pittoresques des femmes qui portent une jupe brodée d'or, un corsage blanc avec des broderies et



Paola Marsick. (66.5 X 48.5) Collection particulière.

une ceinture avec des arabesques et une boucle d'un riche travail byzantin ainsi que deux plaques du même travail sur les seins. Par dessus ce costume elles ont un manteau noir ouvert devant et tout brodé en rouge et or, et sur la tête un espèce de turban rouge et noir. En général elles ont un air sauvage et les pieds nus. Les hommes portent les bas blancs avec des babouches rouges et noires avec un pompon au bout, la jupe nationale, la jaquette sans manches avec deux pans sur les épaules et le traditionnel bonnet noir très joli. Tous ces gens sont aimables et bons, et cela dans toute la Grèce ; le peuple est simple et honnête. Très bravement campés sur nos chevaux, nous avons traversé le village échangeant des (calimera – bonjour) avec tous les passants, et enfin nous avons commencé à grimper par des chemins de montagne. Le long d'un torrent nous avons trouvé une quantité de femmes qui faisaient la lessive et puis plus personne. Après une heure et demie de marche dans des sentiers côtoyant des précipices avec des montées et des descentes insensées nous sommes arrivés dans une espèce de gorge de montagne et tout autour de nous il n'y avait que des rochers. Nous sommes descendus et tandis que moi je restais en bas avec ma boîte de couleurs et un guide, Armand montait au monastère où les femmes n'entrent pas. Au bout de dix minutes j'ai vu un sacristain apparaître avec un plateau en argent sur lequel il y avait les traditionnelles confitures avec un vase de cristal, et un petit verre de mastica (espèce d'anisette). Au bout d'une demi heure Armand est descendu encore sous le charme de l'Eglise du couvent datant de cinq siècles et remplie de fresques. Comme il commençait à pleuvoir j'ai planté mon paysage et nous sommes remontés à cheval. Moi à cheval

avec un parapluie ouvert nous avons fait une route de deux heures au moins dans des chemins encore plus escarpés et à la fin nous nous sommes trouvés dans les nuages. Heureusement nous étions presque arrivés au couvent de St Etienne, encore perché sur une pointe de rocher. L'entrée est purement moyenâgeuse avec des ponts levis etc. Là nous avons été reçu par un pope élégant et majestueux (entre parenthèse une sale tête) qui nous a conduits avant tout à la chapelle où nous avons admiré de splendides sculptures en bois. Après avoir brûlé deux cierges, nous avons été conduits dans un salon et là on nous a apporté un café à la turque épatant et de l'éternel mastica. Ensuite on m'a apporté des pantoufles et des linges pour envelopper mes pieds et pendant que mes bottines séchaient nous sommes allés déjeuner. . Des œufs sur le plat, du pain noir, du fromage de brebis, du vin et du café. Et tout cela pour l'amour de Dieu, car nous n'avons pas pu payer un sou. Bien reposés, mes bottines séchées et le temps plus clair nous sommes repartis et nous avons encore marché une heure et demie toujours à cheval pour arriver à un autre endroit. Ce couvent comme beaucoup d'autres des météores est perché à 70 mètres environ de hauteur, isolé, sans aucun moyen de communication, sans route pour y arriver, sur la pointe d'un rocher. Les moines ont choisi ces retraites pour se soustraire à la persécution des turcs il y a des siècles déjà. Eux ils y grimpent par des échelles de corde, mais les visiteurs grimpent d'une façon plus originale. Un filet attaché à une grosse corde contient le touriste et ensuite il est hissé à cette hauteur prodigieuse par une poulie manœuvrée par cinq hommes. Quand Armand a vu cet appareil il a commencé à crier qu'il ne voulait pas que j'y aille. Les guides riaient, mais Armand avait si peur pour moi que j'hésitais, quand, tout à coup prenant mon courage à deux mains je me suis assise dans le filet et malgré les protestations de mon mari je me suis fait enlever dans les airs. C'est très curieux comme impression de se sentir suspendue à 70 m de hauteur à la merci d'une corde. Enfin j'ai débarqué sur le sol du couvent et tous les popes autour de moi à me féliciter de mon courage. Le filet est redescendu et cinq minutes après Armand était auprès de moi encore bouleversé de m'avoir vu d'en bas suspendue dans les airs. Nous avons été conduits dans une charmante chapelle avec de belles peintures anciennes, ensuite sur des rochers où les moines ont formé un espèce de jardin avec Belvédère d'où on découvre le Monde ! Nous avons signé sur le livre et après avoir mangé des confitures et bu un autre mastica nous sommes repartis par la même route et arrivés en bas nous nous sommes embrassés devant tout le monde. Après une descente assez difficile nous sommes arrivés à Calambaca et nous avons repris le train pour Tricala, où nous avons couché et comme toute la nuit et le matin il pleuvait sans interruption nous avons renoncé de continuer jusqu'à Larissa (frontière turque) où nous devions couché pour allé voir la vallée de Zempé. Nous sommes donc repartis pour Athènes et comme c'était le jour de Pâques, tout le long de la route, dans les villages nous avons vu les paysans faisant rôtir l'agneau tout entier enfilé dans un bâton sur un feu de bois. C'est très primitif et dégoûtant mais c'est très bon. Et voilà ! Nous sommes charmés de ce voyage, mais nous aurions été plus heureux qu'il ne pleuve pas.

Voilà, ma chère maman, pourquoi j'ai gardé un si long silence. Je t'en demande pardon, mais tu sais bien que ma pensée est avec vous à chaque heure du jour. J'ai reçu une charmante lettre de Papa dont je le remercie vivement. Nous partirons d'ici le plus tôt possible dans la première quinzaine de juin. Nous nous faisons une fête d'être près de vous !... Il paraît que l'Exposition est magnifique et que tout marche à souhait. Malheureusement je ne lis pas assez de journaux ! Et vous avez eu le tremblement de terre à ce qu'il me semble ! Avez-vous eu peur ? Quelles nouvelles

de Dodo ? Nous attendons ces jours ci une réponse de lui à trois lettres et un télégramme. Et voilà. Nous causerons longuement à Rome. Je vous étouffe de baisers

Votre Paola
La photo de notre salle à manger vous arrivera avec d'autres nouvelles.[68]



La villa « Kaled » du Vieux Phalère
Archives J. Marsick.

[68] L'orthographe de la lettre de Paola Marsick a été respectée. Archives Marsick



Armand et son chien. Archives J. Marsick.

Paola va vivre dorénavant au rythme des activités musicales de son mari et mener une vie mondaine. Tous deux fréquentent la cour de Grèce. Mais le Vieux Phalère est encore à la campagne à cette époque et elle peut y vivre une existence plus décontractée… Son plaisir aux moments des chaleurs de l'été est de se réfugier sur la terrasse et de fumer une cigarette turque au goût de miel en dégustant une tasse de café turc préparée par leur fidèle serviteur dont nous avons hélas oublié le nom. Cet homme se fera tuer dans les rangs de l'armée turque d'Atatürk qu'il avait rejointe lors du conflit gréco-turc de 1920-21. Mes grands-parents l'avaient supplié de ne pas partir… Notre grand-mère en fut très affectée. Le Vieux Phalère est aussi au bord de la mer. Un jour, se promenant en tenue décontractée, ils croisent un couple sur la plage qui n'était rien de moins que le roi et la reine… Rouge de confusion, Paola se précipite chez elle, se change et revient saluer dignement le couple royal…

Elle sera aussi la secrétaire éclairée de son musicien de mari ! Elle sera copiste de ses partitions, rédactrice de ses commentaires de programmes des concerts, journaliste, archiviste… bref, une étroite collaboration fera de ce couple un magnifique exemple de fusion totale… Confusément, nous le savions depuis toujours mais c'est en consultant les archives d'Armand que l'on peut comprendre vraiment l'immense travail de cette épouse aimante et admirative !

L'arrivée d'Armand à Athènes.

Après ces considérations familiales, revenons à Armand !

Alors que son séjour à Athènes touche à son terme, Armand se souvient de cette arrivée à Athènes qui l'avait tant émue. A mon tour, en 1994, lorsque nous avons atterri proche du Vieux Phalère, de nuit, j'ai ressenti une violente émotion en pensant à nos grands-parents et à mon père né dans ce quartier. Puis nous avons longé l'Acropole toute illuminée et j'ai enfin aperçu le Parthénon et les Propylées… Comment ne pas soudain vibrer devant tant de beauté ! La nuit était étoilée, la douceur envoûtante et bienfaisante. Oui, il m'est souvenu les nuits passées sur le toit plat de leur maison si souvent racontées par notre grand-mère. Les larmes ont alors inondé mon visage…

Dans une série d'articles « Impressions de Grèce » parus dans « Le Ménestrel » [69] Armand se laisse aller à un lyrisme qui en dit tant sur cet amour qu'il va porter à ce pays béni des Dieux…

« L'étranger qui débarque à Athènes par une de ces fantastiques nuits d'Attique, nuit de rêve illuminée par la voûte étoilée, et qui voit tout à coup devant lui Athènes mystérieusement endormie sous le parfum des lauriers et des orangers, reçoit une impression de beauté et de douceur à nulle autre pareille. Et cette ville blanche et parfumée, avec son ciel d'azur et ses horizons diaphanes, cette Athènes nouvelle qui forme un si vif contraste avec les ruines imposantes que l'on rencontre à chaque pas, se révèle accueillante à tous. Καλώς όρίζετε (soyez bienvenu), vous disent ses habitants, depuis le plus noble jusqu'au plus humble, avec le même bienveillant accueil.

A peine débarqué, le voyageur sent bourdonner dans son crâne et avec une force d'autant plus vive qu'il est sur le lieu même du pèlerinage, tout ce qu'il a lu ou entendu sur l'Acropole. Il s'y précipite. Rien au monde ne peut rendre ce spectacle imposant. Devant ces majestueuses ruines et depuis les Propylées, le temple de la Victoire avec au fond le théâtre d 'Hérode Atticus, jusqu'à l'Acropole, enfin, on se sent assailli par un sentiment d'admiration et d'angoisse tout à la fois : d'admiration pour ce symbole de beauté calme et fière belle comme un rêve de pierre, *d'angoisse pour les irréparables blessures que le vandalisme et l'imprudence lui ont occasionnées[70]. Il faut visiter ce rocher sacré à des heures différentes pour en mieux comprendre la majesté. A l'aube, c'est comme un pastel aux tons délicatement combinés, lointain comme un rêve ; au soleil de plein midi c'est d'une force orgueilleuse, irrésistible qui bouleverse jusqu'aux moindres fibres de l'âme, et à minuit, au clair de lune… vision magique !... Le culte païen avec ses pompes, semble tout à coup se réveiller, surgir parmi les colonnes du Parthénon. Les Propylées se repeuplent, les Panathénées s'avancent, et les temples croulants, les colonnes*

[69] « Le Ménestrel » n° 34, 35, 36,37 et 38 des 25 août et 1er, 8, 15 et 22 septembre 1922. Archives Marsick

[70] Référence à l'explosion accidentelle de la poudrière que les Turcs avaient placée dans le Parthénon et aux sculptures des frontons et des métopes qu'Elgin prit à la Grèce et que l'on peut admirer aujourd'hui au British Museum à Londres et que Mélina Mercouri, alors ministre grecque de la culture, réclama en vain au gouvernement britannique dans les années 1980.

brisées frémissent d'une vie nouvelle sous l'ardente caresse du Rêve et chantent l'hymne éternel du génie grec. Seules les Cariatides de l'Erechthéion restent immobiles comme écrasées de douleur. Pourquoi souffrent-elles ? Voient-elles dans le lointain avenir, sinistres visionnaires, l'esclavage dont l'horrible poids a mis un suaire glacé sur l'âme lumineuse de l'Hellade, la pétrifiant dans un désespoir silencieux plein de fatalisme ? Et ces idées m'assaillent pendant que chantaient en moi telle ou telle réminiscence de la Cinquième symphonie *que je répétais à ce moment au Conservatoire. Singulier rapprochement, curieux antagonisme, il me semblait que le Parthénon musical résistait victorieusement à la Symphonie de pierre. Et du banc où j'étais, je voyais Phidias, Socrate, dont la prison était proche, Beethoven, Goethe, Byron et Renan, celui-ci confiant aux étoiles sa « prière sur l'Acropole ».*

Silencieux, seul, les joues brûlantes de larmes, je revins dans Athènes-la-blanche ; elle dormait et l'astre lunaire lui donnait seul sa clarté, clarté phosphorescente d'une indicible poésie[71]*. Tout à coup, dans le lointain, un chœur large, de caractère religieux, se fit entendre, fort bien dit par quelques voix sur lesquelles prédominait un ténor. J'écoutai, littéralement sous le charme, puis peu à peu ce chant s'effaça. J'aurais voulu m'approcher de ces artistes nocturnes, mais je ne pus les rejoindre. Déjà je pensais aux œuvres que je pourrais monter si j'avais des voix comme celles que je venais d'entendre. Hélas !... Mais n'anticipons pas. »*

C'est ce que ressent Armand Marsick quand il débarque à Athènes après le voyage en bateau de Brindisi à Patras, traversée qu'il fera dix-sept fois !

Quelle est la situation politique de la Grèce au moment où arrive notre grand-père à Athènes en cette fin 1908 et jusqu'à son départ en janvier 1922 ? C'est un euphémisme que de dire qu'elle est … compliquée !

Sans remonter à Byzance, rappelons tout de même que la Grèce continentale a été conquise et occupée par les Turcs très rapidement après la chute de Constantinople en 1453. En 1470, c'est chose faite avec la prise de l'Eubée. Les îles résisteront un peu plus longtemps, la Crète étant la dernière à être conquise en 1669. Les Turcs laissent aux Grecs la libre pratique de leur religion. L'Eglise orthodoxe jouit d'un statut privilégié. Plus, même, les Turcs n'hésiteront pas à confier des responsabilités de haut niveau aux Grecs. Cela n'empêche pas la résistance grecque ni les révoltes contre l'occupant. La véritable guerre d'indépendance commence en 1821. L'indépendance est proclamée en 1822 mais les Turcs réagissent durement : le patriarche de Constantinople est pendu, la population de Chios massacrée, ce dernier événement suscitant une vive émotion en Europe occidentale. Delacroix a peint cette tragédie. La Grèce est reconquise en 1827 par les Turcs. [72]

Les puissances ne restent pas indifférentes : la Russie, la France et l'Angleterre s'entendent pour imposer leur médiation en bloquant la flotte turque à Navarin (sud-ouest de la Morée, ancienne appellation du Péloponnèse, laquelle sera bientôt détruite. L'indépendance est acquise en février 1830.

---

[71] *« Il faut savoir que, pendant la pleine lune, deux ou trois jours durant, l'éclairage de la ville est complètement coupé ; c'est la lune qui s'en charge »* Note d'Armand Marsick « Le Ménestrel » n°34 1922 p.352.

[72] Toute cette partie consacrée à l'Histoire de la Grèce a été recopiée d'un site Internet en y insérant ce qui concerne la vie de Marsick en Grèce

Est-ce pour autant la sérénité qui règne entre les Grecs ? Sûrement pas. En fait les factions sont nombreuses ; elles s'affrontent dans des bains de sang. Le 1er roi de Grèce, Otton de Bavière, monte sur le trône en 1832. Mais il se rend vite impopulaire. Ses sympathies pour la Russie conduisent Français et Anglais à occuper le Pirée pendant la guerre de Crimée (1862). Otton est renversé. Georges de Danemark, candidat de l'Angleterre le remplace. Mais le problème de la Crète n'est pas réglé. Une révolte des Crétois en 1866 débouche sur de nouveaux massacres turcs. Un millier de personnes réfugiées à Moni (Monastère) Armani, en majorité des femmes et des enfants préfèrent se suicider plutôt que de se rendre : l'higoumène Gabriel met le feu aux poudrières…

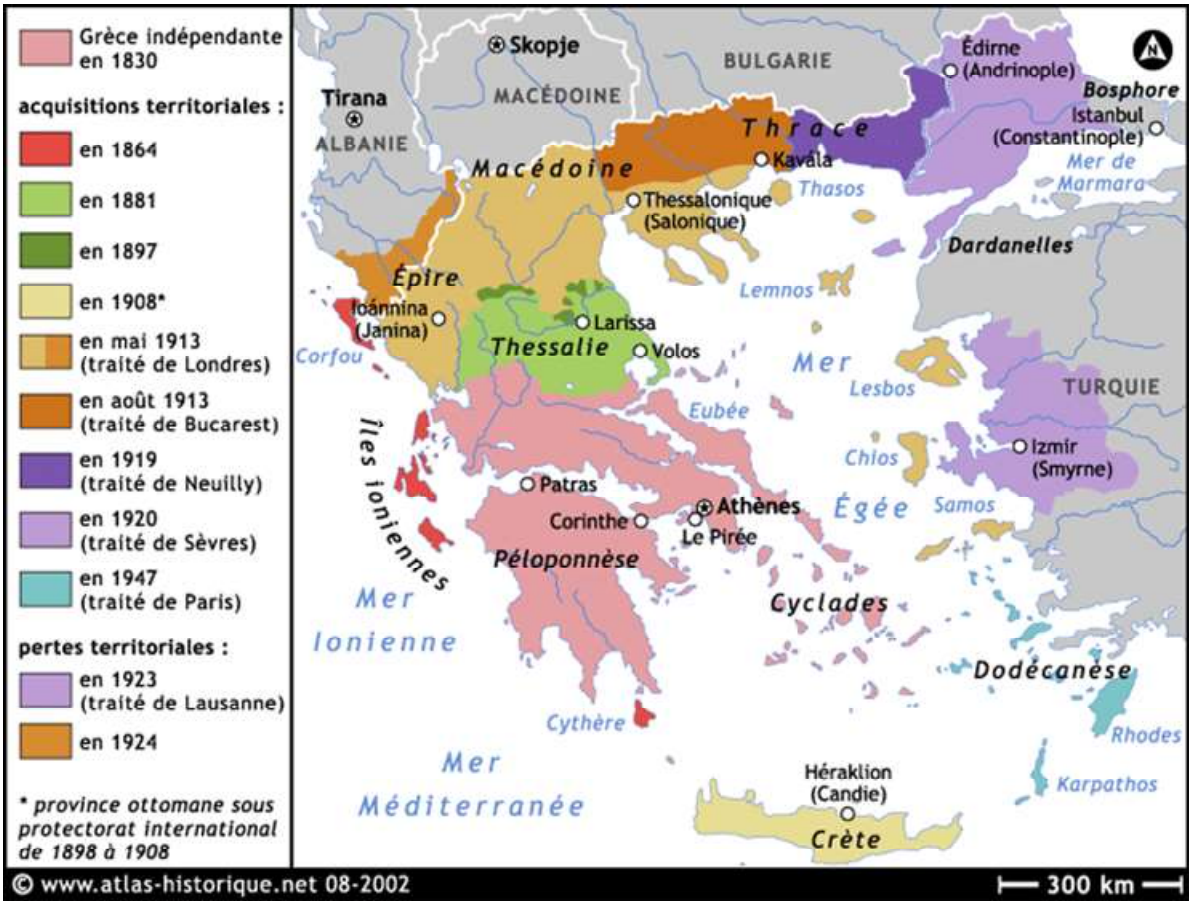


La poudrière de Moni Armani (Crète) photo Jacques Marsick 25 mai 2007

Mais les puissances occidentales n'interviennent pas. Une nouvelle révolte éclate en 1896. Cette fois, les puissances occidentales contraignent le sultan à accorder une large autonomie aux Crétois. En 1897, Georges de Grèce, le deuxième fils du roi est désigné comme haut commissaire pour administrer la Crète sous l'autorité turque. Venizélos mène une nouvelle révolte contre Georges de Grèce en 1906.

Entre-temps, la Thessalie a été rattachée à la Grèce en 1881. Elle allait devenir le grenier à blé de la Grèce. Elle est restée une plaine agricole riche : coton,

cultures maraîchères… Aujourd'hui, cette agriculture mécanisée frappe par le contraste qu'elle offre avec la petite polyculture de la trilogie méditerranéenne, blé, olives, vignes, qui perdure dans ce pays montagneux aux plaines exiguës. La riche diaspora grecque investit dans le pays. Mais le pays a du mal à exporter, sinon, ses fameux raisins de Corinthe. Il se heurte au protectionnisme de la France, par exemple. Les paysans sont majoritairement des métayers qui vivent de la culture vivrière et leur existence contraste avec les riches propriétaires terriens. Des milliers de paysans préféreront s'expatrier outre Atlantique.



Carte des différentes étapes de la formation de la Grèce de l'indépendance à nos jours.

En 1908, la révolution des Jeunes Turcs de l'Empire ottoman remit en question le statut de la Crète et de la Macédoine. Une fois encore, la Crète rechercha l'union avec la Grèce. Sous la pression des grandes puissances, le gouvernement grec fut obligé de renoncer à toute tentative d'union, au grand dam de l'opinion publique grecque. Mais la Crète devint autonome en 1908 grâce à Eleuthérios Vénizélos. La Ligue militaire, formée par un groupe d'officiers radicaux, était déterminée à réformer le gouvernement.

Après avoir fomenté avec succès un coup d'Etat en 1909, elle fit appel aux conseils de l'homme politique crétois Eleuthérios Vénizélos. Dès son arrivée à la tête du gouvernement, Vénizélos conduisit les membres de la Ligue militaire à la dissolution, puis lança une réforme constitutionnelle. La Constitution révisée en juin 1911 permit d'améliorer l'efficacité du gouvernement. Vénizélos entama des négociations avec les pays balkaniques voisins, dont l'échec aboutit au déclenchement de la première guerre des Balkans Quel climat pour Armand Marsick!
La Grèce connut entre 1912 et 1923 une période de conflits quasi permanents. Tout d'abord, en 1912, elle conclut une série d'accords avec la Bulgarie, la Serbie et le Monténégro, jetant ainsi les fondements de l'Entente balkanique. Cette alliance visait à évincer l'Empire ottoman de l'Europe et à s'attribuer le reste des possessions ottomanes, en particulier la Macédoine. Encouragée par la victoire italienne sur les Turcs en 1911, l'Entente balkanique était assurée de vaincre les forces ottomanes.

Les guerres balkaniques.

La première guerre des Balkans éclata en octobre 1912. L'Entente balkanique ne tarda pas à mettre son projet à exécution. Les troupes ottomanes furent contraintes de reculer au-delà de l'axe Enos-Media. De son ancien et vaste empire d'Europe, le gouvernement ottoman ne détenait plus désormais que Constantinople et une petite partie de l'arrière-pays.

Après avoir assuré sa victoire militaire, l'alliance balkanique commença à se disputer le partage de la Macédoine. L'affaire était d'autant plus complexe que les grandes puissances étaient favorables à la création d'un Etat albanais regroupant certains des territoires revendiqués par la Grèce et la Serbie. Le roi Georges Ier fut assassiné à Salonique en mars 1913. Son fils, Constantin Ier, lui succéda.

La seconde guerre balkanique éclate le 29 juin 1913 à l'initiative de la Bulgarie. Celle-ci est mécontente de l'arbitrage proposé le 30 mai par la Russie au sujet du partage de la Macédoine alors que ses troupes sont aux portes de Constantinople. Cette pomme de discorde l'oppose à la Grèce, à la Serbie et au Monténégro, rejoints par la Roumanie et l'Empire ottoman. La Bulgarie est battue en juillet.

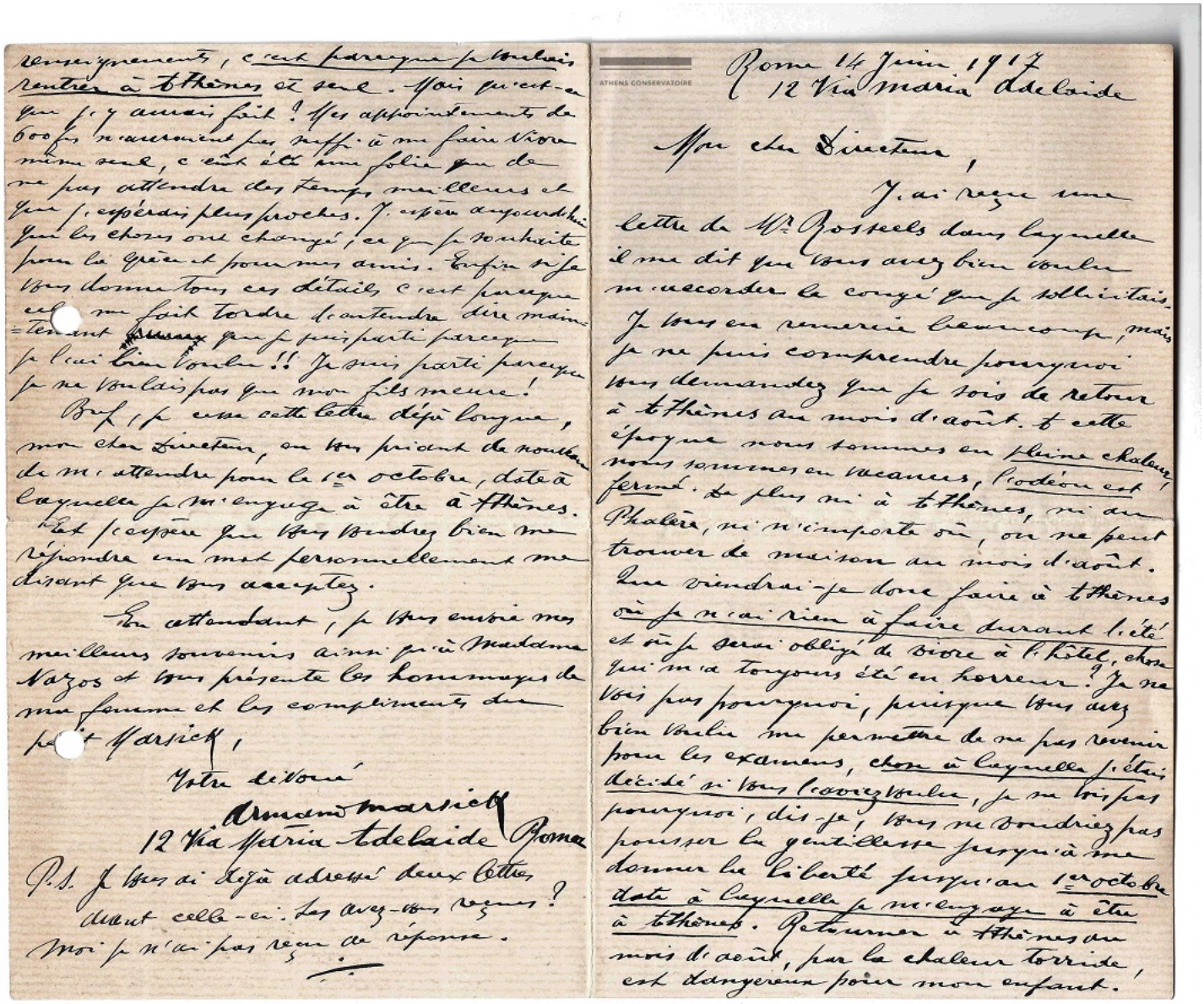
La défaite de la Bulgarie entraîna son éviction du partage de la Macédoine; elle ne reçut qu'une petite partie de la Thrace avec le port de Dedeagatch (Alexandroupolis). La Grèce et la Serbie s'attribuèrent la majeure partie de la Macédoine, le port de Salonique revenant notamment à la Grèce. L'accord définitif prévoyait aussi la cession de la Crète et de plusieurs autres îles à la Grèce. La création d'un Etat albanais indépendant dont les frontières englobaient l'Epire du Nord revendiquée par la Grèce allait avoir des conséquences graves sur l'orientation future de la politique étrangère grecque.

Les conséquences de la Première Guerre Mondiale

Les guerres balkaniques venaient à peine de prendre fin qu'éclata la Première Guerre mondiale, cause de profondes dissensions au sein du gouvernement grec. Le

roi et le Premier ministre étaient en désaccord sur la politique à adopter pour la Grèce. Constantin Ier, impressionné par la puissance militaire allemande, entendait préserver la neutralité grecque. En revanche, Vénizélos trouvait préférable de collaborer avec le Royaume-Uni, la France et la Russie qui demeuraient les puissances protectrices de la Grèce. Il était également conscient de la prédominance de la flotte britannique en Méditerranée orientale.

En 1916, Vénizélos, avec l'appui de l'Angleterre et de la France, forma un gouvernement républicain à Salonique. Les Marsick soutenant Vénizélos se réfugient précipitamment à Rome. Dans le même temps, les Alliés imposèrent un blocus autour de la Grèce et firent débarquer leurs troupes au Pirée en décembre 1916. Cette intervention flagrante obligea Constantin I er à quitter le pays. Son fils cadet, Alexandre, lui succéda. Vénizélos prit la tête du gouvernement et, en juin 1917, la Grèce entra en guerre aux côtés des Alliés contre les puissances centrales. Entretemps, les Marsick réfugiés à Rome peuvent revenir à Athènes. Dans la lettre ci-dessous Armand explique combien sa situation et celle de sa famille est compliquée…



Rome 14 Juin 1917
12 Via Maria Adelaide

Mon cher Directeur,

J'ai reçu une lettre de Mr Rosseels dans laquelle il me dit que vous avez bien voulu m'accorder le congé que je sollicitais. Je vous en remercie beaucoup, mais je ne puis comprendre pourquoi vous demandez que je sois de retour à Athènes au mois d'août. A cette époque nous sommes en pleine chaleur, nous sommes en vacances, l'odéon est fermé. De plus ni à Athènes, ni au Phalère, ni n'importe où, on ne peut trouver de maison au mois d'août. Que viendrai-je donc faire à Athènes où je n'ai rien à faire durant l'été et où je serai obligé de vivre à l'hôtel, chose qui m'a toujours été en horreur? Je ne vois pas pourquoi, puisque vous avez bien voulu me permettre de ne pas revenir pour les examens, chose à laquelle j'étais décidé si vous l'exigiez, je ne vois pas pourquoi, dis-je, vous ne voudriez pas pousser la gentillesse jusqu'à me donner la liberté jusqu'au 1er octobre date à laquelle je m'engage à être à Athènes. Retourner à Athènes au mois d'août, par la chaleur torride, est dangereux pour mon enfant.

Rentrements, c'est parceque je voulais rentrer à Athènes et seul. Voir qu'est-ce que j'y aurais fait! Mes appointements de 600 fr n'auraient pas suffi à me faire vivre moi seul, c'eût été une folie que de ne pas attendre des temps meilleurs et que j'espérais plus proches. J'espère aujourd'hui que les choses ont changé, ce que je souhaite pour la Grèce et pour mes amis. Enfin si je vous donne tous ces détails, c'est parceque cela me fait tordre de entendre dire maintenant que je suis parti parceque je l'ai bien voulu!! Je suis parti parceque je ne voulais pas que mon fils meure!

Bref, j'espère que vous excuserez cette lettre déjà longue, mon cher Directeur, en vous priant de vouloir bien m'attendre pour le 1er octobre, date à laquelle je m'engage à être à Athènes.

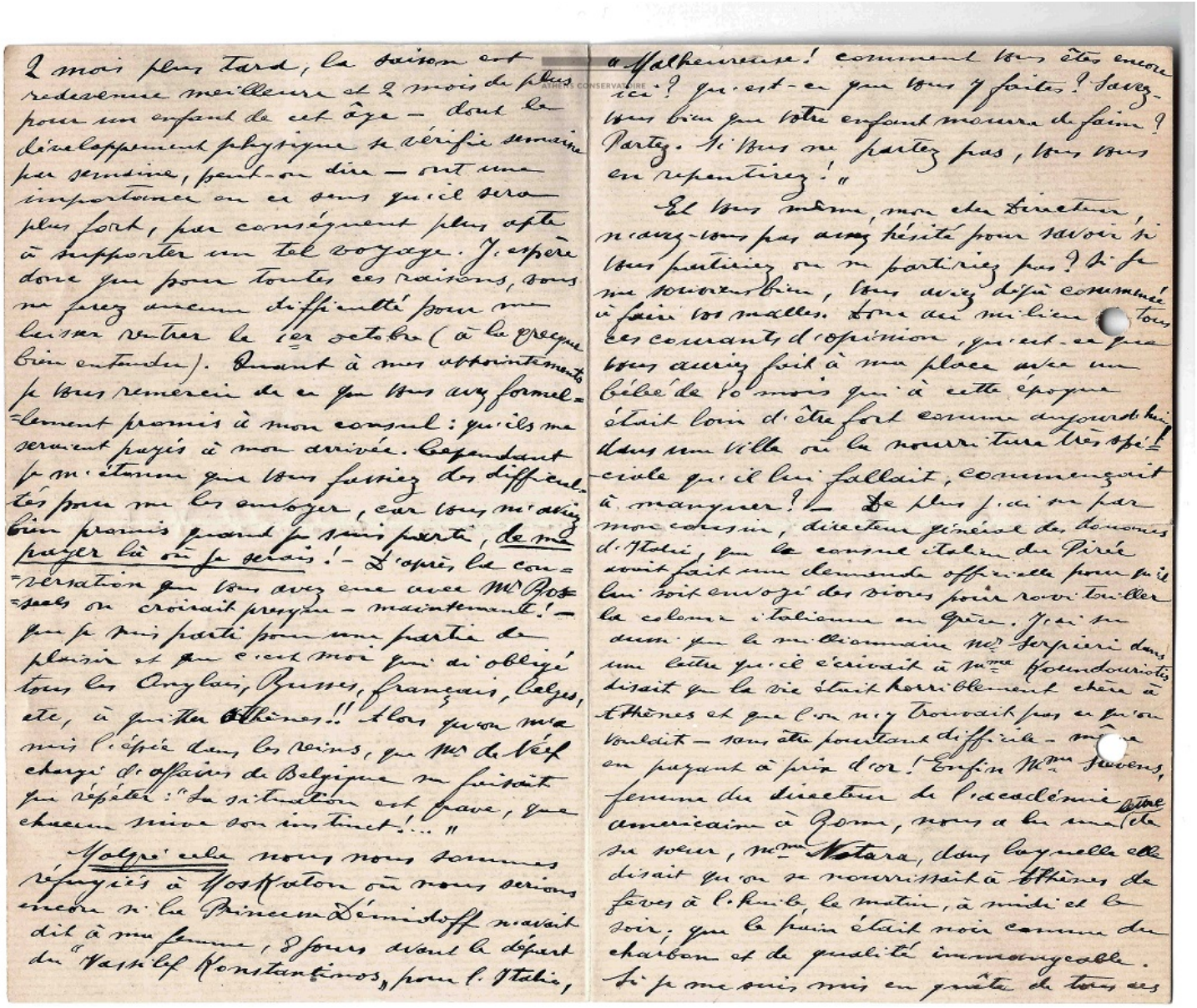
En attendant j'espère que vous voudrez bien me répondre un mot personnellement me disant que vous acceptez.

En attendant, je vous envoie mes meilleurs souvenirs ainsi qu'à Madame Rozos et vous présente les hommages de ma femme et les compliments de

votre dévoué
Armand Marsick

12 Via Maria Adelaide Roma

P.S. Je vous ai déjà adressé deux lettres avant celle-ci. Les avez-vous reçues? Moi je n'ai pas reçu de réponse.



2 mois plus tard, la saison est redevenue meilleure et 2 mois de plus pour un enfant de cet âge — dont le développement physique se vérifie semaine par semaine, peut-on dire — ont une importance en ce sens qu'il sera plus fort, par conséquent plus apte à supporter un tel voyage. J'espère donc que pour toutes ces raisons, vous ne ferez aucune difficulté pour me laisser partir le 1er octobre (à la rigueur bien entendu). Quant à mes appointements je vous remercie de ce que vous avez formellement promis à mon consul : qu'ils me seraient payés à mon arrivée. Cependant je m'étonne que vous fassiez des difficultés pour me les envoyer, car vous m'aviez bien promis quand je suis parti, de me payer là où je serais ! - D'après la conversation que vous avez eue avec Mr Postels on croirait presque - maintenant ! - que je suis parti pour une partie de plaisir et que c'est moi qui ai obligé tous les Anglais, Russes, Français, Belges, etc, à quitter Athènes !! Alors que vous m'avez mis l'épée dans les reins, que Mr de Bézobrazoff chargé d'affaires de Belgique me faisait sans répéter : "La situation est grave, que chacun suive son instinct !... "

Malgré cela nous nous sommes réfugiés à Kostanton où nous serions encore si la Princesse Démidoff n'avait dit à ma femme, 8 jours avant le départ du "Vasilef Konstantinos," pour l'Italie, "Malheureuse ! comment vous êtes encore ici ? qu'est-ce que vous y faites ? savez-vous bien que votre enfant mourra de faim ? Partez. Si vous ne partez pas, vous vous en repentirez ! "

Et vous même, mon cher Directeur, n'avez-vous pas aussi hésité pour savoir si vous partiriez ou ne partiriez pas ? Si je me souviens bien, vous aviez déjà commencé à faire vos malles. Dans ce milieu de tous les courants d'opinion, qu'est-ce que vous auriez fait à ma place avec un bébé de 10 mois qui à cette époque était loin d'être fort comme aujourd'hui dans une ville où la nourriture très spéciale qu'il lui fallait, commençait à manquer ? — De plus j'ai vu par mon cousin, directeur général des douanes d'Italie, que le consul italien du Pirée avait fait une demande officielle pour qu'il lui soit envoyé des vaches pour ravitailler la colonie italienne en Grèce. J'ai su aussi que la même chose avait été demandée par une lettre que le consul d'Italie à Athènes écrivait à Mme Koundouriotis disait que la vie était horriblement chère à Athènes et que l'on n'y trouvait pas ce que l'on voulait — sans être pourtant difficile — même en payant à prix d'or ! Enfin Mme Stevens, femme du directeur de l'académie américaine à Rome, nous a lu une lettre de sa sœur, Mme Notara, dans laquelle elle disait qu'on se nourrissait à Athènes de fèves à l'huile, le matin, à midi et le soir, que le pain était noir comme du charbon et de qualité immangeable. Si je me suis mis en quête de tous ces

Les troupes grecques ne s'engagèrent toutefois dans la bataille contre la Bulgarie qu'à la fin des hostilités. Après la fin du conflit, la Grèce participa à la conférence de la paix. Par le traité de Neuilly reconnaissant la défaite de la Bulgarie (novembre 1919), la Grèce récupéra la Thrace occidentale qui avait été attribuée à la Bulgarie en 1913. Des accords relatifs à un échange de populations furent également conclus.

Les négociations avec les Turcs allaient se révéler plus délicates. La ratification du traité de Sèvres avec le gouvernement ottoman en 1920 attribuait à la Grèce de vastes territoires, notamment la Thrace orientale, quelques îles, et lui confiait en même temps l'administration de la région de Smyrne en Anatolie pour une période de cinq ans. Un plébiscite fut ensuite organisé pour déterminer les dispositions définitives applicables à cette zone. Mais cet accord fut rejeté par les forces nationalistes turques dirigées par Mustafa Kemal.

La fin de la « grande idée ».

Pendant ce temps, en Grèce, le mécontentement lié aux longues années de guerre et à certains aspects de l'administration de Vénizélos aboutit à la défaite du Premier ministre aux élections de novembre 1920. Un plébiscite organisé en décembre eut pour conséquence la restauration de Constantin Ier. Le roi et ses ministres se lancèrent alors dans une opération périlleuse. Les forces grecques basées à Smyrne pénétrèrent jusqu'en Anatolie pour affronter les Turcs. Arrivées à 32 kilomètres d'Ankara, elles furent définitivement vaincues par Mustafa Kemal en août et septembre 1921. La contre-attaque turque amena la Grèce à la catastrophe.

En septembre 1922, l'armée turque occupa et incendia le quartier grec de Smyrne. La tragédie d'Asie Mineure aboutit à l'insurrection de la défense hellénique, sous les ordres des colonels Nikolas Plastiras et Stylianos Gonatas. Constantin Ier abdiqua en faveur de son fils Georges II qui monta sur le trône en septembre 1922.

La Grèce et la Turquie ratifièrent le traité de Lausanne en juillet 1923. Cet accord confirmait le tracé des frontières entre les deux pays et prévoyait surtout l'échange obligatoire des populations. Suite à la signature des traités concernant les minorités nationales, la nation grecque, forte d'une population de 4,5 millions d'habitants, fut contrainte d'accueillir sur son sol près de 1,3 million de Grecs de l'étranger, dont la plupart étaient des réfugiés sans ressources. Bon nombre d'entre eux s'installèrent dans les nouvelles régions rattachées de Thrace et de Macédoine, où s'établit une homogénéité ethnique totale. Mais l'Etat grec héritait du lourd fardeau d'une brusque surpopulation qu'il fallait intégrer, avec ses conséquences économiques.

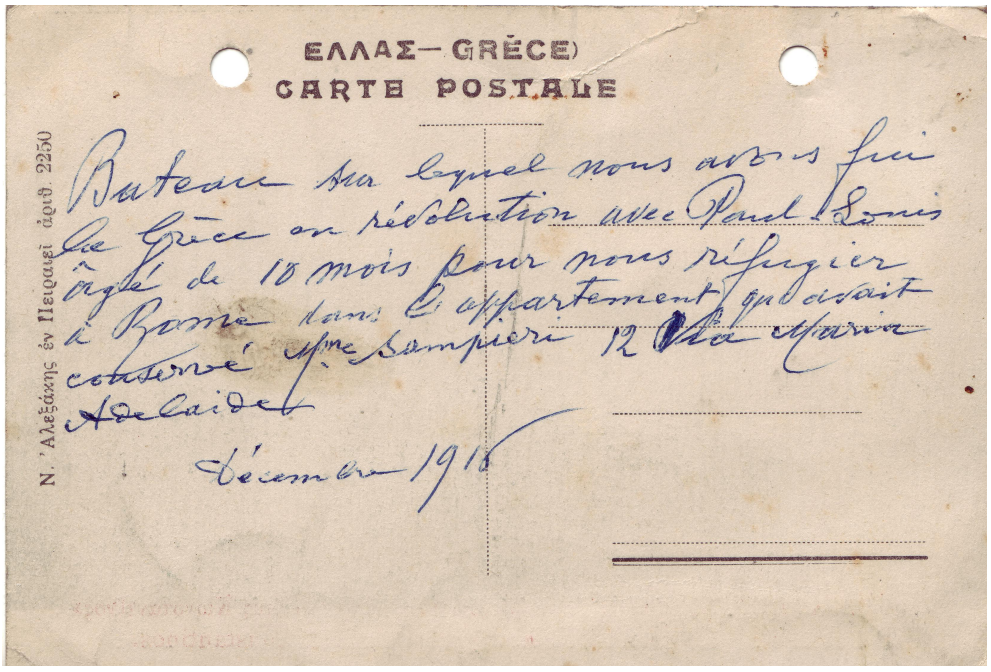
L'année 1923 marqua la fin de la «Grande Idée». La Grèce avait effectivement étendu sa superficie de manière considérable entre 1913 et 1923; mais les échanges de population avaient détruit la prospérité des colonies grecques d'Anatolie, de Bulgarie, mais aussi d'Union soviétique. La Grèce indépendante avait atteint ses limites territoriales. Seuls quelques ajustements mineurs allaient être apportés dans les années suivantes.

Toutes ces conditions de l'histoire politique ont été souvent des obstacles non négligeables à l'activité d'Armand Marsick à Athènes. De plus, ses sympathies affichées pour Vénizélos vont le contraindre à quitter précipitamment Athènes en 1916, nous l'avons vu, pour se réfugier avec sa famille à Rome. C'est aussi une des raisons majeures qui le force à quitter la Grèce en 1922. Cette période politiquement très agitée explique, en partie, les difficultés contre lesquelles se battaient les artistes. Malgré tout, Armand Marsick réussit le tour de force de devenir très vite une des chevilles ouvrières capitales pour réformer le Conservatoire et en faire un établissement capable de rivaliser avec les meilleurs conservatoires d'Europe occidentale. En même temps il a pris la direction de l'orchestre symphonique du Conservatoire pour en faire une phalange de qualité. N'oublions pas non plus qu'il veut retrouver sa nationalité belge et ce d'autant plus fortement quand les Allemands vont violer la neutralité belge en août 14. Lui et son épouse vont clairement afficher leurs choix. Notre grand-mère nous a raconté comment ils avaient dû affronter l'hostilité de la Reine Sophie, sœur de Guillaume II. Aussi on comprend pourquoi ils s'affichèrent « vénizéliste » et pourquoi le patriotisme d'Armand Marsick le contraint à fuir Athènes en décembre 1916 et à se réfugier à Rome. A nouveau, après le

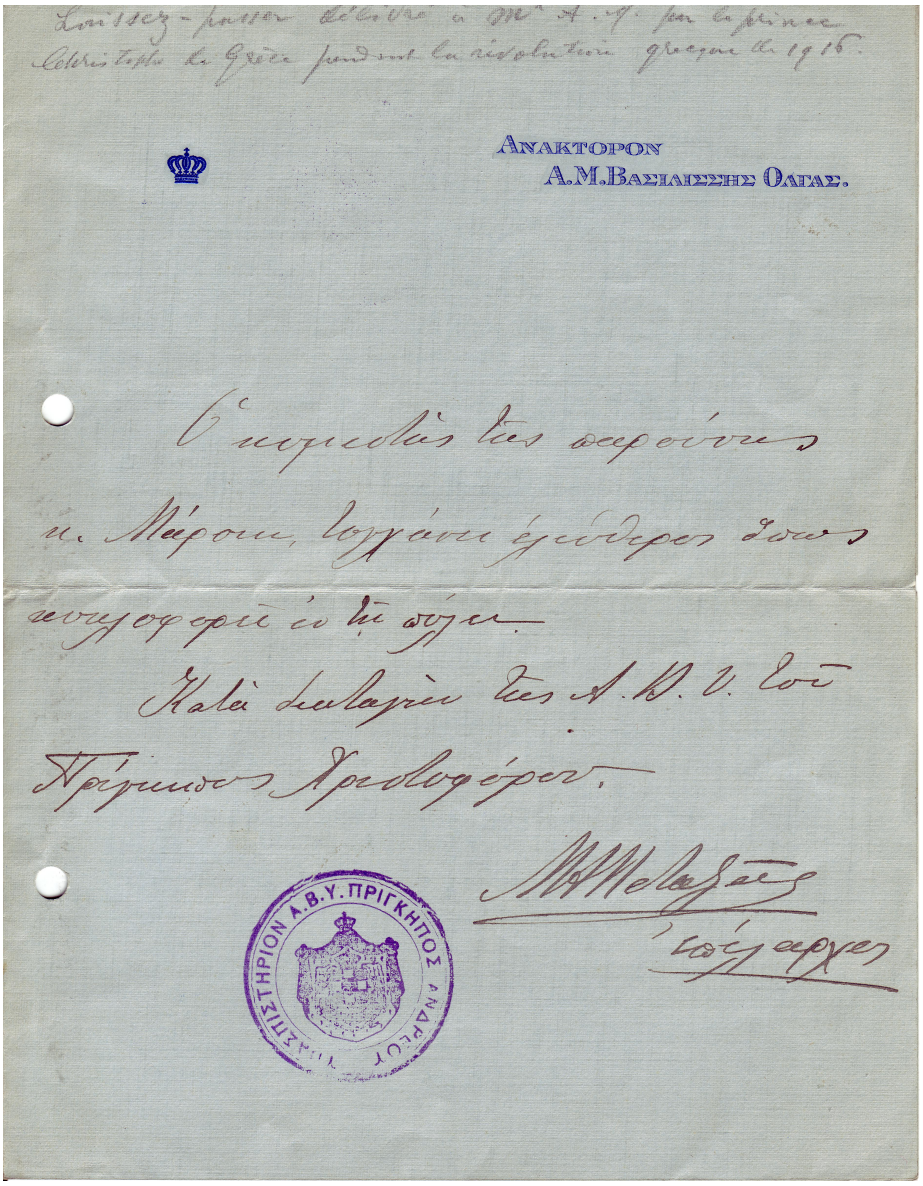
retour de Constantin 1er et la disgrâce de Venizélos en 1920, le climat devient détestable pour lui et les siens C'est pour ces raisons, en particulier, qu'après bien des hésitations, ils vont quitter définitivement la Grèce et continuer l'aventure à Bilbao.

Le cadre historique ainsi tracé, voyons maintenant quel a été l'œuvre d'Armand Marsick à Athènes et pourquoi aujourd'hui encore, son souvenir reste si vivant auprès des musiciens grecs.





Archives J. Marsick



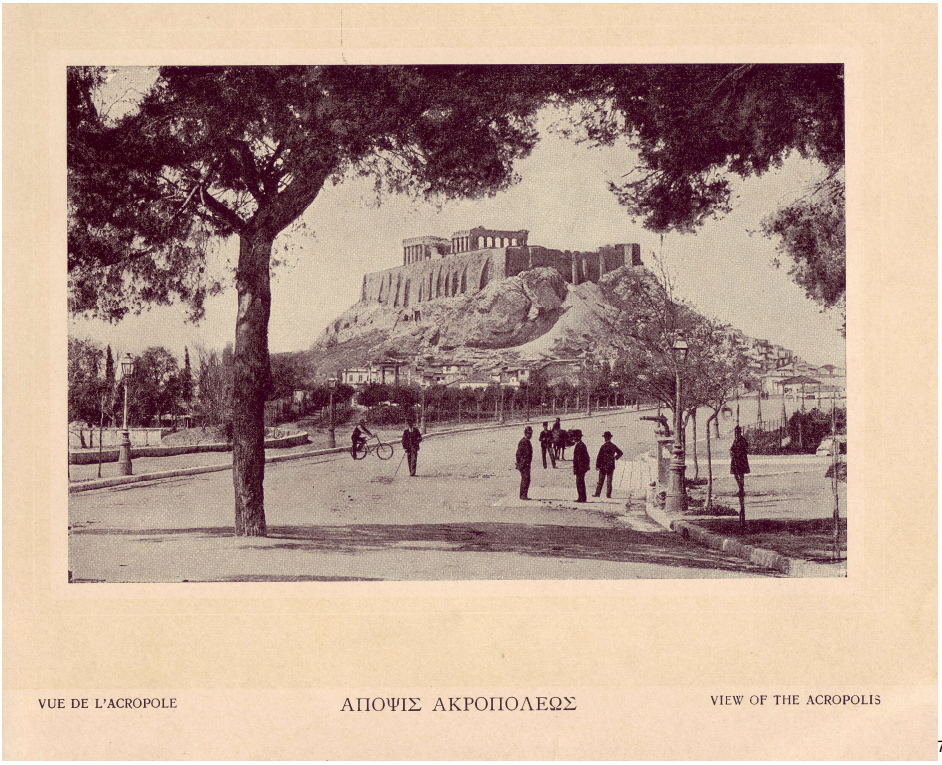
Laissez-passer délivré à Armand Marsick par le prince Christophe de Grèce pendant la révolution grecque de 1916. Archives J. Marsick.



Carte de visite adressée à Armand Marsick. (Sans date). Archives J. Marsick.

A son arrivée en 1908, Armand Marsick s'installe à Athènes.

Il s'installe en ville. Une lettre du 18 janvier 1909 nous apprend qu'il habite 16, rue Hippocrate, au nord de l'Acropole… La photo ci-dessous nous laisse imaginer ce qu'était Athènes avant 1922…



[73]

L'Orchestre du Conservatoire

Il prend aussitôt ses fonctions de chef d'orchestre et dès le 21 décembre 1908, il dirige un premier concert au Théâtre Royal avec l'orchestre du conservatoire d'Athènes. Il a inscrit au programme la 5ème symphonie de Beethoven, un air de Lakmé de Léo Delibes, le concerto en mi bémol de Liszt, un extrait d'Iphigénie en Aulide de Gluck et enfin L'Arlésienne de Bizet.

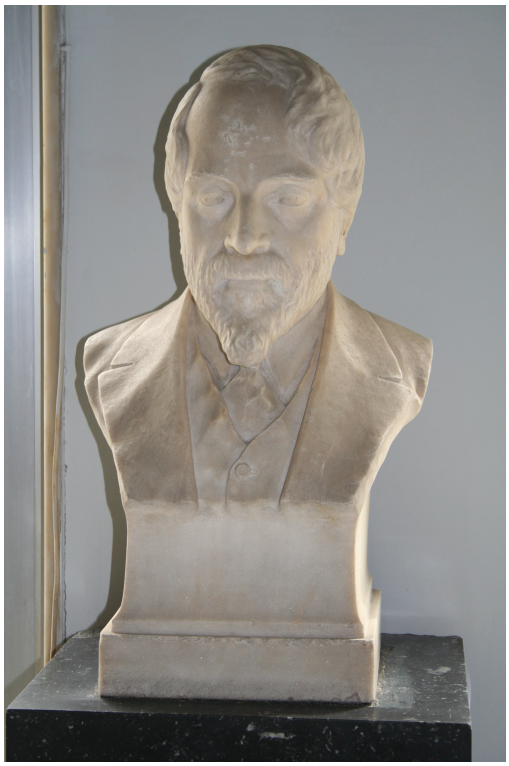
Il assure aussi son rôle de professeur. Mais il va très vite penser à une réorganisation complète du conservatoire et à refondre entièrement l'orchestre. Mme Gobert a fait à ce sujet, le point de la situation musicale à Athènes. Voici ce qu'elle écrit :

« Cette situation n'est guère brillante. L'Odéon (Conservatoire) représente l'unique centre d'activité musicale de la ville. Fondé en 1871, il connaît d'abord de longues années obscures. Par la suite, en 1890, G.N. Nazos est appelé à le diriger. Il décide de tout réorganiser de manière rationnelle. Pour ce faire, il commence par

[73] Photo extraite de l'album « ΑΘΙΝΑΙ », offert en « Souvenirs d'Athènes au petit Marsickaki » (qui n'est autre que mon père Paul-Louis Marsick !!!) par Georges Sklavos le 10/14 février 1922. Maison d'éditions « ELEFTHEROUDAKIS » Athènes.

supprimer toute audition musicale pendant trois ans, afin de permettre aux artistes de se perfectionner. L'entreprise est couronnée de succès. Au fil des années, les cours se développent et les élèves se multiplient. Toutes les branches de l'enseignement musical y sont représentées, parmi elles, la classe d'orchestre et d'opéra, l'école dramatique et la classe de musique ecclésiastique byzantine. Le directeur de cet établissement, G.-NAZOS parvient même à mettre sur pied un orchestre. C'est ici qu'intervient une première fois la compétence d'A. Marsick.

C'est vrai qu'Armand Marsick va façonner cet orchestre avec le plus grand soin. Il en fera un instrument digne de rivaliser avec les orchestres des autres capitales européennes. On note d'ailleurs, que nombre d'étrangers viendront



Georges NASOS. Buste, conservatoire d'Athènes (photo : Thierry Marsick

renforcer ses rangs, dont beaucoup de Belges d'ailleurs. Hélas, je n'ai vu qu'une seule fois mon grand-père diriger un concert… et j'étais bien trop jeune pour en avoir gardé un souvenir précis. Mais quand on lit les dizaines d'articles qui rapportent ces exécutions, on comprend très vite que c'était un chef hors pair. A Athènes, cette activité de chef va concentrer l'essentiel de ses efforts. Très vite, la salle du Conservatoire devient trop petite pour accueillir le public, puis ils auront lieu au Théâtre Royal et enfin à la grande salle du Théâtre Municipal, restauré pour la cause comme en témoigne son élève Georges Sklavos.

Si, nous nous en tenons aux programmes conservés par Armand Marsick, il ne dirigera que quelques dizaines de concerts en 13 ans. Cela tient aux difficultés politiques mais aussi à la nécessaire formation des musiciens dans les premières années. Ma grand-mère disait à ce sujet, en particulier pour toutes les œuvres comportant du chant, qu'il fallut entièrement former les chœurs et qu'il fallut apprendre aux solistes à jouer et pas seulement à chanter. Ceci dit, il est

vraisemblable que des programmes ont été perdus. Ainsi, je n'ai pas retrouvé celui du théâtre d'Epidaure, concert plusieurs fois évoqué par ma grand-mère. Dommage ! Le site est si extraordinaire… !!! Lorsque je me suis assis sur les gradins de ce théâtre dont la beauté dépasse l'entendement, j'ai imaginé mon grand-père dirigeant avec la fougue qui le caractérisait ce concert devant les Dieux de l'Olympe…

L'analyse des programmes est cependant plein d'enseignement. Les chiffres indiquent le nombre de fois où des œuvres des compositeurs sont inscrits dans ces programmes

A		B		C	
Albeniz	1	Bach	5	Cavalli	1
Ambrosio	1	Bazzini	1	Chabrier	2
		Beethoven	31	Chaminade	2
		Bemberg	1	Charpentier	1
		Berlioz	19	Cherubini	1
		Bizet	8	Chevillard	1
		Boccherini	2	Chopin	6
		Borodine	2	Corelli	1
		Brahms	3		

D		E		F	
Davico	1	Elgar	1	Fauré	1
Delibes	2	Erlanger	1	Flégier	1
Donizetti	1			Franck	14
Droeghmans	1				
Dukas	2				
Duparc	1				
Dvorăk	1				
Dwelshauveres	1				

G		H		I	
Giardini	2	Hasselmans	1	Indy (d')	1
Glazounov	6	Haëndel	4		
Gluck	10	Haydn	1		
Godard	1				
Goldmark	1				
Godowski	1				
Gossec	2				
Gounod	4				
Grieg	10				

J		K		L	
Jongen Joseph	1	Kalomiris	4	Lalo	7
		Karomila	1	Lambelet	1
				Leclair	1
				Lialliou	4
				Liszt	10

M		N		O
Mancinelli	1	Nachez	1	Oberthur
Marsick	51			
Massé	1			
Massenet	8			
Mehul	1			
Mendelssohn	7			
Meyerbeer	5			
Mitropoulos	2			
Moszowski	2			
Mozart	11			

P		R		S	
Paganini	2	Rabaud	1	Saint-Saëns	29
Paisiello	1	Rameau	1	Samara	8
Palloni	1	Rimsky-Korsakov	2	Sarasate	1
Pergolèse	1	Ropartz	2	Schubert	3
Pizani	1	Rossini	5	Schumann	4
Ponchielli	1	Rubinstein	1	Schwarwenka	2
Psaroudas	1			Sgambati	8
Pugnani	1			Sibelius	1
Puccini	3			Sinding	2
				Sklavos	1
				Strauss Johan	2
				Strauss Richard	2

T		V		W	
Tartini	1	Vaccas	1	Wagner	26
Tchaïkovski	5	Varvoeli	2	Wienawski	3
Thomas	3	Verdi	8		
Tsocopoulo	1	Vivaldi	1	X	
Trémizot	1	Vreuls	1	Xanthopoulos	1

Beethoven arrive en tête suivi de près par Saint-Saëns et Wagner. Puis viennent ensuite Berlioz et Franck. Grieg et Gluck avec Mozart une dizaine de fois chacun. Enfin, huit fois Verdi et Massenet. Bach n'est inscrit aux programmes que quatre fois. Haydn une seule ! Mais on ne trouve ni Debussy ni Ravel et encore moins les contemporains comme Stravinsky ou Bartok et autre Prokofiev ! Plus tard, en Espagne, seul Prokofiev sera joué… Mais il considérera toute sa vie les « modernes » de l'époque comme des compositeurs incapables d'écrire un accord parfait… Son étonnement fut grand de constater avec ironie que pourtant Stravinsky en était capable… Il appartenait bien au XIX° s. en ce sens. Notons aussi qu'il

dirigera les œuvres de nombreux compositeurs grecs[74] dont un certain Mitropoulos dont on reparlera.

De tous ces concerts retenons en quelques uns de particuliers :
Le concert du 10 avril 1920 où César Thomson, un des quatre violonistes liégeois les plus connus, interprète le concerto pour violon de Beethoven, l'adagio du 2° concerto de Max Bruch et « non piu mesta » de Paganini…
Le 21 avril 1919, au prix d'un travail énorme, Armand monte l'opéra de Verdi « Aïda ». C'est une véritable entreprise. Là encore, je me souviens que ma grand-mère m'avait dit à quelles difficultés ils avaient dû faire face car c'était la première fois qu'un opéra était montré au public athénien ! Il a fallu apprendre à jouer et non pas seulement à chanter. Tout était à inventer.

En même temps, c'est la Princesse Tserkassy, de l'Opéra de Saint-Pétersbourg qui tient le rôle d'Aïda. Elle est réfugiée comme bien d'autres compatriotes fuyant la révolution d'octobre. Le concert est donné « au profit des réfugiés pauvres de Russie ». Ma grand-mère m'a souvent décrit les généraux russes tsaristes vendant leurs décorations dans la rue pour manger… Et comme elle n'avait aucune sympathie pour les communistes et Lénine, ce n'était que lamentations sur ces pauvres Russes… ignorant totalement les causes profondes de la révolution bolchevique.



Armand Marsick note au dos de cette photo :
1. Armand Marsick
2. Princesse Tchersawsky du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg
3. M. Tchiskine Régisseur du théâtre impérial de Saint-Pétersbourg

[74] L'orthographe de ces noms est calquée sur les noms en grec et la transcription n'est donc pas garantie.



AU

STADE

Dimanche, 4 Mai 1919, à 5 p. m.

REPRÉSENTATION DE BIENFAISANCE

DE LA

PRINCESSE

TSERKASSKY

AU PROFIT

DES REFUGIÉS PAUVRES

DE RUSSIE

Avec le concours de la

TROUPE NATIONALE D' OPERA

AÏDA

Opera en 5 actes

Τύποις Κτενά

ΠΑΝΑΘΗΝΑΪΚΟΝ

ΣΤΑΔΙΟΝ

ΚΥΡΙΑΚΗ 21 ΑΠΡΙΛΙΟΥ 1919

ὥρᾳ 5 μ. μ.

ΕΚΤΑΚΤΟΣ

ΦΙΛΑΝΘΡΩΠΙΚΗ ΠΑΡΑΣΤΑΣΙΣ

ΤΗΣ ΠΡΙΓΚΗΠΙΣΣΗΣ

ΤΣΕΡΚΑΣΣΚΥ

ΥΠΕΡ ΤΩΝ

ΑΠΟΡΩΝ ΕΚ ΡΩΣΣΙΑΣ ΠΡΟΣΦΥΓΩΝ

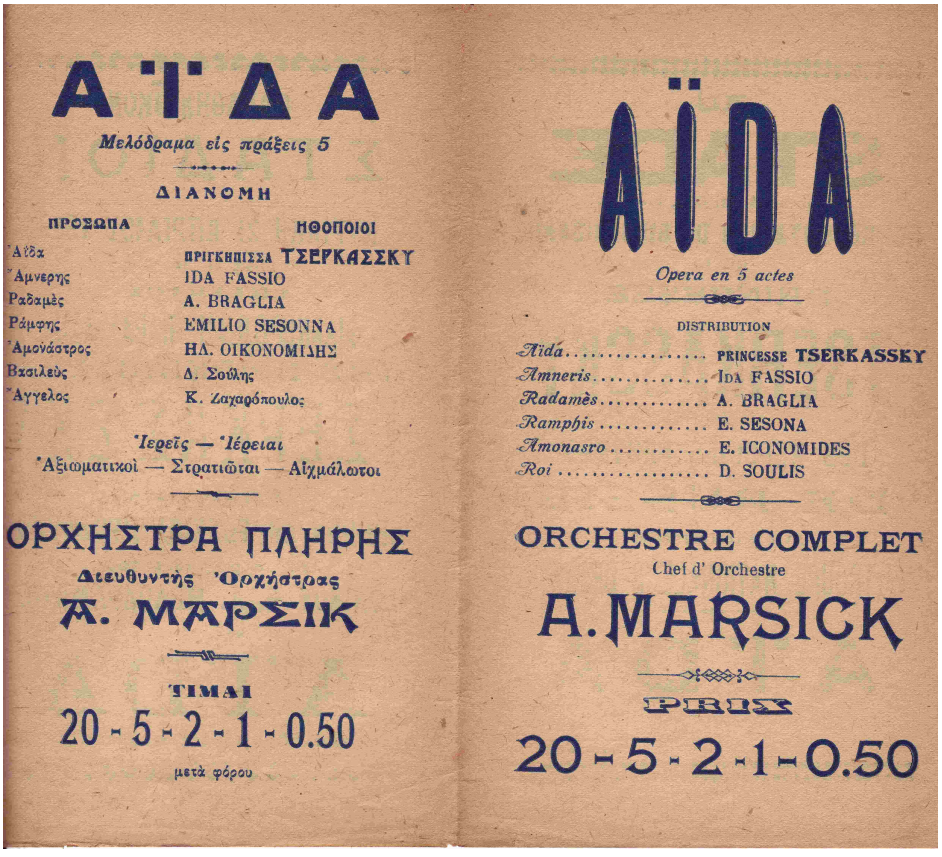
Τῇ συμπράξει τοῦ

ΕΘΝΙΚΟΥ ΕΛΛ. ΜΕΛΟΔΡΑΜΑΤΟΣ

Μὲ τὴν

ΑΪΔΑ

Μελόδραμα εἰς πράξεις 5



ΑΪΔΑ

Μελόδραμα εἰς πράξεις 5

ΔΙΑΝΟΜΗ

ΠΡΟΣΩΠΑ	ΗΘΟΠΟΙΟΙ
Ἄϊδα	ΠΡΙΓΚΗΠΙΣΣΑ ΤΣΕΡΚΑΣΣΚΥ
Ἄμνερης	IDA FASSIO
Ραδαμὲς	A. BRAGLIA
Ράμφης	EMILIO SESONNA
Ἀμονάστρος	ΗΛ. ΟΙΚΟΝΟΜΙΔΗΣ
Βασιλεὺς	Δ. Σούλης
Ἄγγελος	Κ. Ζαχαρόπουλος

Ἱερεῖς — Ἱέρειαι

Ἀξιωματικοὶ — Στρατιῶται — Αἰχμάλωτοι

ΟΡΧΗΣΤΡΑ ΠΛΗΡΗΣ

Διευθυντὴς Ὀρχήστρας

Α. ΜΑΡΣΙΚ

ΤΙΜΑΙ

20 - 5 - 2 - 1 - 0.50

μετὰ φόρου

AÏDA

Opera en 5 actes

DISTRIBUTION

Aïda	PRINCESSE TSERKASSKY
Amneris	IDA FASSIO
Radamès	A. BRAGLIA
Ramphis	E. SESONA
Amonasro	E. ICONOMIDES
Roi	D. SOULIS

ORCHESTRE COMPLET

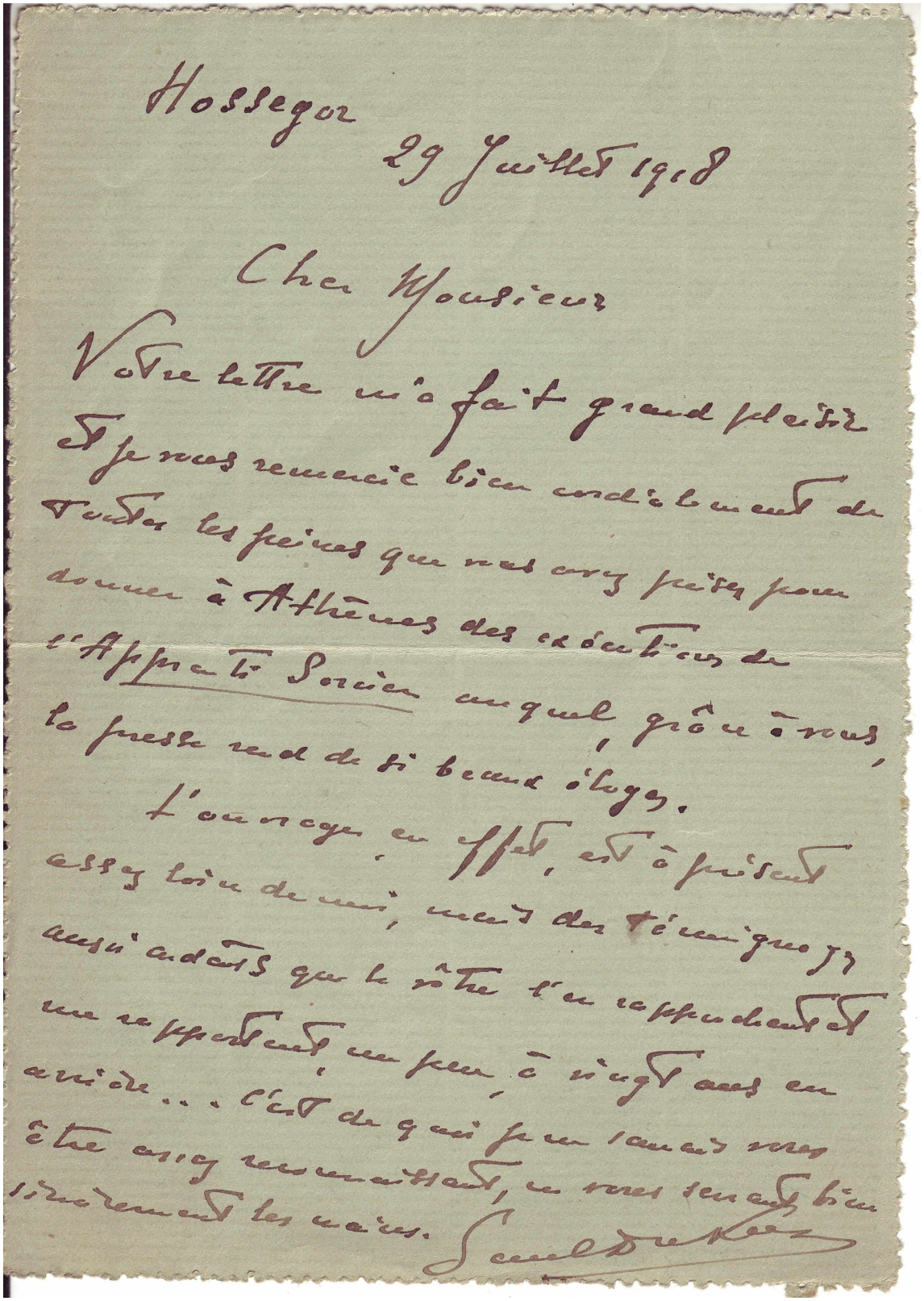
Chef d' Orchestre

A. MARSICK

PRIX

20 - 5 - 2 - 1 - 0.50

Le 12 février 1918, il dirige l'Apprenti Sorcier de Paul Dukas, œuvre qui remporte un joli succès auquel Paul Dukas n'est pas insensible comme le prouve cette lettre



Hossegor

29 Juillet 1918

Cher Monsieur

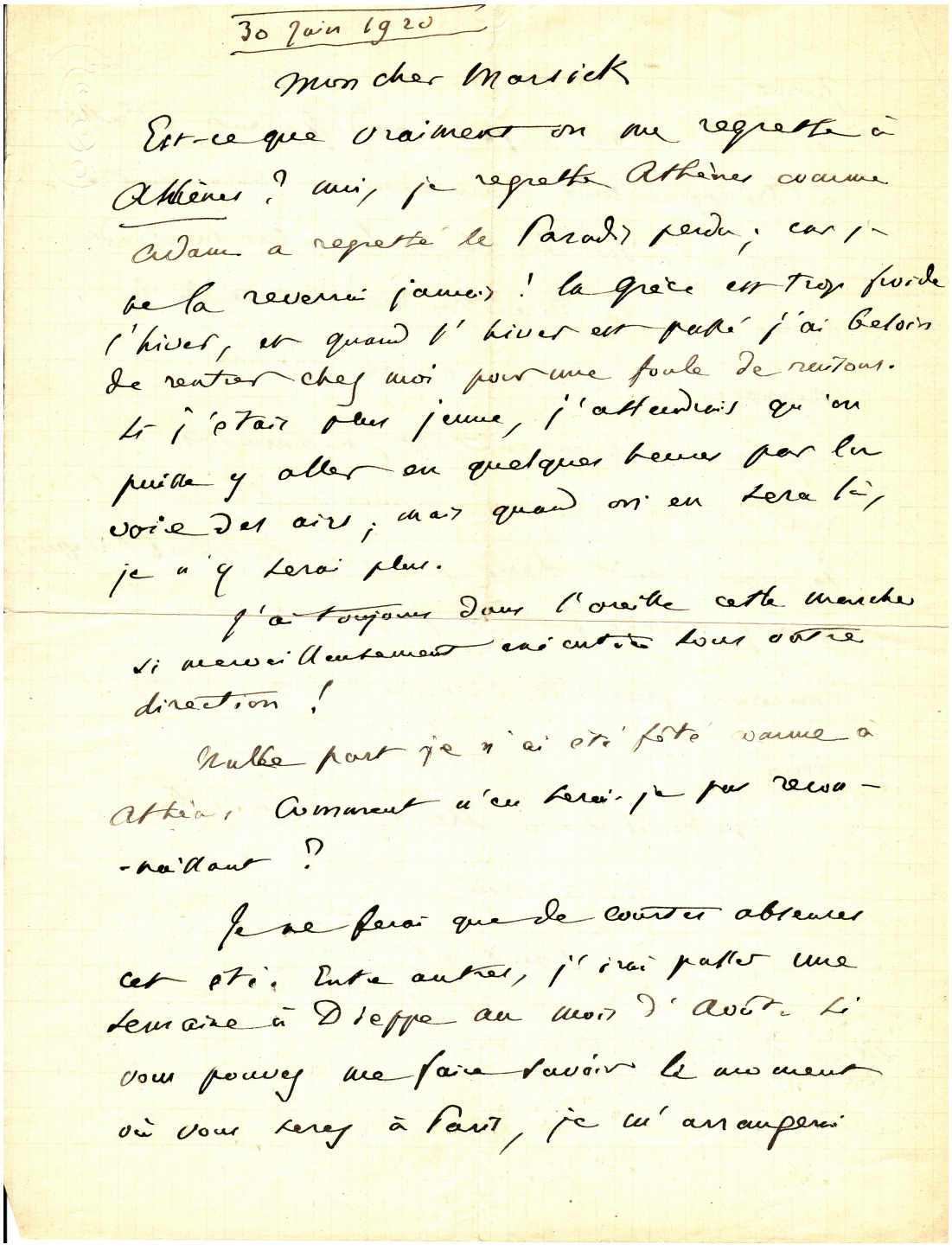
Votre lettre m'a fait grand plaisir et je vous remercie bien cordialement de toutes les peines que vous avez prises pour donner à Athènes des exécutions de l'Apprenti Sorcier auquel, grâce à vous, la presse rend de si beaux éloges.

L'ouvrage, en effet, est à présent assez loin de moi, mais des témoignages aussi ardents que le vôtre l'en rapprochent et me rapportent, un peu, à vingt ans en arrière... C'est de quoi je ne saurais vous être assez reconnaissant, en vous serrant bien sincèrement les mains.

Paul Dukas

Archives J. Marsick

La presse est aussi très élogieuse. Les dizaines d'articles de 1908 à 1922 l'attestent. Il est bien sûr impossible de les reproduire ici mais ils soulignent la fougue et l'énergie du chef d'orchestre qui n'exclut pas finesse et grande sensibilité.
Enfin un dernier autre grand événement fut sans conteste le Festival Saint-Saëns de mai 1920. L'événement est considérable. Saint-Saëns est âgé. Il a près de 85 ans (Paris 09.10.1835 – Alger 16.12.1921). Armand Marsick dirige plusieurs concerts en l'honneur de Saint-Saëns qu'il admire et vénère. Celui-ci aura des paroles très amicales pour Armand. En témoigne la lettre ci après :



30 Juin 1920

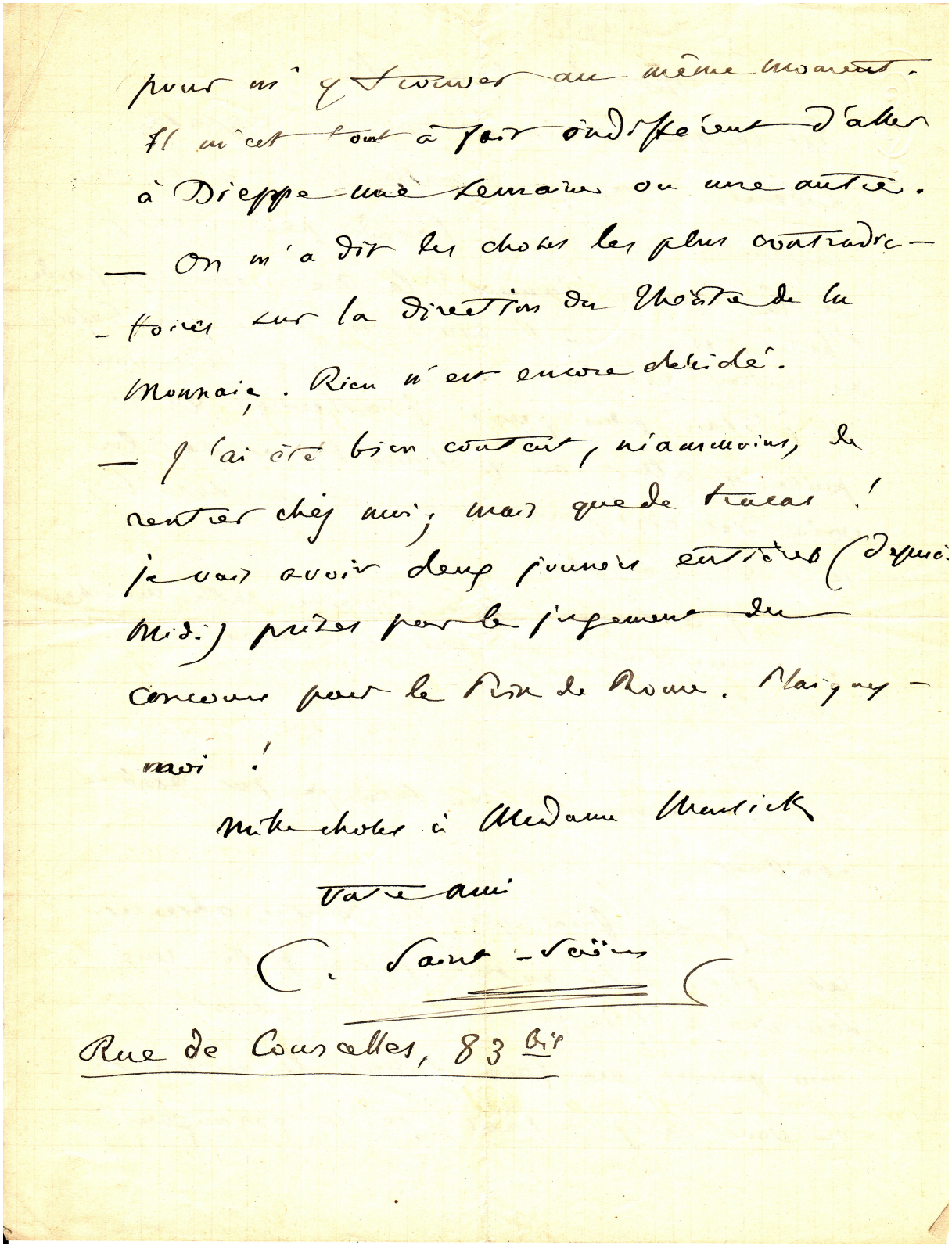
Mon cher Marsick

Est-ce que vraiment on me regrette à Athènes ? Ainsi, je regrette Athènes comme Adam a regretté le Paradis perdu ; car je ne la reverrai jamais ! La Grèce est très froide l'hiver, et quand l'hiver est passé j'ai hâte de rentrer chez moi pour une foule de raisons. Si j'étais plus jeune, j'attendrais qu'on puisse y aller en quelques heures par la voie des airs ; mais quand on en sera là, je n'y serai plus.

J'ai toujours dans l'oreille cette marche si merveilleusement exécutée sous votre direction !

Nulle part je n'ai été fêté comme à Athènes. Comment n'en serais-je pas reconnaissant ?

Je ne ferai que de courtes absences cet été. Entre autres, j'irai passer une semaine à Dieppe au mois d'août. Si vous pouviez me faire savoir le moment où vous serez à Paris, je m'arrangerai



pour m'y trouver au même moment.
Il m'est tout à fait indifférent d'aller
à Dieppe une semaine ou une autre.
— On m'a dit les choses les plus contradic-
-toires sur la direction du Théâtre de la
Monnaie. Rien n'est encore décidé.
— J'ai été bien content, néanmoins, de
rentrer chez moi; mais que de tracas!
je vais avoir deux journées entières (depuis
Midi) prises par le jugement du
concours pour le Prix de Rome. Plaignez-
moi!

Mille choses à Madame Marsick

Votre ami

C. Saint-Saëns

Rue de Courcelles, 83 bis

Archives J. Marsick.

LES ANNALES (Paris, Juillet 1920)

IMPRESSIONS D'ATHÈNES

Notre illustre collaborateur, Camille Saint-Saëns, arrive d'un voyage triomphal. Il a bien voulu écrire pour nos lecteurs le récit du récent pélerinage en Grèce qu'il accomplissait pour la première fois :

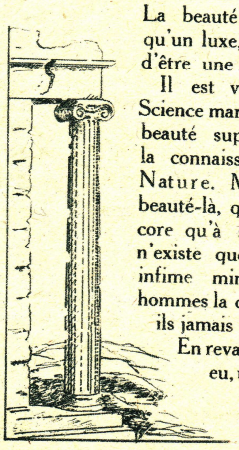
ENFIN, j'ai réalisé mon rêve ! j'ai gravi la colline sacrée, j'ai touché les marbres divins. Qu'on n'attende pas de moi de vaines dissertations sur l'Acropole ; les architectes seuls peuvent en parler comme il convient. Je dirai seulement qu'une sorte de terreur religieuse, à laquelle je ne m'attendais pas, m'a écrasé quand j'ai approché du Parthénon. Que serait-ce donc si on pouvait le voir rayonnant dans toute sa gloire, avec ses métopes, ses frises et ces prodigieux frontons dont les fragments conservés nous plongent dans une admiration sans bornes !

Et tout cela fut inspiré par et pour la déesse Pallas, qui n'a jamais existé.

Le Beau ne serait-il donc pas la splendeur du Vrai ?

Hélas ! non, le Beau n'est pas la splendeur du Vrai. Le Beau, splendeur du Vrai, c'est une de ces formules qu'on adopte parce qu'elles sont séduisantes, parce qu'elles sont lapidaires, et qui ne résistent pas à l'examen. Le beau peut n'être pas vrai, le vrai peut n'être pas beau. Le beau est la splendeur de la forme, de la couleur, de l'équilibre. « Soyez vrais ! » dit-on parfois aux artistes. On oublie que l'art est une interprétation de la nature, non sa reproduction exacte ; autrement, le dernier mot de la peinture serait la photographie. Encore celle-ci n'est-elle pas tout à fait exacte, n'étant pas binoculaire ; pour avoir la vérité parfaite, il faut avoir recours au stéréoscope : et toute trace d'art disparaît.

Notre époque scientifique, cherchant la vérité, s'éloigne de l'art. Qui songerait, maintenant, à ciseler un canon comme au XVIIe siècle ? La beauté n'est plus qu'un luxe, elle a cessé d'être une nécessité.



Il est vrai que la Science marche vers une beauté supérieure par la connaissance de la Nature. Mais cette beauté-là, qui n'est encore qu'à son aurore, n'existe que pour une infime minorité. Les hommes la connaîtront-ils jamais ?

En revanche, ils ont eu, un moment, la beauté parfaite de l'art ; ils n'ont pas su la conserver. De cette beauté à jamais perdue subsistent les vénérables restes qui font d'Athènes un lieu saint, lequel est aux artistes ce qu'est La Mecque aux musulmans, Jérusalem aux juifs et aux chrétiens, Rome aux catholiques.

Ce lieu saint, je désespérais de le voir jamais, quand M. Nasos, directeur du Conservatoire d'Athènes, oubliant mon grand âge, eut l'idée de m'y appeler ; et grâce à lui, grâce au savant archéologue M. Sotiriadès, qui a bien voulu m'accompagner dans mes promenades archéologiques, je suis



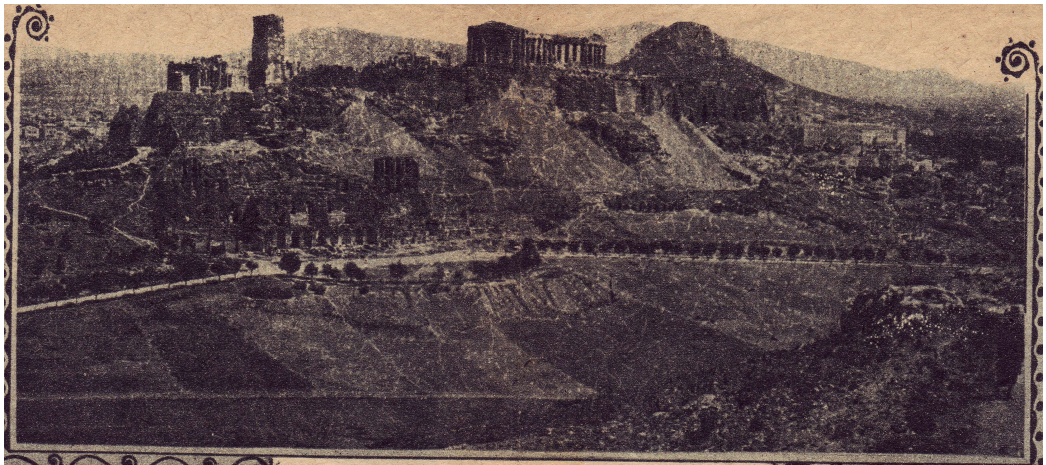
Aux Propylées.



Au Théâtre de Bacchus.

parti chargé de précieux souvenirs, avec la satisfaction du devoir accompli.

Et je reviens aussi pénétré de reconnaissance pour l'accueil que j'ai reçu des Athéniens. Cet accueil, les honneurs qui m'ont été rendus, ont tellement dépassé ce que j'étais en droit d'espérer, que je n'ose m'étendre sur ce sujet : les journaux en ont parlé, d'ailleurs. Mais ils n'ont pas dit les soins dont M. et Mme Nasos m'ont entouré, le banquet offert par les



L'Acropole d'Athènes.

artistes, le magnifique diplôme imprimé en or par lequel les auteurs dramatiques m'ont nommé membre d'honneur de leur Société. J'ai été reçu par le roi, j'ai causé plusieurs fois avec M. Venizelos...

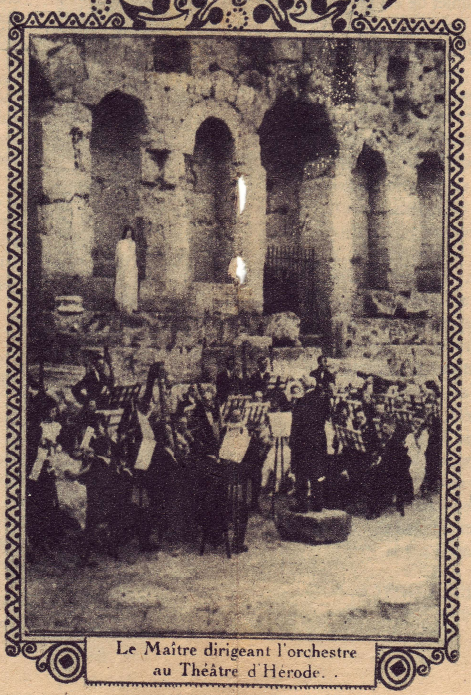
Enfin, j'ai eu, musicalement, les plus grandes satisfactions. Entre les mains de M. Marsick (neveu de l'artiste du même nom, que Paris a bien connu), l'orchestre fait des merveilles ; j'ai eu l'honneur de le diriger moi-même dans une fête qui me fut donnée au théâtre d'Hérode Atticus, au pied de l'Acropole, fête pendant laquelle M. Politis, ministre des affaires étrangères, m'a conféré le grand cordon de l'Ordre du Sauveur devant une foule immense...

Ces marques de haute sympathie passaient par-dessus ma tête pour s'adresser, en réalité, à ma chère patrie. Que de fois, sur mon passage, on a crié : « Vive la France ! » Et c'est de cela surtout que je suis reconnaissant à l'illustre ville d'Athènes.

Que ne m'avait-on pas dit sur Athènes, ou plutôt contre Athènes ! En dehors de ses antiquités célèbres, on me l'avait dépeinte comme une ville sans charme, où l'on ne voyait ni un arbre, ni un automobile, où les constructions modernes étaient sans intérêt. J'y ai vu des automobiles en abondance, de longues rues bordées d'arbres, des jardins publics, d'innombrables jardins privés ; le Musée des



M. Camille Saint-Saëns
au Théâtre de Bacchus.



Le Maître dirigeant l'orchestre
au Théâtre d'Hérode.

Antiques, inestimable trésor d'archéologie ; l'Ecole Polytechnique, où se trouve un précieux musée de tableaux anciens et modernes ; l'Université, — autant de palais du style grec le plus pur, taillés dans l'éblouissant marbre du Pentélique, ravissement pour les yeux...

Mais il est une foule de gens que l'amour du *pittoresque*, fils de la *peinture* (*pittura*) égare complètement ; ce qui ne se prête pas au pinceau leur semble laid. Il leur faut la marque et l'injure du temps ; au temple sortant des mains de l'architecte et du sculpteur, ils préfèrent la ruine ; le torse gagne à perdre sa tête, ses bras et ses jambes. Un sculpteur fameux n'a-t-il pas encouragé cette aberration en livrant au public des statues mutilées dès leur naissance ?

Eh bien ! il faut oser le dire : le vrai sentiment de l'art n'est pas là. Bien qu'elle porte à la rêverie, malgré son charme spécial qu'on ne saurait nier, alors même que, grâce à un climat privilégié, elle échappe à l'affreuse noirceur et revêt une patine finement dorée, la ruine n'est pas un embellissement. Dans la blancheur lumineuse du marbre, dans la fraîcheur des peintures, éclate la vraie beauté : et si la vue des ruines doit nous inspirer un sentiment profond, c'est celui d'un regret inconsolable, d'une inguérissable douleur à la vue de tant de merveilles, seuls vrais titres de gloires de l'Humanité, qu'elle

s'est acharnée à détruire, qu'elle s'acharne à détruire encore, maintenant que l'ère des destructions semblait close à jamais, grâce à l'influence bienfaisante du progrès. Ah ! le progrès ! quel mot décevant !

Progrès veut dire *marche*. Rien n'est immobile, et l'Humanité marche comme tout au monde ; mais, suivant la direction qu'elle prend, elle marche vers l'amélioration ou vers la dégénérescence ; et l'on attribue toujours au mot progrès un sens optimiste.

Victor Hugo, qui était, cependant, pour l'optimisme, a démontré qu'en



Aux Propylées.



Au Parthénon.

art le progrès était une illusion et que la richesse des moyens employés n'ajoutait rien à la beauté.

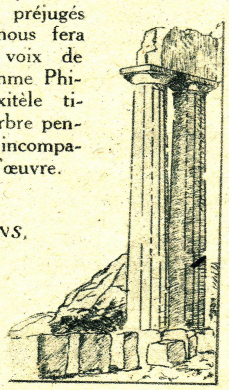
Aussi ne saurais-je encourager les prétendus progrès de la musique à notre époque. On a multiplié les instruments, on a élargi les règles, on a abusé de leur élasticité jusqu'à la rupture, on a découvert des jouissances nouvelles, mais au prix de quelles fatigues, imposées aux exécutants et même aux auditeurs ! Cette surexcitation, ce surmenage, sont-ils préférables à la pureté de la forme, dont la Grèce antique nous a donné, dans d'autres arts, la suprême expression ?

Cet enseignement, qu'ils ont sous les yeux, ne m'a pas semblé profiter beaucoup aux jeunes compositeurs hellènes. Comme ceux de toute l'Europe et de l'Amérique, ils sont en proie à l'anarchie musicale ; plus de règles, plus de frein ; les dissonances se résolvent, ou plutôt se dissolvent les unes sur les autres, sans souci de la tonalité ; d'idées mélodiques, il ne saurait être question...

Pendant tout le XVIe siècle, d'un bout à l'autre de l'Europe, les musiciens sérieux ont dédaigné la mélodie ; mais, alors, la musique était soumise à des règles sévères, élaborées pour sortir de la *diaphonie*, qu'on appellerait plutôt cacophonie, par laquelle avait commencé la musique à plusieurs parties. Aussi cette musique, dite *palestrinienne*, a-t-elle, malgré tout, une grande beauté. Mais le public, ne pouvant se passer de mélodie, allait la chercher dans les chansons et les airs de danse. Un fait analogue se passe de nos jours : après avoir applaudi, par snobisme, de la musique à laquelle il ne comprend rien, le public se rue à l'opérette, qui n'a jamais eu tant de succès ; que dis-je ! à la *Revue*, naguère réservée à la fin de l'année, et qui, maintenant, envahit les douze mois, réduisant la musique à sa plus vulgaire expression, le chant à des couplets dont les paroles plus ou moins satiriques font tout l'attrait.

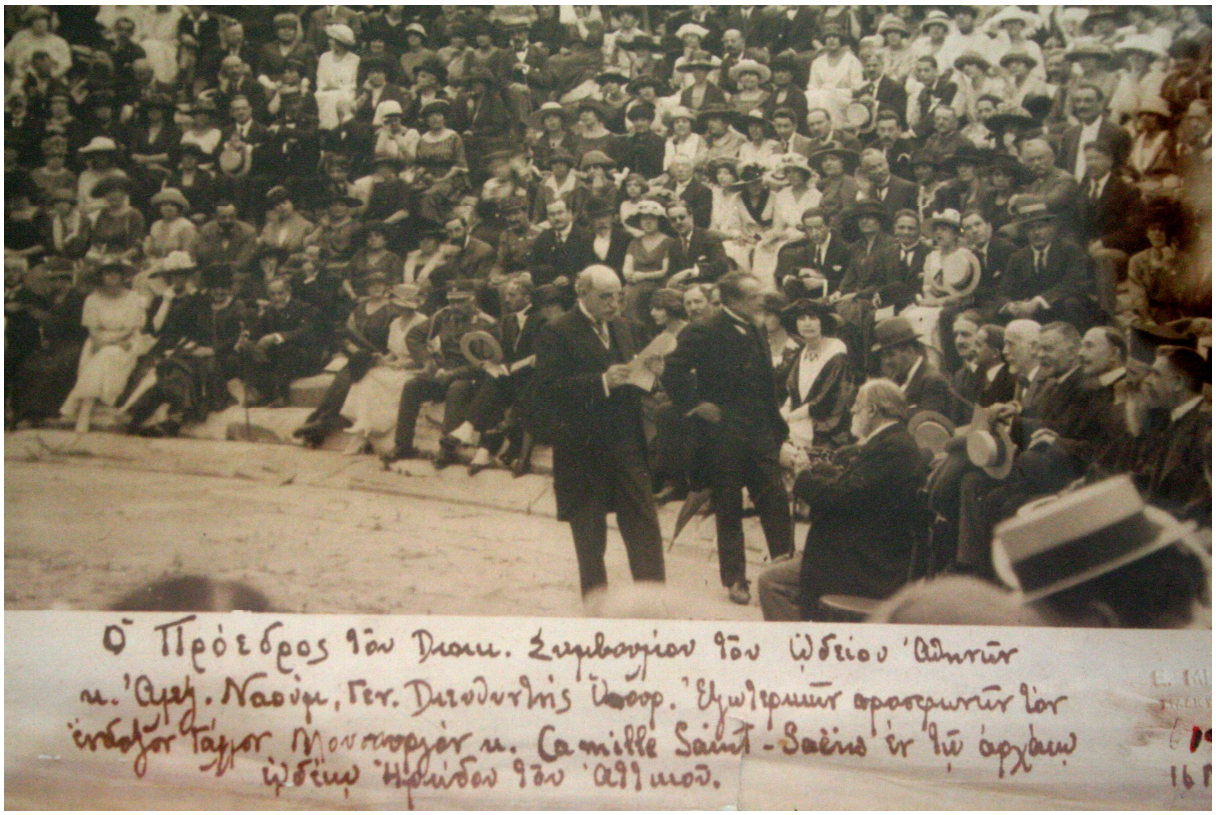
Et, cependant, au dire des musiciens qui l'ont connue il y a peu d'années encore, Athènes a fait en musique de grands progrès. J'ai eu la joie d'y entendre plusieurs de mes œuvres admirablement exécutées, notamment *La Suite Algérienne*, dont le finale, sous la baguette de M. Marsick, fut enlevé avec une verve et un éclat prodigieux qui n'excluaient pas la perfection. Les chanteurs, les cantatrices ne manquent pas. Vienne donc l'artiste qui, dédaigneux des préjugés à la mode, nous fera entendre la voix de l'Hellade, comme Phidias et Praxitèle tiraient du marbre pentélique leurs incomparables chefs-d'œuvre.

CAMILLE SAINT-SAËNS,
de l'Institut.



75

[75] Album « presse » Archives Marsick. Outre cet article, de nombreux articles des journaux athéniens relatent l'événement.



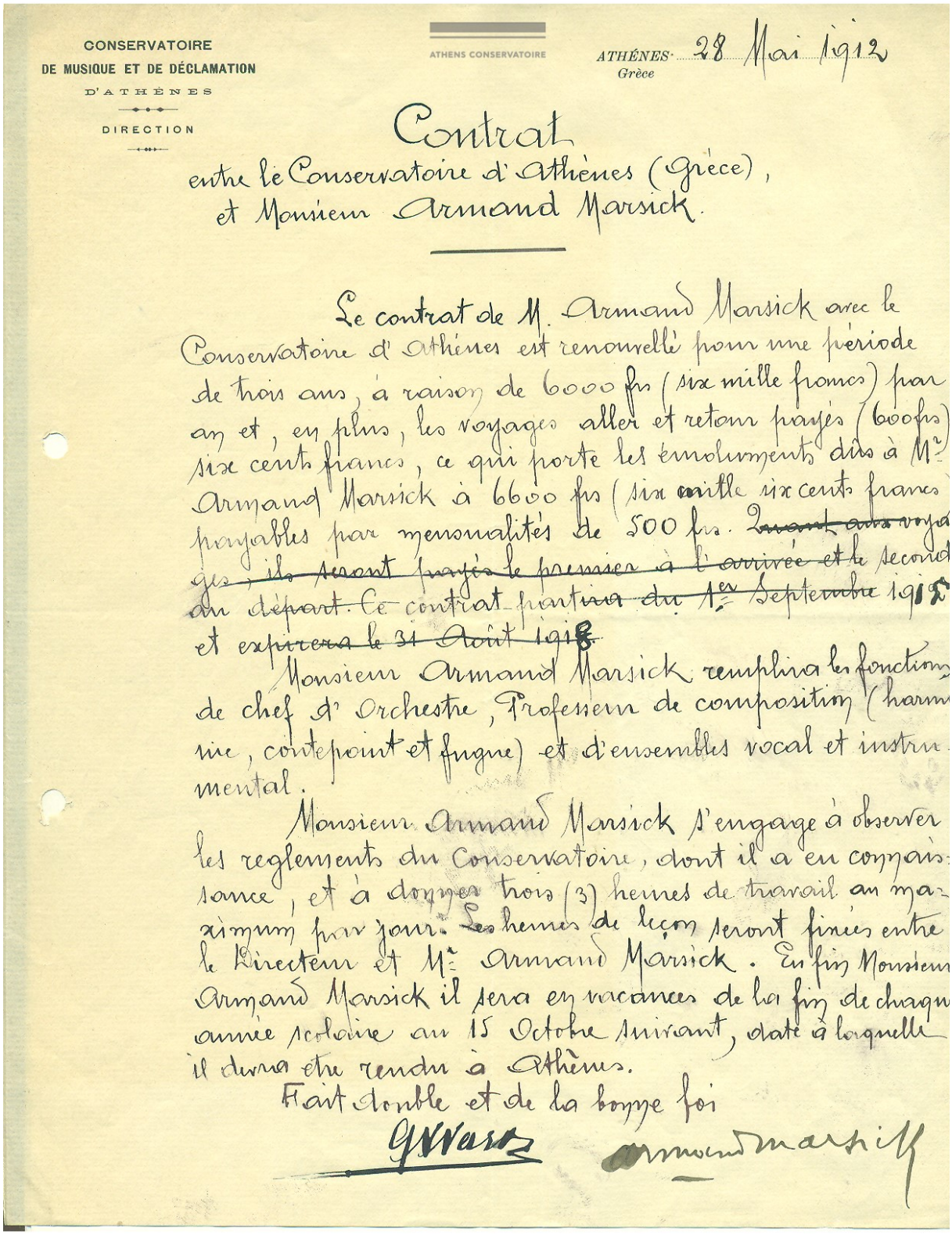
Cette photo se trouve accrochée dans le bureau de M. Aris Garoufalis. (Photo Thierry Marsick)



La photo ci-dessus nous montre Saint-Saëns et Nasos mais aussi, de dos, à gauche, A.Marsick. Photo Thierry Marsick.

Signalons aussi qu'en 1919, i ; a repris son violon et sera second violon du quatuor à cordes de Georges Likoudi.

Le Conservatoire.



CONSERVATOIRE
DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION
D'ATHÈNES
DIRECTION

ATHENS CONSERVATOIRE

ATHÉNES 28 Mai 1912
Grèce

Contrat
entre le Conservatoire d'Athènes (Grèce),
et Monsieur Armand Marsick.

Le contrat de M. Armand Marsick avec le Conservatoire d'Athènes est renouvellé pour une période de trois ans, à raison de 6000 frs (six mille francs) par an et, en plus, les voyages aller et retour payés (600 frs) six cents francs, ce qui porte les émoluments dûs à Mr Armand Marsick à 6600 frs (six ~~mille~~ six cents francs) payables par mensualités de 500 frs. ~~Les voyages, ils seront payés le premier à l'arrivée et le second au départ. Ce contrat prendra du 1er Septembre 1912~~ et expirera le 31 Août 1915.

Monsieur Armand Marsick remplira les fonctions de chef d'Orchestre, Professeur de composition (harmonie, contrepoint et fugue) et d'ensembles vocal et instrumental.

Monsieur Armand Marsick s'engage à observer les reglements du Conservatoire, dont il a eu connaissance, et à donner trois (3) heures de travail au maximum par jour. Les heures de leçon seront fixées entre le Directeur et Mr Armand Marsick. En fin Monsieur Armand Marsick il sera en vacances de la fin de chaque année scolaire au 15 Octobre suivant, date à laquelle il devra être rendu à Athènes.

Fait double et de la bonne foi

G Nazos

armand marsick

Un des contrats annuels signé par le directeur du conservatoire Georges Nazos et Armand Marsick (Archives Odeion)

Ce chapitre des activités d'Armand Marsick a déjà été évoqué, tant il nous a paru difficile de ne pas y faire référence dans les pages qui précèdent.



L'ancien conservatoire où œuvra A. Marsick Photo Jacques Marsick

Le Conservatoire a été fondé par L'Association Musicale et Dramatique créée en juillet 1871. Le décret royal est signé par le roi Georges 1er la même année. Les débuts sont difficiles. Il faut attendre 1891 et la nomination de Georges Nazos pour qu'enfin soient posées les bases d'un conservatoire digne de ce nom. L'action d'Armand Marsick achèvera l'entreprise.
En effet, Armand Marsick va laisser le souvenir d'un remarquable organisateur et professeur. Encore aujourd'hui, c'est cela qui reste de son action à Athènes.
Dès 1910, il fera adopter le « Cours de Composition » de Vincent d'Indy dans la classe de composition du Conservatoire. (Voir pages suivantes la belle lettre de d'Indy à Armand Marsick). Il ne sera que tardivement « éphore », directeur, des études théoriques des classes du conservatoire, alors qu'en 1913 il fera un long voyage d'étude dans les conservatoires de Cologne, de Mayence, d'Italie, de Paris et de Belgique pour réformer complètement l'enseignement des études théoriques du conservatoire.
Au sujet de son rôle au conservatoire, il faut revenir sur son parcours à la lumière de précisions obtenues lors de notre rencontre avec M. Xanthoudakis au conservatoire entre le 29 octobre et le 7 novembre 2018. Ce n'est qu'en 1919 qu'il sera nommé « éphore » terme qui a prêté à confusion très souvent. En effet, A. Marsick a assumé la direction des études théoriques mais il n'a pas été directeur du conservatoire. Certes son rôle a été essentiel dans la transformation de celui-ci, mais, et c'est déjà considérable, cela s'arrête là. Cette expérience sera cependant très utile lorsqu'il postulera à la fonction de directeur du conservatoire de Bilbao.
En effet, à côté de ses activités premières de chef d'orchestre, il est nommé dès fin 1908 professeur de violon, d'harmonie, de contrepoint et de fugue puis de composition. La direction de l'orchestre l'oblige cependant à abandonner très vite la classe de violon. C'est bien donc sur les études théoriques qu'il va concentrer tous ses efforts. Surtout en adoptant le Traité de Composition de Vincent d'Indy qui sera utilisé jusque dans les années 1960.

SCHOLA CANTORVM
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE MUSIQUE
Société Anonyme au Capital de 43.500 Francs

269, RUE ST-JACQUES, 269

DIRECTION

Paris, le 6 Avril 1910

Monsieur

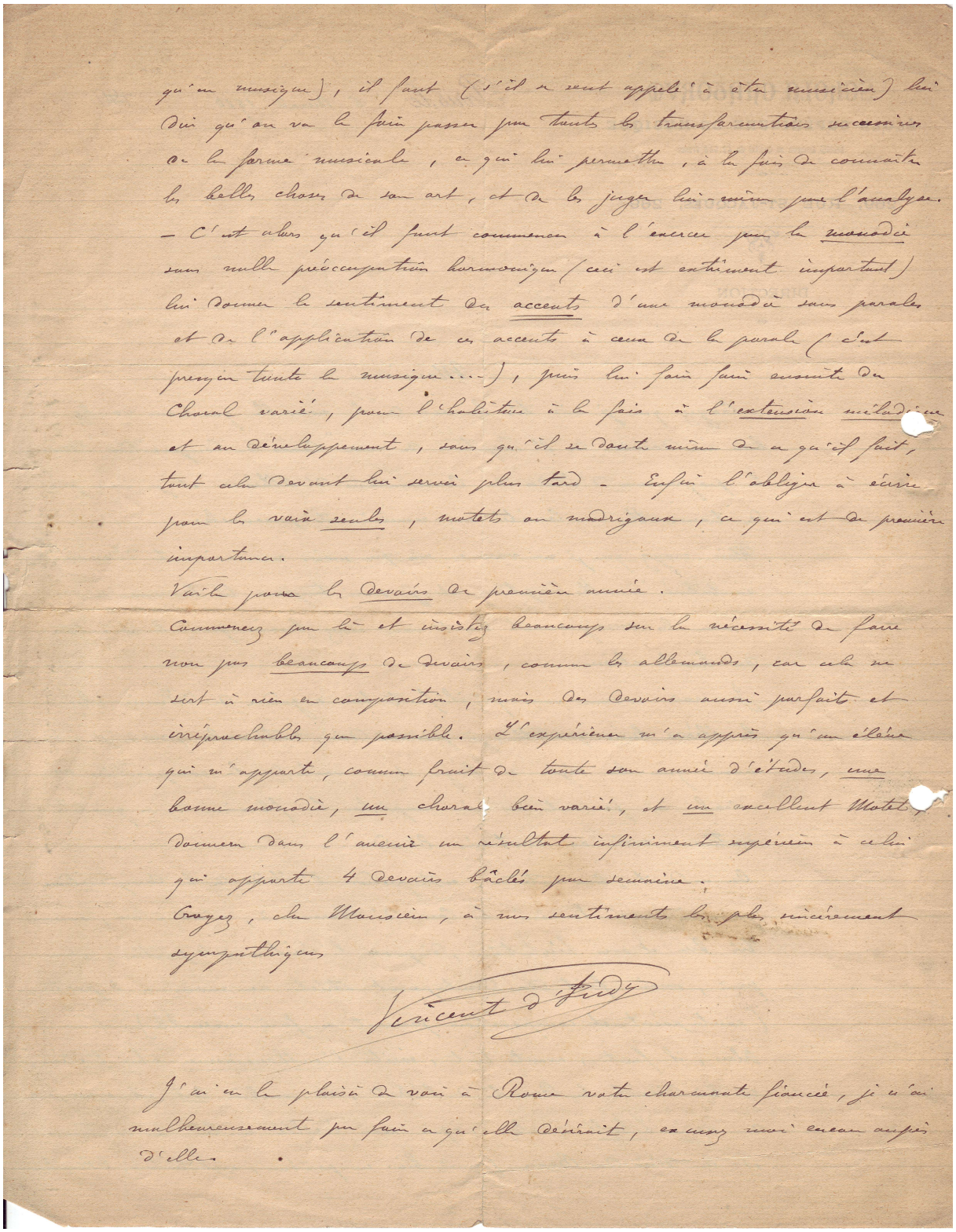
Croyez que je suis très heureux de la nouvelle que vous voulez bien me donner de l'adoption de mon "Cours de Composition" dans les programmes d'études du Conservatoire d'Athènes et je vous prie de transmettre au Comité mes remerciements personnels.

Mais croyez que je ne vous en suis pas moins reconnaissant d'avoir contribué à cette adoption et je serai toujours très heureux de vous donner les renseignements dont vous aurez besoin pour la Direction des hautes classes.

Je crois comme vous qu'il faut bien se garder de détruire chez les élèves leurs qualités, je pourrais dire, nationales, mais je crois aussi que les règles si larges et si vastes, de la composition musicale ne peuvent en rien empêcher la floraison de ces qualités natives, mais au contraire l'aider.

On me dit, bien entendu, entreprendre l'étude de la Composition qu'après avoir terminé le Cours d'Harmonie, c'est à dire, savoir très bien et sans hésitation, disposer l'écriture à 4 parties, et puis, avoir fait du Contrepoint strict au moins à 3 parties (contrepoint et composition peuvent se faire ensemble)

Alors, il faut, avant tout, exciter l'enthousiasme chez l'élève, en lui disant la Beauté de l'Art, et combien Art est synonyme de vraie Liberté; alors, après avoir éveillé en lui le sentiment et le désir du Beau (aussi bien en peinture, architecture, littérature



qu'en musique), il faut (s'il a veut appelé à être musicien) lui dire qu'on va le faire passer par toutes les transparentes successives de la forme musicale, ce qui lui permettra, à la fois de connaître les belles choses de son art, et de les juger lui-même pour l'analyse. — C'est alors qu'il faut commencer à l'exercer par la monodie sans nulle préoccupation harmonique (ceci est entièrement important) lui donner le sentiment des accents d'une monodie sans paroles et de l'application de ces accents à ceux de la parole (c'est presque toute la musique....), puis lui faire faire ensuite du Choral varié, pour l'habituer à la fois à l'extension mélodique et au développement, sans qu'il se doute même de ce qu'il fait, tout cela devant lui servir plus tard. Enfin l'obliger à écrire pour les voix seules, motets ou madrigaux, ce qui est de première importance.

Voilà pour les devoirs de première année.

Commencez par là et insistez beaucoup sur la nécessité de faire non pas beaucoup de devoirs, comme les allemands, car cela ne sert à rien en composition, mais des devoirs aussi parfaits et irréprochables que possible. L'expérience m'a appris qu'un élève qui m'apporte, comme fruit de toute son année d'études, une bonne monodie, un choral bien varié, et un excellent Motet, donnera dans l'avenir un résultat infiniment supérieur à celui qui apporte 4 devoirs bâclés par semaine.

Croyez, cher Musicien, à mes sentiments les plus sincèrement sympathiques

Vincent d'Indy

J'ai eu le plaisir de voir à Rome votre charmante fiancée, je n'ai malheureusement pas fait ce qu'elle désirait, en vous mais encore auprès d'elle.

Lettre de Vincent d'Indy à Armand Marsick du 6 avril 1910.

Page suivante sa transcription.

Paris le 6 avril 1910

Monsieur,
Croyez que je suis très heureux de la nouvelle que vous voulez bien me donner de l'adoption de mon « Cours de composition »dans les programmes d'études du Conservatoire d'Athènes et je vous prie de transmettre au Comité mes remerciements personnels ;
Mais croyez que je ne vous en suis pas moins reconnaissant d'avoir contribué à cette adoption et je serai toujours très heureux de vous donner les renseignements dont vous aurez besoin pour la Direction des hautes classes.
Je crois comme vous qu'il faut bien se garder de détruire chez les élèves leurs qualités, je pourrais dire, nationales, mais je crois aussi que les règles si larges et si vastes, de la composition musicale ne peuvent en rien empêcher la floraison de ces qualités natives , mais au contraire l'aider.
On ne doit, bien entendu, entreprendre l'étude de la composition qu'après avoir terminé le Cours d'Harmonie, c'est-à-dire, savoir très bien et sans hésitation, disposer l'écriture en 4 parties, et puis avoir fait du Contrepoint strict au moins en 3 parties (Contrepoint et composition peuvent se faire ensemble).
Alors, il faut, avant tout, exciter l'enthousiasme chez l'élève, en lui disant la beauté de l'Art, et combien Art est synonyme de vraie Liberté ; alors, après avoir éveillé en lui le sentiment et le désir du Beau (aussi bien en peinture, architecture, littérature qu'en musique, il faut (s'il se sent appelé à être musicien) lui dire qu'on va le faire passer par toutes les transformations successives de la forme musicale, ce qui lui permettra, à la fois de connaître les belles choses de son art, et de les juger lui-même pour l'analyse.
- C'est alors commencer à l'exercer pour la monodie sans nulle préoccupation harmonique (ceci est extrêmement important) lui donner le sentiment des accents d'une monodie sans paroles et de l'application de ces accents à ceux de la parole (c'est presque toute la musique…), puis lui faire faire ensuite du Choral varié, pour l'habituer à la fois à l'extension mélodique et au développement, sans qu'il se doute même de ce qu'il fait, tout cela devant lui servir plus tard. Enfin l'obliger à écrire pour les voix seules, motets ou madrigaux, ce qui est de première importance.
Voilà pour les devoirs de première année.
Commencez par là et insistez beaucoup sur la nécessité de faire non pas beaucoup de devoirs, comme les allemands, car cela ne sert à rien en composition, mais des devoirs aussi parfaits et irréprochables que possible. L'expérience m'a appris qu'un élève qui m'apporte, comme fruit de toute son année, une bonne monodie, un choral bien varié, et un excellent motet, donnera dans l'année un résultat infiniment supérieur à celui qui apporte 4 devoirs bâclés par semaine.
Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les plus sincèrement sympathiques

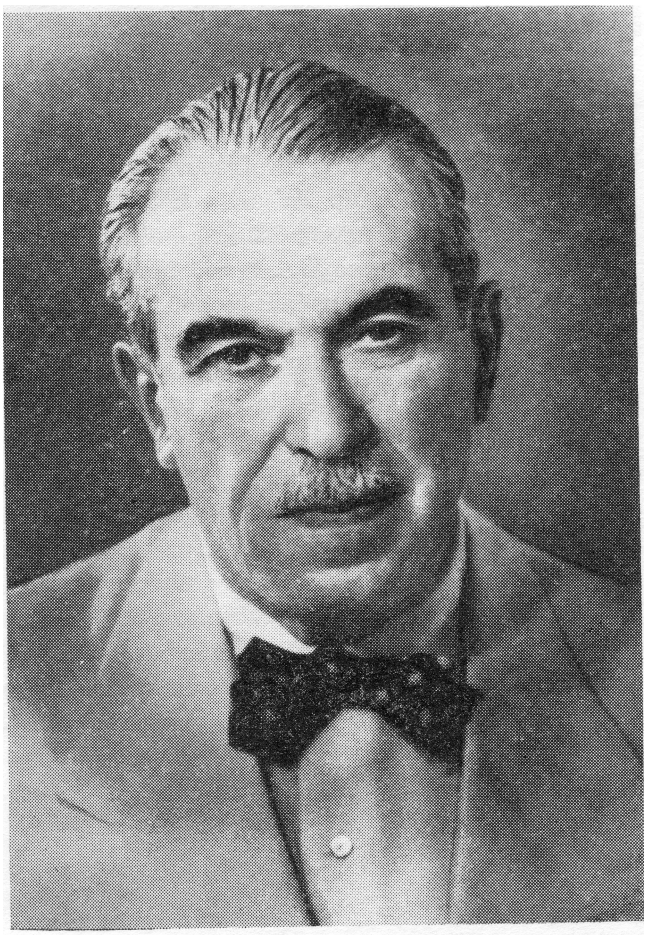
Vincent d'Indy

J'ai eu le plaisir de voir à Rome votre charmante fiancée, je n'ai malheureusement pu faire ce qu'elle désirait, excusez-moi auprès d'elle.

En fait, cette adoption sera capitale pour le conservatoire. En tout cas c'est bien sur cela qu'a insisté Monsieur Xanthoudakis, lui aussi compositeur.
Mais il souligna aussi l'originalité à l'époque de la classe de la direction d'orchestre qui n'existait pas encore à Paris et à Berlin. C'est donc bien pour ces raisons en même temps que pour l'organisation et le développement de l'orchestre du conservatoire qu'Armand Marsick est célébré.

Philoctète Oeconomidès, son ancien élève qui sera directeur du Conservatoire de 1935 à 1939, lui dit dans une très belle lettre du 19 février 1938 tout ce qu'il représente à ses yeux :
« Les treize années de votre travail artistique à Athènes à une époque où tout était encore à créer, ont eu comme résultat de vous donner la joie de conduire notre orchestre, devant une salle comble d'un public qui a pu apprécier votre grand art. (*Allusion au concert de 1938 donné par A .Marsick à Athènes).*
Quant à moi, je n'oublierai jamais que c'est en grande partie grâce à votre talent pédagogique que je dois ma formation musicale et qui, par ce fait, me donne aujourd'hui la joie d'être à la tête du premier établissement musical du pays.
Cet établissement vous doit aussi toutes les savantes réformes des classes de solfège, d'harmonie et de contrepoint et le poste d'éphore (directeur) des classes théoriques que vous avez occupé pendant douze ans (*nb : trois ans en fait, de 1919 à 1922*) nous a fait apprécier non seulement le grand artiste, mais aussi le grand administrateur que vous êtes. »
Un grand sentiment de reconnaissance anime aussi, vous le savez, la pléiade de vos élèves hellènes qui, comme notre éminent Mitropoulos, ont eu le privilège rare de recevoir de vous les bases solides de cette belle école belge. »

Ce vibrant hommage donne la mesure de ce que fut pour les Grecs l'action d'A.Marsick.



Φιλοκήτης Οίκονομίδης – Philoctète Oeconomidès

Le plus connu de ses élèves est Dimitri Mitropoulos, appelé affectueusement Mitraki. Mitropoulos doit à son maître la base de sa formation musicale, certes, mais aussi l'affection toute particulière qu'ont eue nos grands-parents pour ce musicien dont ils avaient reconnu tout de suite le talent. Né le 18 février 1896 (calendrier julien) à Athènes, il entre au conservatoire en 1910. Il a 14 ans. En 1913, il accompagne nos grands-parents dans leur tournée européenne et vit l'intimité de la famille. A Paris, il lie amitié avec Charles Kloster et s'intéresse au spiritisme tout en se posant beaucoup de questions sur les religions, Dieu etc. Bientôt, notre grand-père va lui confier la direction de ses œuvres avec l'orchestre du conservatoire et notre grand-père créera ses premières œuvres. Mitropoulos, après le départ de nos grands-parents, dirigera l'Orchestre Symphonique avant de partir pour les Etats-Unis où il fera une grande carrière de chef d'orchestre, à Minneapolis d'abord puis à New-York où il formera Léonard Bernstein lequel lui succédera après son décès à Milan le 2 novembre 1960. Mais si les relations restent affectueuses entre lui et Armand Marsick jusqu'à la guerre, elles se détérioreront peu après la paix revenue. Venu diriger un concert (ou plusieurs ?) à Bruxelles, il n'avait donné aucun signe à nos grands-parents. Notre grand-père lui en a voulu à mort et son nom était banni ! Mais un jour de 1956, un couple de journalistes américains, Louis et Elisabeth Stanley, de Brooklyn, qui faisait tout une tournée en Grèce puis en Belgique pour écrire une biographie de Mitropoulos, arrivent un beau jour chez nous, à Familleureux, au sud de Bruxelles. Ils étaient allés chez eux rue des Boers mais ne les y avaient pas trouvés. Une voisine, (Madame Postma !) leur dit qu'ils étaient chez nous pour un de ces week-ends que nous aimions tant, nous les petits-enfants. « Je ne veux pas les voir !» hurle mon grand-père ! Notre père fait néanmoins entrer le couple au salon. Tractations, diplomatie, apaisement de l'humeur volcanique de notre grand-père qui arrive les sourcils en accent circonflexe, les yeux sombres et la mine entre colère et peine non dissimulée… Les Stanley sont heureusement charmants. Lui était très grand et mince, elle petite et boulotte ! Et la discussion s'engage… Maman m'envoie daredare acheter un rôti chez le boucher… et tout s'apaise enfin autour d'un repas improvisé… ! Voilà pour mes souvenirs de l'épisode Stanley/Mitropoulos. Par la suite, ceux-ci resteront fidèles à nos grands-parents et à nos parents. Que sont-ildevenus par la suite ? Mystère !



Louis et Elisabeth Stanley

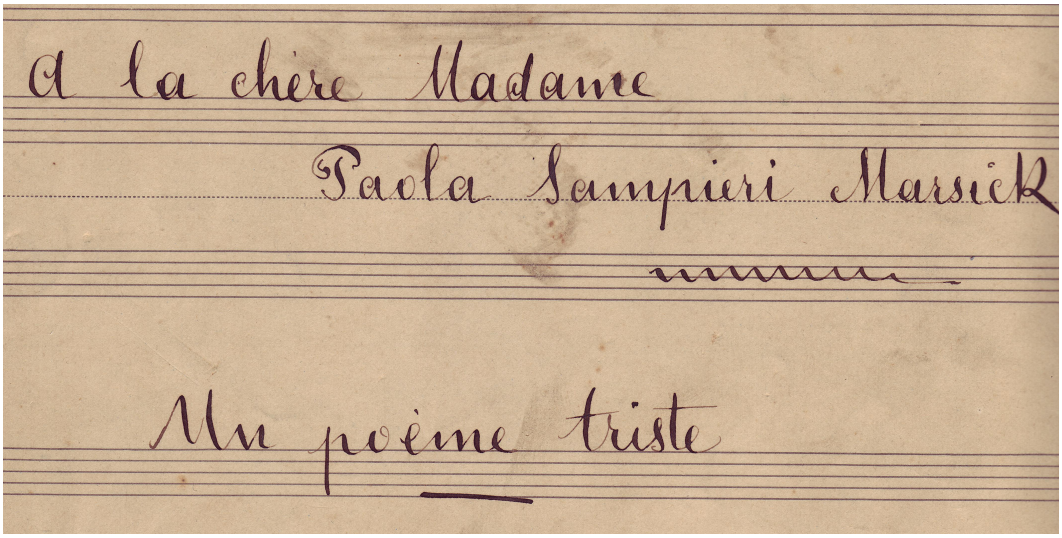


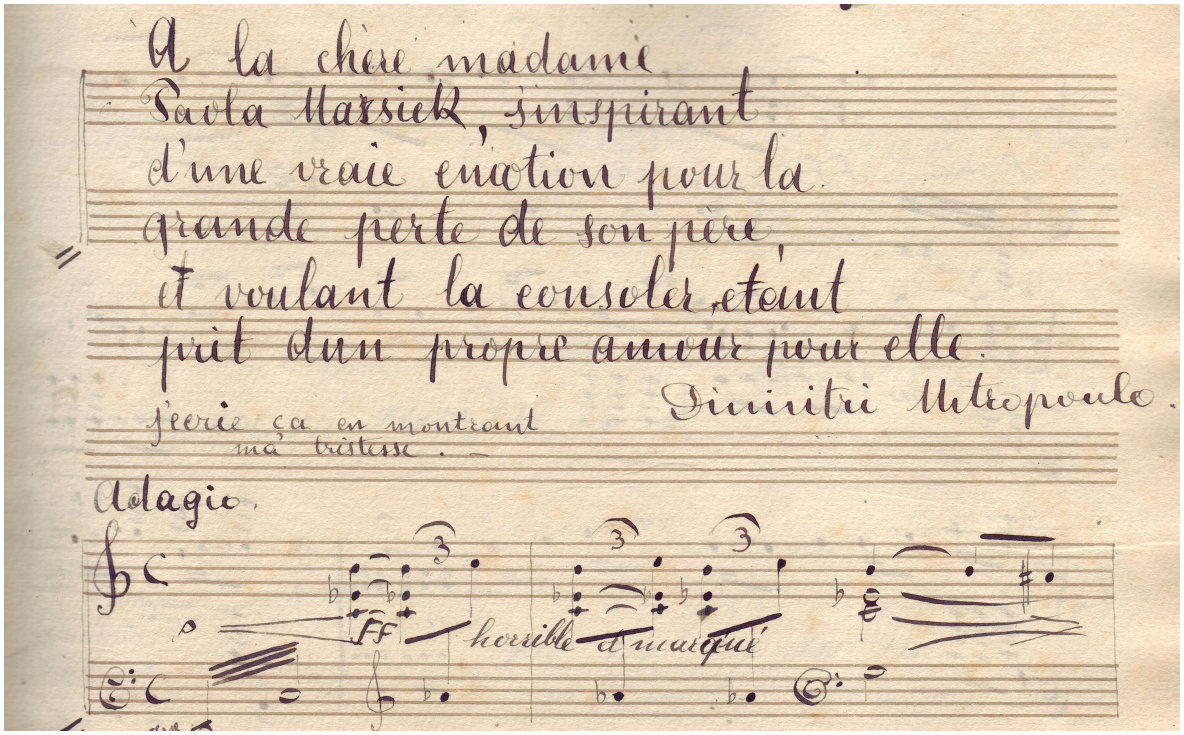
Nikolaos GYZIS : « Harmonie » (1904-1909) Ce tableau a été peint pour le Conservatoire par Gyzis. Il est toujours accroché, bien en vue, derrière le bureau du Directeur du Conservatoire.

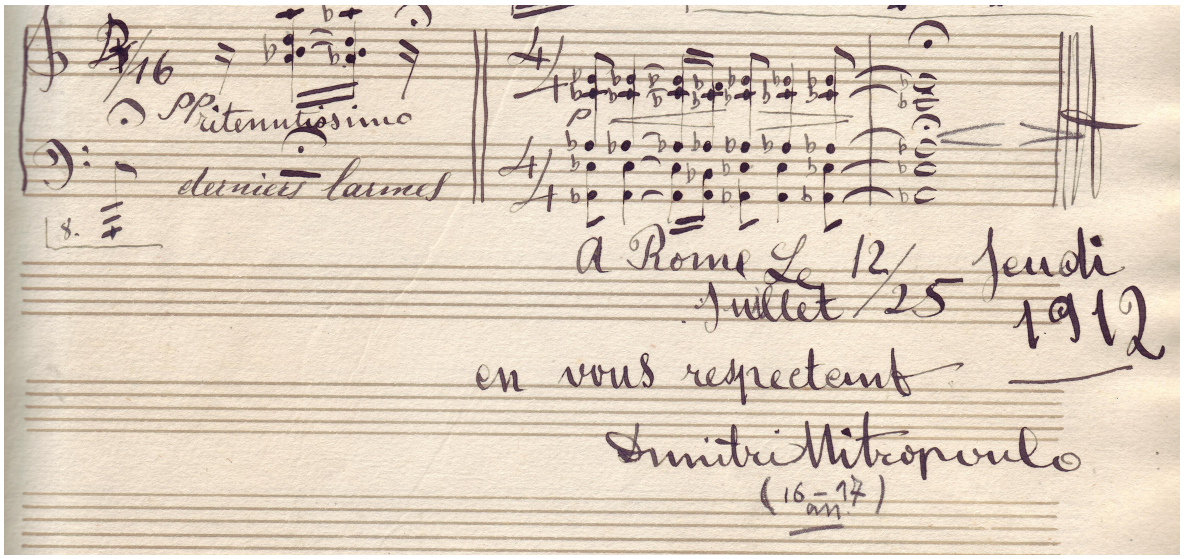
Après Mitropoulos, citons aussi Georges Sklavos qui sera son plus fidèle ami ainsi que de notre père Paul-Louis pour lequel il avait beaucoup d'affection…
Sklavos était le bibliothécaire du Conservatoire quand A.Marsick arrive au conservatoire. Il avait tout juste 20 ans. Né à Vraïla en Roumanie en 1888, il va suivre les cours du Conservatoire, en particulier ceux de Marsick, puis il y deviendra lui-même professeur. Il a composé des drames lyriques (*Lestenitsa*, en 1923, *Cassiani* entre 1929 et 1936 *le Lis sur le rivage* (1942-1955), des œuvres pour orchestre ; *L'aigl*e, poème symphonique (1922), *Fantaisie crétoise* (1922), *Suite arcadienne*(1923), *Noces dans l'île* ; de la musique de scène, etc. Contrairement à Mitropoulos, Georges Sklavos sera d'une remarquable fidélité tant à son professeur qu'à notre père. Il nous reste quelques lettres de lui avec une pensée amusante pour son petit Paul-Louis où il lui recommande de ne pas manger trop de bonbons ! et un petit livre de photos d'Athènes dédicacé « Souvenir d'Athènes au petit Marsikaki. G. Sklavos 10/14 février 1922 », pour son anniversaire peut-on supposer car Paul-Louis était né le 9 février 1916…
Nous aurons l'occasion de reparler de Sklavos.

Philoctète Oeconomidès est enfin un autre fidèle et deviendra directeur du Conservatoire. C'est lui qui recevra A.Marsick en janvier 1938 pour un concert de gala à Athènes.

Quant aux autres ils sont très nombreux. M. Aris Garoufalis en a retenu plusieurs qui ont les honneurs de l'Encyclopédie musicale déjà citée. Lounès Dimitrios Const., Kontis Alékos , Karalivanos Panagiotis ; Spiliotopoulos Aimilos ; Prokopiou Stavros ;

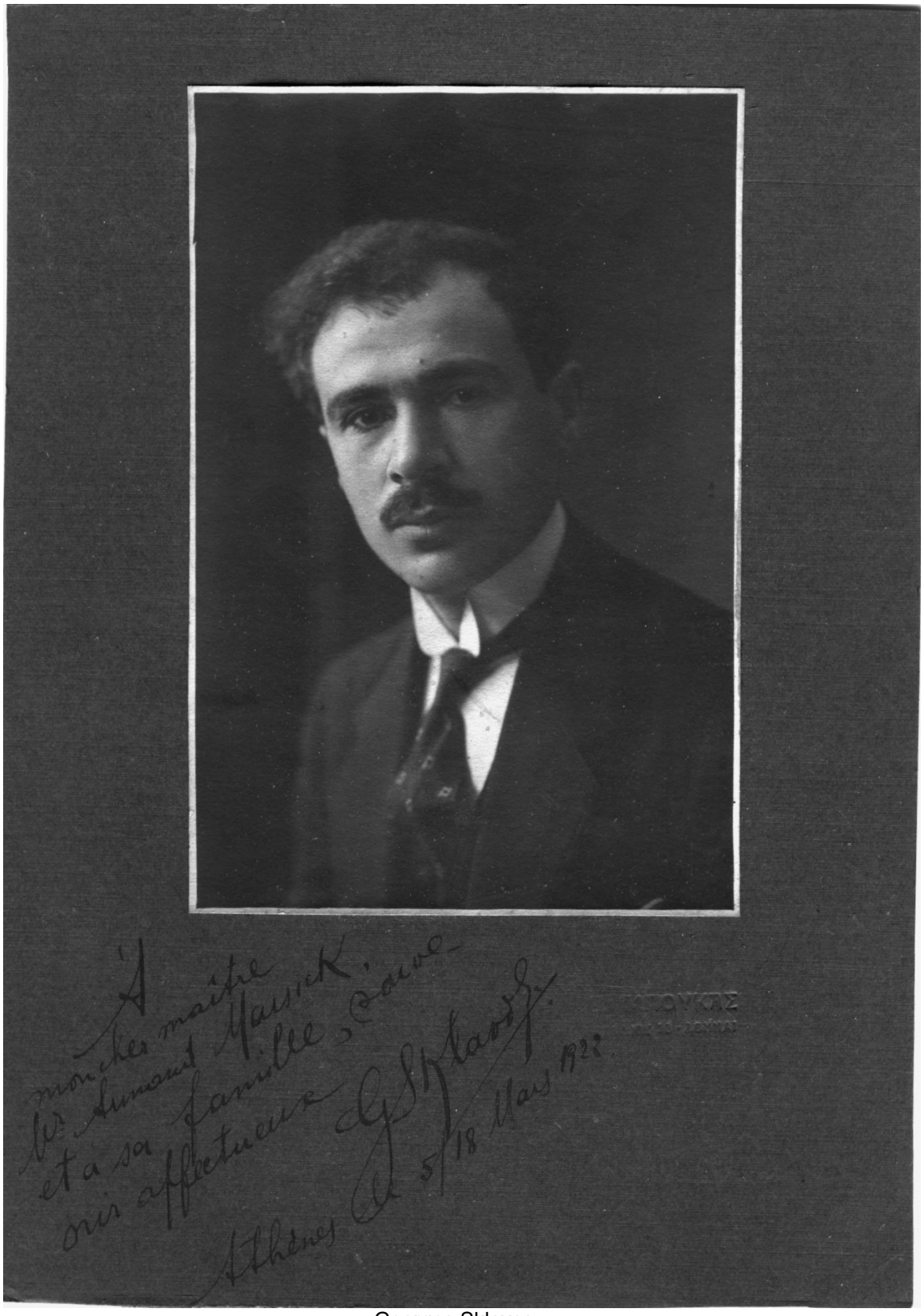






Dimitri Mitropoulos avait composé ce « Poème Triste » lors du décès de Francesco Sampieri, père de Paola Sampieri Marsick. Beau témoignage d'une réelle affection de Mitropoulos qui était de tous les événements familiaux des Marsick à Athènes. [76]
Ce Poème triste a été créé et enregistré en 2015 par Thodoros Tzovanakis.

[76] Partition manuscrite. Cinq pages plus la page de titre. Archives J. Marsick.



Georges Sklavos

Papadopoulos-Grecas Iosiph ; Papadimitriou Kôn/nos ; Xeleres Titos. On cite aussi dans un article consacré à Marsick dans cette même encyclopédie, T. Ksivellis, D.K. Dounis et bien d'autres…
Après la démission de Nazos en 1924, il faudra attendre de nouveau 1935 avec la nomination de Ph. Oeconomidès à sa tête pour que le Conservatoire reprenne vie.

.



En haut, la brochette qu'Armand portait en sautoir. De gauche à droite, officier de l'ordre de Léopold, Officier de l'ordre de la couronne de Belgique, Officier d'Académie et de l'Instruction Publique de France, Chevalier de la Couronne d'Italie, Officier de Georges 1er de Grèce, chevalier de l'Ordre Royal du Sauveur.

Toutes ces années passées à Athènes furent récompensées par plusieurs décorations. Il avait déjà reçu celle d'Officier d'Académie en France. A celle-ci s'ajoute celle d'Officier de l'Instruction publique décernée en 1912, celle Chevalier de l'Ordre Royal de la Couronne belge en décembre 1919, Chevalier de l'ordre Royal du Sauveur (Grèce) 1919, Chevalier de la Couronne d'Italie en 1921, et enfin, la plus prestigieuse, la croix d'or d'Officier de l'Ordre de Georges 1er, distinction rarement accordée
Un dernier mot sur les siens avant de clore ce chapitre. Plus particulièrement d'Edma Breton-Sampieri, sa belle-mère. Il la fera chanter à plusieurs occasions lorsqu'elle les rejoindra à Athènes après la mort de son mari, le marquis Francesco Sampieri en octobre 1912. Sans avoir totalement perdu la raison, elle avait eu des comportements… étranges à la fin de la vie de son vieillard de mari ! Chaque matin, enveloppée dans le drapeau italien, elle faisait sa prière au soleil sur un balcon de leur demeure… Douce lubie. Mais quand Francesco meurt, notre grand-mère attrapa le drapeau en question et en enveloppa le corps du grand patriote qu'avait été son père… petite ruse qui mit fin du même coup aux prières au soleil ! Francesco est enterré dans un caveau d'un cimetière de Rome. Le drapeau aussi !
Mais très vite elle va retrouver toute sa raison entourée de l'affection de sa fille et de son gendre qui l'aime beaucoup. Tous deux vibraient pour la musique et leur entente

Armand Marsick et la musique populaire grecque.

Outre la direction de l'orchestre symphonique du conservatoire, Armand Marsick va s'intéresser de très près à la musique populaire grecque. Dès son arrivée à Athènes il est saisi par la beauté des chants qu'il entend.
La série des articles « Impressions de Grèce » nous conte par le détail à quel point cette musique pénètre son âme.

«Pendant toute la période du Moyen Age et de la renaissance qui, pour nous, marqua une merveilleuse transition couronnée par le triomphe des Beaux-Arts, la Grèce produit peu ; douloureuse, elle attend avec ce fatalisme résigné qui est devenu le fond de sa nature… et cet état d'âme apparaît dans ses légendes, ses chansons, dans sa religion même qui la berce avec des prophètes de gloires futures, lointaines, certes, mais indubitables. Car pour ce peuple un siècle est à peine une minute de l'éternité ! Il faut avoir vécu longtemps avec ces âmes rudes, mais non dénuées de mysticité, avoir pu réussir à en provoquer l'expansion pour pouvoir les comprendre. Le Grec qui reste assis devant un café pendant des heures avec son éternelle cigarette à la bouche donne l'impression de l'inactivité morale et physique. Faites-le parler : il vous confiera les plaies de son âme et les visions qu'il voit défiler pendant ses longues contemplations… Le voilà qui désespère à tout jamais de son grand rêve national, vous dites-vous ? Allons donc ! Au moment où vous vous y attendez le moins, il finit sa plus noire tirade par un « Αλλά ό Θεός είναι μεγάλος » (Mais Dieu est grand), et ses yeux brillent alors d'une étrange et farouche lueur, car, tout en se rendent compte de son état actuel, la Grèce a conscience d'avoir donné au monde toute son antique beauté et elle tressaille avec une stupeur douloureuse toutes les fois que les événements de la vie politique obligent ceux qu'elle considère comme ses fils spirituels à s'imposer avec force. Oui, celui qui sait faire parler le Grec, depuis l'humble berger jusqu'au plus puissant, aura bien souvent l'occasion de connaître quelque chose d'intéressant, soit sur la politique (on sait que le Grec est

éminemment politicomane) (sic), soit sur les légendes du pays, ce qui vaut infiniment mieux… Ainsi en devisant un jour au Vieux Phalère où j'habitai longtemps, une paysanne me chanta une mélodie connue là-bas sous le nom de « Τοομπαόπουλον » (le jeune berger) et me dit avec un sentiment que je ne parviens pas à dépeindre, empreint tout à la fois de conviction, de naïveté et de terreur, une ballade funèbre connue sous le nom de « Ballade d'Arétie ». Je les transcrivis toutes deux et envoyai à mon ami Charles Kloster, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts et, de plus, poète et philosophe. De la chose incomplète que je lui avais envoyée, voici ce qu'il fit :

Ballade d'Arétie

Une mère avait dix enfants, dix trésors : neuf fils et une fille, fille unique.
Dans les ténèbres elle baignait ce corps blanc, et dans la lumière peignait ses cheveux noirs ; avec des rubans, la belle chevelure, chaque matin, chaque soir, étant nouée par la mère, la mère aux gentils trésors.

Un homme dehors au clair de lune
Un homme de Babylone
Est venu demander sa main.

Et les huit fils ont détourné la tête, les huit fils de l'étranger n'ont pas voulu.
Constantis, le plus jeune et le plus beau, Constantis seul a bien voulu.
O mère ! donne ma sœur Arétie à l'étranger.

Un homme au clair de lune etc.

-Parle-moi, frère Constantis, en vérité fidèlement réponds-moi.- Je vais à Babylone, à l'étranger : s'il y a chagrin ou joie, qui me le dira ? – S'il y a chagrin ou joie, sœur Arétie, j'irai seul à l'étranger te l'annoncer.

Un homme seul au clair de lune
Un homme de Babylone,
Est venu demander *ta* main.

L'ombre noire s'est dressée. –Pauvre mère, neuf des dix trésors dans l'ombre sont allés ! Elle pleure et s'arrache les cheveux. –Oh ! Petit Constantis, cher enfant, maintenant que tu es avec tes frères, Arétie exilée ne saura pas.

Un homme au clair de lune etc.

-Retourne ma mère, à notre maison, retourne vite, Arétie reviendra. – Et de son marbre Constantis fait un beau cheval et de sa terre une belle baguette. – Il donne au cheval un coup de houssine ; aussitôt à Babylone, à l'étranger le cheval dépose son frêle cavalier.

Un homme au clair de lune etc.

Sur une place, sous l'or des portiques, Arétie et sa noire chevelure dansaient. – Constantis, mon frère Constantis, en vérité réponds-moi fidèlement. « Allons, beau cheval, allons-nous en. »

Un homme au clair de lune etc.

Dis-moi, mon cher petit frère Constantis, s'il y a joie, je veux me faire belle ; s'il y a chagrin, je me ferai triste. – Arétie, ma chère sœur, tu es fort bien ainsi ; et le cheval sur place s'agenouille.- Devant le frère la sœur s'est assise : « Allons, beau cheval, allons à la maison. »

Une ombre, dehors au clair de lune,
Une ombre est venue *tendre la main*.

Ils allaient follement, les oiseaux chantaient. Ecoute, cher petit frère Constantis, ce que disent les oiseaux sur la route : « Hélas ! malheureuse fille ! c'est un mort qui passe et qui t'emmène. » Laisse chanter, laisse dire les oiseaux.

Une ombre, dehors au clair de lune,
Une ombre est venue *tendre la main.*

Au cheval un coup de houssine, hop ! A l'église, hop ! – Et les voici descendus. – Va, c'est notre vieille mère qui te veut, notre vieille mère aux cheveux blancs.

Une ombre est venue etc.

Arétie ! Reviens-tu de Babylone ? De l'étranger seule es-tu venue ? - C'est mon cher petit frère Constantis… -Arétie ! –Ma mère ! – Elles s'embrassent et meurent.

L'ombre, debout au clair de lune,
L'ombre a *refermé sa main.*

De ces ballades, légendes ou proverbes au style si étrangement évocatif (sic), la Grèce foisonne et un nombre considérable en a été traduit et publié dans plusieurs langues. Les littérateurs s'en inspirent largement, et il me paraît juste de citer des écrivains de valeur comme MM. Palamas, auteur d'une émouvante nouvelle, *la Mort du Pallikare*, Aspréas, Polémi, le savant Sotiriadès, Tsocopoulos, Camboroglou, l'érudit directeur de la Bibliothèque et Poriotis, auteur d'une *Rhodópis* absolument remarquable (*μαλλιαρος*) et qui par cela même a déchaîné des polémiques passionnées. Car le grec moderne n'est pas une langue faite, au point de vue purement littéraire, s'entend. Il y a de furieux partisans du grec ancien, de non moins furieux partisans d'une langue plus moderne, mais néanmoins très châtiée, et enfin le cortège important des partisans de la langue du peuple, que d'aucuns prétendent, sinon plus riche, au moins plus adéquate à l'esprit moderne. Fait curieux cette langue *malliaró* compte d'ardents défenseurs parmi les jeunes savants de l'Ecole française d'Athènes. De quel côté est la raison ? Je suis absolument incapable de l'indiquer, mais, à propos de ces polémiques, je me souviens *avoir vu les canons* sur la place de l'Université pour maîtriser les émeutes provoquées par la proposition de la Reine Olga de traduire et de désormais célébrer le culte dans la langue populaire. Ce ne fut pas possible, et, depuis la révolution militaire de 1909, je n'avais pas vu une telle agitation, tant il est vrai qu'il ne faut pas rendre compréhensibles les belles choses que le peuple ne comprend point. Du reste combien de catholiques trouvent sublime le latin parce qu'ils ne l'entendent pas !...[77] »

Nous approchions de la semaine sainte, et ma curiosité était vivement excitée par le récit qu'on m'avait fait de certaines coutumes auxquelles elles donnent lieu. Je dois à la vérité de dire que je ne fus pas désillusionné par le spectacle que m'offrit le Vendredi-Saint et que ces impressions furent plusieurs fois renouvelées. Aucun pays, je pense, m'offre l'émouvant tableau que l'on voit à Athènes le Vendredi-Saint, le μεγάλο παρασχευή. Dès la tombée de la nuit, les églises sonnent le glas funèbre. Peu à peu la foule, généralement silencieuse et recueillie, se rend dans les églises d'où elle ne ressortira que pour suivre le cercueil du Christ. Dans les rues, des tables couvertes de bougies de cire jaune se vident rapidement, car chacun tient à suivre la procession nocturne avec son cierge de deuil. Enfin le signal général est donné par l'église métropolitaine, et de toutes les églises de la ville part la bière du Christ, précédée d'une croix immense, auprès de laquelle se tiennent des enfants de chœur. Tenant les instruments du crucifiement, et suivie des musiques militaires exécutant des marches funèbres, cependant que les cloches sonnent lugubrement. A la procession de l'Eglise Métropolitaine, le Conseil des ministres, souvent au

[77] Les Grecs d'aujourd'hui parlent encore de cette polémique.

complet, suit immédiatement derrière le cercueil du Christ. Le peuple vient immédiatement après, tenant à la main les cierges allumés. Il faudrait une autre plume que la mienne pour décrire l'effet saisissant de ces multiples processions descendant des hauteurs de la ville pour parcourir les rues principales de leur paroisse respective. A ce moment Athènes prend l'aspect d'une ville de fantômes, d'une ville d'âmes errantes, d'une ville morte dans laquelle ressusciterait un cortège fantastique. Comme des larmes de feu, la lumière serpentante (sic) des cierges descend la colline du Licabeth[78], les coups de cloche se fondent avec la rumeur confuse de la marée humaine dont les visages, à la lueur des bougies, des becs de gaz et des globes électriques voilés de crêpe, apparaissent cadavériques. De temps à autre, il y a arrêt et le chœur qui suit le clergé fait alors entendre les paroles *« kyrie eleison »,* plusieurs fois répétées sur l'accord parfait de ré majeur, suivit d'un long point d'orgue avec *crescendo* et *diminuendo* sur l'accord de dominante qui se résoud (sic) sur l'accord précédent. On le voit, c'est tout ce qu'il y a de plus simple (les ténors chantent la tierce du ton principal, la septième de dominante et enfin de nouveau la tierce avec des voix généralement bien choisies, et cependant ces trois vieux accords dits dans un tel cadre m'ont ému profondément !

Dans tous les cas, ils étaient mieux ici que les marches funèbres européennes exécutées sans conviction par les musiques militaires qui m'ont toujours paru d'un affreux anachronisme. Conservant la tradition des païens qui associaient la mémoire des morts aux principales actions de la vie, les Grecs célèbrent aussi l' Έπιτάφιος dans les cimetières.

Celui d'Athènes est situé en pleine campagne et un peu sur la hauteur. La procession sort de l'église et entre dans le champ du repos éternel déjà illuminé par les cierges qui pleurent sur les tombes. Elle serpente parmi les allées principales, paraît et disparaît au milieu des chapelles et des monuments funéraires, et ses étincelles scintillantes et les chants funèbres du chœur, seule musique qui accompagne ce cortège, tout donne l'impression très forte d'au-delà… C'est fini : la procession sort pour rentrer dans l'église. A ce moment les feux de Bengale déchirent l'obscurité, ils brûlent nombreux, et jusqu'au fond de l'allée principale. Qui ne s'imaginera l'effet que peuvent produire dans ces lieux les tons changeants et violents d'un tel feu d'artifice ? Et dans tout cela rien d'effrayant, rien de lugubre : c'est l'empire des morts qui semble s'associer aux vivants pour célébrer le trépas de celui qui a proclamé l'existence de l'âme éternelle.

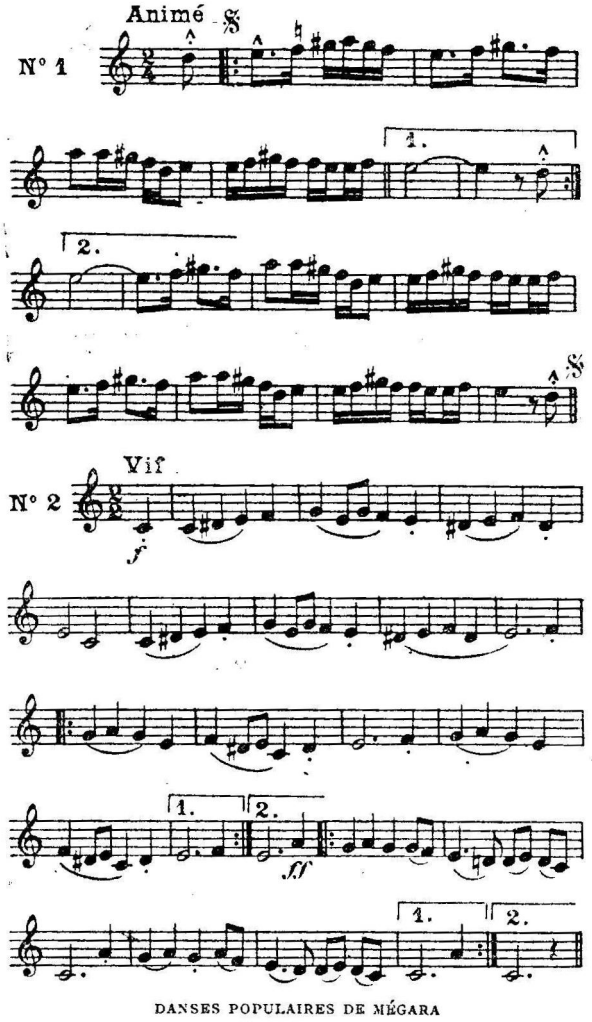
Samedi-Saint ! Comme toujours en Attique à cette époque de l'année, la nuit est sereine, douce, lumineuse et tendre. Allègrement, les régiments, au son des clairons, défilent et vont former la haie sur le parcours que suivront dans les carrosses de gala la famille royale et les membres du gouvernement. Grâce à un subterfuge imaginé par mon ami Sklavos, bibliothécaire du Conservatoire, nous passons au travers de la haie des soldats et arrivons en toute tranquillité sur la place de la cathédrale où une foule intense se presse, non seulement sur le parvis même, mais aux balcons, aux terrasses et jusque sur les toits de toutes les maisons avoisinantes. Devant l'église métropolitaine, une large estrade, recouverte de tapis rouges et décorée de plantes vertes, a été dressée : c'est là que le roi et les personnages officiels prennent place. Minuit approche. Peu à peu les cierges (de cire blanche cette fois) s'allument et forment comme une pluie de rubis dans la nuit limpide, imprégnant les gens et les choses d'un air de fête qui contraste

[78] Lycabette

singulièrement avec le même spectacle de la veille, tant il est vrai que nos impressions varient selon l'état d'âme du moment. Enfin, la lourde porte centrale de la grande église s'ouvre lentement et sans bruit. Le métropolite, revêtu de ses riches habits sacerdotaux, portant une tiare toute constellée de pierres précieuses et suivi de son clergé et du chœur, se dirige vers l'estrade. Là, saisissant un lourd évangile qu'il élève trois fois au-dessus de la tête, il s'écrie d'une voix de stentor : « Χριστὸς άνέδη » (Christ est ressuscité). Tous les assistants, le front découvert, répètent ce cri, en élevant les cierges au-dessus de leur tête, tandis que le chœur entonne des hymnes d'allégresse, que le canon tonne joyeusement et que les cloches sonnent à toute volée sur toute la ville. Chacun s'empresse vers chez soi en protégeant par mille protections le cierge allumé contre les coups de vent, car il doit arriver jusqu'à la maison où il achèvera de brûler devant l'icône… D'autres, plus impénitents, se précipitent vers les cafés, les restaurants où, après un jeûne austère de quarante jours, la traditionnelle soupe aux foies d'agneau, les œufs coloriés et le vin résiné semblent succulents !...

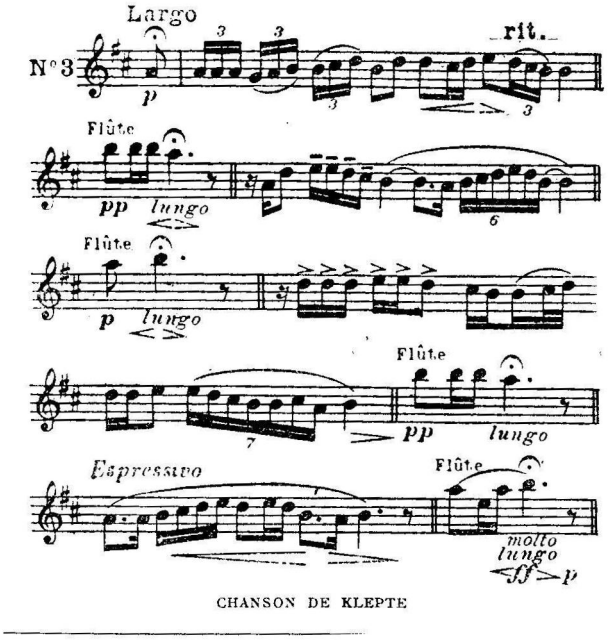
Le mardi suivant, entraîné par des camarades de l'Ecole française d'Archéologie, je me rendis à Mégara. Désolation de la désolation, triste village aux maisons en terre battue dont les ruelles défoncées témoignent d'une sordide incurie, où l'aspect de toute chose révèle une misère inexplicable, car bientôt nous verrons toutes les femmes du village parées du riche costume national. Est-ce donc là la Mégara antique dont l'histoire est arrivée jusqu'à nous ? De ce passé il ne reste rien que la haine contre l'Athénien avec lequel elle fut si souvent en guerre, haine qui mêle tout ce qui est étranger à son clocher… Habitants farouches, dont les femmes fuyaient avec une terreur comique devant nos appareils de photographie, n'êtes-vous donc pas les descendants des Euclide et des Stilpon, fondateurs de l'école philosophique qui s'adonna surtout à la logique ? disaient mes canailles de camarades… Devant chaque maison, entièrement enfilé dans une broche, l'agneau pascal rôtissait, tandis que lui tenaient compagnie, également enfilés dans une broche, les fameux « kokoretzi »… et toute cette cuisine de plein air dégageait une fumée âcre qui vous prenait à la gorge. Les paysannes avaient revêtu leur costume traditionnel : jupe richement brodée jusqu'au genou, jaquette de laine blanche avec dessins d'or et de soie en relief, chemise garnie de dentelle et tablier de dentelle également ou d'étoffe brodée. Sur la tête un petit bonnet rouge ourlé sur le front par une rangée de sequins d'or et, par-dessus, un long voile blanc… Les hommes avec la fustanelle et les *zaroukie,* (chaussures à pompon) et la jaquette noire soutachée.

Tous se hâtent vers un grand pré où ont lieu les fameuses danses de Mégara. Au son d'une espèce de flûte champêtre qu'accompagne un instrument à percussion appelé *daouli*, dont la résonnance est très mate, la longue file des villageois dansent l'originale et rythmée *tratta* tandis que, ça et là, des hommes détachés des groupes exécutent dans le rythme de la danse d'étranges sauts accompagnés de cris non moins étranges.



DANSES POPULAIRES DE MÉGARA

L'heure du repas est arrivée. Les joueurs de flûte et de *daouli* se dirigent vers l'endroit où rôtissent les agneaux qui sont enlevés et portés triomphalement jusqu'à la table au son des instruments. Le vin résiné circule et à la fin du repas commence le tournoi des chansons, car chacun dira la sienne, dût la fête continuer jusqu'au lendemain ! Parmi les chansons que j'entendis ainsi, celles des *kleptes* m'intéressèrent spécialement par la vigueur de leur accent et leur rythme si curieux.



Klepte en grec signifie voleur, mais le *klepte* des chansons a un tout autre sens, et s 'appliquait, non aux voleurs, mais aux patriotes qui se battaient pour la libération de la patrie et qui, pour échapper aux Turcs, vivaient dans les montagnes. »

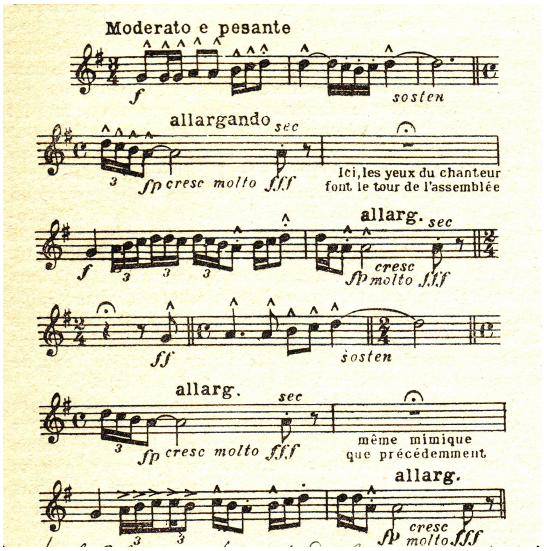
Avant de poursuivre, une petite explication est nécessaire
M. Nazos explique comment une vaste entreprise de recueil des chants populaires fut entreprise. [79]
L'Odéon d'Athènes souhaitait concourir à la récolte des chants populaires de la Grèce. Une commission est créée début 1910, composée de son Directeur N.G. Nazos, de M. M.K Psachos, professeur de musique byzantine ecclésiastique et d'A. Marsick professeur de composition et chef d'orchestre Tous trois vont y consacrer toutes leurs énergies.
Dans un premier temps, ils explorent les environs immédiats d'Athènes, là où ils pouvaient rencontrer les chanteurs les plus fameux. Une première excursion est organisée au village de Mourla près d'*Aíyíou* (Egio sur la côte sud du golfe de Corinthe). Le Docteur D.Peristeri, Président de la Société Evangelismos et collectionneur passionné des chants populaires vont les recevoir. Celui-ci se félicite de l'entreprise dans un article du 27 avril 1910 dans le journal « Estia ». La notation des chants est confiée à M. Psachos Seule la notation byzantine, en effet, pouvait permettre une transcription exacte des intonations de la gamme byzantine qui utilise les ¼ de tons. Ils utilisent aussi un gramophone à cylindre pour transcrire et enregistrer ces chants. Ces cylindres sont pour l'heure restés introuvables. Mais une photo dans le livre biographique de Georges Nasos nous confirme bien ce fait.

Une deuxième expédition est organisée l'année suivante, pendant les fêtes de Pâques, dans le village de Lacos en Crète mais Armand Marsick n'est pas du voyage. Il prendra connaissance des chants recueillis au retour de la commission ; Souvenons-nous, il est parti visiter les Météores ! Mais c'est lui qui va harmoniser

[79] Préface de G.N. Nazos du recueil « 50 Chants populaires du Péloponnèse et de Crète » Collection de l'Odeion d'Athènes Bibliopoleion I.N. SIDERI 1930. Traduction Paola Marsick : feuillets manuscrits.

tous ces chants. Il utilisera de nombreux thèmes dans ses propres compositions. La commission avait aussi noté les pas des danses. G.N. Nazos avait le pressentiment qu'il fallait noter tout cela rapidement avant que la vie moderne n'efface de la mémoire des populations ce patrimoine rare. Ce n'est qu'en 1930 qu'enfin le recueil sera publié. A. Marsick n'en était pas très satisfait, cependant. Vous dire pourquoi ? Je n'en ai pas le souvenir.
Voici la relation que fait A. Marsick à ce sujet dans le numéro suivant du Ménestrel des « Impressions de Grèce ».

« Au printemps suivant, nous entreprîmes un voyage dans la presqu'île de Pélops [80] Et nous visitâmes successivement Corinthe, Xylocastro, Diacophto, Mégaspiléion, Aiguion, Mourla, etc. De tous ces villages, celui qui me laissa le meilleur souvenir estsans conteste Mourla, où nous fûmes reçus d'inoubliable façon, grâce à l'amitié du docteur Péristéri. Celui-ci, en apprenant qu'il y avait parmi les excursionnistes deux musiciens qui désiraient entendre et noter les airs populaire de la région, M. Psachos, professeur de musique byzantine au Conservatoire, et moi, avait invité les meilleures voix du pays et des environs à un tournoi musical qui commença vers deux heures pour ne se terminer qu'à la nuit. Mais auparavant, au repas de midi, j'avais eu l'occasion d'entendre un « chant de bienvenue » des plus curieux et chanté d'une façon bien un peu sauvage, mais avec une telle conviction que j'en fus très impressionné. Tous les convives avaient pris place autour d'une immense table, quand le maître de céans, un énergique et beau vieillard aux traits fortement accusés et dont les yeux, durs comme l'acier, lançaient des éclairs, se leva et, nous fixant bien les uns après les autres, commença son chant de bienvenue. Voilà ce chant inerte sur le papier … jusqu'au moment où on lui rendra son expression insensée, avec son rythme de fer et ses longs points d'orgue commençant par un forte-piano qu'un crescendo augmente jusqu'à une force incroyable et se terminant sur un cri sec, coupé, haché, suivi d'un long silence destiné à séparer chaque période



[80] Péloponèse



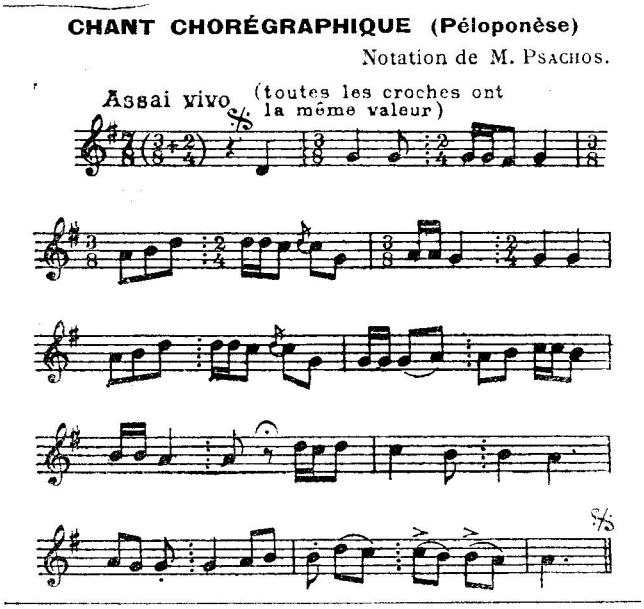
ΙΑΤΡΟΣ ΠΕΡΙΣΤΕΡΗΣ, Γ. ΝΑΖΟΣ, Κ. ΨΑΧΟΣ, ΑΡ. ΜΑΡΣΙΚ



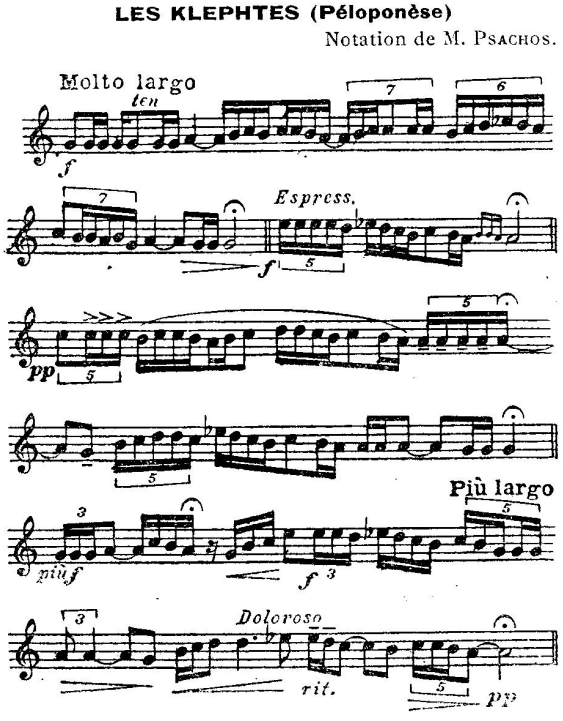
Η ΕΚΔΡΟΜΗ ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΛΑΚΚΟΥΣ ΤΗΣ ΚΡΗΤΗΣ

.

Enfin sa chanson finie, le vieillard fit un grand signe de croix et le repas commença, gai, plein d'entrain, émaillé de rires qui éclataient comme des fusées. L'après-midi nous entendîmes une quantité de chants, de sentiments bien différents : chants de joie (pour le mariage), de douleur, de résignation (pour la mort), enfin chants chorégraphiques et de kleptes.



Le soir peu à peu tombait, nimbant toutes choses de ce mystère qui n'est palpable qu'en orient, les άνδόνι (rossignols) s'étaient joints aux derniers chants des chanteurs. Tout à coup un personnage flanqué de sa redingote, ganté, s'il vous plait ! et tenant à la main un chapeau européen, vint, accompagné de deux βουλευτής (conseillers municipaux), nous prendre pour les agapes du soir. C'était le δήμαχος (maire). Sur la place du village, illuminée par des lanternes vénitiennes, étaient dressées de nombreuses tables qu'égayaient de rustiques couverts, et bientôt le traditionnel agneau à la broche fut dévoré à pleines dents pendant qu'éclataient de toutes parts les coups de fusil en guise de réjouissance.





Νικιφορος ΛΥΤΡΑΣ Ο γαλατάς 1895 (53 cm X 37cm) Etnniki Pinacothèque



Νικιφορος ΛΥΤΡΑΣ (Nicéphore Lutras) : Groupe d’enfants (59 cm X 90 cm)



Νικιφορος ΛΥΤΡΑΣ Η κλεμμένη (125 cm X 180 cm)



Επιστροφη απο το πανηγύρι της Πεντελης (100 cm X 66 cm)[81]

[81] Ces quatre tableaux sont extraits d'un livre d'art « ΟΙ ΕΛΛΗΝΕΣ ΖΩΓΡΑΦΟΙ ». Stelios LYDAKIS. Tome III (16° au 20° siècle). « Histoire de la Peinture Nouvelle Grèce ». Editions « Melissa ». Athènes 1976.

Ainsi qu'on le voit les quelques exemples que j'ai donnés, l'âme populaire hellène s'exprime par des chants d'une saveur mélodique très particulière et souvent d'une richesse rythmique incontestable. Dès lors, pourquoi l'école musicale moderne grecque n'a-t-elle pas donné les résultats qu'on serait en droit d'attendre d'elle ? Cette lacune est explicable par plusieurs faits dont le premier est le peu de persévérance que mettent dans leurs études les jeunes musiciens grecs, tous empressés à les commencer et qu'aucun ne termine complètement ! Je sais bien que la plupart des artistes ont eu beaucoup de mal à oublier ce qu'ils avaient appris dans les Conservatoires, mais quel est celui d'entre eux qui niera qu'il faut savoir à vingt ans ce qu'ils savaient tous à cet âge là ?

Si à cette raison on ajoute l'incurie, l'indifférence des pouvoirs publics en ce qui concerne les arts : poésie, peinture, sculpture et musique, on saura vite les raisons matérielles qui empêchent l'art musical grec d'évoluer et de s'amplifier. La Grèce ne compte qu'un Conservatoire, -je ne parle pas de celui de Salonique qui est en excellente voie de formation et dirigé par un artiste distingué. Le Conservatoire d'Athènes pourrait être intéressant, certes, si on avait mis à sa tête –et depuis trente ans, hélas !- un être néfaste pour qui la musique, et même un malheureux accord de triton, est lettre morte. Et comme il faut s'y attendre de la part d'une médiocrité, son incroyable jalousie s'entend à mettre un frein à tout ce qui pourrait servir l'art national, et bien des œuvres de compositeurs grecs ont eu à subir un ostracisme que l'opinion émue est arrivée à faire lever quelquefois en faveur de quelques-uns… Quant à l'ordre intérieur de ce Conservatoire, c'est un poème, et il y aurait tant de choses à dire qu'il vaut mieux s'arrêter net.

Et voilà pourquoi tant d'artistes de valeurs qui y étaient attachés –et il y en a eu – ne purent rester. L'une des figures intéressantes du corps professoral est sans conteste M. K.-A. Psachos, professeur de musique byzantine et dont la classe admirablement donnée était vraiment originale. Très expert dans l'ancienne notation musicale, la déchiffrant avec une facilité prodigieuse et la commentant avec érudition, M. Psachos est de ces êtres nés pour relier le passé au présent. Tous les artistes étrangers qui passèrent par Athènes, et parmi lesquels mon bon ami J.Mazellier, ne manquèrent pas de visiter cette classe, qu'à tout le moins ils trouvèrent curieuse. Comme tant d'autres, M.Psachos fut obligé de quitter le Conservatoire.

Heureusement, il s'en est formé un autre depuis peu, créé par un groupe de professeurs dissidents du vieux Conservatoire et à la tête duquel ils ont placé le compositeur Kalomiris. Là au moins, les artistes sont bien traités. Certes, s'il n'y avait pas eu à Athènes l'orchestre, qu'à force de patience, de volonté et d'enthousiasme, j'étais parvenu à créer, je n'y serais pas resté. Et cette longue patience fut récompensée par la joie qu'éprouva le vénérable maître Saint-Saëns – l'une de ses dernières- en dirigeant cet orchestre dans le théâtre Hérode Atticus. Quant aux masses chorales, elles y font complètement défaut, et, Dieu merci ! ce n'est pas les voix qui manquent sous le beau ciel d'Attique. Mais il y règne un préjugé inextirpable contre l'art choral, encore avivé par les effarantes intrigues menées chaque fois que j'annonçais une œuvre de grande envergure avec soli, chœurs et orchestre. »

Ce dernier passage de ce long article est plein d'enseignement. Ainsi donc, malgré les efforts de modernisation du Conservatoire entrepris par A. Marsick, il semble clair qu'il ne rencontre qu'opposition de la part de son directeur. Or, en 1913, accompagné de son épouse et du jeune Dimitri Mitropoulos, A.Marsick avait

entrepris un voyage en Italie et en Allemagne, notamment, pour étudier l'organisation pédagogique des conservatoires de ces pays. Il s'en inspirera pour tenter de moderniser l'enseignement du Conservatoire d'Athènes. Aujourd'hui, les musiciens grecs lui sont immensément reconnaissants. Mais cette opposition, ces difficultés, outre la guerre gréco-turque des années 20, expliquent bien mieux son désir de quitter la Grèce pour Bilbao. Deux lettres du Prince Nicolas de Grèce soulignent que rien n'a changé à Athènes sur ce plan là. Il semble donc que l'arrivée un peu après de Oeconomidès, élève reconnaissant d'Armand Marsick, à la tête du Conservatoire allait enfin redorer son blason. Quant aux chœurs, je comprends mieux pourquoi notre grand-mère Paola nous disait combien il avait été difficile de « monter » le moindre opéra. La représentation d'Aïda fut un exploit réel pour cet homme obstiné et persévérant.

Il poursuit :

« Enfin vint une occasion de faire un autre voyage dans cet admirable pays où la nature est si intensément protéenne (sic). C'est à Délos que j'allai cette fois. Parmi les bons camarades qui m'y accompagnaient, combien, hélas ! ont été fauchés par l'horrible guerre ! Les fouilles accomplies à Délos par l'Ecole française d'Athènes ont commencé vers 1873, et sont les plus remarquables. Dans les temples remis à jour on peut admirer des peintures et des mosaïques nombreuses (ne valant pourtant pas les mosaïques du couvent de Daphné) dont les sujets, guirlandes et nœuds, se rapportent au culte païen.

La légende de l'île me fut contée sur place : « Le mythe raconte que dans les temps anciens l'île flotta sur les ondes de la mer jusqu'à ce que Neptune la fixa sur quatre colonnes de diamant. C'est là que se réfugia Latone, persécutée par Junon, et qu'elle mit au monde Apollon et Artémis. » Cette île fut déclarée divine et on en fit un lieu de pèlerinage pour l'adoration des deux divinités. Il était défendu d'y naître et d'y mourir, et les malheureux malades en danger de mort étaient hâtivement transportés dans l'île qui est tout auprès et appelée Μεγαλη Δηλος (Grande Délos).

Le Théâtre antique n'était pas complètement dégagé quand j'y fus, et parmi les temples que je vis celui, célèbre, dédié à Apollon. « Il était le plus beau et renfermait la statue colossale de ce dieu offerte par les habitants de Naxos .»

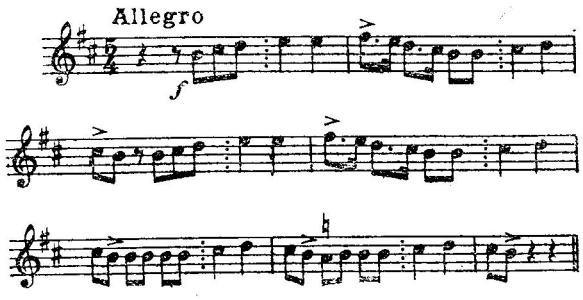
L'île de Délos est pleine de charme, et, le soir, bercés par le bruit de la mer et enivrés d'air vif, nous nous reposions de nos pérégrinations en fumant l'excellent maryland de l'architecte Replat à qui je dois d'avoir vu Délos dans tous ses détails et qui n'omit même pas de me faire voir l'endroit où M. Raoul Laparra, alors pensionnaire de la villa Médicis, ébaucha ou termina un de ses ouvrages. Hélas ! l'heure du départ avait sonné, pour moi du moins car pour mes camarades il n'était pas question de retour et, malgré le mauvais temps qui s'était levé, le caïque qui nous avait amenés était là, abrité dans une anse en attendant mon départ. Le temps était de plus en plus mauvais, la mer s'agitait d'une façon inquiétante et, nonobstant les objurgations des ouvriers agricoles de l'île, je voulus absolument partir, car mon départ ne pouvait être différé. Je sautai dans l'embarcation qui dansait comme une coquille de noix, je m'affublai d'un vêtement de loup de mer en cuir bouilli et, bien arc-bouté dans un coin auprès d'une ancre de dimension autour de laquelle on m'avait fait passer le bras, les voiles étant hissées, le capitaine donna le signal du départ.

Par un sentiment bien naturel, je me retournai pour faire un signe d'adieu à ceux qui m'avaient accompagné, mais quelle ne fut pas mon impression quand je vis

à genoux les ouvriers qui priaient les mains jointes. Heureusement, à ce spectacle inattendu, les camarades étouffaient d'un rire comprimé, car sans cela je pense que je ne me fusse pas hasardé plus loin… Enivrant, puissant, émouvant souvenir de cette traversée par cette mer de plus en plus déchaînée, à mesure que nous avancions vers le large. O délirante et voluptueuse sensation de se sentir ainsi le jouet des vagues, que notre frêle embarcation tantôt surplombait tandis que le regard plongeait dans les gouffres profonds de la mer et que l'instant d'après, irrésistiblement poussé dans le fond même de ces gouffres, nous voyons au dessus de nos têtes les énormes vagues écumantes de fureur ! Tout à coup une saute de vent brusque –cas fréquent dans les Cyclades. J'entends un ordre bref ; trop tard ; un craquement sinistre déchire le bruit des vagues, c'est dans le pont que cela s'est produit ; le caïque n'obéit plus que difficilement, mais nous étions déjà dans les eaux de Mykonos, et, en donnant un peu de flexibilité à la barre, nous ne risquions plus que d'aborder au delà de l'endroit habituel. En effet, je descendis à deux kilomètres de Mykonos trempé plus que de raison, malgré le vêtement imperméable du loup de mer. Vite sur un âne et, au pas cadencé de ma calme monture, je fis mon entrée dans le village où ma barbe et ma moustache blanchies par le sel de l'eau de mer desséchée excitèrent les quolibets des gosses. [82]

Enfin me voilà chez la vieille Phrosine, la bonne hôtesse privée chez qui se rendent tous les jeunes archéologues français qui vont ou qui reviennent de Délos. « Bonne Sainte Vierge, s'écria-t-elle en me voyant, vous, par ce temps affreux ? » Le lendemain, j'étais à Athènes non sans avoir noté à Mykonos un thème de danse assez amusant :

Berceuse de Lavranga



Dyonisios Lavranga est né à Céphalonie vers 1863. C'est le véritable des compositeurs grecs. Son opéra "Didon" représenté à Athènes en 1908, obtint un succès triomphal. Il fut un des créateurs de l'Opéra national grec.

Grâce à l'amabilité de M.Richerolle, directeur des chemins de fer français de Thessalie, je pus enfin visiter, avec ma femme cette fois, un endroit extraordinairement célèbre en Grèce et qui n'a aucune analogie avec aucun des autres lieux que je connais : je veux parler des Météores. Voici comment en parlait le *Ménestrel* dans un numéro de 1912 :

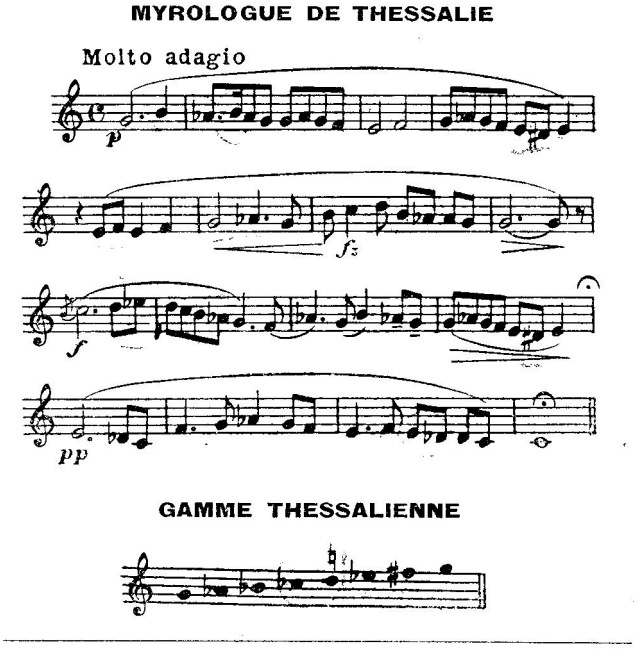
[82] Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette anecdote tragi-comique de la bouche de notre grand-père !

« Les personnes qui ont voyagé en Thessalie connaissent les couvents des Météores, ainsi nommés à cause de leur merveilleuse situation sur les sommets de rochers qui s'élèvent, nus et à pic, au milieu de la plus plantureuse végétation. Il y en eu autrefois plus de vingt ; sept seulement subsistent aujourd'hui, dont cinq sont habités en tout par une trentaine de moines. Dans l'un de ces couvents, des manuscrits anciens et précieux au nombre de 1124 viennent d'être découverts. Ils avaient été cachés par un moine, mort depuis très longtemps, dans une sorte de caveau voûté dont l'entrée était masquée par une énorme armoire en chêne. C'est grâce aux recherches de la Société byzantine et spécialement un de ses membres, M. N. Beis, que la cachette a été trouvée. Parmi les pièces les plus importantes qui ont été ainsi rendues à la lumière, on peut citer les suivantes : un fragment de l'Iliade, remontant au treizième siècle ; des morceaux d'Hésiode, du quinzième siècle ; des extraits d'Ajax et d'Electre de Sophocle ; des copies d'ouvrages du rhéteur Aristide, du sophiste Thémistios et de plusieurs vieux grammairiens ; enfin toute une série de feuilles tirées de l'Ancien et du nouveau Testament. »

J'ai eu le bonheur de visiter plusieurs de ces couvents dont un au moins est une merveille de style byzantin et dans lequel ne sont pas admises les femmes, pas même la reine. Partis d'Athènes de très bonne heure, nous fûmes à Kalambaca le lendemain matin. Prévenu, le chef de gare avait arrêté un guide et fait préparer deux excellents chevaux. A l'entrée dans ce village, nous étions déjà bouche béante. Comment pourrais-je décrire l'impression que provoque cette « *nature immense, impénétrable et fière »* ?

D'étranges rochers d'une hauteur prodigieuse, d'une forme effilée et se terminant en pointe, d'une teinte sombre comme des manoirs du Moyen Age, et presque sur chaque pointe, sur un nivellement de la pierre, un couvent. Le village, lui, est bâti en dessous de ces rochers, en tout semblables à des monstres apocalyptiques. Nous commençâmes l'ascension de ces rochers et pûmes, comme je l'ai dit, accéder à plusieurs de ces couvents. Le moyen d'arriver à quelques uns d'entre eux vaut vraiment une description. Après mille détours, on aboutit au pied de ces rochers sur lequel est bâti, à une hauteur de 74 mètres, un monastère. Après un appel sonore du guide dont la voix se répète en échos prolongés, on voit de là-haut une tête se pencher : c'est un « papas ». Aussitôt qu'il s'est rendu compte du nombre de visiteurs, il fait descendre une grosse et solide corde à laquelle est attaché un filet volumineux. C'est dans ce filet qu'on enferme un à un les visiteurs, et, aussitôt après le cri conventionnel poussé par le guide, le filet est attiré dans les airs, tournant et se retournant sur lui-même en battant de temps à autre sur les parois du rocher. On imagine la sensation que produit une telle ascension. Arrivé à la hauteur voulue, le filet est attiré à l'intérieur du couvent, et la première chose qu'on y voit est le cabestan qui sert à monter ce fameux filet et autour duquel sont encore les cinq moines « costauds » préposés à sa manœuvre. Si la sensation est singulière en montant, elle est pire en descendant. Aussitôt le voyageur enfermé dans le filet, la barre d'appui qui donne sur le vide est enlevée et on se sent précipité dans l'espace. C'est délicieusement original. Les Thessaliens m'ont paru laborieux et énergiques. Ils aiment la musique et c'est là que j'eus connaissance de l'étrange tradition qui consiste à chanter devant le cadavre de certains personnages une mélopée large et triste, navrante et d'un sentiment si particulier, appelée *Myrologue.* Ce chant est dit par un homme ou une femme qui ont le don de pouvoir improviser de longues complaintes où sont décrites les qualités du mort et exprimé le désespoir des survivants. Les images poétiques y abondent, et, chose curieuse, souvent plusieurs complaintes sont chantées sur la même mélodie.

Voici un de ces chants que j'ai pu noter et dont je me suis servi dans une de mes œuvres[83]. Partout où j'ai pu la faire entendre elle a toujours provoqué un vif intérêt, et, à Rome, Alberto Gasco, le critique musical de *la Tribuna*, a écrit : « È questo un brano di vera importanza artistica e pieno de suggestione. »

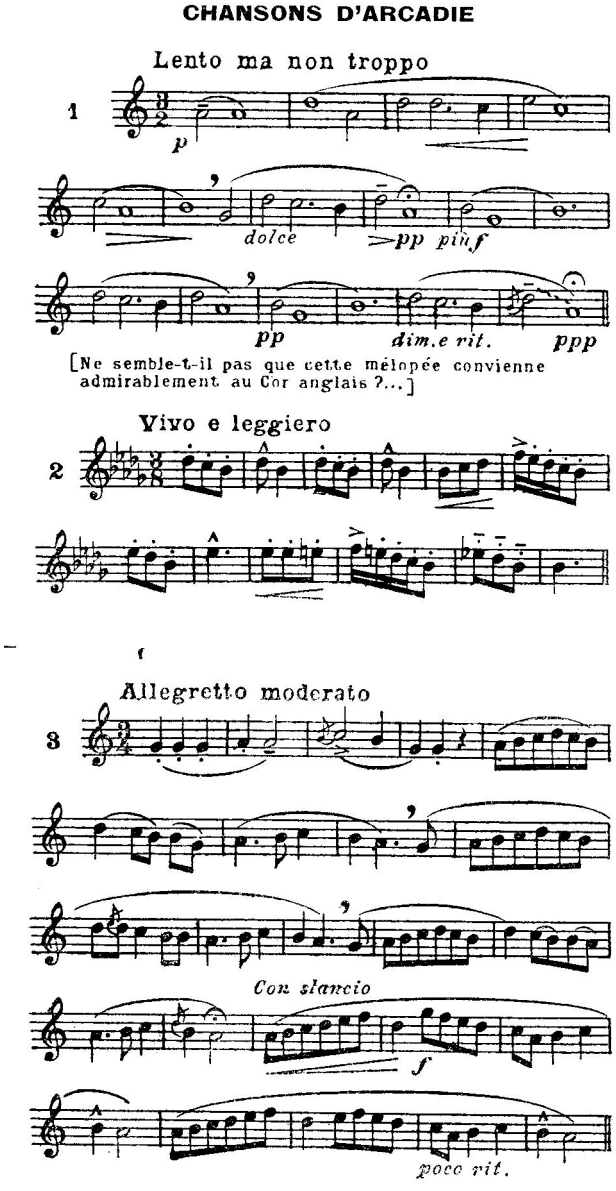


Le charme le plus prenant du paysage grec est le mystère qui l'enveloppe, la solitude qui permet à l'âme, épouse de la légende et de la poésie du passé, de se concentrer dans une rêverie que le bruit de la vie ne vient pas troubler. Quel délassement, quelle joie saine on éprouve à parcourir ces campagnes où nul moyen de locomotion moderne ne vient mettre sa tache anti esthétique ! Peu commode pour les touristes, mais si propices à la rêverie des amants de la nature, le voyage à cheval au milieu des montagnes et des forêts de l'Hellade est une oasis dans l'existence des quelques privilégiés qui, sortant des fournaises des villes modernes peuvent se retremper dans l'atmosphère religieusement conservatrice de la beauté et du mystère. Dans les forêts sur les montagnes d'Arcadie, les anciens dieux règnent encore ; les légendes ressuscitent et, encadrées par ce merveilleux décor, deviennent vraisemblables. Par autosuggestion, on assiste au combat d'Arcas contre sa mère Callisto, qui avait été changée en ourse… Un coup de foudre : Jupiter apparaît ; et, pour prévenir ce parricide, change en ours son fils Arcas lui-même et le transporte avec sa mère au ciel, où ils deviennent les deux constellations de la Grande et de la Petite Ourse. Les regards se portent vers le ciel, vers ce ciel si transparent, si immatériel, où Phébé règne souveraine.

C'est l'heure magique où la nature, recueillie, accueille les habitants de l'Olympe. Le dieu Pan, suivi de son nombreux cortège, poursuit tantôt la nymphe Syrinx, tantôt la nymphe Écho, à travers les bois de sapins, près des sources limpides. Mille coups d'œil charmants, mille trouvailles inattendues dans cette belle Arcadie : tantôt c'est un château-fort en ruines, tantôt une grotte aux stalactites étranges comme celles du mont Paterizza, tantôt apparaissent dans une échappée, le mont Parnasse, et, enfin, du haut des montagnes, la vue de la mer se perdant

[83] Les Tableaux Grecs. Voir les compositions d'A.Marsick en Grèce .

dans un océan d'azur. Le bruit lointain des troupeaux, la flûte des bergers et, au détour du chemin, une petite église orthodoxe, voilà l'Arcadie moderne. De jolis villages encadrés dans la verdure, des villages accueillants, des paysans robustes, primitifs, religieux, mais, hélas ! descendants en ligne directe de Mercure, leur dieu préféré. Ils ne dérobent plus le trident de Neptune, l'épée de Mars ou la ceinture de Vénus ; mais ils écorchent sans vergogne ni pitié les rares étrangers qui leur tombent sous la main… Pourtant, que ces mouvements sont petits à côté de l'ample moisson de souvenirs que m'a laissée mon séjour à Vityna et mes excursions dans tous les villages environnants ! J'y fis porter un piano, instrument qu'on n'y avait jamais vu, et plusieurs paysans me demandèrent la permission de venir voir comment je… *battais dessus !* L'instrument moderne leur était inconnu, mais quel amour de la musique dans ces âmes simples et quel trésor du folklore grec que ces thèmes d'Arcadie !



Où vivent donc ces autodidactes, si souvent inspirés, auteurs de cette musique dite populaire ? Comment naît-elle ? Comment se répand-t-elle dans un pays où les communications sont encore si imparfaites, car souvent ces chansons et

danses éclosent dans des villages perdus dans les montagnes et isolés du reste du monde ? Qui sait l'âge qu'ont ces chansons quand enfin elles sont connues de tous ? Si je n'ai jamais pu rencontrer un de ces musiciens autodidactes que j'aurais interrogé avec tant d'intérêt, en revanche j'ai connu un berger poète qui descendit de sa montagne pour assister au concert qui eut lieu à l'école d'agriculture de Vityna. Sa belle tête inspirée, enveloppée d'une abondante chevelure, son costume national, qu'il portait fièrement, ses *tsaroukié* (souliers) et sa *klitza* (houlette, qu'il tenait à la main, tout en cet être incarnait la force sauvage et saine.

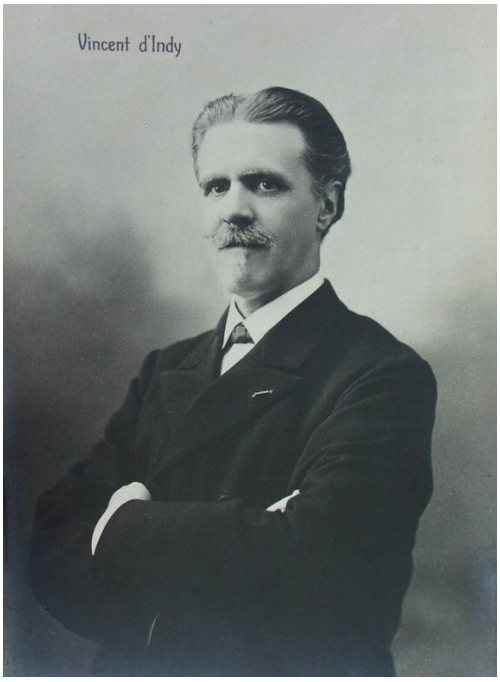
Il déclamait aux torrents, aux rochers, aux forêts, les gloires des ancêtres, les amours des bergers d'Arcadie, et s'enivrant du passé, lançait des prédictions comme un prophète de le Bible !...

J'ai quitté la Grèce par la force des événements, par un besoin aussi de me rapprocher de ma patrie et d'un centre plus actif ; mais je reste philhellène, car je dois à la Grèce des visions de beauté inoubliables et la connaissance de cet état appelé contemplation et que la théologie définit : *Une vue de Dieu, ou (sur)*[84] des choses divines, simple, pénétrante, certaine, qui procède de l'amour et qui tend à l'amour.

Armand Marsick »

Une lettre à Vincent d'Indy lettre publiée dans Le Monde Musical[85] en 1911 complète ces articles du « Ménestrel » publiés en 1922. A. Marsick s'y félicite de l'initiative prise par G. Nasos, souligne le rôle essentiel de M. Psachos et souligne le caractère original du folklore grec. Vincent d'Indy a dû être très sensible à cette recherche, lui qui s'inspira si souvent du folklore auvergnat.
Il relève aussi la difficulté à noter cette musique populaire qui nous fait entendre des sons inconnus dans les musiques occidentales.
Enfin, dès 1911, il souligne la nécessite pour les jeunes musiciens grecs de s'intéresser à leur folklore et à utiliser ces thèmes populaires dans leurs propres compositions. Au fond, il souhaite que naisse, chez eux et avec eux, une école musicale grecque qui soit l'héritière de cette vieille tradition populaire. Et quand on reprend la liste des compositeurs grecs dont il a dirigé si souvent les œuvres, n'était-ce pas aussi une manière de susciter chez eux l'envie de créer une tradition nationale, une identité culturelle propre ? La Grèce était encore une jeune nation sans cesse en lutte pour reconquérir sur la Turquie les territoires qui étaient ceux de son influence linguistique et culturelle. Il me semble que c'est de cela aussi que les musiciens actuels, les mélomanes athéniens rencontrés, lui sont aussi reconnaissants d'avoir tenté de promouvoir leur culture musicale propre. Son amitié avec Manoléis Kalomiris ainsi que leurs échanges épistolaires confirme cette idée. Voici donc cette lettre à Vincent d'Indy

[84] Dans le texte imprimé du Ménestrel, c'est « sur » mais A. Marsick corrige à la main et écrit « ou ».
[85] Le Monde Musical 23ème année, n°9 15 mai 1911. pp. 134 et 135



Chansons et Danses Populaires Grecques

A M. Vincent d'Indy

C'est une idée extrêmement intéressante qu'a eue M. Georges Nazos, directeur du Conservatoire d'Athènes, de recueillir sur place les chansons et les danses populaires grecques. Qu'il me soit permis de lui exprimer ici ma reconnaissance pour les belles joies que m'a procurées notre premier voyage documentaire en Péloponèse.

C'était la première fois que je prenais contact avec l'âme même du peuple, cette âme faite d'enthousiasme, de foi naïve et de conscience, vertus morales capables des plus grands efforts, quand ceux-ci sont bien conduits, et ce fut pour moi le bon enseignement qui éloigne des frivolités et des misères humaines, l'enseignement qui fait voir combien est belle la simplicité, et comme de la côtoyer est un bain salutaire pour l'âme!

Aidés dans notre tâche de notation par l'éminent professeur de musique byzantine, M. Psachos, complètement familiarisé avec le caractère de ces chants rustres, rêveurs et quelquefois idylliques, nous croyons pouvoir affirmer que notre notation est sinon rigoureusement authentique, du moins la plus fidèle qu'il soit possible de réaliser. La plus grande difficulté provient de ce que ces éclosions de l'âme populaire sont conçues dans un système *tonal et modal* inemployé

en Occident. De plus la plupart de ces chanteurs improvisés chantent selon leur impression, leur *état d'âme* du moment modifiant sans cesse leur respiration et jusqu'à leur accentuation. Dans ces conditions on comprend la difficulté de notre travail. Nous avons fait l'expérience qu'un chant répété 10 fois par le même chanteur, était 10 fois modifié dans de menus détails. C'est ici que le musicien doit faire appel à sa perspicacité et concevoir sa notation de telle sorte qu'elle donne la plus exacte impression possible de ce qu'il vient d'entendre. Car, indépendamment des subtilités d'intonation inconnues ou négligées en Europe, et nettement déterminées ici, il y a aussi ces chevrotements nasillards ou alanguis qu'il nous a paru impossible de noter avec une exactitude absolue. Aussi MM. Nazos, Psachos et moi avons-nous décidé de rendre, dans l'édition future des chants grecs que nous préparons, ces passages assez fréquents par un signe conventionnel qui n'est autre qu'une ligne brisée.

Plusieurs musiciens éminents venus d'Europe pour faire moisson de chants populaires grecs, crurent pouvoir négliger cette particularité, qu'ils qualifient presque dédaigneusement de «ports de voix traînards». A mon humble avis, c'est une erreur; car négliger ces chevrotements alanguis, c'est détruire le caractère très particulier de ces monodies. Cela est si vrai qu'un villageois qui nous a fourni un chant curieux conçu en *la mineur* avec des *mi b*, eut l'idée, pour faciliter notre notation, de jouer ce même chant sur son violon, accordé dans ce pays (soit dit en passant) *ré, la, ré, sol*. Or tous ces « portamenti » il cherchait à les rendre en glissant éperdument le doigt sur la corde pour donner les subdivisions de l'intonation; ce qui prouve que ces subdivisions sont un *besoin pour l'oreille* de ces paysans.

A ce propos, je crois digne d'intérêt de faire remarquer que M. Saint-Saëns, dans un passage enharmonique de *Parysatis*, exécuté naguère chez Colonne, faisait jouer dans la partie de violoncelle le passage du dièse au bémol en glissant sur la corde, tout comme le villageois de Mourla.....

C'est pourquoi, quand on transporte ces chants dans notre musique occidentale, ils perdent la plus belle partie de leur saveur. D'abord parce que leur notation n'est pas rigoureusement exacte (chose difficile à réaliser dans la conception que nous avons de la musique, je l'ai dit), et ensuite et surtout parce que l'harmonisation dont on les pare n'est pas adéquate au caractère, à la poésie lumineuse du pays qui les a vus naître: elle ne donne pas l'impression d'une reconstitution fidèle.

Pour qu'un musicien pût bâtir une œuvre artistique sur ces cellules embryonnaires, mais pleines de sels vivifiants (du moins je le crois) il faudrait qu'il séjournât longtemps dans le pays et étudiât de près les sentiments qui les firent éclore; car, de ces chants, il y en a de tout ordre: de bienvenue, de joie (pour le mariage), de douleur, de résignation (pour la mort).

Il en est de même du musicien comme du peintre; il serait impossible à ce dernier de rendre le caractère d'un pays inconnu dans lequel il serait tout à coup transplanté. Il lui faut du temps pour en saisir l'expression, en comprendre les couleurs de l'atmosphère et retenir les éléments typiques qui donneront la vérité à son tableau.

C'est à la jeune génération grecque dont

les fonds de culotte s'usent présentement sur les bancs du Conservatoire, qu'il faut demander de réaliser l'œuvre d'art qui s'inspirera du chant populaire grec. Elle, surtout, est qualifiée pour cela, car elle est dans son propre élément dont elle saura prendre la quintessence synthétique capable de féconder l'œuvre. Mais pour cela il faut des qualités d'assimilation et de compréhension qui ne peuvent être développées que par de fortes et solides études, car tout artiste a le devoir de ne rien ignorer de son art. A lui d'adopter ou de rejeter, quand le moment est venu, tout précepte qui lui semblera utile ou superflu.

En Art, la forme absolue n'existe pas; il faut en créer de nouvelles que le temps rendra classiques. Le style gothique dont l'admiration est de rigueur dans toutes les écoles des beaux-arts, n'existait pas: il a fallu le créer. Est-ce à dire qu'on doive l'admirer aveuglément et nier ou empêcher tout autre conception?

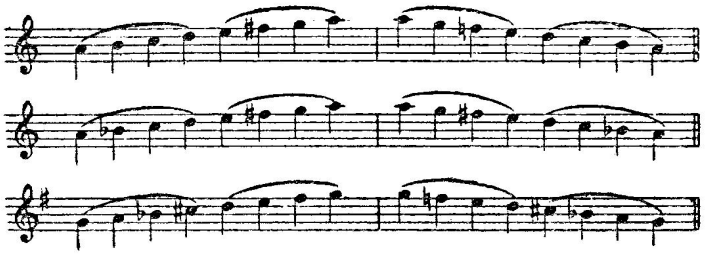
Quant à la contexture rythmique de ces chants, elle est curieuse à étudier; beaucoup d'entre eux se chantent librement et ne sont pas renfermés dans l'étau d'une mesure régulière; d'autres sont rythmés à 7/8; mais contrairement à ce qui se passe dans le reste de l'Europe, cette mesure se bat en deux temps; le 1er temps est divisé en *3* et le 2me en *4*, ce qui donne, surtout dans les mouvements très vifs, une difficulté de pratique qu'il n'est pas aisé de surmonter promptement. Il est incontestable que dans ce domaine de nouveaux horizons se découvrent, car, en musique, le rythme est un élément capital et il n'est pas téméraire d'avancer qu'il en est jusqu'à maintenant le plus pauvre peut-être.

Au seul point de vue du rythme tout musicien devrait faire un voyage dans les provinces grecques.

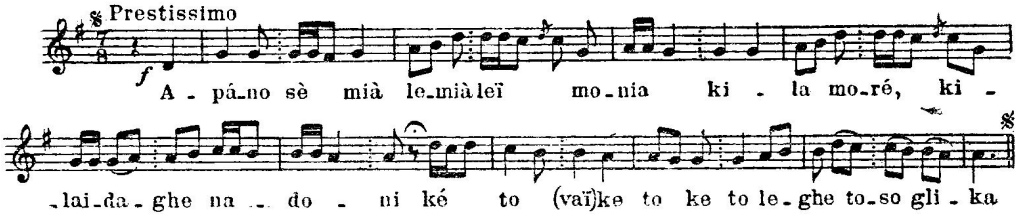
Armand MARSICK.

Athènes, mars 1911.

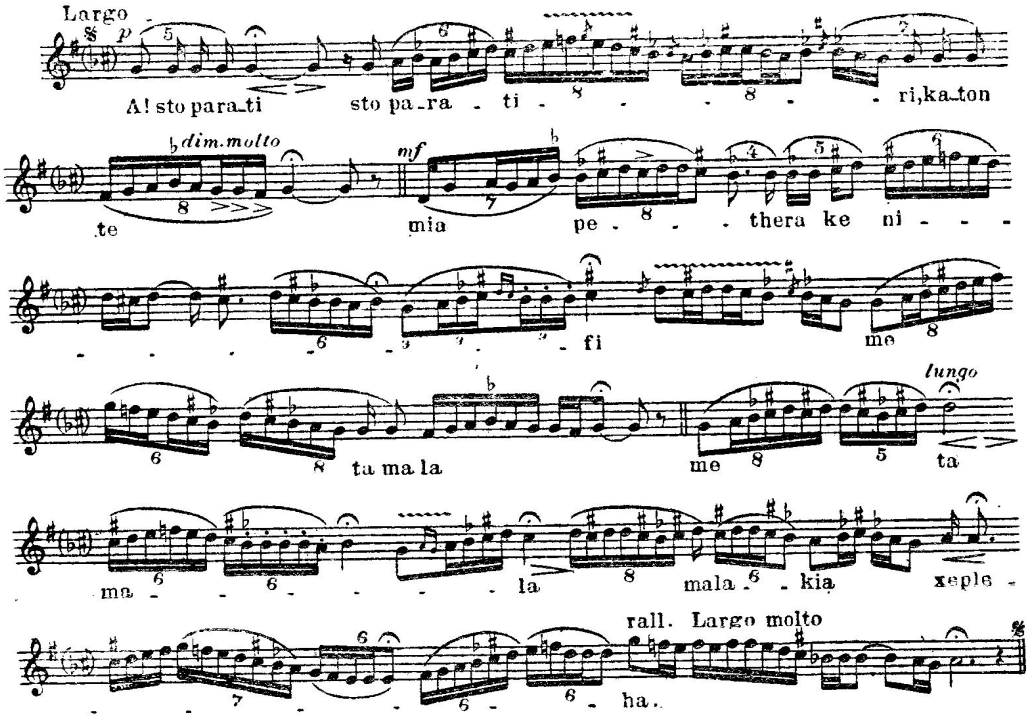
Gammes du Pélo Ponèse



Chant chorégraphique



Chanson populaire



Les œuvres composées en Grèce entre 1909 et 1921.

Avant d'en dresser une liste exhaustive, la Grèce continuera à inspirer A.Marsick bien longtemps après l'avoir quittée tant ce long séjour a marqué profondément le compositeur. Il n'en sera plus du tout de même en Espagne. Seule sa chère Wallonie l'inspirera à nouveau.

1. Les Scènes de Montagne.

Leur compositions s'étalent de 1902 à 1910.Elles ont été inspirées par ses voyages dans le Dauphiné, en Grèce et dans la campagne romaine en Italie. Les trois premières furent crées le 18 décembre 1907 par son ami Georges de Launay dans une version pour piano. Les trois suivantes sont inspirées par l'Arcadie qu'il a visité, souvenons-nous-en, en 1909. Enfin les deux dernières, composées en 1910 lui sont certes inspirées par les collines du Latium mais aussi par sa tendre fiancée Paola… même si rien n'est dit à ce sujet. Il était bien trop amoureux pour qu'il en fût autrement !
Ces « Scènes de Montagne » dans leur version orchestrale furent jouées très souvent. Elles font partie du très bel enregistrement réalisé par l'Orchestre Philharmonique de Lorraine sous la direction de Jacques Houtmann, CD déjà cité.

2. Poème Nuptial.

Rappelons-nous du mariage d'Armand et de Paola. Elle est écrite pour orgue pour son mariage. L'œuvre est créée le 7 octobre 1910 dans l'extraordinaire église baroque de Saint-Ignace à Rome par M. di Veroli.



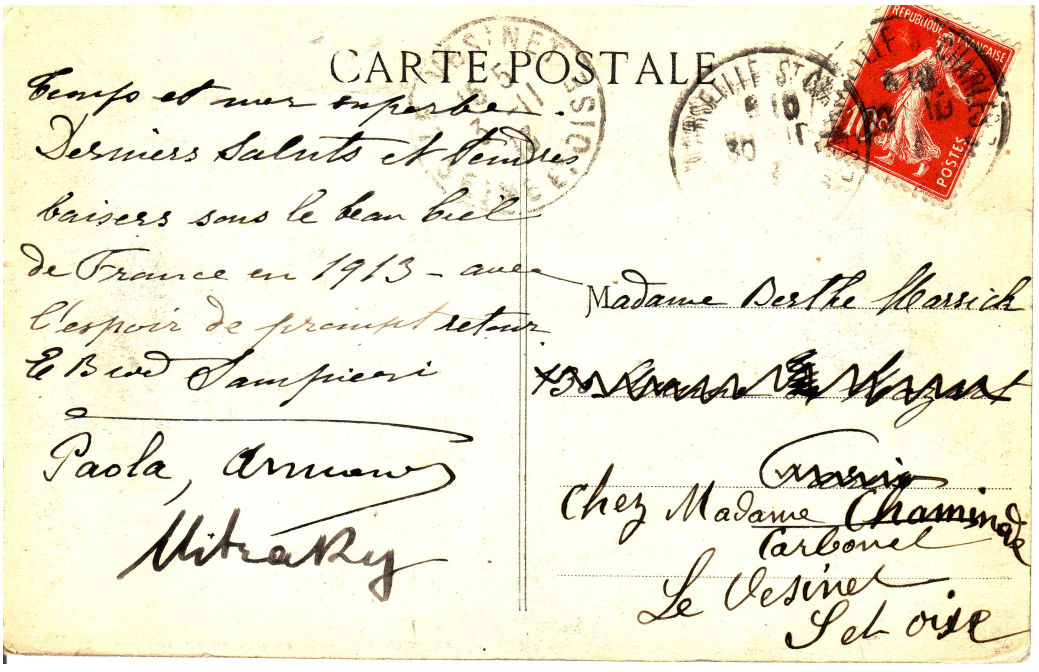
Triomphe de Saint-Ignace d'Andrea Pozzo.

3. Deux morceaux pour piano : « Rêverie dans la campagne grecque » et « Marche de Caravane ». 1911. Ces deux pièces furent créées par M. Carrer à la salle Bach de Rome, le 28 juin 1911, lors du retour à Rome chez les Sampieri. Elles sont dédicacées à Ludwig Wassenhoven, professeur à l'Odieion.
4. Les Norvégiennes : orchestration d'A. Marsick du chœur pour voix de femme de Léo Delibes.
5. Les Tableaux Grecs : cette œuvre, le Mirologue et Danse Attique, fut écrite une nuit d'été sur un bateau entre Patras et Brindisi. Notre grand-mère nous l'a souvent raconté. Armand Marsick ne pouvant pas dormir s'était installé sur le pont et il va composer au moins une des deux parties (le Mirologue sans doute) à partir des notes qu'il avait prises l'année précédente en visitant les Météores et qu'il retrouve dans ses bagages. Notre grand-mère nous disait dans ses poches… ce qui est peu vraisemblable, mais donnait à cette anecdote un peu de merveilleux comme l'aimait notre imaginative Mémée !
   Les dédicaces sont nombreuses car il existe cinq réductions pour divers instruments en dehors de la version orchestrale dédiée à Miltiade Negroponte. Une première exécution du Mirologue aura lieu à l'Académie Sainte-Cécile à Rome le 9 mars 1917, sous forme de quintette pour cordes et piano avec MM Ciatti, Rossi, Marchesi, Fanelli et l'auteur lors d'un concert Marsick devant un auditoire qui compte beaucoup de noms du monde artistique romain et tout le corps diplomatique belge, personnel y compris. L'Italie combat aux côtés des Alliés et la présence belge à ce concert revêt du coup un côté très patriotique alors qu'il ne reste qu'un minuscule territoire de la Belgique libre et que la guerre fait rage. Ce n'est que lors de la saison 1922-1923, avec l'Orquesta Sinfonica de Bilbao que l'œuvre fut créée par A. Marsick au pupitre et enfin avec les Concerts Colonne le 3 janvier 1925 sous la direction de Gabriel Pierné. La presse souligne le caractère original, étrange du « Mirologue » pour laquelle cette page est « merveilleuse et qu'on oublie point ».
   De ces « Tableaux Grecs » A. Marsick en tirera un ballet en un acte qui comprend cinq mouvements[86]
6. Mélodies populaires grecques, harmonisées par A. Marsick Athènes 1912.
   Il s'agit en fait de ses travaux qui déboucheront en 1930 sur le volume de 240 pages dont la seconde partie est consacrée aux harmonisations de ces mélodies. (pp 130 et suivantes), livre dont on a déjà parlé.
7. Lara. Drame lyrique en 3 actes et 5 tableaux sur un livret de Charles Kloster d'après le poème de Lord Byron.
   Beaucoup à dire sur cet opéra…
   C'est assurément la grande œuvre de la vie d'Armand Marsick, celle dans laquelle il a mis toute son énergie. Lorsque nous étions enfants, il en parlait douloureusement, déçu profondément du peu de succès que cet opéra rencontra. Il ne sera représenté qu'une fois à l'Opéra Royal Flamand d' Anvers, le 3 décembre 1929. A. Marsick avait donné une audition privée de son opéra en 1913, à Kufferath, directeur de La Monnaie. La rencontre avait eu lieu au Zoute dans la 1ère quinzaine d'août. L'œuvre acceptée devait être représentée en 1914 mais, outre que la guerre éclate, Kuferath, dans une lettre du 3 juin 1914 lui annonce qu'il doit renoncer à ce projet. Il lui donne rendez-vous pour l'été, peut-être en Suisse. L'attentat de Sarajevo du 28 juin

[86] Voir Yvette Gobert pp. 104-105.

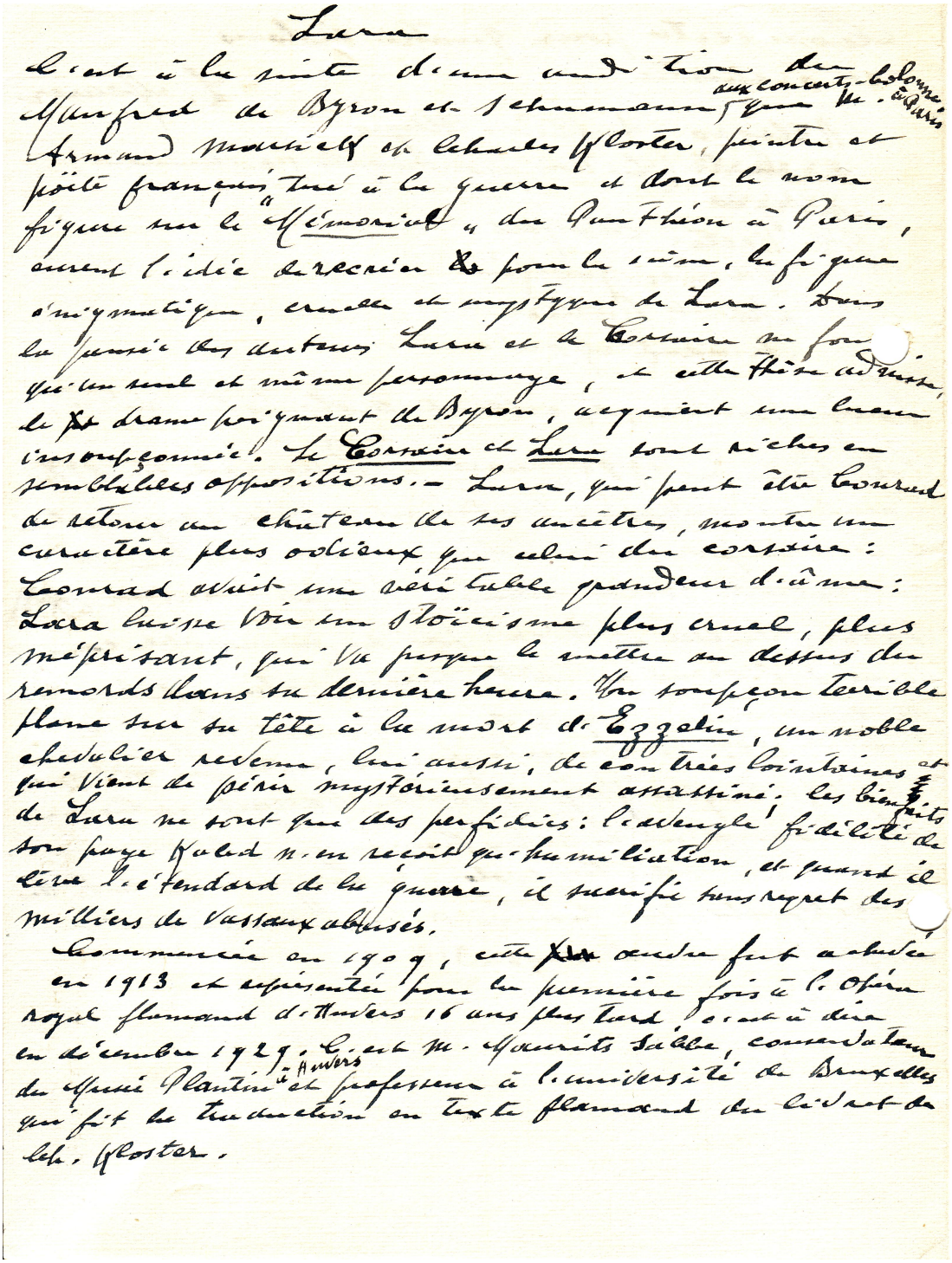
allait tout bouleverser, bien entendu ! C'est un autre opéra, « L'Anneau Nuptial » que le théâtre de La Monnaie montera en 1928. Est-ce que la création de deux opéras d'Armand Marsick dans ce théâtre était-il trop aux yeux des administrateurs ? Sans aucun doute. Mais l'Opéra Royal Flamand d'Anvers a eu plus de volonté car il avait aussi présenté le troisième opéra d'A. Marsick, « La Jane » en 1926. Monter un tel spectacle est aussi très onéreux. Comment ne pas songer aux risques financiers d'une telle opération. A. Marsick le savait très bien. L'effet de mode a joué aussi certainement contre lui. Encore une fois, c'était de l'excellente musique mais qui n'innovait pas vraiment. La forme restait très classique. Nous sommes loin d'Alban Berg et de « Wozzeck » créé en 1925. Enfin, d'autres compositeurs belges écrivaient aussi des opéras et ils avaient les mêmes prétentions et droits à une création publique. Ce n'est que maintenant qu'on s'intéresse de nouveau à ces opéras comme en témoigne un ouvrage à paraître sur les créations d'opéras belges entre les deux guerres à La Monnaie.

Une première version pour piano fut écrite entre 1911 et 1913. La version orchestrale fut commencée à Cambo-les-bains, chez Eve Lavallière et Fernand Samuel. Notre grand-mère retrouvait ainsi son demi-frère et la mère de sa filleule. [87] De nombreuses plaques photographiques nous montrent Eve Lavallière à Cambo… Cet été 1913 avait été riche en événements. A.Marsick avait fait une vaste tournée en Europe pour étudier l'organisation des conservatoires dont il voulait appliquer les aspects les plus intéressants au conservatoire d'Athènes. Mais il a aussi visité ses sœurs à Liège et la sœur religieuse d'Edma Sampieri, sa belle-mère, à Montzen. Sa communauté avait été chassée d'Auxerre après les lois de 1905. Ils ont revu aussi Berthe Mollot l'ex épouse de Martin-Pierre, à Paris et au Vésinet. Le 26 octobre, il dirige un concert à Angers.



[87] Voir « Les Sampieri » de J. Marsick.

Dimitri Mitropoulos les a accompagnés durant ce voyage comme en témoigne une dernière carte envoyée le 30 octobre de Marseille où ils vont s'embarquer pour Athènes. [88] Mitropoulos n'avait pas accompagné les Marsick à Cambo. Il est resté à Paris et rencontre souvent Kloster avec qui il a des échanges sur le spiritisme, sur Dieu, les religions… Kloster raconte tout cela à son ami Armand dans une longue lettre où Mitropoulos apparaît très fantasque. [89]



Lara

C'est à la suite d'une audition du Manfred de Byron et Schumann aux concerts-colonne à Paris que M. Armand Marsick et Charles Kloster, peintre et poète français, tué à la guerre et dont le nom figure sur le "Mémorial" du Panthéon à Paris, eurent l'idée de recréer pour la scène, la figure énigmatique, cruelle et mystique de Lara. Dans la pensée des auteurs Lara et le Corsaire ne font qu'un seul et même personnage, et cette thèse admise, le drame poignant de Byron, acquiert une lueur insoupçonnée. Le Corsaire et Lara sont riches en semblables oppositions. — Lara, qui peut être Conrad de retour au château de ses ancêtres, montre un caractère plus odieux que celui du corsaire : Conrad avait une véritable grandeur d'âme : Lara laisse voir un stoïcisme plus cruel, plus méprisant, qui va jusque le mettre au dessus du remords dans sa dernière heure. Un soupçon terrible plane sur sa tête à la mort d'Ezzelin, un noble chevalier revenu, lui aussi, de contrées lointaines et qui vient de périr mystérieusement assassiné. Les bienfaits de Lara ne sont que des perfidies : l'aveugle fidélité de son page Kaled n'en reçoit qu'humiliation, et quand il lève l'étendard de la guerre, il sacrifie sans regret des milliers de vassaux abusés.

Commencée en 1909, cette œuvre fut achevée en 1913 et représentée pour la première fois à l'Opéra royal flamand d'Anvers 16 ans plus tard, c'est à dire en décembre 1929. C'est M. Maurits Sabbe, conservateur du Musée Plantin à Anvers et professeur à l'université de Bruxelles qui fit la traduction en texte flamand du livret de Ch. Kloster.

Note manuscrite pour le programme des concerts de la Société des Concerts Symphoniques de Liège, des 30 et 31 janvier 1932.

[88] Ils ont quitté Angers pour Marseille en passant par Agen ? Ma foi…

[89] Lettre du 16 juillet 1914 à A.Marsick.

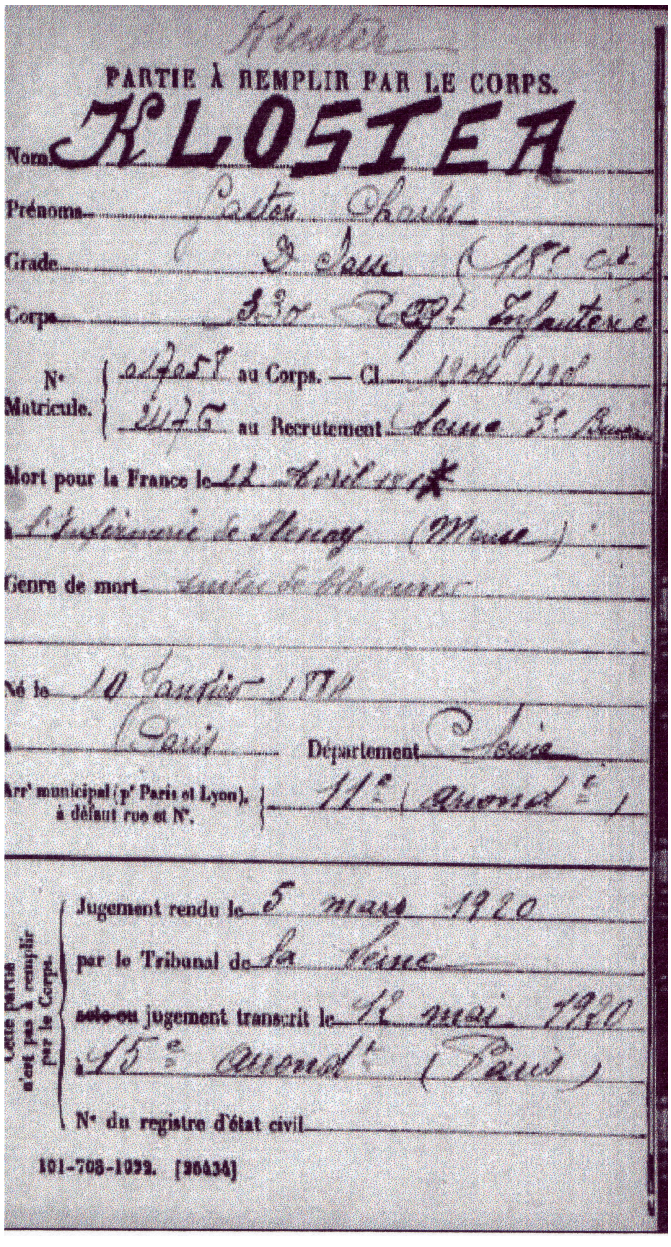
LARA

C'est à la suite d'une audition du *Manfred* de Byron et Schumann aux Concerts-Colonne à Paris que MM. Armand Marsick et Charles Kloster eurent l'idée de recréer pour la scène, la figure énigmatique, cruelle et mystique de « Lara ». Dans leur pensée, *Lara* et *Le Corsaire*, cet autre poème du Byron, ne font qu'un seul et même personnage, et cette thèse admise, le drame poignant du poète anglais acquiert une lueur insoupçonnée. « Le Corsaire et Lara sont riches en semblables oppositions. — Lara, qui peut être Conrad (le corsaire) de retour au château de ses ancêtres, montre un caractère plus odieux que celui du Corsaire: Conrad avait une véritable grandeur d'âme: Lara laisse voir un stoïcisme plus cruel, plus méprisant, qui va jusque le mettre au-dessus du remords dans sa dernière heure. Un soupçon terrible plane sur sa tête à la mort d'*Ezzelin*, un noble chevalier revenu, lui aussi, de contrées lointaines et qui vient de périr mystérieusement assassiné; les bienfaits de Lara ne sont que perfidies: l'aveugle fidélité de son page Kaled (que l'on découvre être une femme) n'en reçoit qu'humiliation, et quand il lève l'étendard de la guerre, il sacrifie sans regret des milliers de vassaux abusés. » (D'après A. Pichot). — Commencée en 1909 au Vieux-Phalère près Athènes, cette œuvre y fut achevée en 1913 et représentée pour la première fois à l'Opéra Royal flamand d'Anvers 16 ans plus tard, c'est-à-dire en décembre 1929. C'est M. Maurits Sabbe, conservateur du Musée Plantin, à Anvers et professeur à l'Université de Bruxelles qui fit la traduction en texte flamand du livret de Charles Kloster, peintre et écrivain français tué à la guerre et dont le nom figure sur le Mémorial du Panthéon à Paris.

La version imprimée.

C'est à son retour qu'il achève l'acte 1, exactement le 7 janvier à 5h30 du soir. L'acte 2 est achevé le 12 mai. Quant à l'acte 3, nous n'avons aucune indication. Etait-il achevé quand la guerre éclate ?

Seuls des extraits seront joués à Athènes en 1912 et 19 avril 1916, à Liège le 21 juillet 1919 et à Paris le 21 mars 1926 sous la direction de Gabriel Pierné.
Un mot aussi de Charles Kloster. Il avait des origines bavaroises par son père. Il était poète et peintre. Pour gagner sa vie, il est aussi copiste comme en témoigne plusieurs lettres à Berthe Mollot, une des ses « clientes ». Il donne aussi des leçons pour nourrir sa famille… Enrôlé en 1914, Il est fait prisonnier, il meurt d'épuisement des suites des mauvais traitements infligés aux prisonniers, le 27 avril 1917 : il est enterré à STENAY, dans la Meuse. Je me souviens être allé sur sa tombe avec mes parents…



Kloster

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom KLOSTER

Prénoms Gaston Charles

Grade 2e classe (18e cl.)

Corps 330 Regt Infanterie

N° Matricule. 01705 au Corps. — Cl. 1904 1908
2475 au Recrutement Seine 3e Bureau

Mort pour la France le 22 Avril 1917

à l'Infirmerie de Stenay (Meuse)

Genre de mort suites de blessures

Né le 10 Janvier 1884

à Paris Département Seine

Arr^t municipal (p^r Paris et Lyon), à défaut rue et N°. 11e (arrond^t)

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

Jugement rendu le 5 mars 1920

par le Tribunal de la Seine

~~acte ou~~ jugement transcrit le 12 mai 1920

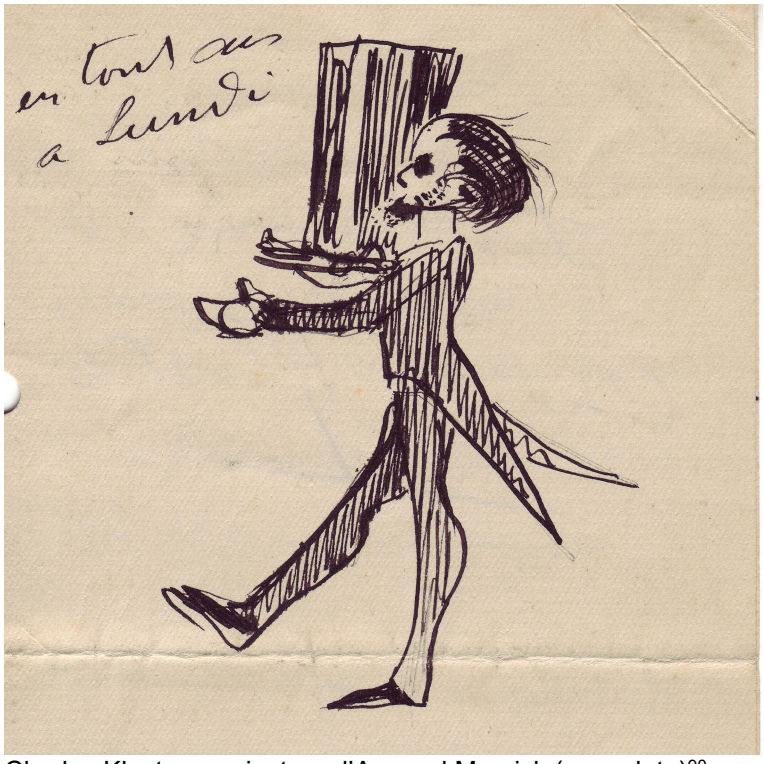
à 15e arrond^t (Paris)

N° du registre d'état civil

101-708-1022. [26434]

Sa veuve raconte dans une longue lettre la disparition brutale de son mari. Armand et Charles étaient très liés. Ils s'étaient connus à Paris. Mais comment ? Par les Marsick-Mollot. ? Il écrit semble-t-il souvent à Berthe Mollot qui a des « bontés » pour lui.

La correspondance à propos de Lara nous apprend qu'en 1910, il met la dernière main à l'ouvrage. Puis, en juillet 14, il espère que Kufferath donnera satisfaction à Armand Marsick… C'est peu !



Charles Kloster : caricature d'Armand Marsick (sans date)[90]

D'autres œuvres ont été commencées en Grèce pour être achevées en Espagne.

1. L'Anneau Nuptial, Drame lyrique en trois actes sur un livret d'Ugo Fleres,

Quelques mots sur Ugo Fleres.

Ugo Fleres né à Messine le 11 décembre 1859 est l'auteur de romans célèbres tels que l'Anello, Gloria Giustizia etc. Il décède en 1939.

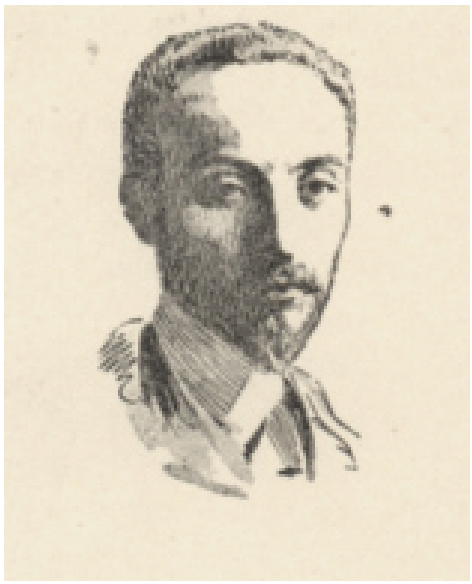
Plusieurs recueils de Nouvelles ont été publiés ; il a écrit une infinité d'ouvrages en vers, de livrets d'opéras parmi lesquels l'Anello (L'Anneau Nuptial). Il Trillo del Diavolo, Alceste et plusieurs de ses drames furent représentés avec succès.

C'était en plus un critique d'art très estimé et il était professeur de l'Histoire de l'Art moderne à Rome.

Il était aussi peintre et a notamment illustré « L'Elégie romaine » de Goethe traduit par Luigi Pirandello en 1896. Ami très proche de Pirandello, il peint notamment son portrait.

Journaliste enfin, il fonde en 1898, avec Italo Balbo et Pirandello, l'hebdomadaire « Ariel » dans lequel Pirandello a publié plusieurs nouvelles comme « La Scelta » et le 1er acte de « L'Epilogo », titre que le dramaturge changea pour « La Morsa ».

[90] Lettre à Armand Marsick. Arch. J.Marsick.



Ugo Fleres en1888




M. Ugo Fleres
auteur du roman *l'Anneau nuptial*, par lui-même

Ces quelques portraits d'Ugo Fleres nous montrent un homme aux traits très fins.

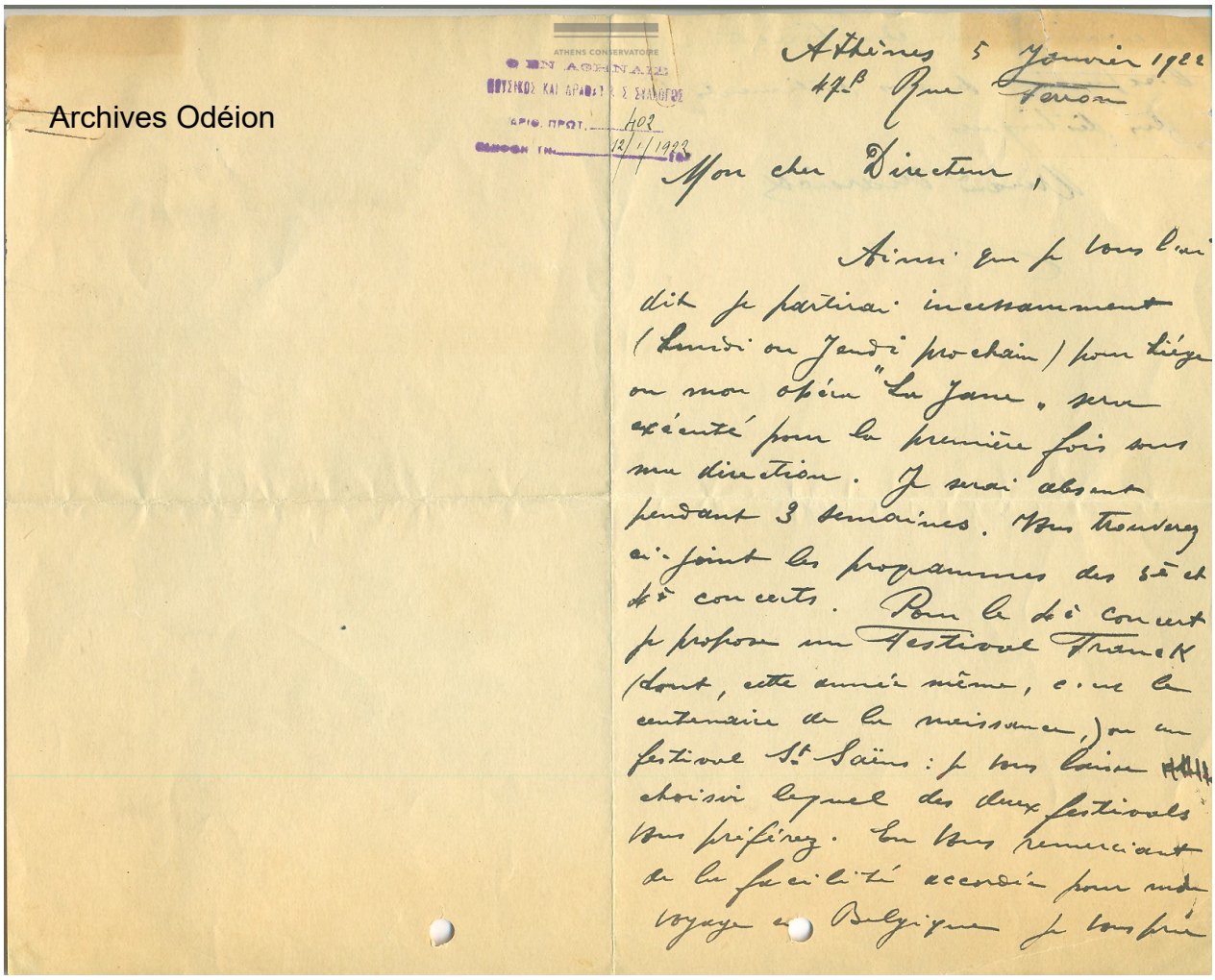
Ce portrait tracé, revenons à l'opéra. A. Marsick écrit sur le manuscrit que « cette partition a été commencée le 15 juin 1915 dans notre villa « Kaled » au Vieux Phalère. Les 1er et 2° actes y furent terminés en janvier 1916. Le 3° acte a été

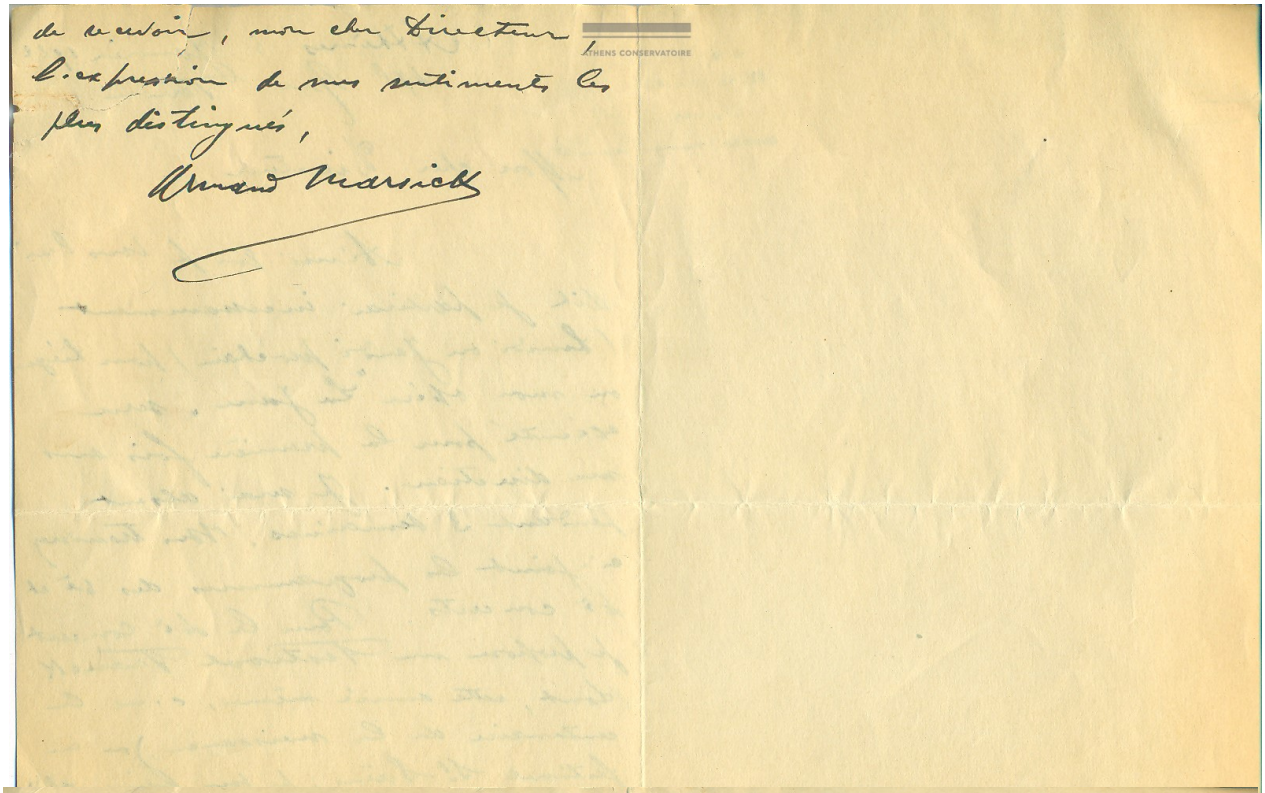
commencé en décembre 1917 à Athènes (rue Constantin Paléologue) et terminé en juillet 1920 à Vityna (Arcadie). Le 1er acte y fut instrumenté en grande partie et l'instrumentation put enfin y être terminée – après combien de péripéties !...- en1924 à Montzen (Belgique). »
L'opéra sera créé le 3 mars 1928 au Théâtre Royal de la Monnaie à Bruxelles. Mais A.Marsick avait fait entendre un grand extrait du 1er acte en mars 1921 au Théâtre Municipal d'Athènes avec l'Orchestre et les chœurs du Conservatoire. Enfin le 11 janvier 1926, A.Marsick lors d'un concert où il dirige l'Orchestre de Paris il fait entendre le prélude de l'acte II et « L'orage dans la plaine d'Ostie » de l'acte III.

Nous reparlerons de la création de l'opéra au retour du compositeur en Belgique.

Le départ d'Armand Marsick.

Nous l'avons déjà dit, comme lui-même nous l'a confié, il aurait suivi Manolis Kalomiris comme bien d'autres professeurs s'il n'y avait pas eu l'orchestre qu'il avait créé et façonné. Deux lettres retrouvées en 2015 et conservées parmi d'autres nombreux documents aux archives du conservatoire heureusement dirigées par l'Ephore Madame Stella Kourmpana et M. Haris Xanthoudakis, directeur de recherches, nous voyons combien il hésite avant de se lancer dans l'inconnu.

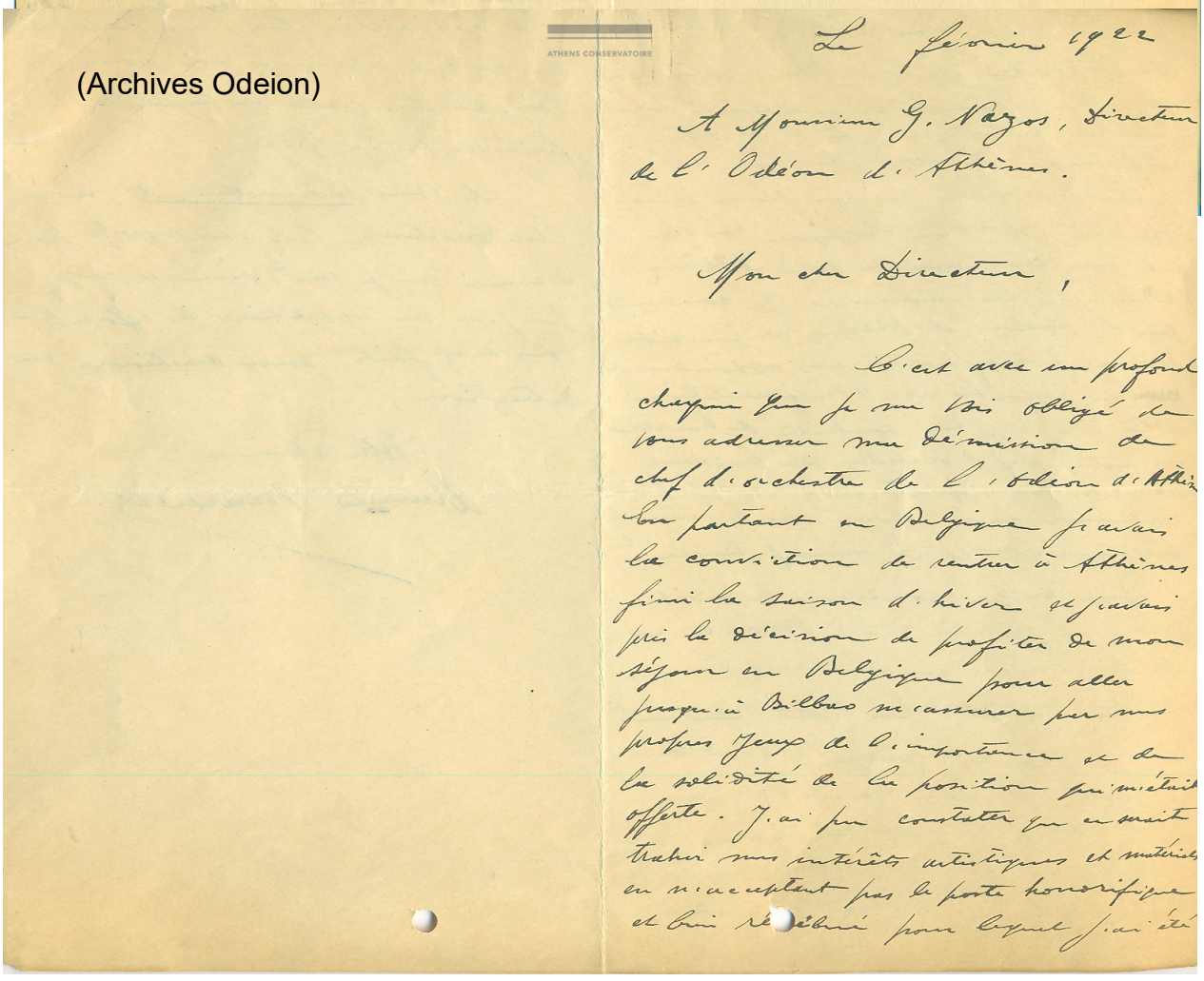




de devoir, mon cher Directeur
l'expression de mes sentiments
plus distingués,

Armand Marsick

ATHENS CONSERVATOIRE



ATHENS CONSERVATOIRE

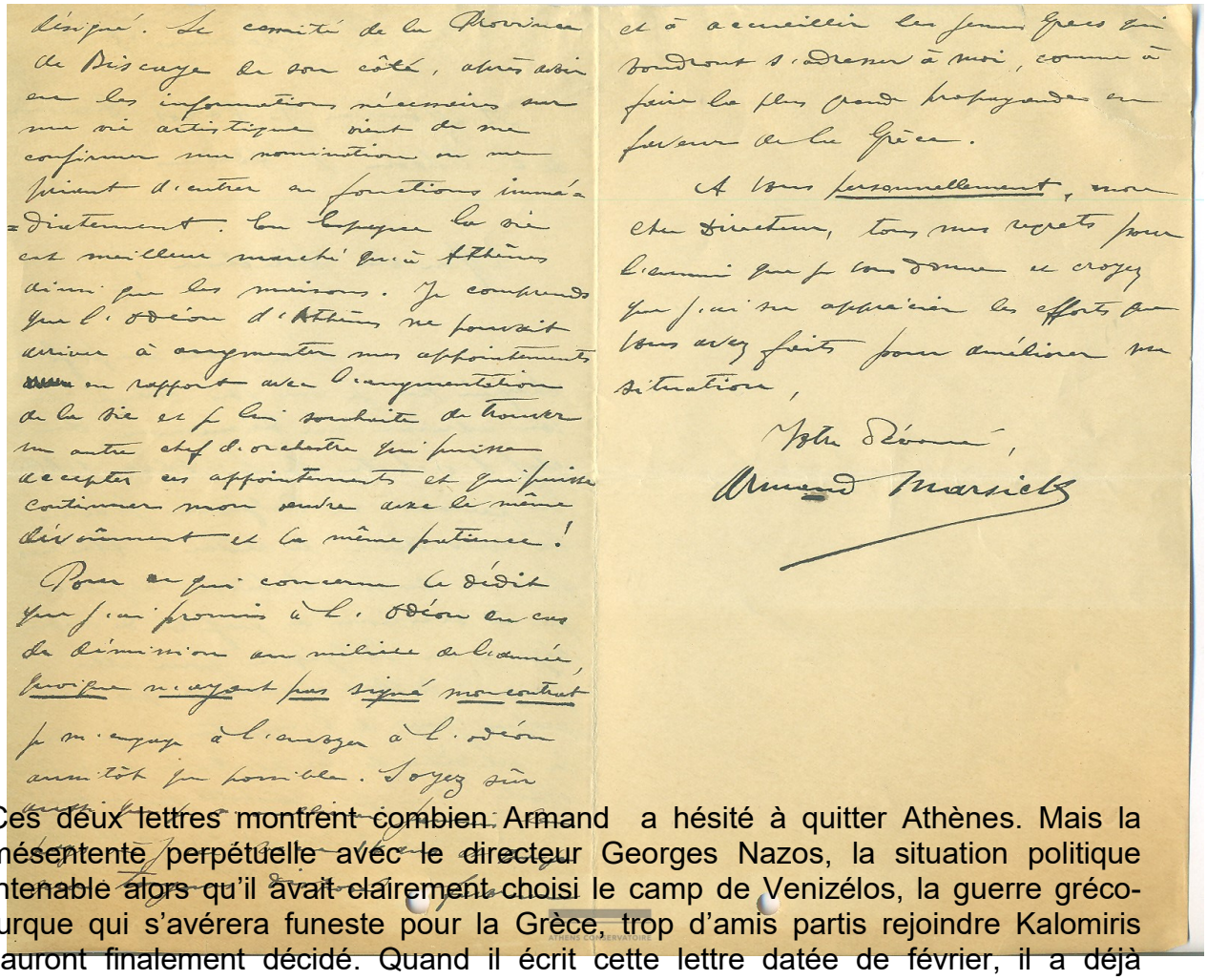
(Archives Odeion)

Le février 1922

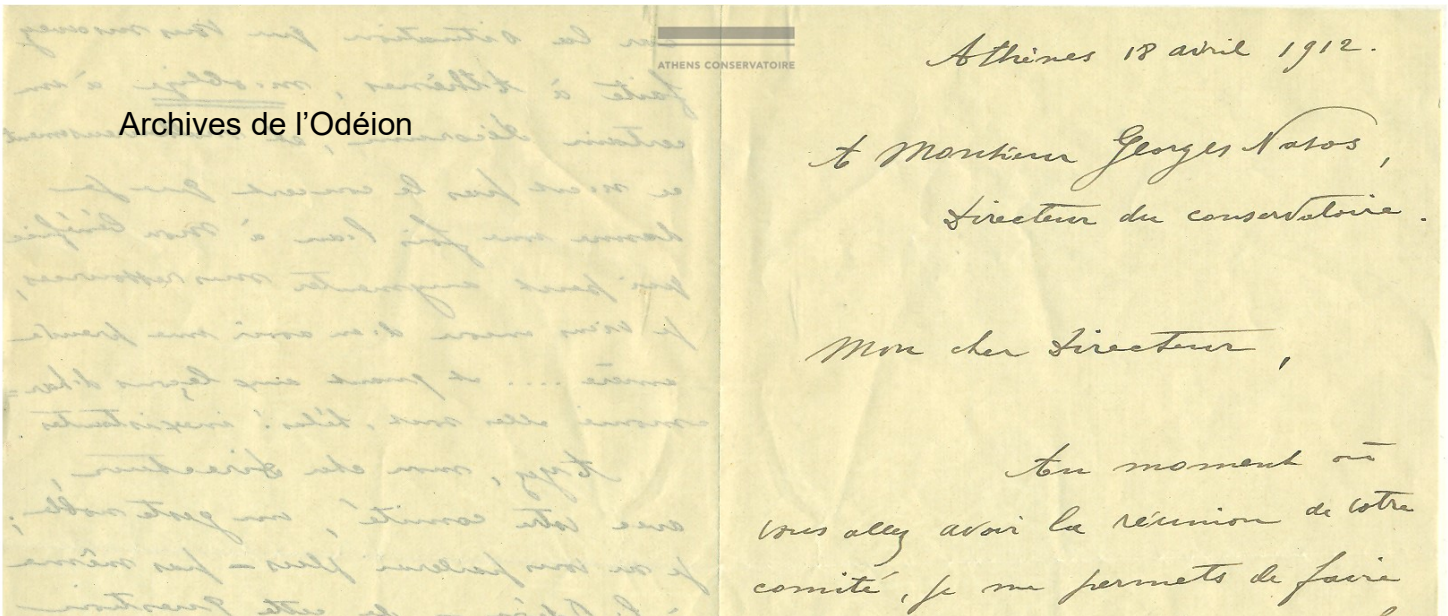
A Monsieur G. Nazos, Directeur
de l'Odéon d'Athènes.

Mon cher Directeur,

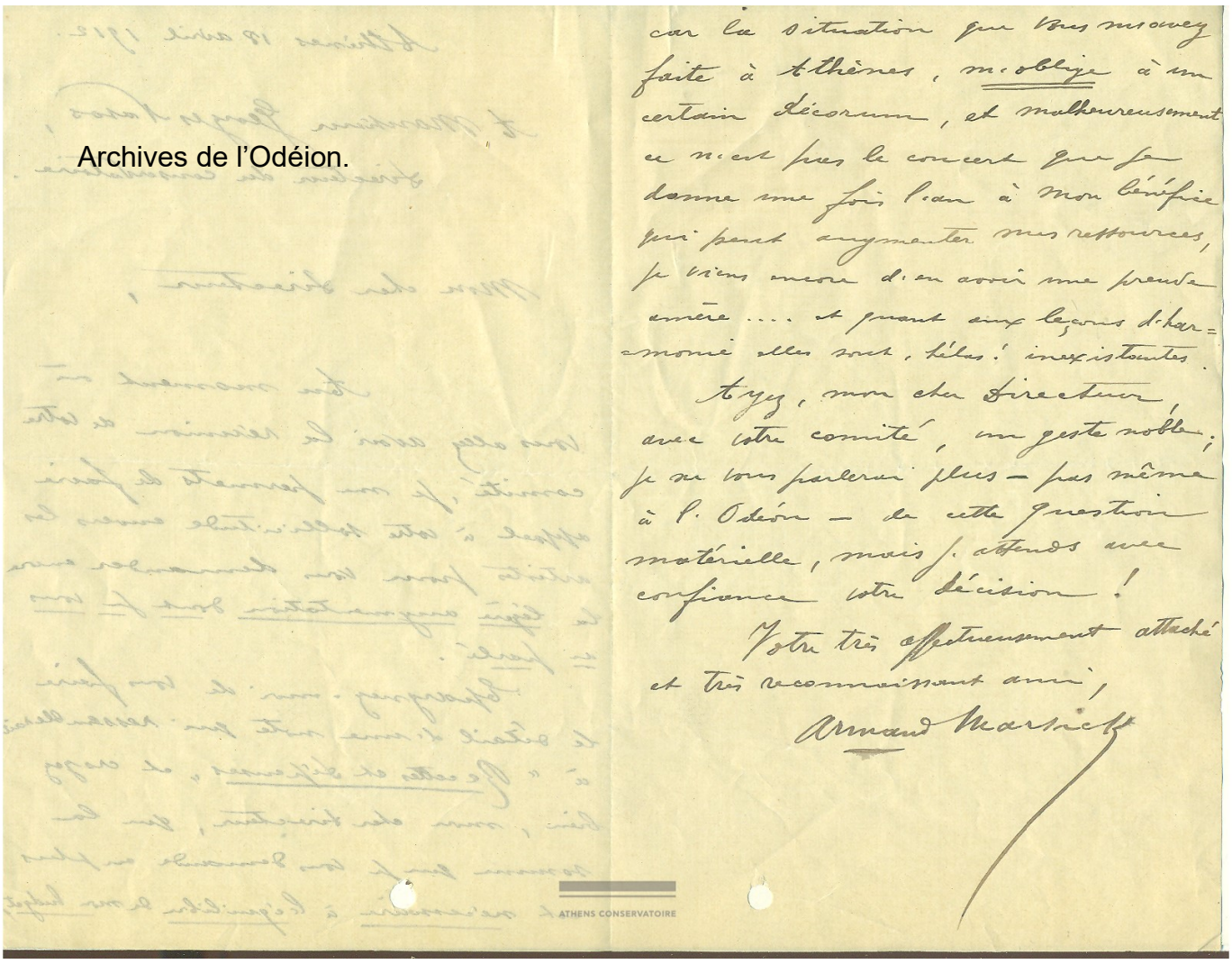
C'est avec un profond
chagrin que je me vois obligé de
vous adresser ma démission de
chef d'orchestre de l'Odéon d'Athè
En partant en Belgique j'avais
la conviction de rentrer à Athènes
finir la saison d'hiver et j'avais
pris la décision de profiter de mon
séjour en Belgique pour aller
jusqu'à Bilbao me rassurer par mes
propres yeux de l'importance et de
la solidité de la position qui m'était
offerte. J'ai pu constater que en restant
traître mes intérêts artistiques et matériels
en n'acceptant pas le poste honorifique
et bien rétribué pour lequel j'ai été



Ces deux lettres montrent combien Armand a hésité à quitter Athènes. Mais la mésentente perpétuelle avec le directeur Georges Nazos, la situation politique intenable alors qu'il avait clairement choisi le camp de Venizélos, la guerre gréco-turque qui s'avérera funeste pour la Grèce, trop d'amis partis rejoindre Kalomiris l'auront finalement décidé. Quand il écrit cette lettre datée de février, il a déjà demandé son passeport pour Bilbao le 23 janvier… Ajoutons aussi à cela la précarité de sa situation au Conservatoire. Lorsqu'il arrive à Athènes en 1908, c'est chaque année qu'il doit signer un nouveau contrat. De plus il ne cessera de demander une augmentation pour vivre dignement.
A titre d'exemple, voici une de ces lettres où il réclame un salaire suffisant pour vivre.



Archives de l'Odéion



Archives de l'Odéion.

car la situation que vous m'avez faite à Athènes, m'oblige à un certain décorum, et malheureusement ce n'est pas le concert que je donne une fois l'an à mon bénéfice qui peut augmenter mes ressources, je viens encore d'en avoir une preuve amère .... et quant aux leçons d'harmonie elles sont, hélas! inexistantes.

Ayez, mon cher Directeur, avec votre comité, un geste noble; je ne vous parlerai plus — pas même à l'Odéon — de cette question matérielle, mais j'attends avec confiance votre décision!

Votre très affectueusement attaché et très reconnaissant ami,

Armand Marsick

ATHENS CONSERVATOIRE

Trois petites semaines seront bien utiles pour préparer départ et déménagement.

Le 9 février il débarque à Bilbao. Une page se tourne. Mais jamais il n'oubliera la Grèce. Longtemps encore il sera inspiré par les thèmes grecs dans de nombreuses autres compositions. Cela allait même jusqu'à des scènes très comiques ! Un jour, à Bruxelles, notre Mémée l'envoie acheter des citrons chez M. Lemaire, le brave épicier du coin opposé au leur, au carrefour des rue des Boers et rue Louis Happ. Le brave homme lui annonce le prix et se fait traiter de voleur ! « Mais, Monsieur, en Grèce on les donne ! » Et je ne parle pas des récits sans cesse répétés de notre grand-mère qui m'ont fait rêver longtemps de ce pays mythique jusqu'à ce qu'enfin je débarque à mon tour sur l'ancien aéroport, pas très loin du Vieux-Phalère comme je l'ai raconté plus haut…

Je crois profondément aussi que le berceau de notre civilisation est en Grèce et nulle part ailleurs. Les Grecs ont tout inventé tel que nous l'entendons en Europe: l'architecture, la sculpture, la littérature, la poésie et le théâtre, la philosophie, le goût de l'agora et du débat, et surtout les bases de la démocratie et du système démocratique comme forme de gouvernement. Essentiel ! L'ecclésia, la boulé, l'héliée… Aucun régime politique n'a fait mieux. Mêmes si des manques étaient criants comme le droit des femmes, par exemple.

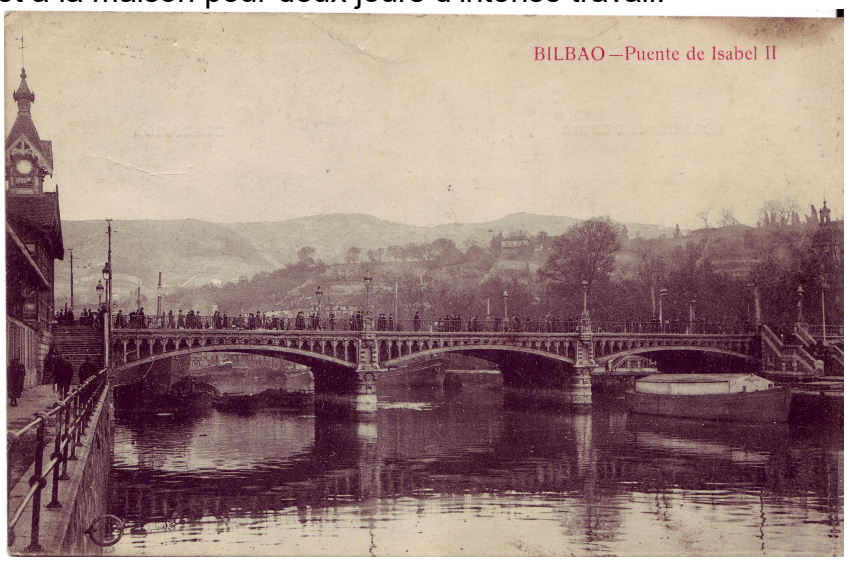
L'Espagne : 1922 1927

Pour quelles raisons avez-vous été amené à quitter Athènes pour Bilbao ? lui demande en 1925 un journaliste liégeois.
-Tout simplement parce que la situation y devenait intenable. Douze années m'avaient rendu familier le beau pays de Grèce pays d'art admirable et d'un climat de rêve, mais n'avaient pu m'habituer à sa cuisine, ni à sa politique qui sont deux choses détestables.
Connu comme vénizéliste, la vie devint difficile, surtout après le retour de Constantin en 1920. L'harmonie était loin de régner, même au sein du Conservatoire national, je fis une fugue.
- Une fugue ?
- Parfaitement. Une place de directeur du Conservatoire allait être créée, en Biscaye. Je demandai mes passeports le 23 janvier et le 2 février je débarquais à Bilbao. Depuis lors j'y suis installé »

Le 15 février, A.Marsick est nommé officiellement directeur du Conservatoire de Bilbao après avoir remporté le concours devant 23 autres concurrents venus de toutes parts. Mais c'est aussi à la direction du futur orchestre qu'il est appelé. En effet, c'est lui qui va fonder l'actuel orchestre symphonique. Il va accomplir un véritable exploit car à peine arrivé, il rassemble tout ce qu'il trouve comme instrumentistes et le 8 mars, il donne le 1er concert.

Il précède de quelques semaines sa famille. Notre grand-mère avait eu tout le déménagement à préparer. Les caisses enfin prêtes sont embarquées au Pirée sur un bateau pour Marseille. Mais dans la nuit une violente explosion secoue le port. Un bateau de munition amarré près de celui-ci saute. Ma grand-mère, sa mère et son fils embarquent le lendemain. En 2° classe. L'heure est aux économies. Mais arrivés à San Sébastian, elle achète un billet de 1ère pour arriver dignement à Bilbao où Armand Marsick l'attend avec des autorités du Conservatoire. Ouf ! les apparences sont sauves…
Mais il fait froid, il pleut, le ciel est gris. Et lorsqu'elle découvre la maison louée par son mari, il n'y pas de cheminées pour chauffer la maison ! Le déménagement arrive. Horreur ! les meubles ont été réduit en miettes, la vaisselle de même en particulier les collections de verres de Venise qu'un maître verrier vénitien soufflait exprès pour elle et ses parents. Bref, cela commence mal ! Elle ne parlait pas de ce séjour à Bilbao. Seul, notre père évoquait ses années de jeunesse. Bientôt il parlera couramment espagnol… avec l'accent basque. Commencera alors pour elle une longue mélancolie à pleurer son ciel de Grèce !

Mais avant de poursuivre, il faut citer la remarquable étude réalisée par Madame Carmen Rodriguez Suso. Un jour de l'année 2001, je reçois un coup de téléphone de cette dame. Elle me dit qu'elle est professeur de musicologie à l'université de Vittoria en Espagne, qu'elle a vu notre site familial et qu'elle souhaite me rencontrer. Aussi la voilà bientôt à la maison pour deux jours d'intense travail.







Bilbao vers 1920, le théâtre Arriaga et la salle de concerts « où Armand donne ses concerts », précise Paola Marsick. Archives J. Marsick

Le fruit de ses recherches allait très vite combler une page essentielle de la vie d'Armand Marsick. Vous pourrez la lire dans deux volumes publiés en 2002 pour le 80° anniversaire de la fondation de l'orchestre :

Bilbao Orkestra Sinfonikoa
Orquesta Sinfónica de Bilbao

Ochenta años de música urbana

Carmen Rodriguez Suso

Tomo I 364 pages
Tomo II 303 pages

Le 1er tome retrace l'histoire de l'orchestre de 1922 à 2001 et le tome II tous les programmes indiquant la date, le lieu, le chef d'orchestre, les solistes ou/et collaborateurs, les œuvres présentées.
Une somme !

La deuxième source, plus modeste, est le n° 274 d'octobre 1997 de la revue TEMAS VIZCAINOS publiée par la BBK – Bilbao Bizkaia Kutxa consacré aux articles de Juan Carlos Isusi entre 1924 et 1936, réuni par Juan Carlos Ramirez-Escudero, journaliste, professeur à l'université du Pays Basque et directeur de Radio San Sebastian. Isusi avait été vice-président de l'orchestre de Bilbao jusqu'au début de la guerre civile.

La situation politique de l'Espagne jusqu'au départ d'Armand Marsick

L'Espagne au moment où arrive A. Marsick à Bilbao, est sans cesse agitée par des troubles politiques.
Le XIX° s. a connu trois guerres « carlistes », des coups d'état militaires, une première république de 1873 à 1876, la restauration de la monarchie, la perte progressive de toutes ses colonies, pertes qui s'achèvent après la défaite de l'Espagne face aux Etats-Unis (Elle cède Cuba, Porto Rico et les Philippines). Entre temps le pays connaît une flambée anarchiste particulièrement violente entre 1890 et 1900. Assassinats politiques, attaques de processions religieuses, incendies d'églises et de couvents, bombe au théâtre du Liceo à Barcelone… Bref, lorsque Alphonse XIII monte sur le trône en 1902, à l'âge de 16 ans au terme d'une longue crise dynastique celui-ci prétend intervenir dans les affaires publiques… ce qui n'arrange rien ! Les gouvernements conservateurs et progressistes se succèdent sans rien résoudre. Une grève en 1917 est durement réprimée. Mais l'Espagne reste à l'écart de le Première Guerre Mondiale ce qui lui permet de se développer et de s'enrichir. En 1921, un grave revers militaire dans le rif marocain face à Abdelkrim et l'assassinat du Premier Ministre Eduardo Dato en 1923, conduisent le capitaine général de la Catalogne, le général Miguel Primo de Rivera[91], à commettre un nouveau coup d'état. Le 23 septembre 1923 à Barcelone. Le roi Alphonse XIII laisse faire. Aussitôt les Cortes sont supprimés et remplacés par un Directoire de militaires et de technocrates. Le Maroc est « pacifié », selon la formule consacrée et la dictature s'installe. Elle n'est pas brutale, certes, mais c'est une dictature quand même. Ainsi les Catalans sont privés de l'usage de leur langue. Plus tard, alors qu'Armand Marsick a quitté Bilbao depuis trois ans, Primo de Rivera sera contraint de démissionner et de se réfugier à Paris le 28 janvier 1930. [92]

Quant au Pays Basque espagnol, il a toujours été attaché aux « fueros », privilèges particuliers accordés au XV° siècle par Ferdinand d'Aragon après son rattachement au royaume de Castille. En 1876, Alphonse XII les a supprimés… ce que n'acceptent pas les Basques. En 1898, Sabino Arana GOIRI (1865-1903) fonde le Parti nationaliste basque, crée le mot « Euzkadi » (« Patrie basque ») et le drapeau basque ainsi que tout un vocabulaire politique en langue basque.

Comme on le voit, l'Espagne est une poudrière qui explosera bientôt suivie par une Guerre Civile d'une rare cruauté et prélude à la seconde guerre mondiale, et

[91] Miguel de Rivera est le père de José Antonio de Rivera, le créateur de la « Phalange », parti d'extrême droite, fasciste et nationaliste. Arrêté pour insubordination en 1936 par les Républicains, il est jugé par un tribunal populaire, condamné à mort et exécuté. Aussitôt, il devient un martyr pour les franquistes.
[92] Voir l'article consacré à Primo de Rivera sur le site www.herodote.net.

par la dictature fasciste de Francesco Franco de sinistre mémoire. L'Espagne actuelle est heureusement à mille lieues de ce terrible passé. Grand pays démocratique, prospère il n'a pourtant pas résolu le terrorisme basque.

LE CONSERVATOIRE

Le 23 février 1896, la « Société Philarmonique » est créée. Elle se donne pour but de développer la vie musicale de Bilbao, notamment par l'organisation de concerts instrumentaux et vocaux soit avec des artistes locaux soit avec des artistes reconnus extérieurs. C'est ainsi qu'en 1899, l'orchestre Colonne était venu à Bilbao avec Edouard Colonne, Jacques Thibaud en soliste… et Armand Marsick, souvenez-vous-en.
En 1903, une première Académie Biscaïenne de musique (Academia Vizcaina de Musica) avait été créée par la volonté de diverses personnalités qui voulaient doter Bilbao d'un établissement d'enseignement musical digne de cette grande cité industrielle. Parmi ces personnalités, trois figures se détachent : D. Lope Alaña, D. Juan Carlos Cortázar et don Javier de Ariquesta.
Le 9 juillet 1919, la Députation Foral de Bizkaia, ou Conseil Provincial de Biscaye, approuve le projet de création d'un Conservatoire de Musique à Bilbao sur les bases de l'Académie Biscaïenne de musique fondée en 1903. Ce projet a été rendu possible grâce au travail, à l'enthousiasme et à la ténacité des fondateurs de l'Académie et d'associations populaires. Un concours international est organisé pour le poste de directeur du nouveau Conservatoire. 24 candidats se présentent. Après une enquête minutieuse sur les talents de chacun, la junta se réunit le 22 décembre 1921. Armand Marsick est choisi à l'unanimité par le Conseil Provincial de Biscaye. Il est aussi nommé professeur de violon de la classe supérieure. Armand Marsick prend officiellement ses fonctions le 14 février 1922. En fait, le choix du Conseil a été aussi guidé par un autre impératif : trouver un chef d'orchestre pour le futur Orchestre Symphonique.
Les talents indéniables d'Armand Marsick comme organisateur et comme administrateur du conservatoire vont très vite donner d'excellents résultats.



Huile de Manuel Losada



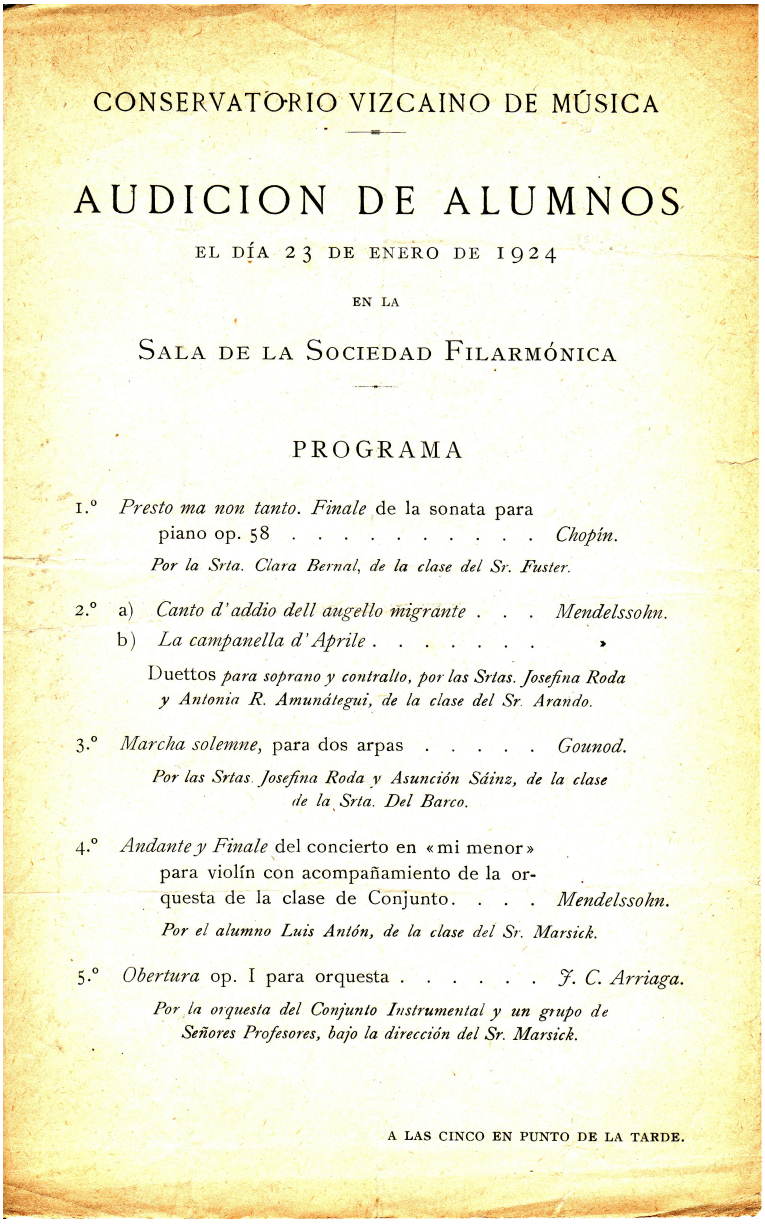
Juan Carlos de Gortázar y Manso, secrétaire de la Société Philharmonique et du Conservatoire

Il s'inspire de l'organisation et du règlement du conservatoire de Liège établi par Sylvain Dupuis le 18 décembre 1914. Par une réponse de son oncle Martin-Pierre Marsick, nous apprenons aussi qu'il a sollicité son aide pour diriger ce conservatoire, ce que refuse gentiment celui-ci. *« Allons ! allons ! l'expérience est concluante, et mon cher neveu est bien le brave Armand que je supposais (…) je tiens à ce que ta bonne situation reste entre tes mains qui sont dignes de ce poste. »*. Armand lui a demandé aussi quelle méthode choisir pour la classe supérieur de violon : *«Quant aux méthodes de violon,* répond Martin-Pierre, *je puis te recommander la dernière de Léonard (notre grand maître) qui est éditée chez Costallat, éditeur, 60 chaussée d'Antin ; ensuite les 3 parties de de Bériot. Quant aux études, avec les 20 premières de Kreutzer on fait un grand violoniste, mais il faut savoir les enseigner. C'est alors qu'il faudra venir me voir pour que je puisse t'indiquer comment il faut les faire travailler. Il y a d'ailleurs l'édition Massard, la seule possible, chez Leduc 3 rue de Grammont, avec la manière de les faire travailler mais cela ne suffit pas. (…) Si jamais tu avais la chance de rencontrer la méthode de violon de Campagnoli (souligné deux fois), hâte-toi de te l'offrir. Aussi celle du Père de Mozart… qu'on m'a volée !! ».*[93]

Le conservatoire accueille 503 élèves et 25 professeurs dès sa fondation[94]. C'est un directeur exigeant et il impose une vraie discipline aux enseignements qui y sont dispensés. Si je dis cela, c'est que les mœurs qui prévalaient alors étaient pour le moins étranges… La « réussite » au concours semble avoir été conditionnée par la valeur des cadeaux offerts par les familles aux enseignants du conservatoire et de son directeur. Or, si ce conservatoire voulait acquérir une réputation de sérieux, ce

[93] Archives J. Marsick.
[94] Voir album de presse. Une autre source (celle du conservatoire de Bilbao), parle de 423 élèves.

n'était évidemment pas le bon moyen d'y parvenir. Innocemment, A. Marsick accepte les cadeaux de Noël… mais l'élève est jugé en fin d'année à sa valeur réelle ! L'année suivante les cadeaux furent moins nombreux… jusqu'au jour où A.Marsick reçut des menaces de mort ! Pas moins ! Il ne fléchit pas, bien sûr. Mais il est clair que cette période n'avait pas laissé un bon souvenir à notre grand-mère !
Heureusement ses compétences sont vite reconnues. Les premiers lauréats donneront leurs premières lettres de noblesse au Conservatoire. Citons la pianiste Clara Bernal ou Jesús Arrambarri, le futur chef de l'Orquesta Sinfonica de Bilbao qu'il dirigera pour la première fois le 27 février 1932 jusqu'en 1953[95].
Le conservatoire allait devenir une pépinière pour l'orchestre symphonique.



CONSERVATORIO VIZCAINO DE MÚSICA

AUDICION DE ALUMNOS

EL DÍA 23 DE ENERO DE 1924

EN LA

SALA DE LA SOCIEDAD FILARMÓNICA

PROGRAMA

1.° *Presto ma non tanto. Finale* de la sonata para piano op. 58 . . . . . *Chopin.*
Por la Srta. Clara Bernal, de la clase del Sr. Fuster.

2.° a) *Canto d'addio dell augello migrante* . . . *Mendelssohn.*
b) *La campanella d'Aprile* . . . . . »
Duettos *para soprano y contralto, por las Srtas. Josefina Roda y Antonia R. Amunátegui, de la clase del Sr. Arando.*

3.° *Marcha solemne,* para dos arpas . . . . . *Gounod.*
Por las Srtas. Josefina Roda y Asunción Sáinz, de la clase de la Srta. Del Barco.

4.° *Andante y Finale* del concierto en «mi menor» para violín con acompañamiento de la orquesta de la clase de Conjunto. . . . *Mendelssohn.*
Por el alumno Luis Antón, de la clase del Sr. Marsick.

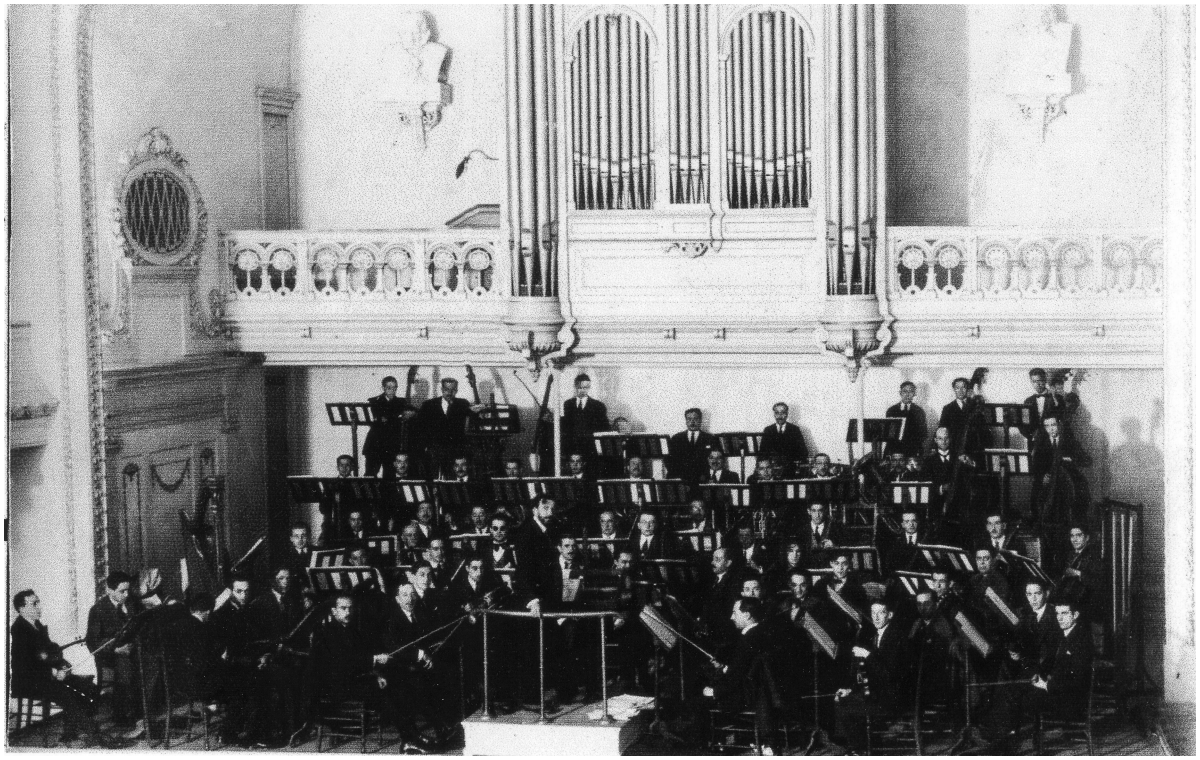
5.° *Obertura* op. I para orquesta . . . . . *J. C. Arriaga.*
Por la orquesta del Conjunto Instrumental y un grupo de Señores Profesores, bajo la dirección del Sr. Marsick.

A LAS CINCO EN PUNTO DE LA TARDE.

Clara Bernal débute ce programme.

L'ORQUESTA SINFONICA de BILBAO.

[95] Arrambarri (1902-1960) dirigera encore quelques concerts jusqu'en 1956. Sa carrière est remarquable (Voir de nombreux sites web à ce sujet et, bien sûr, l'ouvrage de Madame C. Rodriguez-Suso.



L'Orquesta Sinfonica à ses débuts. On reconnaît A.Marsick au pupitre de direction. On y compte 60 instrumentistes.

Armand Marsick avait été nommé également chef de l'orchestre symphonique qui restait à créer. Encore une fois les artisans du développement de la vie musicale à Bilbao allaient donner beaucoup d'eux-mêmes pour cela. Dès son arrivée le 2 février 1922, nous l'avons dit, il va réunir 70 musiciens et donne son premier concert le 8 mars au Théâtre Arriaga. L'accueil du public est enthousiaste et ne faiblira jamais durant toutes les années qui suivirent. « Le Monde Musical » reproduit une lettre de Bilbao à ce sujet.
Le programme est varié mais nous pouvons aussi remarquer que Saint-Saëns et Wagner figurent au programme… ! Et Johan Svendsen (1840-1911) ami de Wagner.
L'ambition de la Société Philharmonique est d'organiser un ou deux concerts avec ce nouvel orchestre pour cette deuxième partie de la saison musicale. Parmi les musiciens de l'orchestre, retenons celui du violoncelliste Wetzels qui est un pilier de l'orchestre mais qui va aussi, comme professeur du Conservatoire très certainement influencer notre père Paul-Louis qui commencera bientôt ses études musicales en choisissant (ou par décision d'Armand ???) d'abord le violon mais qui préférera très vite le violoncelle.

Mais le gros événement artistique local a été le début de notre Orchestre Symphonique, reconstitué par l'inlassable activité et l'énergie du nouveau directeur du Conservatoire M. Armand Marsick, qui s'est révélé du coup comme un grand chef. Il a toutes les qualités de l'emploi: fermeté rythmique, geste autoritaire, fine sensibilité, et il a tiré un parti étonnant des éléments qu'il avait sous la main. Aussi son premier concert a été un triomphe inouï, et le public qui remplissait l'un des plus grands théâtres de la ville lui a témoigné, par des ovations chaleureuses, sa surprise, son admiration et sa reconnaissance. Car il faut savoir gré à M. Marsick d'avoir réalisé les vœux les plus chers des amateurs, c'est-à-dire d'avoir implanté à Bilbao les concerts symphoniques à titre définitif.

Tous les musiciens du jeune orchestre et notamment les solistes de violon et violoncelle, MM. Osorio et Wetzels, ont largement participé aux applaudissements prodigués à leur chef.

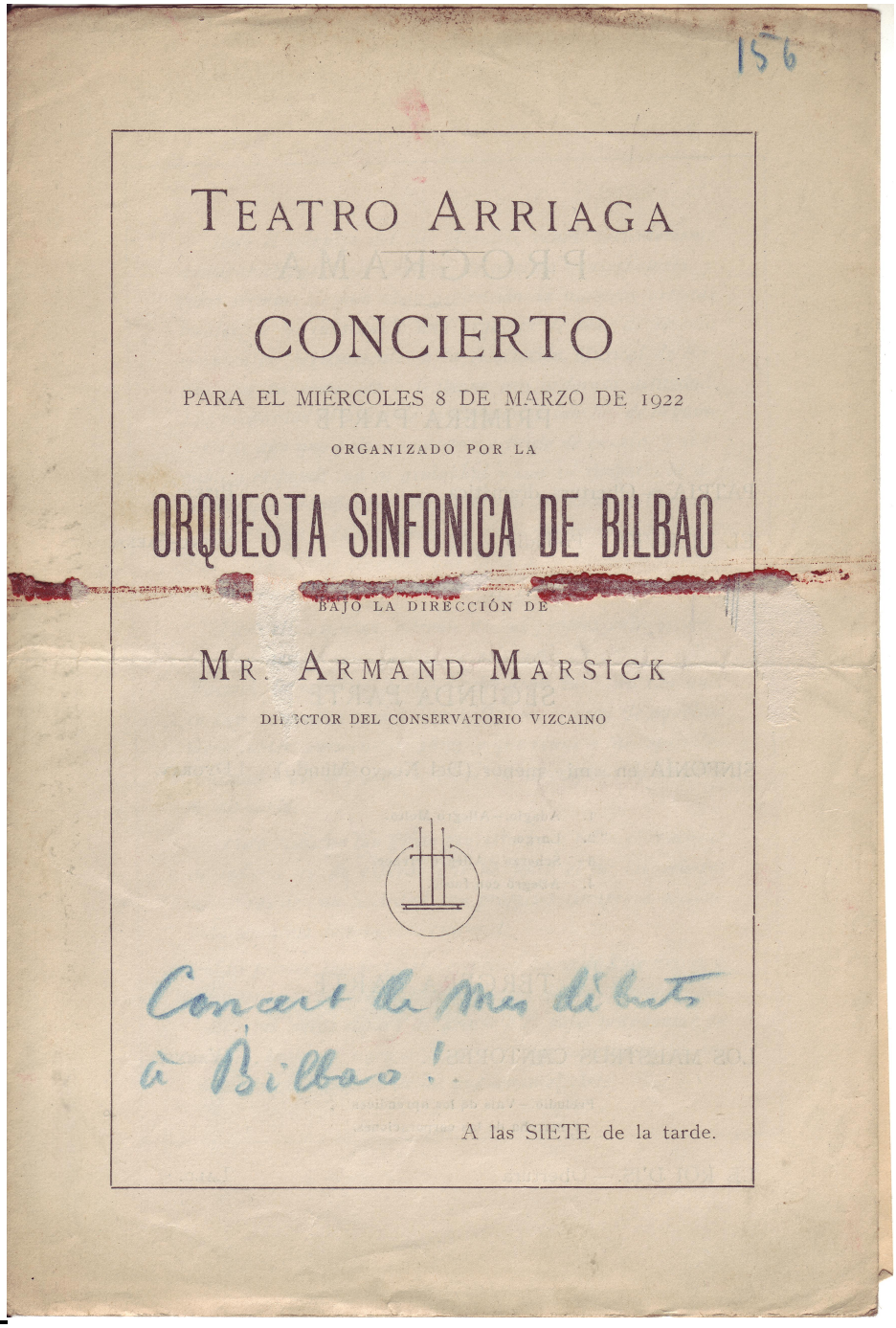
L'article du Monde Musical.

En fait l'orchestre se produira quatre fois jusque fin avril.
Au deuxième concert, A. Marsick a mis au programme une scène du drame lyrique « AMAYA » de Jesús GURIDI composé en 1920, montrant ainsi son souci de donner l'occasion aux compositeurs locaux de faire entendre leurs œuvres. La saison 1922-1923 débutera par la représentation de cet opéra au congrès des étudiants basques à Guernica, les 19 et 22 septembre 1922. Guridi dirige aussi la Sociedad Coral de Bilbao, laquelle participe à ces concerts. Dans un article d'un journal liégeois daté du 4 octobre 1925, Louis Lang, le journaliste qui l'interview lui demande : « Belle ville ?

-Une métropole. Bilbao est un centre industrie […] la ville est riche. La société Philharmonique n'y donne pas moins de 28 concerts par an où passent les meilleurs solistes d'Europe. Le répertoire des séances musicales est archi-moderne : Debussy, Stravinsky, Erik Satie.
Bilbao a d'ailleurs ses compositeurs : Jesus Guridi auteur d'un drame basque « Amaya » et de chœurs dont la « Société des Amateurs » de Liège jouera prochainement « Ainsi chantent les enfants ». Et aussi Sainz Basabe, qui a écrit l'opéra « Usaga ». L'un et l'autre sont des Basques qui emploient dans leurs créations le et de s thèmes populaires du pays. Voilà des musiciens qui connaissent la mesure de 5/8 et de 7/8 et qui savent s'en servir ! Diantre ! Il faut leur entendre rythmer l' « Espantaza danza » ou le « Zourzico ». Hôlé ! (sic) »
Et sur un air de « la danse des « épées »qu'il nous pistonne des lèvres, Marsick qui se croit à son pupitre de chef d'orchestre, bat les temps du pied et des mains avec un tel entrain, que nous n'entendons plus la dactylo taper sur son clavier et que les « demis » sur la table en tremblent . Pan – pan, pan - pan pan pan pan – pan…
Il nous semble entendre devant nous, l'orchestre de Bilbao tout entier.
Mais le 7/8 du maestro se calme. […]
-Au revoir. Vous venez ces vacances à Saint-Sébastien, dites-vous ? Alors rendez-vous à Bilbao. Entendu ? Nous assisterons à la « gran corrida » et nous irons manger du « pimientos » et du « bakalas » à la pirepire… » Adios.
La porte se referma. L'orchestre s'était tu… Toute l'Espagne recula derrière les Pyrénées. Liège, seul, demeurait ».

Mais si A.Marsick est sensible à ces compositeurs qui utilisent les thèmes populaires, lui-même ne fera pas le travail de recherche qu'il avait accompli en Grèce et aucun de ces thèmes ne l'inspirera dans ses compositions ultérieures.





156

TEATRO ARRIAGA

CONCIERTO

PARA EL MIÉRCOLES 8 DE MARZO DE 1922

ORGANIZADO POR LA

ORQUESTA SINFONICA DE BILBAO

BAJO LA DIRECCIÓN DE

MR. ARMAND MARSICK

DIRECTOR DEL CONSERVATORIO VIZCAINO

Concert de mes débuts à Bilbao !.

A las SIETE de la tarde.

Archives Jacques Marsick. Programmes Bilbao.

PROGRAMA

PRIMERA PARTE

PATRIA. — Obertura dramática . . . . . BIZET.

EL DILUVIO. — Preludio . . . . . SAINT-SAENS.

RAPSODIA NORUEGA N.° 2 . . . . . SEVENDSEN.

SEGUNDA PARTE

SINFONÍA en «mi» menor (Del Nuevo Mundo) . DVORAK.

1. Adagio.—Allegro Molto.
2. Largo.
3. Scherzo—Allegro vivace.
4. Allegro con fuoco.

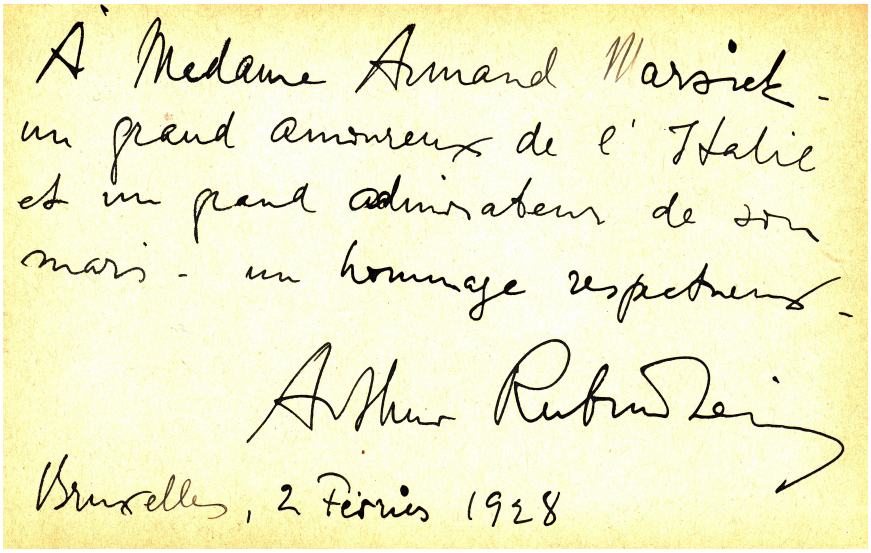
TERCERA PARTE

LOS MAESTROS CANTORES . . . . . WAGNER.

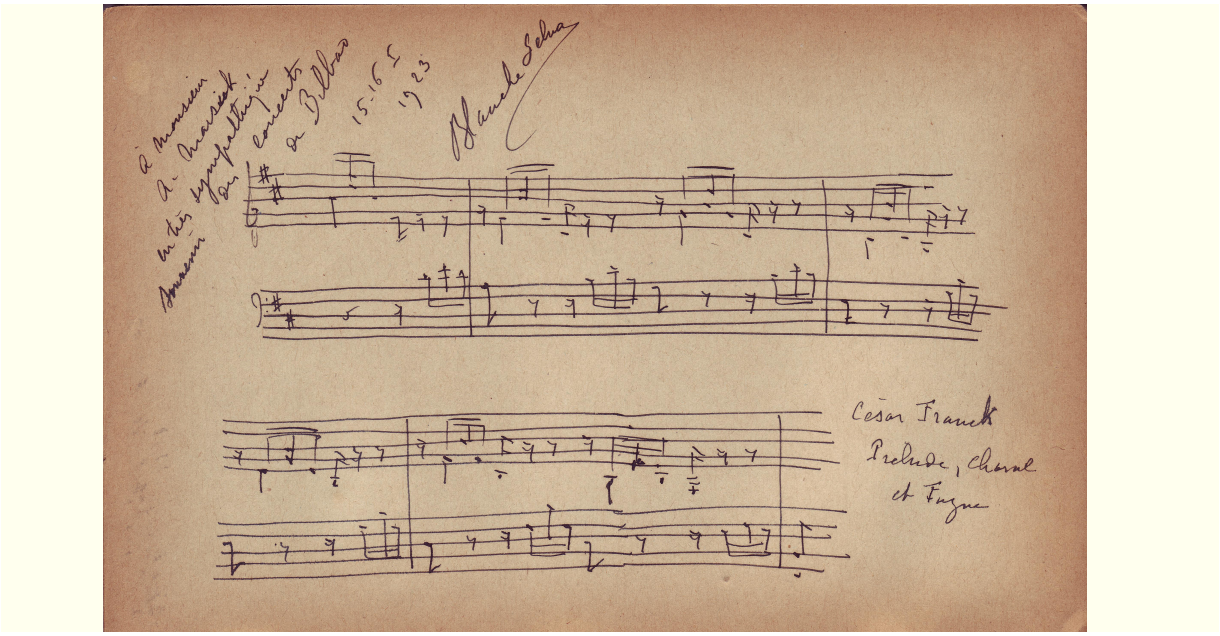
Preludio.—Vals de los aprendices
y marcha de las corporaciones.

LE ROI D'IS. — Obertura . . . . . LALO.

Autre remarque : beaucoup de solistes remarquables viendront à Bilbao. Joseph Szigeti, José ITURBI (six fois), Mathieu Crickboom, Blanche Selva (à trois reprises), Arthur Rubinstein en février 1926 et en janvier 1927, Marcel Demougeot et Hector Dufranne, pour un grand festival Wagner du 8 au 12 avril 1926, Jacques Thibaud et beaucoup d'autres solistes espagnols comme Eduardo del Pueyo dont vous trouverez facilement les carrières remarquables sur de nombreux sites web. Szigeti a été un remarquable violoniste d'origine hongroise, créateur notamment du concerto pour violon de Prokofiev. Crickboom, violoniste belge, a été le meilleur élève d'Ysaïe, Blanche Selva une des plus grandes pianistes françaises. Tout le monde connaît la carrière de Rubinstein comme celle de Thibaud. Le pianiste Eduardo del Pueyo fit, en fait, toute sa carrière à Bruxelles. Quant à Marcelle Demougeot et Hector Dufranne[96] ils ont été les porte drapeaux de l'école française de chant.



97



[96] Hector Dufranne est belge.
[97] Autographe d'Arthur Rubinstein et de Blanche Selva. Carnet d'autographes de Paola Marsick-Sampieri

Gran Cinema Teatro Buenos Aires

FESTIVAL WAGNER

los días jueves 8 y sábado 10 de abril de 1926,

por la

Orquesta Sinfónica de Bilbao

dirigida por D. Armando Marsick,

con la cooperación de la

Srta. Marcelle Demougeot

y del

Sr. Hector Dufranne,

(de la Ópera de París)

A las seis y media de la tarde.



98

[98] Archives Jacques Marsick

Enfin, Armand Marsick va donner un concert non pas en tant que chef d'orchestre mais comme violoniste, ce qui est assez exceptionnel, lors d'un concert en hommage à César Franck. Ce concert a eu lieu à la Biblioteca de Buenas Lecturas de Bilbao. Il a joué la sonate en la majeur pour violon et piano et le premier mouvement du quintette à clavier en fa mineur qui avait été créé en son temps par son oncle Martin-Pierre.

Les compositions.

Bien peu de choses pendant ce séjour. Manifestement, il est trop occupé à cette double direction du conservatoire et de l'orchestre, les concerts étant bien plus fréquents qu'à Athènes. Ce qu'il compose, ce sont des œuvres commencées en Grèce. Ainsi, il termine son opéra « L'Anneau nuptial ») à Montzen, en Belgique, pendant ses vacances.

1. « Le jeune Berger », chœur pour piano sur une chanson populaire grecque, publié en 1922 à Paris chez Heugel.
2. « Mélodie » pour 2 violons et piano, composé à Bilbao le 9 juillet 1923 et dédicacé à son fils Paul-Louis. En effet, notre père avait commencé le violon, nous l'avons déjà dit. On peut imaginer la scène avec Armand et Paul-Louis au violon et notre grand-mère ou sa mère Edma-Breton-Sampieri au piano.

Cela s'arrête là ! C'est donc très anecdotique.



Paul-Louis Marsick à neuf ans. Archives J. Marsick.

Par contre, ses compositions vont être très souvent jouées pendant ces années « espagnoles ». Bien sûr à Bilbao mais aussi à Paris à Bordeaux et en Belgique.

Certaines seront créées à ces occasions.

A Paris, Gabriel Pierné à la tête de l'orchestre des Concerts Colonne va donner les « Tableaux grecs » le 3 janvier 1925. Cette œuvre est très bien accueillie tant par le public que par la presse. « Comoedia « du 5 janvier 1925, sous la plume de Raymond Charpenter souligne que « les deux pièces ont ceci de commun : l'aisance du discours musical, l'équilibre de la facture et la fluidité de l'écriture. En outre, les timbres sont judicieusement et souvent très plaisamment employés, notamment les cuivres. Les procédés de développement sont du genre classique. Bref, musique sans absurdes et vaines prétentions, agréable à entendre et d'une tenue fort correcte. »

Alfred Bruneau dans « Le Matin » ajoute : « Je ne saurais assez louer le dessin net, volontaire, robuste, l'orchestration pleine, équilibrée, savoureuse de ces morceaux que M. Pierné a remarquablement mis en valeur et qui ont remporté un juste succès ».

Emile Villermoz, le grand critique musical, conclut : « Excellente musique picturale obtenant par des moyens simples et loyaux une puissance évocatrice indiscutable. Style solide et franc servi par une écriture fort adroite, qui n'ignore aucune subtilité harmonique et par un sens de l'instrumentation très sûr qui met chaque sonorité à sa place et utilise heureusement les valeurs. Les « Tableaux Grecs d'Armand Marsick ont été très sympathiquement accueillis par le public du Châtelet. Les meilleurs amis de l'auteur n'eurent pas besoin de réchauffer les applaudissements du public par le petit coup de sifflet opportun qui fouette l'enthousiasme des protestataires. Enregistrons avec plaisir ce succès d'excellent aloi. »

« L'Echo de Paris », « Le Petit Parisien », « Le Figaro », « Le Gaulois », « La Liberté » et « Paris Time » ne disent pas autre chose.

Gabriel Pierné qui était l'ami de Martin-Pierre Marsick qui venait de disparaître en octobre 1924, s'est pris d'amitié pour le neveu. Il viendra à Bilbao à l'automne suivant et reviendra en 1926 avec l'orchestre Colonne, presqu'en habitué des concerts à Bilbao.

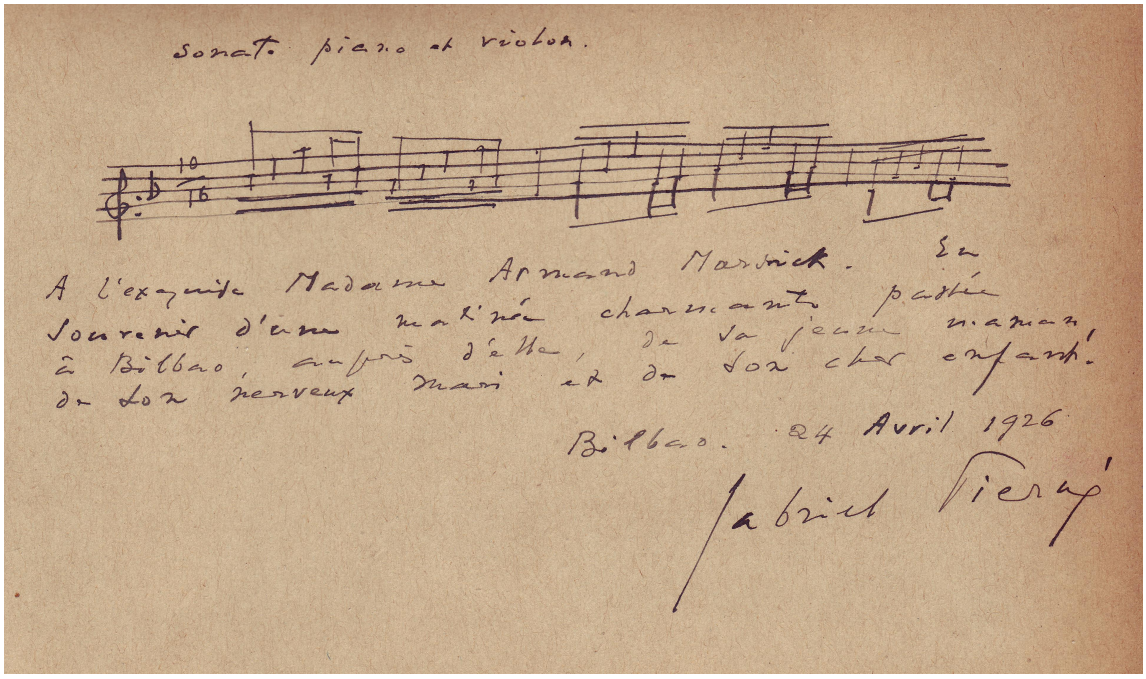
Pour aller dans le sens de la critique de « Comoedia », Saint-Saëns dans une lettre à Armand Marsick datée du 23 août 1920 écrit :

« Mon cher Marsick,

[…] Tout ce que je pourrais dire au ministre (*Armand lui demandait d'intervenir auprès d'un ministre pour qu'un théâtre parisien monte Lara)* c'est que vous avez du talent, et il doit le savoir. » Plus loin, Saint-Saëns ajoute : « Les arts -y compris la poésie- traversent une crise, analogue à celle qui poussait les architectes en Italie à une certaine époque à faire des tours s'écartant de la verticale. C'est le désir du nouveau à tout prix qui en est la cause. Ce désir est absurde : les arts doivent évoluer tranquillement et l'on ne gagne rien à les violenter.

Mille choses à Madame Marsick et tout à vous avec mes amitiés,

Camille Saint-Saëns »



Autographe de Gabriel Pierné à Paola Marsick lequel n'oublie pas son fils Paul-Louis. Carnet d'autographes de Paola Marsick-Sampieri.

C'est sans doute le plus bel encouragement qu'avait reçu notre grand-père à continuer de composer comme il le faisait.

Le concert de Bruxelles a lieu quelques jours plus tard, vers le 10 janvier, à la Maison de la Presse. Cette fois, il s'agit d'une audition de plusieurs œuvres du compositeur. C'est un concert de musique de chambre. Armand Marsick, au violon, a emmené avec lui des musiciens de l'orchestre de Bilbao, notamment le violoncelliste Wetzels. Ils donnent une transcription des « Tableaux Grecs » pour quintette à clavier, quatre pièces pour piano « Au Crépuscule », « Scherzo », « Les Plaintes d'Atys » et « Les Elfes ». Suit la sonate pour violon et piano et « Improvisation et Final ». Paul Tinel, dans « La Libre Belgique », l'autre grand quotidien francophone avec « Le Soir », ne tarit pas d'éloges.

A Bordeaux, à la Société Sainte Cécile, l'orchestre joue « Les Tableaux Grecs » fin novembre. Le concert remporte le même succès qu'à Paris comme le rapporte « Le Ménestrel », « la Petite Gironde » et « Sud-Ouest ». Puis c'est à Nantes où on donne la sonate pour violon et piano.

Ensuite, ce sont de nouvelles interprétations des « Tableaux grecs »sous la direction de François Rasse à Ostende et de Fl. Alpaerts au Zoo d'Anvers le 23 décembre 1925.

Le 4 janvier, chez Georges de Launay chef de l'Orchestre Lamoureux, Armand Marsick dirige « Improvisation et Final » avec Reitlinger au violoncelle. Occasion pour Villermoz de nouveaux éloges et de son étonnement. Il souligne

d'abord la direction « énergique, chaleureuse et précise de l'auteur » et poursuit : « Cette œuvre est déjà ancienne et je ne m'explique pas pourquoi les violoncellistes dont le répertoire de soliste est si pauvre, ne l'ont pas adoptée plus tôt. Elle est brillante sans être hardie, elle ne heurte aucun préjugé de la foule sans cependant tomber dans la banalité, elle a, semble-t-il, toutes les qualités nécessaires pour rendre un virtuose, un chef d'orchestre et un public mutuellement satisfait des uns des autres. » Oserait-on dire que malheureusement, plus de quatre-vingts ans plus tard, il en est toujours de même de l'indifférence des violoncellistes. Combien nous pouvons comprendre l'amertume de notre grand-père. Pire, nous la ressentons comme un mépris pour toute son œuvre qui mérite pourtant mieux que l'oubli. Cette pièce est une des plus belles pages qu'il ait écrit.

Le 12 janvier Georges de Launay a dirigé l'Orchestre de Paris qui donnait deux extraits de « L'Anello » ou « Anneau Nuptial » : le prélude du 2° acte ainsi « L'orage dans la plaine d'Ostie » du 3° acte dont la critique loue les vertus musicales.

Le 13 janvier 1926, c'est de nouveau l'orchestre Colonne à Paris qui interprète « Stèle Funéraire ».

Le mois de janvier apporte de Liège une autre bonne nouvelle. « La Jane » est représentée au Théâtre Royal. En 1921, le 21 mars, ce théâtre avait déjà donné une représentation de l'œuvre mais elle « avait été affreusement massacrée » nous dit Armand. Cette fois le drame est mieux représenté et joué. Puis, c'est au Théâtre Royal d'Anvers que « La Jane » sera représentée le 28 octobre 1926. Occasion de rappeler que « La Jane » avait été une première fois représentée sous le nom de « Vendetta Corsa » au Théâtre Adriano à Rome le 9 novembre 1912 où elle avait remporté un grand succès. Succès également remarquable à Anvers. Un journaliste emporté par son enthousiasme parle de TRIOMPHE !! Bref, l'accueil est des meilleurs qui soient. Armand Marsick n'oubliera pas ce que les Anversois lui ont réservé. Nous le verrons plus loin.



LA SCENE FINALE DE « LA JANE ». Photo Sturm et Cie
De gauche à droite : Mlle Bianchini (La Jane) ; M. Van der Goten (Tistet) ; Mme Castets (Maïa)
Par terre, M. Smeets (Jacques).

Journal « La Comédie ». Anvers 29 octobre 1926.

Enfin, un dernier concert à signaler le 21 mars 1926, l'audition d'un extrait de « Lara » joué au Théâtre du Chatelet, sous la direction de Gabriel Pierné, et chanté par Hector Dufranne. Le public entendra le prélude et le 2ème tableau du 1er acte.

LE DEPART D'ARMAND MARSICK DE BILBAO.

Son retour définitif en Belgique après exactement trente ans d'absence.

Un échange de courrier entre Sylvain Dupuis, alors directeur du Conservatoire de Liège, durant l'année 1926, cache mal les inquiétudes naturelles d'Armand Marsick sur son avenir. En effet, il demande l'appui de son ancien professeur de composition car il postule la direction du conservatoire de Luxembourg et la direction de l'orchestre de Luxembourg qui était une excellente phalange. Pourquoi A. Marsick brigue-t-il cette direction ? Tout simplement que l'Espagne, sous dictature nationaliste souhaite contrôler tous les secteurs de la vie de la péninsule ibérique. Et donc le conservatoire de Bilbao et son orchestre. Le gouvernement espagnol va plus loin en voulant chasser les étrangers des fonctions officielles. Décision très politique dirigée contre le désir d'autonomie des provinces basques. Un article de « El Pueblo Vasco » du 27 janvier 1927 explique le dilemme qui se pose aux dirigeants de la Société Philharmonique.

« *Notre article d'avant-hier a été très commenté. Dans cet article nous faisions allusion au dilemme que l'on pose au Conservatoire biscaïen de musique : la validité officielle en en faisant un Conservatoire succursale de celui de Madrid, ou le laisser en l'état actuel, c'est à dire un Conservatoire indépendant. Et c'est cette dernière opinion qui nous intéresse, parce que si certains éléments qui figurent dans le corps professoral devaient disparaître en vertu des exigences de la législation en vigueur qui élimineraient les professeurs étrangers, il pourrait bien arriver que des circonstances fatales en dérivent pour le Conservatoire qui, grâce aux efforts, à la ténacité, à la compétence et à l'esprit didactique de Monsieur Marsick, son illustre Directeur a marché de l'avant malgré les circonstances critiques qu'il n'y a pas lieu de rappeler ici.*

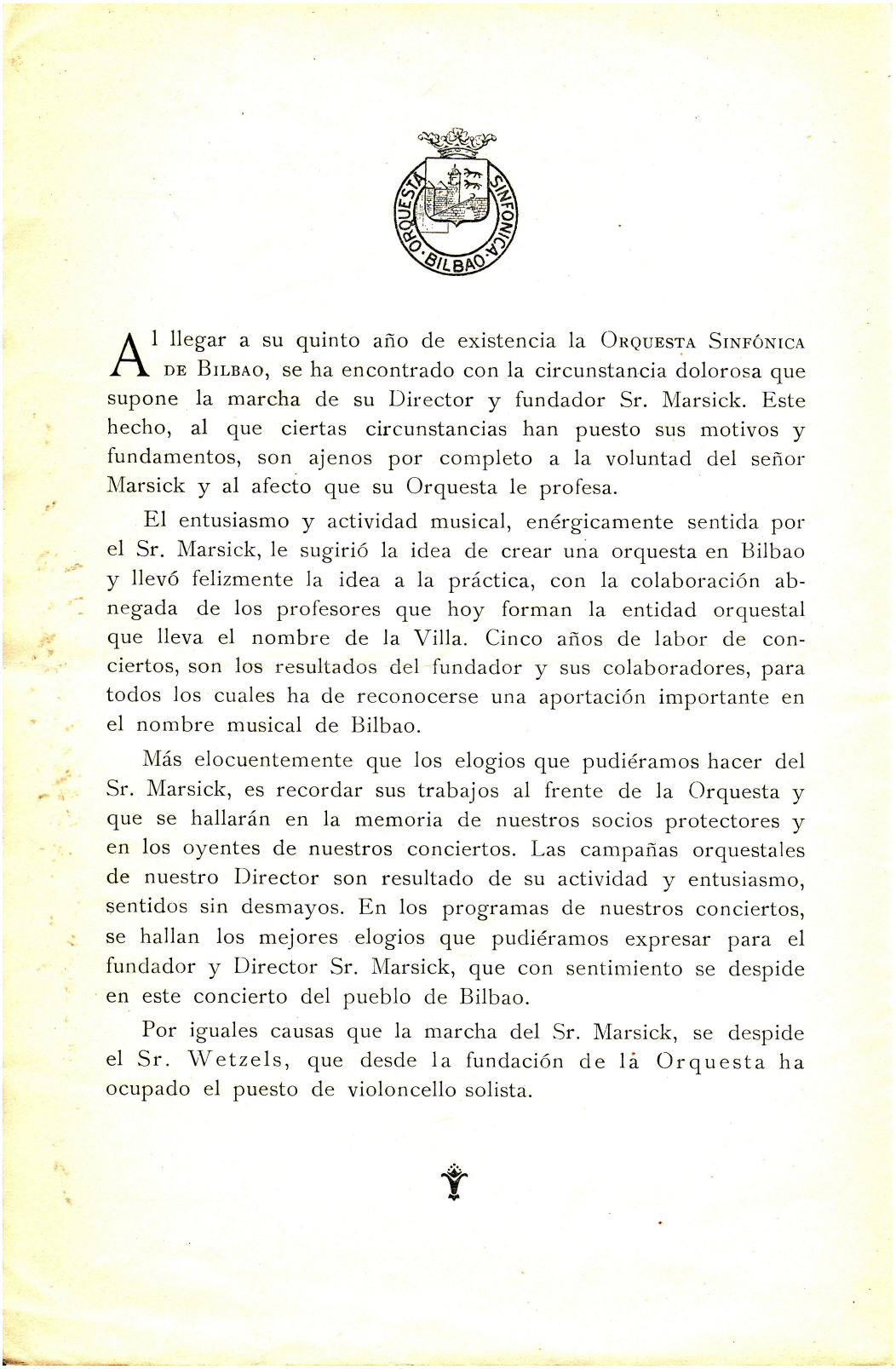
Dans le « Liberal » d'hier nous trouvons une opinion concordante avec la nôtre sur cette importante question….

« Que le Conservatoire continue à être comme maintenant producteur d'artistes solidement formé et non un Conservatoire ou l'on donne des titres sans valeur. (Allusion aux pratiques du Conservatoire de Madrid.) »

On ne peut pas nier l'œuvre considérable réalisée par Mr. Marsick à Bilbao à la tête du Conservatoire et pour la formation de l'orchestre symphonique, groupement qui honore notre pays et qui est un complément nécessaire du Conservatoire. Il suffit de constater l'essor qu'il a pris ces dernières années.

Se priver maintenant de Mr. Marsick, d'un aussi précieux collaborateur serait un danger pour le bon fonctionnement du Conservatoire et nous ne supposons pas un instant que ceux qui sont chargés d'examiner cette question, osent affronter ce danger sans une sereine méditation et une impartiale étude. »

Mais rien n'y fera malgré tous les efforts de ceux qui défendent le rôle essentiel de Marsick à Bilbao à la tête du Conservatoire. Les éloges multiples ne serviront à rien. A. Marsick va terminer l'année scolaire. Un dernier concert aura lieu le jeudi 21 avril 1927. Les autorités ont voulu qu'il soit un « Hommage à son Directeur Don Armand Marsick » Armand dirigera son orchestre et son ami J. Wetzels jouera le concerto pour violoncelle de Camille Saint-Saëns.



ORQUESTA SINFONICA · BILBAO ·

Al llegar a su quinto año de existencia la Orquesta Sinfónica de Bilbao, se ha encontrado con la circunstancia dolorosa que supone la marcha de su Director y fundador Sr. Marsick. Este hecho, al que ciertas circunstancias han puesto sus motivos y fundamentos, son ajenos por completo a la voluntad del señor Marsick y al afecto que su Orquesta le profesa.

El entusiasmo y actividad musical, enérgicamente sentida por el Sr. Marsick, le sugirió la idea de crear una orquesta en Bilbao y llevó felizmente la idea a la práctica, con la colaboración abnegada de los profesores que hoy forman la entidad orquestal que lleva el nombre de la Villa. Cinco años de labor de conciertos, son los resultados del fundador y sus colaboradores, para todos los cuales ha de reconocerse una aportación importante en el nombre musical de Bilbao.

Más elocuentemente que los elogios que pudiéramos hacer del Sr. Marsick, es recordar sus trabajos al frente de la Orquesta y que se hallarán en la memoria de nuestros socios protectores y en los oyentes de nuestros conciertos. Las campañas orquestales de nuestro Director son resultado de su actividad y entusiasmo, sentidos sin desmayos. En los programas de nuestros conciertos, se hallan los mejores elogios que pudiéramos expresar para el fundador y Director Sr. Marsick, que con sentimiento se despide en este concierto del pueblo de Bilbao.

Por iguales causas que la marcha del Sr. Marsick, se despide el Sr. Wetzels, que desde la fundación de la Orquesta ha ocupado el puesto de violoncello solista.

Sala de la Sociedad Filarmónica

CONCIERTO

PARA EL JUEVES 21 DE ABRIL DE 1927,

(ÚLTIMO DE LA TEMPORADA)

por la

ORQUESTA SINFÓNICA DE BILBAO

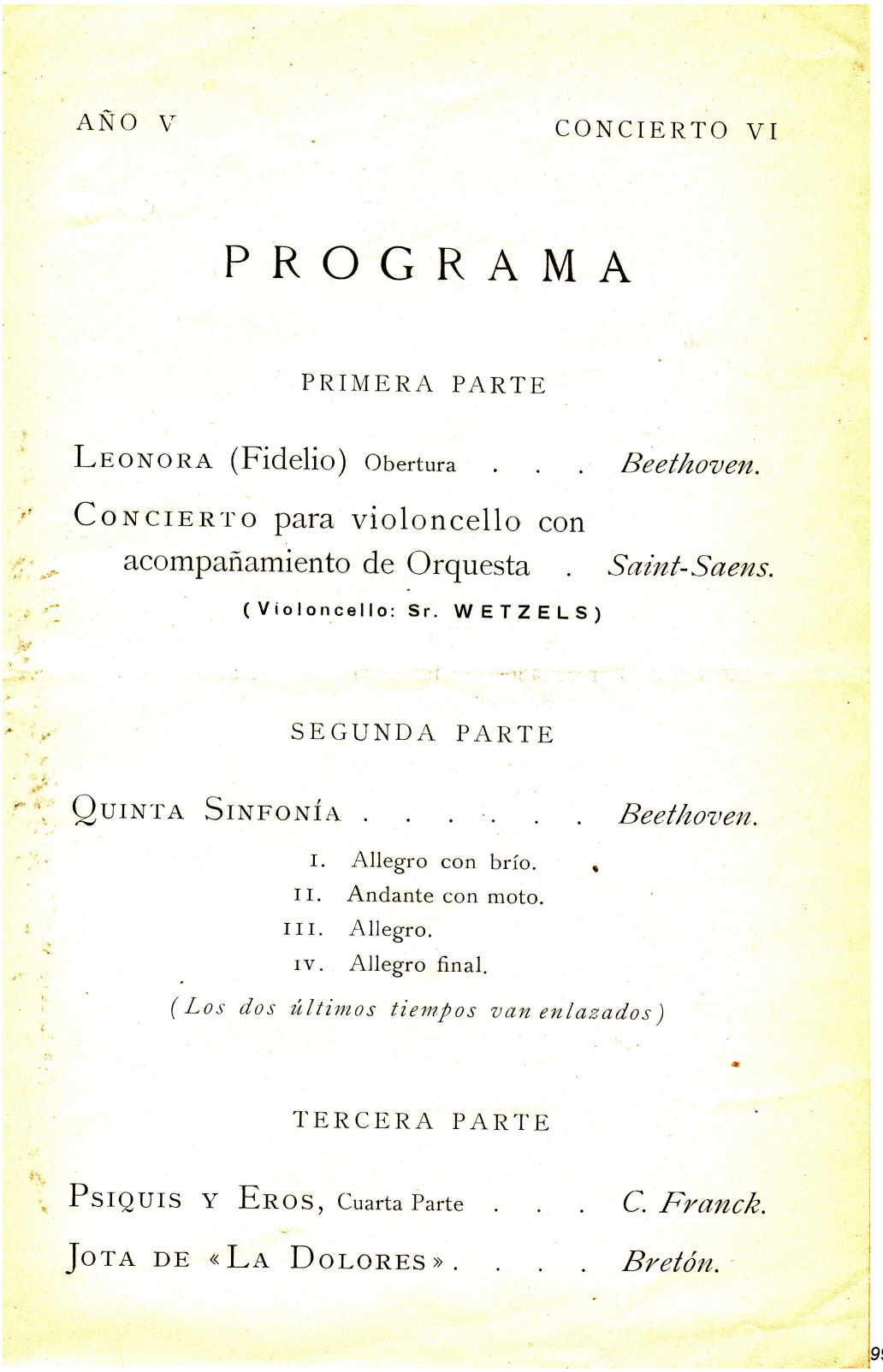
en

HOMENAJE

A SU DIRECTOR

D. ARMANDO MARSICK

A las siete de la tarde



AÑO V — CONCIERTO VI

PROGRAMA

PRIMERA PARTE

LEONORA (Fidelio) Obertura . . . *Beethoven.*

CONCIERTO para violoncello con acompañamiento de Orquesta . *Saint-Saens.*

(Violoncello: Sr. WETZELS)

SEGUNDA PARTE

QUINTA SINFONÍA . . . . . *Beethoven.*

I. Allegro con brío.
II. Andante con moto.
III. Allegro.
IV. Allegro final.

(Los dos últimos tiempos van enlazados)

TERCERA PARTE

PSIQUIS Y EROS, Cuarta Parte . . . *C. Franck.*

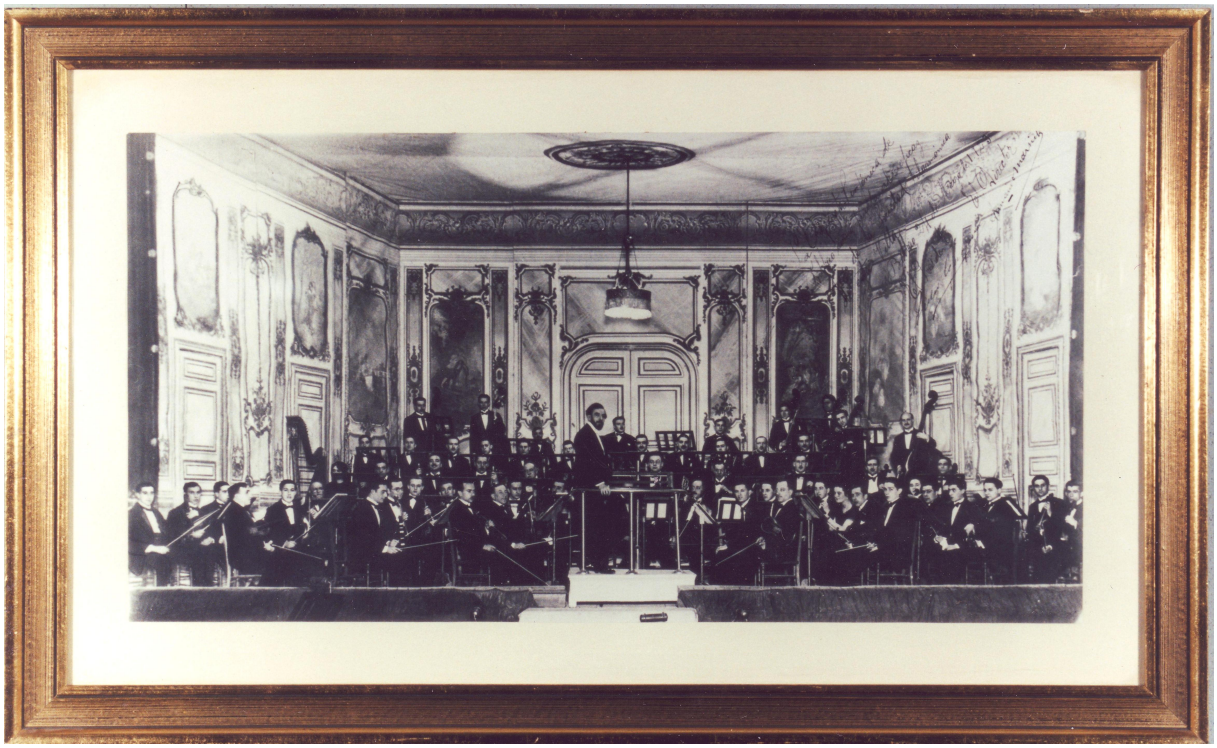
JOTA DE «LA DOLORES». . . . *Bretón.*

99

Ce programme, reproduit en entier, dit tout ce que le public et les membres de la Société Philharmonique de Bilbao ont ressenti au départ d'Armand Marsick et de sa famille. Armand Marsick ne reviendra jamais plus à Bilbao. C'est son fils, Paul-Louis, qui reviendra le 6 novembre 1960 diriger l'orchestre fondé par son père. Il avait

[99] Archives J. Marsick. Programmes de Bilbao.

inscrit au programme, entre Mozart et Ravel, deux musiciens qu'il affectionnait tout particulièrement, les « Tableaux grecs » et il avait terminé par la « Symphonie N°9 du Nouveau Monde d'Anton Dvořak qui figurait au 1er concert de l'orchestre le 8 mars 1922. On ne pouvait pas rendre plus bel hommage à A. Marsick.



A. Marsick à la tête de l'orchestre de Bilbao



Photo d'Alicia Arechavaleta, née en 1902 et son époux en 1997. Cette violoniste était membre de l'Orquesta Sinfonica, dès ses débuts en 1922. En 2002, elle a fêté ses cent ans…
(Archives de Carmen Rodriguez Suso in « Ocenta años de música urbana ».)



Paola ! Mantille et castagnettes !! Bilbao (sans date). Archives J. Marsick.

Armand Marsick demande son retour en Belgique où il est nommé aussitôt professeur des classes d'harmonie au Conservatoire de Liège grâce au Ministère des Sciences et des Arts. Il méritait beaucoup mieux que ce poste , nous l'avons déjà dit. Il choisit d'habiter Bruxelles, chaussée d'Helmet où la famille déménage durant l'été 1927.

1927 , le retour en Belgique

Ce retour marque la dernière grande étape de la vie d'Armand Marsick. Il avait tenté à plusieurs reprises de rentrer en Belgique. Déjà, lorsqu'il était en Grèce, le mal du pays l'étreignait souvent. Son attachement à la Belgique, à Liège était réel. Mais il espérait aussi un poste digne de son expérience et de ses talents d'organisateur. Hélas, il ne sera pas récompensé. Il n'obtiendra qu'un poste d'enseignant au conservatoire de Liège. Il faudra qu'il se batte pour devenir un chef d'orchestre reconnu. Petit pays, petit esprit incompatible avec l'âme d'artiste, la droiture et l'honnêteté profonde de Marsick. Seule une personne, Sara Huysmans appuiera sa nomination au conservatoire et défendra toute sa vie Armand Marsick.[100]
Rappelons que le 13 août 1926, dans une lettre à Sylvain Dupuis, il annonce sa candidature au double poste de directeur du conservatoire de Luxembourg et de chef de l'orchestre du Grand-duché. Dès le 16 août, Sylvain Dupuis appuie sa candidature par une lettre de recommandation à l'Echevin (Adjoint) à la culture, Marcel Cohen, de la ville de Luxembourg. En effet Victor Vreuls, le directeur du conservatoire vient de démissionner. Toute une correspondance va s'établir mais finalement Armand Marsick n'ira pas à Luxembourg[101]. A la lecture de l'histoire de ce conservatoire[102], on comprend mieux : le concours n'eut lieu que le 26 juillet 1927 et Armand Marsick ne pouvait attendre aussi longtemps entre le moment où il devait quitter son poste à Bilbao et l'urgence à trouver une situation qui mette sa famille à l'abri du besoin.

Devant cette difficulté, il devra se contenter, faute de mieux, du poste de professeur des classes d'harmonie au Conservatoire Royal de Musique de Liège où il est nommé en 1927. Toute la famille déménage d'abord 39, rue de Weyer puis, durant l'été, au 46, chaussée d'Helmet à Bruxelles (Schaerbeek), à 100 mètres du boulevard Lambermont [103] où vivent les Darcy, famille qui deviendra très vite amie des Marsick. Paul-Louis est inscrit à l'Athénée de Schaerbeek … et au conservatoire de Bruxelles. Il va devoir se mettre au niveau en français. Sa maman va demander à sa cousine par alliance, Marie Protat, laquelle dirige une école privée à Melun en Seine-et-Marne, de lui donner des cours par correspondance… dont les conséquences seront un mariage ! Mais ceci est une autre histoire !

Armand prend ses fonctions au Conservatoire de Liège dès la rentrée 1927. Mais cela ne lui suffit pas. Il va mettre un peu plus d'un an pour mettre sur pied une nouvelle société de concerts à Liège. Il faut d'abord convaincre de l'utilité du projet. Trouver les financements, réunir les artistes, rédiger des statuts, bref, organiser, tout cela Armand sait le faire bien sûr. Et même s'il n'a pas un caractère toujours très commode, il sait aussi être charmeur, dans son genre. Je l'imagine en train de

---

[100] Sara Huysmans, fille de Camille Huysmans, grand homme politique anversois et bourgmestre d'Anvers, n'est sans doute pas étrangère à la création de « Lara » à l'Opéra d'Anvers.
[101] Correspondance entre Armand Marsick et Sylvain Dupuis, Bibliothèque Gustav Mahler Paris, Fond Sylvain Dupuis.
[102] Voir « Histoire du conservatoire de Luxembourg ». Archives J.Marsick
[103] Paul-Louis fera très vite amitié avec les enfants de la famille DARCY, famille française d'origine lyonnaise. Pierre Darcy fréquentait le même athénée (lycée pour garçon en Belgique) que Paul-Louis. Il était aussi scout et Paul-Louis fera partie de la même troupe que son ami Pierre. Quant à Robert, son aîné, il était violoncelliste et compositeur de grand talent. Une amitié totale va naître entre Robert et Paul-Louis. Mais ceci est une autre histoire à raconter dans la biographie de Paul-Louis Marsick…

négocier avec suffisamment d'habileté pour que son projet aboutisse. Paola et sa belle-mère seront là aussi pour le seconder et le conseiller.
Le programme du concert inaugural du 4 janvier 1929 nous apprend que l'Association des Grands Concerts Populaires Liégeois est une association sans but lucratif (ASBL) placé sous le haut patronage de la ville de Liège dont les membres d'honneur sont MM. Pirard, gouverneur de la province de Liège, Neujean, Bourgmestre de la ville de Liège, Sylvain Dupuis, Directeur honoraire du Conservatoire de Liège, Membre de l'Académie Royale de Belgique et François Rasse, Directeur du Conservatoire Royal de Liège.[104]
Suit une lettre du 6 décembre 1928, adressée à « Monsieur » (Qui est ce « monsieur » ?), les signataires Charles JONNIAUX et Jean SCHUMACKER insistent sur le fait que cette société « Les Grands Concerts Populaires vient combler une lacune car à part les concerts du Conservatoire, il ne se donne aucun autre concert symphonique. L'orchestre compte 90 musiciens sous la direction d'Armand Marsick qui, pour la saison 1928/1929 dirigera trois concerts. Le prix des places (de 2 frs à 20frs) est volontairement très modique pour permettre au plus grand nombre d'accéder à la culture musicale. A ce sujet, quelque temps plus tard, Marsick créera des séances spéciales pour les écoles et les ouvriers qu'il appellera « concerts d'éducation ».
Enfin, les signataires font remarquer que cette création va permettre à la ville de Liège d'offrir des concerts de qualité alors que les fêtes du Centenaire de l'Indépendance belge vont être célébrées partout dans le pays, justifiant ainsi l'engagement de la municipalité liégeoise. Armand Marsick dirigera un des six concerts donnés à cette occasion le samedi 5 juillet 1930.
Mais cette « proclamation est vitupérée par… mes amis ! » note Armand. Que s'est-il passé ? De la jalousie ? Peut-être…
Le programme est très classique avec Weber, Franck, Glazounov, le concerto pour violon de Beethoven avec Hector Clokers comme soliste et enfin Borodine et les Danses du Prince Igor.
La presse salue l'événement comme il se doit.
Ainsi, jusqu'en 1939, il dirigera quelques cinquante concerts.
Parmi eux, celui du 15 novembre 1930 donné avec le concours de Serge Prokofiev qui jouera son deuxième concerto pour piano et dirigera « L'Amour des Trois Oranges ». Un grand repas est ensuite offert à Prokofiev et Paul-Louis se retrouve ainsi placé à côté du grand compositeur russe. Comment ne pas s'en souvenir, d'autant qu'une anecdote amusante nous a souvent été racontée. Aux hors d'œuvre, on a servi des olives que Prokofiev apprécie. Mais il ne sait quoi faire des noyaux qu'il va alors disposés en couronne autour de son assiette !
Ces concerts ont tellement de succès que ceux-ci sont donnés deux fois le samedi et le dimanche, sans compter les « concerts d'éducation » qui font l'objet d'une programmation particulière.
Mais outre ces concerts qui seront très vite appelés « Concerts Marsick », il dirige aussi les concerts de la saison d'été du Kursaal d'Ostende, au casino de Spa, des concerts de gala à l'INR à Bruxelles ou ailleurs, comme à Anvers au Théâtre Royal Français, salle de la « Société Royale des Nouveaux Concerts d'Anvers » ou à Verviers, par exemple où le 18 mars 1936 se produit un jeune violoncelliste virtuose (sic) qui n'est autre que Paul-Louis, son fils, 1er prix de violoncelle du Conservatoire Royal de Bruxelles dans la classe de Jacques Gaillard !

[104] Petit détail : en Belgique, quand un établissement d'enseignement est qualifié de « Royal », cela désigne un établissement « officiel », c'est à dire public.



La dédicace ne peut que nous faire sourire quand on a connu notre père Paul-Louis !!!



Armand Marsick, lors d'un concert au Conservatoire de Liège. Archives J. Marsick)

Cette période de l'entre deux guerres, comme l'on dira plus tard, va se terminer par une série exceptionnelle de concerts pendant l'Exposition de l'Eau à Liège. Une étude particulière de cet événement a été réalisé par Valérie Dufour, musicologue et chargée de cours à l'Université libre de Bruxelles (ULB) : la voici.
Après un rappel historique de la carrière d'Armand Marsick et sa nomination décevante comme professeur d'harmonie au Conservatoire Royal de Liège Valérie Dufour décrit avec beaucoup de détails ce que cet événement majeur, l'Exposition de l'Eau de 1939, fut musicalement.

« Peut-être cette amertume le pousse-t-elle à s'impliquer corps et âme dans la vie musicale et à développer infatigablement les associations de concerts des villes dans lesquelles il a vécu – Liège et Bruxelles – pour continuer à répondre à sa vocation de chef d'orchestre. Dès 1927, il fonde l'Association des concerts populaires liégeois qui demeure active jusqu'en 1939. Dans les années trente, il dirige aussi des concerts à l'INR et ceux du Kursaal d'Ostende pendant la saison d'été. L'ampleur des activités de directeur musical de Marsick, aussi bien à Liège avant-guerre, qu'à Bruxelles dans les années quarante et cinquante, est encore mal connue. Pour amorcer l'approche de cette longue entreprise artistique, le présent article se donne pour but d'analyser en détail la saison de concerts liée à l'Exposition internationale de l'eau qui s'est tenue à Liège au cours de l'été 1939. La programmation et l'organisation de ces concerts reflètent très clairement tout un pan de la vie musicale en Wallonie dans l'entre-deux-guerres.

Au cours des années trente, la cité ardente est occupée par le gigantesque chantier du Canal Albert, lequel devait faire de Liège un des premiers ports intérieurs d'Europe. C'est à l'occasion de l'inauguration de ce canal en 1939 que s'est tenue l'Exposition internationale de l'eau[105]. Dès 1938, un comité se constitue pour organiser toutes les festivités culturelles. Marsick se voit nommé directeur musical des Grands concerts de l'Exposition et met sur pied une saison d'été de près de cinquante concerts avec grand orchestre. Il conçoit vraisemblablement l'ensemble comme un hommage à la musique liégeoise, plus largement à la musique belge, sans oublier de proposer une ouverture à quelques aspects de la modernité musicale européenne. Incontestablement, le programme des concerts à l'Exposition de l'eau en 1939 devait donner, en quelques mois, toute la mesure de la vie artistique liégeoise et un élan fort à sa vie musicale. Malheureusement, le projet n'aura pas été réalisé dans son intégralité. En effet, le 1er septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne et en réaction, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre aux Allemands. Face à la gravité de la situation internationale, la société coopérative "Liège 1939" décide la fermeture immédiate et définitive de l'Exposition qui s'est vue ainsi amputée de deux mois d'activités. Tous les concerts prévus après le 1er septembre 1939 ont été annulés, soit environ un tiers de la programmation.

Organisation et programmation

La version du programme des concerts de l'Exposition de l'eau éditée pour l'inauguration de mai 1939 annonce quarante-sept concerts entre le 21 mai 1939 et le 30 septembre 1939. Il y figure près de 300 œuvres différentes avec orchestre. Tous les concerts, à quelques exceptions près, sont placés sous la direction de Marsick qui enchaînait ainsi les prestations avec le Grand orchestre permanent de l'Exposition tous les deux ou trois jours. À huit reprises, il laissera la baguette à quelques collègues belges : Franz André, René Barbier, Maurice Dambois, Albert Dupuis, Désiré Defauw et Jean Rogister.

Très clairement, Marsick a tenté de donner une large place à la création musicale nationale : chaque concert présente en général au moins deux œuvres belges. Cette saison d'été devait aussi intégrer l'organisation du premier – et dernier – « Concours de composition Guillaume Lekeu »[106] qui devait révéler les talents des jeunes compositeurs belges. Enfin, Marsick a souhaité donner une dimension internationale à l'événement, notamment en invitant des compositeurs et des solistes étrangers. Dans ce domaine, il a fait plusieurs tentatives qui n'ont pu aboutir : il invite par exemple Richard Strauss à venir diriger un concert de ses œuvres, mais le compositeur allemand ne peut honorer la demande[107]. Le chef tchèque Václav Talich (1883-1961) avait répondu présent pour le programme slave du 8 juillet (Dvořák, Smetana, Josef Suk et Glazounov), mais il dut se désister[108], très probablement en raison des événements tchèques du printemps 1939 (l'armée allemande était entrée dans Prague le 15 mars) et fut remplacé par Marsick. En revanche, Paul Paray (1886-1979), alors directeur des Concerts Colonne à Paris, répondra à son

[105] Voir Viviane Lejeune et Marc Moisse, *L'Exposition de l'Eau. Liège 1939*, Andenne, Éditions du Molinay, 1999.
[106] *Cf. infra*.
[107] Lettre de Richard Strauss à Armand Marsick, 28 juin 1938, Archives Jacques Marsick (Agen, France).
[108] Paul Tinel, « Les concerts à l'exposition de l'eau », *Le Soir*, 11 juillet 1939.

invitation[109], et dirigera le concert du 17 juin 1939 consacré à Franck, Ravel, Fauré, Debussy et Lalo.

Dans son choix des solistes, Marsick a visé l'équilibre entre les grandes pointures européennes, les solistes belges les plus fameux et de nouveaux talents sortis des conservatoires. Parmi les solistes belges, on retrouve les chanteurs Claudine Boons[110], Jeanne Henrard, Maurice De Groote[111] ; les pianistes Julitta Cassiers-Renchon, Lysette Chantraine, Louis Closson, Joseph Delcour, René Delporte, Jean du Chastain[112], Jeanne Maison, Henry Piette, Mit Scapus[113], Mme Schreiden-Funken[114], Jenny Solheid[115] ; les clavecinistes Aimée Van de Wiele[116] et Charles Van Lancker ; les violonistes Hector Clokers[117], René Costy, Mathieu Crickboom[118], Hubert Devillers, Henri Detilleux, Alfred Dubois[119], Lucien Fagart, Charles Herman, Robert Hosselet, Henri Koch[120], Marcel Lejeune[121], Gérard Libert, Frédéric Petronio, Maurice Raskin[122], Henry Wagemans[123], Marie Walthéry[124], et le quatuor de Liège (composé de Henri Koch, Jean Rogister, Joseph Beck et Lydia Rogister-Schor) ; les violoncellistes Charles Bartsch[125], Hubert Bouquette, Maurice Dambois[126], Jean Join[127], Georges Larue ; Quatuor de violoncelles de Bruxelles (Fernand De Groodt, Paul-Louis Marsick, Jan Vanderperren, Robert Darcy), les

---

[109] Lettre de Paul Paray à Armand Marsick, 6 mai 1938, Archives Jacques Marsick (Agen).

[110] Claudine Boons (1894-1945), soprano professeur au conservatoire de Liège. Voir art. non signé, « Les débuts du grand orchestre permanent de l'exposition », *La Wallonie*, 22 mai 1939.

[111] Maurice De Groote (1910-1994), basse.

[112] Jean-Louis du Chastain, dit Jean du Chastain (1885-1946) compositeur, chef d'orchestre, compositeur et critique de nationalité britannique, mais actif en Belgique. Chef d'orchestre en Allemagne et en Russie, pendant un temps directeur de la Royal Irish Academy of Music de Dublin, professeur de piano au conservatoire royal de Liège et critique musical au journal catholique de Bruxelles, *Le XXe siècle*, il a aussi donné des récitals en Belgique et à l'étranger.

[113] Mit Scapus, épouse de Paul Scapus (pseudonyme de Jean Pierre Paul Scheepers) et professeur au conservatoire royal flamand d'Anvers.

[114] Mme Schreiden-Funken, alors professeur au conservatoire de Verviers.

[115] Jenny Solheid, professeur de piano au conservatoire de Bruxelles.

[116] Aimée Van de Wiele (1904-1991) élève de Wanda Landowska et pionnière du renouveau de la musique de clavecin en Belgique. *Cf.* Paul Raspé, « Les clavecinistes », in Robert Wangermée et Philippe Mercier, *La musique en Wallonie et à Bruxelles*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1982, p. 115.

[117] Hector Clokers (1901-1965), violoniste, chef d'orchestre, professeur à Liège de 1925 à 1965 et directeur du conservatoire de Verviers.

[118] Matthieu Crickboom (1871-1947), alors professeur honoraire au conservatoire de Bruxelles.

[119] Alfred Dubois (1898-1949), violoniste, élève d'Alexandre Cornelis et d'Eugène Ysaÿe, professeur au Conservatoire de Bruxelles jusqu'en 1949, date à laquelle son disciple Arthur Grumiaux le remplace.

[120] Le célèbre violoniste virtuose Henri Koch (1903-1969) a été professeur au conservatoire de Liège de 1932 à 1967.

[121] Marcel Lejeune (1895-1978), violoniste, professeur au conservatoire de Liège de 1925 à 1952.

[122] Maurice Raskin (1906-1985) violoniste formé au conservatoire de Liège et au CNSM de Paris, et professeur au conservatoire de Bruxelles. *Cfr* Marie-Paule Cantarella, « Raskin, Maurice », *Nouvelle Biographie Nationale*, VIII, p. 316-317.

[123] Henry Wagemans (1880-1948), professeur de violon au conservatoire de Bruxelles de 1936 à 1946.

[124] Pour un aperçu de l'ensemble des violonistes virtuoses de l'entre-deux-guerres à Liège et à Bruxelles, voir José Quitin, « L'école du violon », in Wangermée et Mercier, *op. cit.*, t. 2, p. 103-106.

[125] Charles Bartsch (1905-1979), violoncelliste, compositeur et chef d'orchestre belge. Violoncelle solo de l'orchestre symphonique de Paris dès 1930. Il aura la charge de la classe de violoncelle du conservatoire de Liège à partir de 1949. *Cfr* Christophe Pirenne, « Bartsch, Charles », *Nouvelle Biographie Nationale*, VII, p. 23-24.

[126] Maurice Dambois (1888-1969), violoncelliste, alors professeur au conservatoire de Bruxelles.

[127] Jean Join (1911-1975), professeur de violoncelle et de musique de chambre au conservatoire de Luxembourg de 1937 à 1972.



Armand Marsick lors d'un des concerts de l'Exposition de l'Eau



Au pupitre des violoncelles, le premier à droite, Paul-Louis Marsick, son fils

organistes Joseph Jongen et René Tellier ; le flûtiste Jean Poulain et la harpiste Nelly Leclerq.

Marsick a pu également inviter quelques solistes étrangers dont le chanteur Charles Panzera (1896-1976) ; les pianistes Reine Gianoli (1915-1979), Jeanine Bonjean et Marcelle Meyer (1897-1958) ; les violonistes Carl Flesch (1873-1944), Jacques Thibaud (1880-1953) ; le violoncelliste Enrico Mainardi (1897-1976) et le corniste des grands concerts de Winterthur, Edmond Leloir (1912-2003) [128].

Pour que l'Exposition dispose d'un orchestre symphonique permanent comprenant 80 musiciens, il a fallu débloquer un énorme budget. Celui-ci s'élève à 1 078 856 francs belges[129], dont la majeure partie est consacrée aux cinq mois de salaire (de mai à septembre) des 80 musiciens de l'orchestre (476 250 FB pour les cordes et 342 150 FB pour l'harmonie). D'après le rapport général, « tous les artistes des groupes des cordes étaient liégeois et le groupe des instruments à souffle était composé d'artistes belges parmi lesquels beaucoup étaient revenus de l'étranger, heureux de passer quelques mois dans leur pays. Il ne fallut recourir qu'à deux artistes étrangers : la première flûte était Français, ainsi que le deuxième timbalier » [130].

Les invités les plus prestigieux (Paul Paray, Carl Flesch et Jacques Thibaud) reçoivent un cachet de 10 000 FB, soit cinq fois le salaire mensuel d'un musicien d'orchestre pour une prestation[131]. Les cachets des autres solistes sont compris entre 2 000 (Maurice de Groote) et 6 000 FB (Charles Panzera) de sorte que le budget consacré aux chefs invités et solistes s'élèvent à 98 000 FB[132].

D'après la presse, la salle qui comptait environ 4000 places était généralement remplie aux deux tiers pour les plus grandes manifestations et gala. Il faut croire que, même en plein cœur de l'été, la fréquentation de l'Exposition permettait aux concerts de rencontrer un public nombreux plusieurs fois par semaine[133].

En outre, il y eut un souci légitime de faire la plus large place aux solistes belges : 46 se produisirent jusqu'au 31 août. Au mois de septembre, 14 étaient encore inscrits au programme. La même logique fut observée pour les compositeurs nationaux comme on le voit avec la programmation articulée autour de la création d'œuvres belges et d'un concours de composition destiné aux plus jeunes talents du pays.

Compositeurs wallons à l'honneur

La présence des compositeurs belges dominent largement la programmation puisqu'elle représente 27 % des œuvres au programme. Les compositeurs liégeois sont particulièrement mis à l'honneur ; outre les incontournables A.-E.-M. Grétry et

---

[128] Edmond Leloir, corniste des grands concerts de Winterthur.

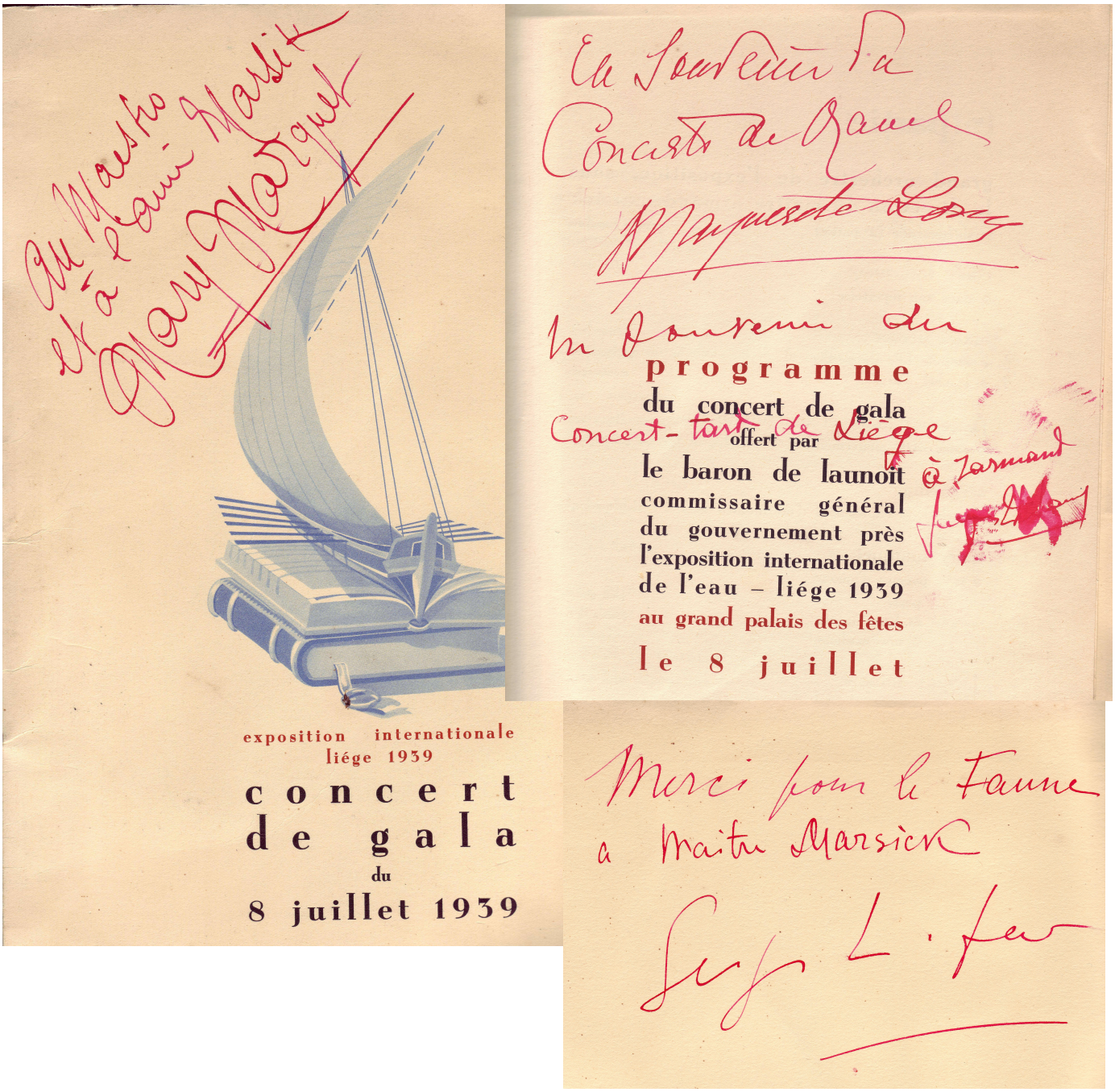
[129] [Armand Marsick], Document tapuscrit intitulé « Budget de l'orchestre permanent de l'exposition Liège 1939 », Août 1939, 5 p., Archives Jacques Marsick (Agen, France).

[130] Rapport Général de *L'exposition internationale de la technique de l'eau. Liège 1939*, publié par le Ministère des travaux publics et de la Résorption du chômage et le Commissariat général du Gouvernement, Liège, 1941, p. 610-611.

[131] Pour avoir un ordre de comparaison, Igor Stravinski dirige un concert au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles en 1938 pour 17500 FB (*Cf.* Valérie Dufour, *Strawinsky à Bruxelles. 1920-1960*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2003, p. 300.

[132] [Armand Marsick], Document tapuscrit intitulé « Budget de l'orchestre permanent de l'exposition Liège 1939 », Août 1939, 5 p., Archives Jacques Marsick (Agen, France).

[133] Nous n'avons pas trouvé d'informations concernant le prix des places.



Programme du concert du 8 juillet 1939 dédicacé par Mary Marquet, Marguerite Long, Jacques Thibaud et Serge Lifar.
Archives Jacques Marsick

César Franck, on retrouve les noms connus de Georges Antoine[134], Charles Bartsch[135], Albert Dupuis, Gaston Knosp, Joseph et Léon Jongen, Guillaume Lekeu, Armand et Martin-Pierre Marsick, Fernand Quinet, Jean Rogister, Henri Vieuxtemps et Theo Ysaye. Le programme laisse par ailleurs découvrir les noms quelque peu oubliés de Maurice Droeghmans, Jean du Chastain[136], Fernand, Lucien et Emile Mawet, Charles Smulders, Jules Strens, Victor Vreuls. On note aussi la présence de deux femmes compositrices : Juliette Folville (création de son concerto pour piano et orchestre)[137] et Henriette Van den Boorn-Coclet.

La présence de musiciens du Nord du pays est cantonnée à la programmation d'un seul concert intitulé « Festival de musique flamande » qui réunit, autour du concerto pour violon de Mendelssohn, les œuvres de August De Boeck (*Rapsodie dahoméenne*), Lodewijk Mortelmans (*Hartverheffing*), Flor Alpaerts (*Zomeridylle*), Arthur Meulemans (*La fontaine de Pline*), Peter Benoît (*Entrée du Duc d'Albe*) et Julius Schrey (*Symphonie*). A cette occasion le critique musical du journal anversois *Le matin* écrit :

> Monsieur Marsick s'avère, non seulement musicien d'élite, mais patriote avisé. En effet, le concert qu'il dirigea samedi en ce fastueux Palais des Fêtes de l'Exposition liégeoise, et qui fut diffusé par nos deux postes nationaux – ce qui également mérite d'être loué – était entièrement consacré à la musique flamande. […] Le geste courtois et « fair » du wallon Marsick, aura beaucoup contribué, sans doute à raffermir les liens de famille, qui doivent unir tous les belges.[138]

Quelques figures bruxelloises dont les synthétistes Maurice Shoemaker et Gaston Brenta autour de Paul Gilson, mais aussi Jean Absil, René Bernier, Ernest d'Agrèves[139], Robert Darcy, René Defossez, Léon Delcroix, Albert Huybrechts et Martin Lunssens complètent encore le programme.

Concours Lekeu

---

[134] Pour les compositeurs belges, voir Thierry Levaux, *Dictionnaire des compositeurs de Belgique du Moyen-âge à nos jours,* Ohain, Art in Belgium, 2006. Les compositeurs belges absents dudit dictionnaire ou méconnus feront l'objet d'une note.

[135] *Cf. supra.*

[136] *Cf. supra.*

[137] René Lyr a commenté la création par Mlle M.-T. Garitte du concerto pour piano de Juliette Folville dans une note intitulée « Une nouvelle œuvre de Juliette Folville », *La Vie Wallonne*, tome XX, 1939-1940, p. 28 : « Construire un concerto pour piano, le faire entendre dans les bruits de l'Exposition, voilà une chose assez étonnante. Elle a réussi grâce à une interprète compréhensive et de jeu très distingué : Mlle Garitte. L'œuvre, de sentiment romantique et où l'inspiration wallonne s'atteste par instants, est coupée dans sa construction à la Max Bruch. Elle développe un lyrisme qui met en accord l'instrument et l'orchestre. Nous distinguerons la première partie, simplement pianistique, la sentimentalité prenante du second temps et enfin le coloris chantant du finale qui permet des développements de technique pianistique marqués. On pense à des réminiscences, car on a tant entendu de concertos ! On se souvient à la fin de l'œuvre de couronnements semblables chez Liapounow et C. Smulders. Mais on fait trêve aux souvenirs et on se laisse bercer aux développements mélodiques et aux accords chatoyants de l'orchestration. Telle apparaît l'œuvre chantante de Juliette Folville qui fera partie du répertoire de nos artistes ».

[138] Extrait anonyme du journal anversois *Le matin* mentionné dans [non signé], « Un hommage à M. Marsick », *La gazette de Liège*, 9 juin 1939.

[139] Ernest d'Agrèves était le pseudonyme d'Ernest van Nieuwenhove (1880-1968), compositeur et pianiste bruxellois.

Le concours Lekeu s'est tenu les 4 et 5 juillet 1939 d'après une idée de Paul Mottart, administrateur du conservatoire. Dans son règlement, l'épreuve invite les candidats à proposer une partition d'orchestre inédite – un poème symphonique – inspiré par le thème de l'eau. Le concours à réuni vingt-sept participants dont les œuvres ont été soumises à un jury international composé de Émile Vuillermoz, Oscar Esplà, Albert Dupuis, Jean Absil et Jean Rogister. Les trois premiers prix (30 000, 20 000 et 10 000 francs belges) ont été respectivement attribués à Léon Simar (*Poème mosan*), Sylvain Vouillemin (*L'eau*) et Robert Darcy (*Trois marines*). L'œuvre de Simar devait symboliser l'excellence de l'école musicale liégeoise autant que l'identité wallonne. C'est en ce sens que la critique dirige l'entendement du public :

> Cette vaste fresque sonore est quasi unithématique. Une idée, symbolisant la Meuse nous conduit d'un bout à l'autre ne laissant que rarement place à des thèmes épisodiques. L'écriture harmonique en est moderne, mais sans outrance ; et l'on sent à tout instant que l'auteur s'est fait une opinion très nette sur la valeur expressive de la dissonance et qu'en raison de principes qu'il a longuement mûris, il n'en use qu'avec un à-propos qui fait souvent défaut dans la production musicale contemporaine. […] Le chant grandit et se développe jusqu'au moment où, entonné par les cuivres, il s'appuie sur la mouvementation [sic] générale de l'orchestre auquel se joint la voix puissante de l'orgue. Le chant du travail résonne. La voix rauque des machines, exprimée par les cors et les trompettes, lui apporte son concours expressif et tous les éléments de l'orchestre, clamant à toutes les échelles le chant parvenu à son point culminant, terminent cette puissante fresque en une fulgurante apothéose. Bien que toutes les ressources que comporte le grand orchestre symphonique moderne se trouvent utilisées dans cette œuvre, l'effet n'est jamais empâté et l'orchestration en est magistrale. Que le quatuor seul chante, émouvant, ou que toutes les forces orchestrales soient déchaînées, toujours la ligne apparaît, claire et précise. Chacun des instruments a une partie qui lui est propre et une voix qui lui est personnelle. Les redoublements sont rares et exclusivement utilisés pour l'équilibre des sonorités. Il n'est nullement exagéré de dire que cette œuvre vibrante est une des rares, parmi les productions inspirées aux auteurs wallons traitant d'un sujet local, où le sentiment intrinsèquement wallon ne se démente à aucun moment du discours musical. La base d'une véritable école nationale est, parallèlement à l'utilisation systématique du folklore national, l'expression qui se dégage des coutumes ou du pittoresque d'un lieu nettement déterminé ? Peut-être le *Poème mosan* de Léon-J. Simar est-il le point de départ d'une production musicale plus intimement liée à notre vie et notre personnalité…[140]

Si les organisateurs avaient initialement l'intention de faire du concours un événement annuel[141] qui puisse, comme en témoigne la critique, redonner un souffle à la création musicale wallonne, il n'y eut finalement qu'une seule édition. Par ailleurs, en marge du concours, le comité a aussi mis au programme un concert d'hommage à Lekeu avec l'orchestre de l'Institut national de radiodiffusion sous la direction de Franz André. Le concert du 29 juillet a donc fait entendre trois œuvres

---

[140] A. D.-S. [non identifié], « Notes musicales. Le *Poème mosan* de Léon-J. Simar », *La Vie Wallonne*, 19e année, 15 août 1939, p. 387-388 :

[141] Comme annoncé dans *The Musical Times*, septembre 1939, p. 683.

majeures de sa production (*Fantaisie sur deux airs angevins*, *Trois poèmes* pour chant et orchestre, et *Adagio* pour cordes). En outre, ce concert a également été l'occasion de susciter les créations de compositeurs wallons confirmés : un « Éventail Guillaume Lekeu » présentait des créations de Joseph Jongen (*Ouverture fanfare* pour instruments à vent, batterie et harpe), Victor Vreuls (*Danse*), Jean Absil (*Andante symphonique*) et Marcel Poot (*Danse laudative*) toutes spécialement écrites pour l'occasion.

Aspects de la musique moderne en Europe

Après la proportion importante d'œuvres belges, les compositeurs français sont également très bien représentés dans l'ensemble du programme. Si les liens avec les compositeurs proches la *Schola Cantorum* sont encore évidents (Marsick était proche de d'Indy et avait importé les principes de son école à Athènes), le chef belge s'est aussi lié avec Camille Saint-Saëns et mise beaucoup sur sa musique (notamment via un festival Saint-Saëns) tout en mettant au programme de nombreuses œuvres de ses disciples tels que Gabriel Fauré et Édouard Lalo. Quelques figures encore d'actualité dans les années trente, telles que Jean Clergue[142], Jean Cras (1879-1932), Alexandre Georges (1850-1938), Georges Hüe (1958-1948) complètent le tableau de la présence de la musique française à Liège en 1939.

Si, en marge des œuvres belges et françaises, la programmation est assez classique – avec la présence de Bach, Mozart, Beethoven, Schumann, Wagner, Brahms, *etc*. –, l'idée d'ouverture aux musiques de pays plus éloignés est évidente. Ainsi Marsick prépare deux programmes de musique tchèque, un concert de musique suédoise et un autre consacré à la musique grecque.

Les concerts de musique tchèque étaient probablement le fruit des contacts que Marsick avaient pu établir avec Vaclav Talich[143], lequel devaient à l'origine diriger le concert consacré à Dvořák, Smetana et Joseph Suk (1874-1935). Au concert suédois ont été entendus deux compositeurs représentatifs à l'époque : Wilhelm Stenhammar (1871-1927) et Gunnar Ek (1900-1981). Enfin, le concert de musique grecque est une conséquence directe des liens d'amitié qui demeurent entre Marsick et ses collègues et élèves hellènes plus de dix ans après son départ d'Athènes : Georges Sklavos (1888-1976), Manolis Kalomiris (1883-1962), Petro Petridis (1892-1978), Spiridon Spathis (1852-1941) et Nikos Skalkottas (1904-1949).

En outre, Exposition internationale oblige, Marsick a aussi monté une sorte de « concert des nations » avec un programme dans lequel chaque pays est représenté par au moins un de ses compositeurs contemporains : Johan Wagenaar (1862-1941) et Géza Frid (1904-1989) représentent la Hollande, Emile Ristori (1893-1977) la Suisse, Albert Roussel et Jean Cras la France, Albert Jung l'Allemagne, Ottorino Respighi l'Italie, Stravinski la Russie, René Bernier la Belgique et Manuel de Falla l'Espagne.

Pour souligner le réel souhait de Marsick de faire des concerts de l'Exposition une grande vitrine des tendances de la vie musicale belge, peut-être faut-il encore pointer la présence au programme du renouveau de la musique ancienne en Belgique. La claveciniste réputée Aimée Van de Wiele exécuta des concertos pour clavecin et orchestre de Haendel et Haydn et Charles van Lancker, professeur au conservatoire de Liège, donna une (première ?) audition du *Concerto champêtre*

[142] Jean Clergue (1905-1971), compositeur et chef d'orchestre français.
[143] *Cf. supra.*

pour clavecin et orchestre de Poulenc. Très vraisemblablement, l'instrument utilisé à cette occasion est celui commandé à la Maison Renson par l'Association pour la musique de chambre (AMC) selon le modèle du grand clavecin de concert conçu par Pleyel pour Landowska. C'est principalement Charles Van Lancker qui fera résonner cet instrument de 1931 à 1960 pour ranimer la pratique du clavecin dans la région liégeoise[144]. Par ailleurs, la démonstration des talents s'étend aussi aux innovations organologiques avec quelques œuvres pour le clavier-Hans[145] (concert du 31 août).

Enfin, on ne peut manquer de souligner qu'une œuvre devait également faire valoir le renouveau du chœur parlé en Belgique à travers une collaboration prévue avec le Chœur des Renaudins placé sous la direction de Madeleine Renaud-Thévenet[146]. C'est la création d'une nouvelle œuvre de Marcel Poot[147] qui devait faire intervenir le Chœur, mais prévu le 20 septembre, le concert ne vit jamais le jour.

Les concerts de Léon Simar et la musique orphéonique

En marge des grands concerts que Marsick dirigeait dans la grande salle du Palais des fêtes, d'autres concerts de moindre envergure avait lieu *quasi* quotidiennement au Gay village mosan, lieu festif par excellence de la World'Fair liégeoise. Ces petits concerts étaient davantage conçus comme des programmes de musiques légères, même si les compositeurs étaient en substance les mêmes qu'aux grands concerts de Marsick – avec une égale proportion de belges –, mais les morceaux choisis dans ce cadre-là étaient soit les 'tubes' de la musique classique, soit des pièces plus légères. Tous ces concerts ont été dirigés par Léon Simar qui avait à sa disposition un orchestre de quarante musiciens[148]. Coïncidence amusante plus que suspecte, c'est le même Simar qui a été désigné premier lauréat du concours Lekeu[149] organisé dans le cadre des Grands concerts de Marsick, voisins des siens à l'Exposition[150].

Même si c'est surtout la venue de Maurice Chevalier, avec sa compagne la danseuse Nita Raya le 25 juillet et le spectacle de Josephine Baker présente avec sa troupe sur les bords de la Meuse le 22 août qui demeurent dans les esprits[151], les concerts de Simar ont aligné une programmation musicale impressionnante. Sans approfondir ici, signalons qu'on y retrouve des dizaines de pièces du répertoire

---

[144] Pour un complément d'information, voir le site http://www.pianosesther.be/Facture_du_piano_a_Liege.htm

[145] Pierre Hans, ingénieur belge, fut l'inventeur, en 1917, d'un piano à double clavier. Voir Veerle Bosmans, « Ingenieuze uitvindingen : het Hans-Klavier van Pierre Hans », *Nieuwsvbrief van het Studiecentrum voor Vlaamse Muziek*, n° 40, décembre 2005.

[146] Madeleine Renaud-Thévenet (1886-1963) peut être considérée comme la grande rénovatrice du chœur parlé tant en France qu'en Belgique. Découverte par Emile Verhaeren, elle participe pendant la Première guerre à des séances poétiques privées. Epouse du peintre Pierre Thévenet, elle partage sa vie entre Bruxelles et Paris à partir 1919. En 1920, elle entre au théâtre du Vieux Colombier dirigé par Jacques Copeau. En 1924, elle devient titulaire de la Classe de déclamation au Conservatoire royal de Bruxelles et participe à de nombreuses séances littéraires d'avant-garde à Bruxelles. En 1932, elle fonde un chœur parlé auquel elle donne le nom de « Renaudins » et noue dès 1934 une fructueuse collaboration avec Paul Claudel, alors ambassadeur de France à Bruxelles. En 1935, le chœur participe à la création des *Choéphores* de Claudel et Milhaud au théâtre de la Monnaie. A partir de 1936, ils participent à diverses émissions de l'I.N.R. Elle poursuit une carrière professorale et artistique jusqu'en 1953.

[147] La création de *Chevalerie nègre* de Marcel Poot était programmée le 20 septembre 1939. Le concert n'a donc pas eu lieu et, étonnamment, aucune œuvre pour chœur parlé et orchestre ne figure aujourd'hui au catalogue du compositeur.

[148] Paul Tinel, « Le premier grand concert de l'Orchestre permanent », *Le soir*, 22 mai 1939.

[149] *Cfr supra*.

[150] Léon Simar figure en médaillon en première page du journal *La Meuse* du 7 juillet 1939.

[151] Viviane Lejeune et Marc Moisse, *op. cit.*, p. 111.

depuis les airs célèbres de Mozart jusqu'aux incontournables de la musique d'orchestre en passant par de très belles pages de la musique de chambre récente (Ravel, Debussy, *etc*.). Chaque concert était organisé autour d'un thème ; par exemple « Les ballets célèbres », « Scènes joyeuses et dramatiques », « Musique inspirée par la Provence », « Concerts pour les enfants », « Les vacances », « Musique d'inspiration orientale », *etc*. Le programme récapitulatif ne donne pas le détail des interprètes (au contraire des grands concerts où chaque interprète est annoncé) de sorte que l'on ne sait pas exactement qui Simar a engagé dans ce cadre. Peut-être avait-il recours essentiellement à des élèves du conservatoire ?

Enfin, pour compléter le panorama de la musique à l'Exposition liégeoise de 1939, reflet des pratiques musicales d'avant-guerre, il faut évoquer l'importance de la musique orphéonique[152]. La commission avait organisé des concours de chant d'ensemble et un festival permanent pour sociétés : chorales, harmonies, fanfares et symphonies, dans le double but, de contribuer au succès de l'Exposition d'une part, et d'autre part, de promouvoir les initiatives qui militent en faveur du développement des sociétés dont le rôle social et éducatif est incontestable. Selon le rapport général, « le concours de chant d'ensemble organisé au palais des fêtes, par la Société royale « Les disciples de Grétry » connut un très grand succès, tant par la qualité et le nombre de sociétés participantes, que par le nombre d'auditeurs qui suivirent les épreuves »[153].

> Le festival permanent auquel étaient inscrites 351 sociétés de musique, dont 252 se firent entendre, donna à l'Exposition une grande animation. De nombreux auditeurs suivirent ces concerts. Les concerts donnés sur les kiosques par les musiques militaires dirigées par leurs talentueux chefs : les capitaines Henderickx et Wilmet, furent très appréciées. Les séances organisées au Casino du Gay Village mosan eurent également beaucoup de succès. Mentionnons enfin, l'amusante fanfare qui créa, par ses marches entraînantes, ses danses et chansons à la mode, une atmosphère, une ambiance de joie, de gaîté qui gagnait les visiteurs. Ceux-ci, se mettant au diapason des musiciens, chantaient, dansaient, « cramignonnaient » avec entrain. Ces heures de liesse laisseront un souvenir charmant[154].

De l'art au divertissement, la musique a été très présente à l'Exposition de l'eau, et représentative des tendances de la vie musicale belge et liégeoise en particulier. Dans sa diversité, elle témoigne clairement de la variété des pratiques artistiques et des fonctions sociales et de leurs développements respectifs dans l'entre-deux-guerres. Ainsi, un regard sur les différentes manifestations nous permet de faire ici un zoom sur la situation de la vie musicale à cette date crépusculaire de 1939. La cinquantaine de concerts prévus au cours de l'été, brutalement interrompue en septembre, résonne un peu comme un bilan de l'activité musicale belge de tout l'entre-deux-guerres. Les programmes mis au point par Marsick sont témoins d'une conscience artistique qui met la découverte et l'éducation dans ses priorités. Ses efforts sont considérables, inimaginables aujourd'hui, et donc aussi témoins de la fin d'une époque. Son souci de mettre en exergue les compositeurs et les interprètes

---

[152] Rapport Général de *L'exposition internationale de la technique de l'eau. Liège 1939*, publié par le Ministère des travaux publics et de la Résorption du chômage et le Commissariat général du Gouvernement, Liège, 1941, p. 611.
[153] *Ibidem*.
[154] *Ibid.*, p. 612.

belges tout en donnant à l'événement une envergure internationale est évident. Sur le plan historiographique, nous retrouvons ici des noms oubliés et des informations sur la création d'œuvres belges et la diffusion d'œuvres étrangères. Faute d'avoir pu intégrer toutes ces informations dans le texte, nous proposons de se référer à l'annexe qui est le fruit d'un travail de compilation des informations relatives aux concerts de Marsick à l'Exposition. Plus largement, les efforts de Marsick s'inscrivent évidemment dans le sillage d'une politique liégeoise de repositionnement sur l'échiquier musical occidental comme en témoigne l'interrogation de René Lyr dans *La Vie Wallonne* quelques mois avant l'ouverture de l'Exposition : « Liège, patrie de Grétry, de Franck et d'Ysaÿe, n'est-elle pas l'un des berceaux, l'un des foyers de la musique occidentale ? »[155].

RADIO WALLONIE

.

En dehors de ses activités de professeur et de chef d'orchestre, Armand Marsick anime aussi de nombreuses émissions radiophoniques sur les ondes de Radio Wallonie. Mais quelle était cette radio ? Personne ne pouvait me renseigner. C'est finalement Philippe Gilson, bibliothécaire en chef du Conservatoire Royal de Liège qui va m'orienter sur la bonne piste en m'indiquant l'Institut Jules Destrée à Namur et plus particulièrement Monsieur Paul Delforge… Amusant car c'est exactement le même patronyme et le même nom que mon ancien instituteur de 2° année primaire de l'Athénée Royal d'Etterbeek en 1948/49…
Voilà ce qu'il me dit au sujet de cette radio :
« En 1930, l'Institut national belge de Radiodiffusion est créé. Dans le souci de garantir une représentativité et une pluralité des opinions des auditeurs, chaque famille politique représentée au Parlement dispose d'un temps d'antenne, par le biais d'une association radiophonique qui prépare les émissions et en porte la responsabilité. Le Mouvement flamand est représenté par le Vlanara (Vlaams-nationale Radio Omroep). Dès lors, une place est également accordée au Mouvement wallon, via une asbl dénommée Radio-Wallonie.

Fondée en 1932 sous le patronage des villes de Dinant, Huy, Fleurus, Mons, Namur, Tournai, Verviers, Wavre, de l'Office de Tourisme de la Ville de Liège et des communes de Couillet, Marcinelle, Seraing, Vaux-sous-Chèvremont, elle est autorisée à utiliser une fois par mois les installations de l'INR. Son président est Adrien Bouvet, président de la Ligue wallonne d'Ixelles, son vice-président Émile Van Cutsem, président de la Société de Littérature dialectale du Brabant, son secrétaire Maurice Bauduin, puis, à partir d'août 1936, Joseph Champenois, son trésorier, enfin, Louis Janssen. Maurice Esser, président de l'Avant-Garde wallonne, est régisseur général, Fernand Legros, directeur de propagande, ***Armand Marsick, directeur artistique.***

L'association diffuse alors son propre programme d'émissions. Celles-ci comprennent une partie musicale importante ; jeux radiophoniques, comédies, sketches, cabarets et pièces dramatiques occupent le reste du temps. Enfin, une émission Chronique du Mouvement wallon est assurée par le président de l'asbl.

---

[155] René Lyr, « Liège 1939. Exposition internationale de l'Eau », *La Vie Wallonne*, 19e année, N°5, 15 janvier 1939, p. 139. En 1939, René Lyr était directeur de la presse, de la propagande et conseiller des fêtes de l'Exposition.

Cette chronique peut aussi bien comprendre la relation d'un fait d'histoire de la Wallonie, l'annonce d'activités organisées par des sociétés wallonnes, que le commentaire politique de l'actualité. C'est d'ailleurs sur ce dernier point que Radio-Wallonie se différencie des radios privées wallonisantes (ex. : Radio É(mile) L(ucas)). Des émissions à caractère principalement politique n'existent pas sur les radios privées.

Pour soutenir l'action de Radio Wallonie, intéresser les auditeurs potentiels et exprimer ses revendications en matière de radiodiffusion, un bulletin mensuel, Allo ! Ici Radio-Wallonie est édité à partir d'octobre 1935. On retrouve à la base de cette initiative, la Ligue wallonne d'Etterbeek et son président É. Tychon, chez qui le bulletin est imprimé. En 1939, le bulletin change d'imprimeur et s'appelle Radio Wallonie. C'est Edmond Populaire désormais qui assume les destinées du journal. L'Association se rapproche de l'Assemblée wallonne.

Mais des critiques virulentes sont adressées à l'ASBL Radio-Wallonie à propos du fonctionnement des émissions. Radio Wallonie a failli à la mission dont ses fondateurs l'avaient investie... Nous partons parce que le talent, la compétence artistique, le sentiment wallon et le désintéressement sont considérés comme maladies honteuses, écrira Edmond Populaire au moment où il démissionne en 1939, sans être plus explicite. Malgré les circonstances difficiles, journal et asbl continueront à fonctionner jusqu'au mois de mai 1940, date à laquelle ils disparaissent.

Et pour cause puisque les Allemands envahissent la Belgique le 10 mai.

La collaboration d'A. Marsick consistera essentiellement en des commentaires d'œuvres musicales qui sont diffusées le dimanche[156]. Mais il fera aussi des causeries comme ses « Impressions de Grèce » que nous avons utilisées pour le chapitre consacré à la Grèce. Tous les exemples musicaux sont chantés et illustrent ses propos. Cette série a remporté un vif succès comme en témoigne les nombreux témoignages écrits…

C'est aussi pour la radio qu'il va composer une vaste fresque radiophonique « Visages de la Wallonie ». sur un scénario d'André Guéry. Cette évocation comporte 25 tableaux qui nous promène à travers les airs folkloriques de Tournai à Malmédy pour se terminer à Liège avec les « Crâmignons wallons ». Tout est prévu ! Jusqu'aux klaxons ! Cette œuvre est créée le 27 septembre 1936 à l'INR (Mais sans doute aussi sur Radio Wallonie) sous la direction de P. Gason, à l'occasion de la fête de la Wallonie et de l'inauguration à Verviers, du monument élevé à Guillaume Lekeu, un compositeur de très grand talent, disparu très jeune, à 24 ans…

Pour la petite histoire, c'est vers 1935 qu'il va recevoir en cadeau une radio ! Ah cette radio ! C'était une radio à lampes, bien sûr, de marque BSR, avec un écran où on pouvait lire des noms de stations comme Hilversum, Sottens, Allouis, Copenhague, Oslo, Osnabrück, Moscou ! BBC light programme ou BBC third programme ! Cela me faisait rêver ! Je revois mon grand-père l'oreille collée contre le haut-parleur, écoutant je ne sais quelle transmission de Bayreuth… le son à fond !! Puis, plus tard, au début de l'apparition des transistors, une radio Philips quatre fois plus petite au moins mais bien plus performante allait trôner à droite de la porte de la salle à manger, sur un guéridon, au 21 de la rue des Boers !

---

[156] De nombreux commentaires de ces émissions se trouvent dans la chemise consacrées aux commentaires d'œuvres (Archives J. Marsick)

Mais nous avions hérité de cette antique radio à lampes qui avait des sautes d'humeur ! C'est sur cette radio que nous écoutions Radio Luxembourg sur les grandes ondes… Mais je m'égare !

Wallonia

Mais si Armand et sa famille habitent Bruxelles, il n'en reste pas moins Liégeois. Très vite, il va adhérer à « Wallonia », une société culturelle qui réunissait les Liégeois en « exil » à Bruxelles. Les responsables du cercle ne sont autres que ses cousins Kinon Auguste et Lucien et son épouse Geneviève. On y cultive la langue wallonne, on y représente des pièces de théâtre dans la langue de Tchanchès et d'Outremeuse, on y fait aussi de la musique, on y organise des sorties culturelles ou de simple détente, comme de belles promenades en forêt… entre Liégeoises et Liégeois. Saint-Nicolas est fêté dignement et des friandises et des jouets gâtent les petits-enfants que nous étions. J'ai joué avec une jeep américaine en bois peinte en blanc avec une étoile verte pendant bien longtemps après la guerre !
Armand composera l'hymne de cette société en 1934. La première exécution sera donnée lors d'un banquet à Villers-la-Ville le 9 septembre 1934



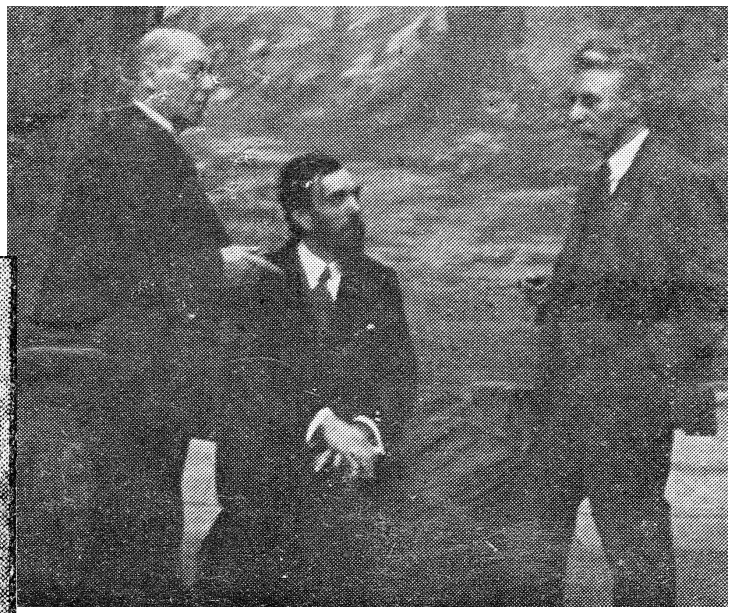
1ère Exécution de la marche « Wallonia » à Villers-la-Ville, le 9 septembre 1934, par le Compositeur Express Armand MARSICK.

Armand Marsick deviendra Président d'Honneur de ce cercle. Malheureusement, nous n'avons pas trouvé le moindre document si ce n'est une lettre à en-tête. Plus personne ne semble se souvenir de ce cercle…

Enfin, j'ajoute que notre grand-mère, apprendra le wallon de Liège et fera même des traductions dans cette langue !

Les compositions et les créations

Avant de parler des compositions, il faut placer ici un événement majeur pour Armand Marsick : la création de son opéra « LARA » au Théâtre Royal Flamand d'Anvers » le 3 décembre 1929 alors dirigé par MM. Fé Diricks et B.Tokkie.
Ce seront d'ailleurs les seules représentations de son opéra. Le public n'entendra plus que quelques extraits et surtout le prélude du 2° acte construit sur deux thèmes populaires grecs. Cet opéra devait être, ces dernières années, l'objet d'un travail de maîtrise mais il n'a jamais été abouti, ce qui est bien dommage. Il faut espérer que cela le soit un jour.
Le livret est de Charles Kloster dont nous avons déjà parlé. La presse de 1929 reprochera à ce livret un manque de vie sinon d'intérêt. Le « Journal d'Anvers » du 4 décembre suggérant même que si A. Marsick avait eu le même librettiste que Richard Strauss, sans nul doute son « Lara » aurait connu une meilleure destinée. Par contre l'ensemble de la presse trouve « l'orchestration grandiose et pleine de couleurs ». « La Libre Belgique » résume très bien le sentiment général :





Charles Kloster

LA CREATION DE LARA D'ARMAND MARSICK A ANVERS. — LES VIOLONISTES HONGROIS : D'ARANYI, SZIGETI. — LE CONCERT DEFAUW. — LES ŒUVRES DE CHAMBRE DE FRANÇOIS RASSE. — UN PROCHAIN FESTIVAL CESAR FRANCK.

Un mois après la « Gisèle de France » de Paul Lagye, Anvers met en lumière le « Lara » d'Armand Marsick; mais cette fois c'est aux directeurs de l'Opéra flamand que revient l'honneur de l'initiative.

Le sombre et pathétique drame du musicien liégeois date de 1913; on dit qu'à ce moment Maurice Kufferath projeta de le monter à Bruxelles. Mais vint le grand cataclysme; tout fut remis en question et les triumvirs de la Monnaie préférèrent à « Lara » « l'Anneau Nuptial » dont on se rappelle le succès en mars 1923.

Du point de vue scénique, ils n'ont pas eu tort. Car si le livret de l'Anneau manque de mouvement et d'intérêt, que dire de celui de Lara? Ah! la grande misère du théâtre lyrique belge : la voilà mise une fois de plus en cruelle évidence. Un musicien racé, d'inspiration poétique et de métier solide, aux prises avec des situations languissantes, des postulats conventionnels, des caractères inconsistants : que vouliez-vous qu'il fît contre ce triple adversaire, sinon s'affranchir des étroites lisières du poème pour s'évader en somptueux développements symphoniques et s'efforcer de situer dans une atmosphère d'impressionnante psychologie tout au moins la figure centrale de l'œuvre, celle du troublant et mystérieux héros byronien.

En sorte que se renouvelle ici le phénomène constaté à propos de l'Anneau Nuptial : on se trouve en présence, plutôt que d'une conception proprement théâtrale, d'un vaste poème lyrique dont apparaîtraient bien mieux les beautés si, dégagées des longueurs et des obscurités d'un livret plus « immobile » encore que celui de l'Anneau, elles se trouvaient condensées en une série de tableaux de chant et de symphonie. Il semble qu'alors ressortirait dans un relief autrement net la signification supérieure de l'œuvre d'Armand Marsick, et notamment tout ce qu'il y a d'angoissant dans les combats intérieurs de Lara, dans l'étrange amour de son page Kaleb.

Nous nous rappelons avoir éprouvé une impression analogue après l' «Olivier le Simple » de Victor Vreuls; le désir de voir se propager, grâce à une version de concert, des pages musicales qui sombreraient dans l'oubli si elles restaient attelées à des réalisations théâtrales éphémères.

Or, cette musique de « Lara », il serait regrettable qu'elle végétât sous le boisseau. Elle est inspirée et chaleureuse; issue d'une âme enthousiaste, elle possède cet accent de vérité et de spontanéité qui entraîne l'auditeur dans un large courant d'émotion. Par ailleurs, conduite et développée avec une haute maîtrise technique, elle apporte les satisfactions du coloris évocateur, de la belle et souple matière sonore. Ingénieuse avec simplicité et savante avec discrétion, elle demeure avant toutes choses, et nonobstant les heureux raffinements de son écriture, bouillonnante de vitalité et de sincérité.

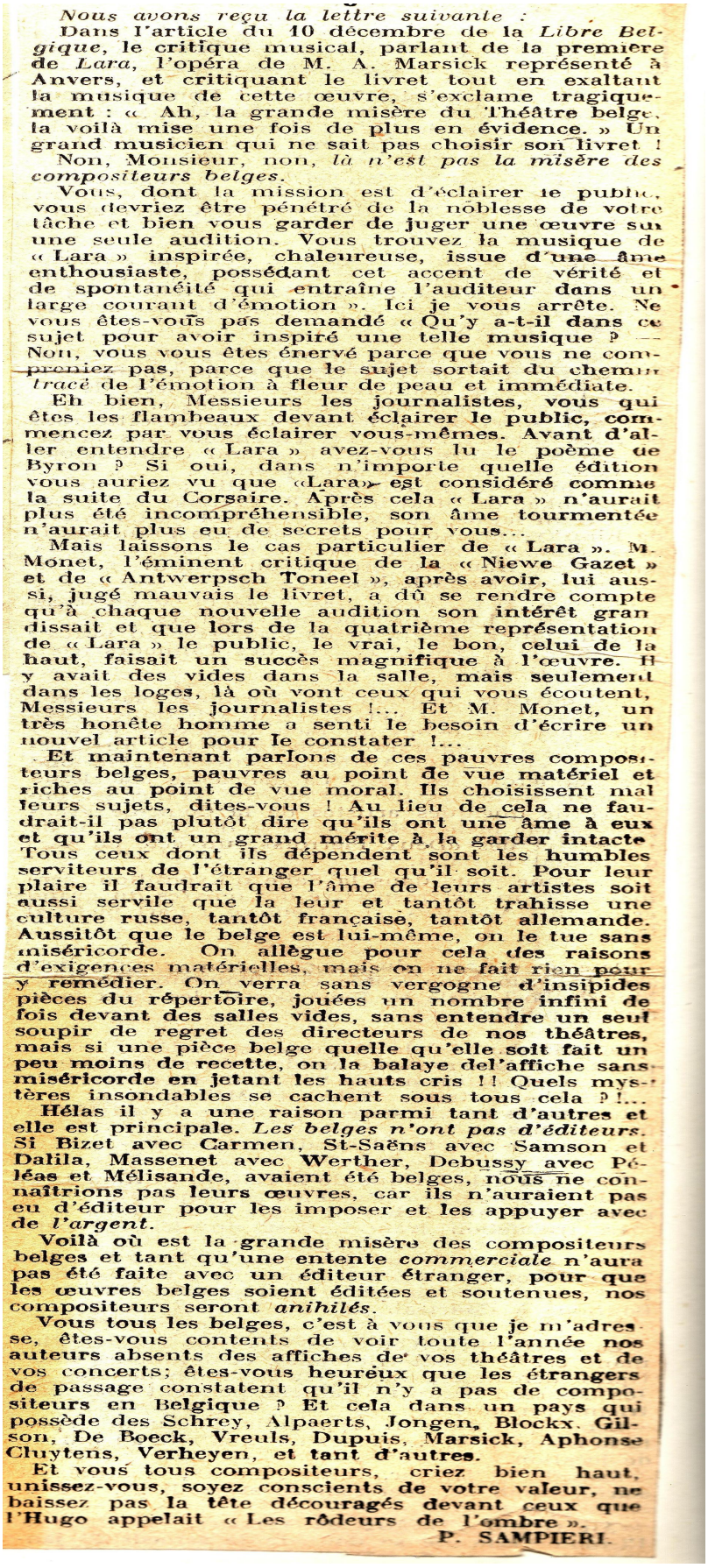
Toute la production d'Armand Marsick dénote sa prédilection pour le romantisme; le seul fait d'avoir voulu recréer musicalement une figure telle que Lara, montre combien le maître reprocher à sa partition des attaches franchement traditionnelles ou l'absence de ces formules expressives ou instrumentales que nous ont apportées les quinze dernière années; et c'est bien comme œuvre de lyrisme romantique qu'il la faut apprécier.

Les thèmes, de beau souffle, d'heureuse plasticité, et par instants imprégnés de saveur orientale (Lara fut composé pendant le séjour de M. Marsick en Grèce) se prêtent aux larges développements que rehausse un coloris orchestral gardant jusque dans les paroxysmes de vigueur et d'éclat, la transparence et la clarté.

Dès les premières scènes et durant tout le cours du drame on demeure sous le charme de cet orchestre, évocateur tour à tour des rudes chevaliers moyenageux, des fantastiques hantises qui assaillent l'âme indomptée de Lara, de l'archaïsme charmant des madrigaux et des danses de l'époque, des fiévreuses heures de bataille, de l'épanouissement d'amour du héros expirant et du page dont la féminité est enfin dévoilée. Ainsi la partition se déploie en une superbe ascension vers cet épisode final de poignante beauté.

Les directeurs de l'Opéra flamand, secondés par leur précieux « bras-droit », le chef d'orchestre Schrey, ont apporté leur habituel souci d'art à la mise au point de « Lara ». M. Derickx y réalise une mise en scène qui mouvemente habilement les piétinements du livret. L'excellente basse M. Wouters personnifie le héros avec une ampleur et une assurance remarquables; et les autres artistes, à commencer par Mme Serverius, MM. Van Aerts et Bogaerts, forment un ensemble de belle et intelligente cohésion.

Et la réponse… amoureuse de Paola par voie de presse n'y changera rien.



Nous avons reçu la lettre suivante :

Dans l'article du 10 décembre de la *Libre Belgique*, le critique musical, parlant de la première de *Lara*, l'opéra de M. A. Marsick représenté à Anvers, et critiquant le livret tout en exaltant la musique de cette œuvre, s'exclame tragiquement : « Ah, la grande misère du Théâtre belge, la voilà mise une fois de plus en évidence. » Un grand musicien qui ne sait pas choisir son livret !

Non, Monsieur, non, *là n'est pas la misère des compositeurs belges.*

Vous, dont la mission est d'éclairer le public, vous devriez être pénétré de la noblesse de votre tâche et bien vous garder de juger une œuvre sur une seule audition. Vous trouvez la musique de « Lara » inspirée, chaleureuse, issue d'une âme enthousiaste, possédant cet accent de vérité et de spontanéité qui entraîne l'auditeur dans un large courant d'émotion ». Ici je vous arrête. Ne vous êtes-vous pas demandé « Qu'y a-t-il dans ce sujet pour avoir inspiré une telle musique ? — Non, vous vous êtes énervé parce que vous ne compreniez pas, parce que le sujet sortait du chemin *tracé* de l'émotion à fleur de peau et immédiate.

Eh bien, Messieurs les journalistes, vous qui êtes les flambeaux devant éclairer le public, commencez par vous éclairer vous-mêmes. Avant d'aller entendre « Lara » avez-vous lu le poème de Byron ? Si oui, dans n'importe quelle édition vous auriez vu que «Lara» est considéré comme la suite du Corsaire. Après cela « Lara » n'aurait plus été incompréhensible, son âme tourmentée n'aurait plus eu de secrets pour vous...

Mais laissons le cas particulier de « Lara ». M. Monet, l'éminent critique de la « Niewe Gazet » et de « Antwerpsch Toneel », après avoir, lui aussi, jugé mauvais le livret, a dû se rendre compte qu'à chaque nouvelle audition son intérêt grandissait et que lors de la quatrième représentation de « Lara » le public, le vrai, le bon, celui de la haut, faisait un succès magnifique à l'œuvre. Il y avait des vides dans la salle, mais seulement dans les loges, là où vont ceux qui vous écoutent, Messieurs les journalistes !... Et M. Monet, un très honête homme a senti le besoin d'écrire un nouvel article pour le constater !...

Et maintenant parlons de ces pauvres compositeurs belges, pauvres au point de vue matériel et riches au point de vue moral. Ils choisissent mal leurs sujets, dites-vous ! Au lieu de cela ne faudrait-il pas plutôt dire qu'ils ont une âme à eux et qu'ils ont un grand mérite à la garder intacte. Tous ceux dont ils dépendent sont les humbles serviteurs de l'étranger quel qu'il soit. Pour leur plaire il faudrait que l'âme de leurs artistes soit aussi servile que la leur et tantôt trahisse une culture russe, tantôt française, tantôt allemande. Aussitôt que le belge est lui-même, on le tue sans miséricorde. On allègue pour cela des raisons d'exigences matérielles, mais on ne fait rien pour y remédier. On verra sans vergogne d'insipides pièces du répertoire, jouées un nombre infini de fois devant des salles vides, sans entendre un seul soupir de regret des directeurs de nos théâtres, mais si une pièce belge quelle qu'elle soit fait un peu moins de recette, on la balaye del'affiche sans miséricorde en jetant les hauts cris !! Quels mystères insondables se cachent sous tous cela ?!...

Hélas il y a une raison parmi tant d'autres et elle est principale. *Les belges n'ont pas d'éditeurs.* Si Bizet avec Carmen, St-Saëns avec Samson et Dalila, Massenet avec Werther, Debussy avec Péléas et Mélisande, avaient été belges, nous ne connaîtrions pas leurs œuvres, car ils n'auraient pas eu d'éditeur pour les imposer et les appuyer avec de *l'argent.*

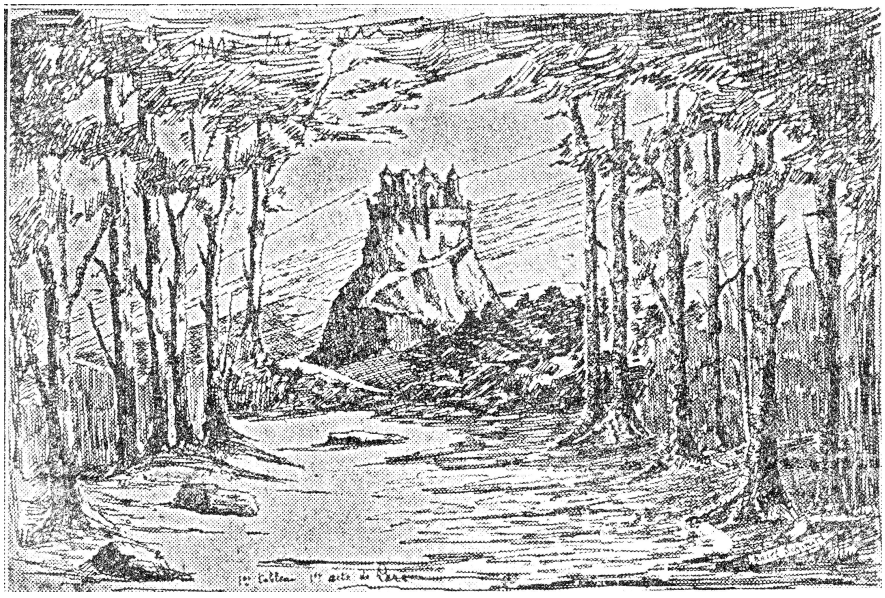
Voilà où est la grande misère des compositeurs belges et tant qu'une entente *commerciale* n'aura pas été faite avec un éditeur étranger, pour que les œuvres belges soient éditées et soutenues, nos compositeurs seront *anihilés.*

Vous tous les belges, c'est à vous que je m'adresse, êtes-vous contents de voir toute l'année nos auteurs absents des affiches de vos théâtres et de vos concerts; êtes-vous heureux que les étrangers de passage constatent qu'il n'y a pas de compositeurs en Belgique ? Et cela dans un pays qui possède des Schrey, Alpaerts, Jongen, Blockx. Gilson, De Boeck, Vreuls, Dupuis, Marsick, Aphonse Cluytens, Verheyen, et tant d'autres.

Et vous tous compositeurs, criez bien haut, unissez-vous, soyez conscients de votre valeur, ne baissez pas la tête découragés devant ceux que l'Hugo appelait « Les rôdeurs de l'ombre ».

P. SAMPIERI.

En conclusion, on peut dire que si le compositeur est honoré en tant que musicien, il ne l'est pas pour s'être sinon trompé du moins avoir été aveuglé par une amitié profonde entretenue avec Charles Kloster. Les circonstances dramatiques de la mort du poète n'avaient fait que renforcer les liens qui les unissaient et Armand aura beaucoup de peine et de ressentiment à la lecture d'une presse qui avait vu juste pourtant. Lara sera représenté au moins jusqu'à la mi-février et la soirée de gala du 9 février 1930 sera honorée par la présence du Duc et de la Duchesse de Brabant, le futur Léopold III et son épouse Astrid qui mourra tragiquement dans un accident de voiture en Suisse, à Küssnacht le 29 août 1935.



Décor du 1er tableau
De l'acte

Acte 2



Le décor du 2e acte de «Lara»
dessiné par M. K. Schmitz.



Acte 2 : fête dans le château du chevalier Othon



G.Wouters dans le rôle de LARA



M.Serverius dans le rôle de Kaled



M.VanAert dans le rôle d'Othon

Les compositions jusqu'en 1939 et après la guerre.

Après une longue période pendant laquelle Armand Marsick était tout à sa tâche de direction du conservatoire et de l'orchestre symphonique de Bilbao, le voilà désormais avec davantage de disponibilité pour composer.
Plusieurs de ces œuvres seront régulièrement jouées avec succès. Parmi ces compositions il en sera une en particulier, créée pour la radio qui mériterait d'être connue. Elle s'inscrit complètement dans cette recherche qu'Armand Marsick a mené toute sa vie, à savoir cette quête des airs populaires qui sont l'âme des peuples : « Visages de la Wallonie » dont nous avons déjà parlé.

1 . La publication en 1929 de « Cadence et danse orientales » pour violon et orchestre est dédiée à Joseph Szigeti, le grand violoniste d'origine hongroise, pour la partie de violon et à M. Philippe Gaubert pour la partie de flûte. La première exécution publique serait celle de novembre 1931 au premier Concert populaire des Concerts symphonique de Liège par Hector Clockers professeur de violon au Conservatoire et l'orchestre placé sous la direction du compositeur. Armand Marsick écrira également une réduction de cette œuvre pour violon et piano qui sera enregistrée le 8 février 1961 par Jeanne Viselé au piano et René Costy au violon. Enfin, toujours en 1930, une autre forme de cette œuvre est publiée pour chant et piano dédicacée à Monsieur A.L. Hettich.

2. Le 29 février 1932, paraît « L'Apothéose de la Wallonie » pour soprano, baryton et orchestre, qui s'était d'abord intitulé « Apothéose du travail en Wallonie » première esquisse de ce qui suivra en 1936 avec « Visages de la Wallonie ».
Ne l'oublions jamais, Armand est fier d'être Wallon, fier d'être un Liégeois et qui maîtrisait parfaitement la langue de Liège… J'ai toujours regretté qu'il ne nous l'aie pas apprise, se contentant de nous dire quelques mots comme « crompir » (une pomme de terre) et « gâte » avec au moins trois accents circonflexes qui signifie chèvre en français !
Cette « Apothéose de la Wallonie » est une scène lyrique enlevée où dialoguent une commère et un compère…
Une version pour piano et voix sera écrite en même temps.

3. Une petite œuvre pour chant et piano « avant le 2 octobre 1933 » , « Le Réveil indien » dédiée à Mlle Rachel Piette. Cette pièce sera reprise pour le n°2, « Les Fiancés » des « Tableaux de voyage » en 1937. Je ne sais de quel indien il s'agit ! D'Amérique ?

4. « Visages de la Wallonie » écrits avant juillet 1936. C'est sans doute l'œuvre la plus marquante de cette période. Cette évocation radiophonique du folklore wallon compte 25 numéros et 6 parties avec un bis. On se promène ainsi de Tournai à Malmédy et Liège en final avec entre autres le « Valeureux Liégeois » véritable hymne « national » de la Principauté ! Les textes sont de André Guéry. L'orchestration est riche ! Un nombre impressionnant d'instruments à vent et de percussions, un accordéon et un harmonium sans compter le gong, le glockenspiel et le célesta viennent enrichir la partition… La partition compte 141 pages.
Cette évocation sera créée à l'occasion de l'inauguration du monument de Guillaume Lekeu à Verviers le 27 septembre 1936 à l'I.N.R.

Encore une fois, voilà une œuvre qui mériterait d'être sortie de l'oubli. A l'heure où la Belgique connaît des tensions jamais atteintes à cause de nationalistes flamands qui ne rêvent que d'indépendance, il serait bon de redonner un peu de fierté aux Wallons et montrer qu'ils n'ont pas à rougir ni de leur patrimoine ni de leur passé industriel et culturel. Les deux cultures wallonne et flamande s'additionnent et ne s'opposent nullement. Mais pour que les Wallons soient fiers de leur pays, la Belgique, faut-il encore qu'ils retrouvent leur identité de Wallon et de pouvoir dire aux Flamands ; « restons ensemble »!

5. « Tableaux de Voyages » suite pour orchestre écrite avant 1937, compte quatre tableaux : Fête villageoise qui évoque l'Italie, les Fiancés (Réveil Indien), Souvenir de Versailles (très certainement cette visite qu'il fit enfant avec son père…) et Fête à Naxos pour la Grèce.
A l'origine, ces tableaux comptait une 5° partie, « Barcarolle » qui sera supprimée tandis que les deuxième et troisième partie seront inversées.

6 « Soir sur La Meuse » en 1939, pour quatre voix d'hommes sur une poésie de René Lyr et dédicacée au Baron Paul de Launoit, Commissaire général du gouvernement pour l'Exposition de l'Eau à Liège en 1939.

7. « Loustics en fête » pour orchestre publié en 1939. Cette œuvre sera enregistrée en 1955 par Edgar Doneux et l'Orchestre de la radio.

8. « Fanfare » pour instruments à vent et glockenspiel sera la dernière composition avant la guerre. Elle est dédicacée « A mon bon ami Adrien Bouvet, président de Radio Wallonie.

9. Ce ne sera que 5 ans après la capitulation sans condition de l'Allemagne nazie que notre grand-père va se remettre à composer. La première œuvre sera écrite pour son petit cousin René Durand, cor solo de l'orchestre de chambre de l'I.N.R. René Durand avait épousé Renée Closset, petite fille de Catherine Lejaxhe, la sœur de Marie-Françoise Lejaxhe, la mère d'Armand… [157]
Cette œuvre est un très curieux quatuor pour cors composé en 1950. A ce sujet, seul un enregistrement ancien existait quand je reçus un jour un enregistrement superbe de ce quatuor qui a été publié sur un disque vinyle en 1980 par le « Quatuor de cors Georges Caraël ». [158] chez « Deutsche Grammophon » et produit par le Ministère de la Communauté française de Belgique. Cela à notre insu. Ah, les Belges ! Curieux peuple tout de même !

10.Toujours en 1950, Armand va composer « Trois Morceaux symphoniques » créé le 2 septembre 1951 par l'Orchestre de l'I.N.R. sous la direction de Daniel Sternefeld et enregistrée dans la foulée.

Armand Marsick ne composera plus. Reste à signaler quelques pièces sans date :
-Allegro pour orchestre
-Fantasio musique de scène pour la comédie en deux actes d'Alfred de Musset
-Fanfare
-La ronde des Lutins

[157] Voir l'arbre généalogique dressé par Jacques et Pierre Marsick.
[158] Discothèque Jacques Marsick

-Lent pour grand orgue
-Marche triomphale pour orchestre et enfin,
-Soleils de septembre.

La seconde guerre mondiale

La conclusion de ce travail est proche. Il me reste à évoquer ses dernières années. D'abord les années de guerre. Elles ne furent drôles pour personne, bien sûr et si ce sont des années difficiles, notre famille s'en sortira sans dommage.

La guerre éclate le 2 septembre 1939 entre l'Allemagne, la France et l'Angleterre. La Belgique va se croire à l'abri des hostilités en se réfugiant dans une illusoire neutralité sans imaginer qu'une longue période noire, la plus noire de toute l'histoire de l'humanité, allait l'emporter dans un tourbillon de mort…

Le 10 juin 1940, après « La drôle de Guerre » où les armées restent face à face sur la ligne Maginot, les Allemands envahissent brutalement la Belgique en s'emparant en un quart d'heure du fort d'Eben-Emael, à la frontière néerlandaise qui était jugé le plus inexpugnable d'Europe ouvrant la route aux hordes nazies. Le 13 mai, Paul-Louis, le fils tant aimé de Paola et d'Armand, prend la décision de partir pour la France avec des amis scouts qui devaient tenter de former une division pour lutter contre les Allemands. Paul-Louis avait été scout et routier mais il n'avait pas fait son service militaire dont il avait été exempté pour faiblesse de constitution ! Bientôt, il va se retrouver dans le Midi, à côté de Montpellier, exactement à Palavas. L'armistice décidé et demandé par Pétain va très vite mettre fin aux hostilités. A Montpellier, Paul-Louis avait réussi à faire venir une petite cousine, Andrée Protat, et sa mère Marie, née Lamblain et qui avait épousé Georges Protat, le cousin germain de Paola Marsick Sampieri. Je vous renvoie à l'histoire des Sampieri et des Breton pour mieux comprendre cette généalogie ! [159] Bientôt, Paul-Louis va se fiancer à Andrée puis ils vont rejoindre le Gers où s'est installé le frère cadet d'Andrée, Georges Protat, avant de s'installer finalement à Mézin, dans le Lot-et-Garonne où ils se marieront le 28 avril 1941. Le 19 février 1942, j'étais le premier de cinq enfants à naître. Pendant ce temps là, Paola et Armand supplient leur fils de rentrer à Bruxelles. Paola va jusqu'à entamer des démarches auprès des autorités d'occupation allemandes pour retrouver ce fils qui s'est marié sans le consentement de ses parents ! Inutile de dire que les Allemands lui riront au nez.. et qu'elle s'en trouvera très vexée ! Ce mariage n'a jamais été totalement digéré par ma grand-mère qui me dit souvent qu' « elle n'avait pas pu conduire son fils à l'autel » ! Paul-Louis, Andrée et votre serviteur finiront par rejoindre Bruxelles, en juillet 1943, une fois la zone sud occupée par les Allemands à la suite du débarquement des Alliés en Afrique du Nord.
Armand jouera de son côté plus d'une niche aux Allemands ou en se moquant d'eux avec un air imperturbable. Il aimait les envoyer dans la direction opposée quand ils lui demandaient le chemin. A un Allemand qui lui demandait ce que signifiait QUENAST graver en haut d'une colonne de pierre, il répondit « Bonheur » alors que Quenast est tout simplement une commune d'où l'on extrayait le porphyre, cette pierre dure dans laquelle on taille les pavés !

[159] Voir « Les Sampieri « par Jacques Marsick. Février/mars 2007.

De même il refusera les honneurs d'un journaliste collaborateur…
Bref, c'était de la résistance passive… d'un vrai patriote !
Un jour aussi, un soldat allemand sonne chez eux. Ils habitaient encore rue des Lombards : ce n'était pas un inconnu. Il avait logé chez eux avant guerre. Ses bras étaient chargés de victuailles introuvables et bien alléchantes… Mais nos grands-parents refusèrent le colis ce que cet Allemand compris. Ils ne l'ont jamais revu…

En 1942, Armand est mis à la retraite… sauf qu'il ne reçoit aucune pension ! Pour vivre, il donnera des concerts, écrira des articles… et Paola vendra au Mont de Piété, l'essentiel de ses bijoux. Ne pouvant plus habiter l'appartement du 55, rue des Lombards, ils déménagent au 21, rue des Boers, à Etterbeek. L'appartement est incroyable ! A la place de la porte d'entrée, il y a un rideau. Pas de chauffage, bien entendu et pas d'eau courante dans la cuisine. Quant aux WC ils sont logés entre deux étages et sont communs à deux appartements ! Et pourtant, j'en garde des souvenirs merveilleux ! Ce ne sera que peu de temps avant le décès de Paola en 1958, qu'enfin, une porte d'entrée est posée et un évier installé dans la cuisine. Mais Armand continuera à monter les seaux de charbon de la cave au second et les WC resteront là où ils étaient… Combien de fois leur fils leur dira de déménager dans un appartement confortable ! Rien n'y fera.

Après la guerre, Armand sera de très nombreux jurys, notamment ceux de Suzanne Danneau, une musicienne qui ne manquait pas d'originalité [160] . Elle habitait 61, avenue Brugman à Bruxelles un magnifique appartement. Elle avait de la fortune mais elle était avare comme un pou ! Je me souviens qu'un jour, avec ma mère, elle nous avait invités à un déjeuner qui consista en un partage difficile d'une boîte de sardines ! Notre grand-mère nous recommandait bien de cultiver son amitié dans l'espoir qu'elle nous coucherait sur son testament ! Las ! Nous ne reçûmes rien, bien évidemment ! Je garde encore en mémoire l'odeur très particulière de renfermé mêlé de moiteurs malodorantes de vieille fille qui ne connaissait guère le savon ! Mais, bon, l'argent n'a pas d'odeur, c'est bien connu !

Mais si la carrière musicale d'Armand s'achève, c'est à ses petits-enfants qu'il va se consacrer dorénavant. Avec notre grand-mère, ils seront tous les deux des grands-parents qui nous apporteront un immense amour ! Que dire dans cette biographie de ces liens si forts qui nous unissaient ? Tout ou presque ! Ils avaient avec nous des patiences infinies ! Tant que nous habitâmes Bruxelles à un jet de pierre de chez eux (38, rue de la Grande Haie mais le numéro a changé depuis. En partant de la place Saint-Pierre et en remontant la rue sur le trottoir de gauche, juste après des entrepôts, et avant le premier carrefour, nous logions au 1er étage) ils nous emmenaient chaque jeudi et le week-end à la sablière du Parc du Cinquantenaire. Tout un rituel immuable présidait à ces sorties : Père, c'est ainsi que nous l'appelions, achetait pour deux francs de gommes à une petite confiserie à côté de chez eux, rue des Boers, ou au kiosque du parc, puis on grimpait les sept volées de 11 marches qui y menaient. Là, on s'arrêtait pour regarder les joueurs de bouchon [161] ou on faisait rouler des billes à toute vitesse sur le banc de pierre en

[160] Suzanne Danneau, Tournai 17.08.1901 – Tournai, 17.08.7971.. Compositrice, pianiste, musicologue et pédagogue, fille de Nicolas Danneau, elle avait créé en 1944 le Jury International des Etudes Musicales.
[161] Sur un bouchon, on place des pièces de monnaie qu'il s'agit de faire tomber à l'aide d'une rondelle métallique de plus ou moins 5 cm. Les pièces qui tombent sur cette rondelle vont au tireur. Les autres sont reposées sur le bouchon et on joue jusqu'à épuisement des enjeux. Les gains sont remis en jeu… et on recommence !

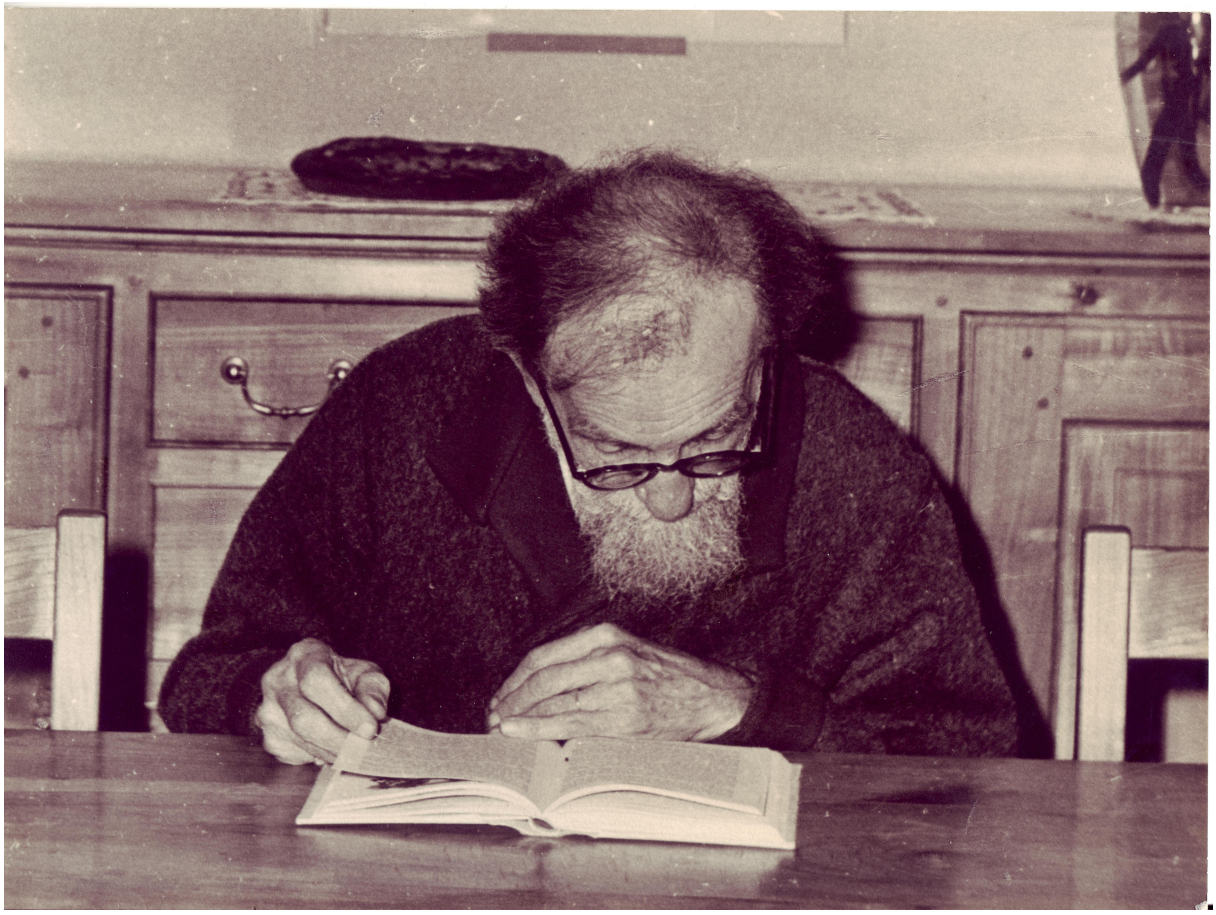
demi-cercle qui est toujours surmonté d'une colonnade vaguement gréco-romaine. Ou alors nous prenions le tram, un 39 ou un 45[162] qui nous menait soit à Stockel, soit à Auderghem Forêt et de là, nous marchions jusqu'au Rouge-Cloître, soit aux Quatre Bras pour une promenade d'une journée avec pique-nique et arrivée à Notre-Dame au Bois ou enfin à Tervueren au Musée du Congo ! A Notre-Dame au Bois, notre grand-père buvait une kriek et il nous offrait une tartine de fromage blanc avec des radis ! Un pur délice ! Nous avions le droit de tremper nos lèvres dans la kriek dans laquelle il avait pilé un morceau de sucre ! Mais en arrivant dans la forêt de Soigne il fallait d'abord remplir quatre fois ses poumons de bon air en écartant les bras ! Nous allions aussi aux étangs de Woluwé patiner en hiver… Bref que de merveilleux souvenirs que je raconterai plus en détails dans mes propres mémoires…



Xavier, Jacques et Pierre
Place du Roi Vainqueur
à Etterbeek -Bruxelles

[162] Toujours une auto motrice à trois portes ! Nous méprisions celles qui n'en avaient que deux !...

Ils avaient aussi le souci de nous cultiver ! Le Musée d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire n'avait plus de secrets pour nous. Nous aimions particulièrement la salle des momies égyptiennes… Ou alors c'était le Musée d'Art Ancien où nous allions admirer les Rubens et autre Breughel ! Paola m'a aussi emmené bien souvent à la Monnaie. Elle connaissait les arguments et les livrets de tous les opéras et elle me soufflait à l'oreille ce qu'il se passait sur la scène ! Ah ! J'en ai vu des Verdi et des Puccini ! Mais c'était aussi le théâtre comme celui du Parc ou le Rideau… Sauf une fois où c'est mon grand-père qui m'accompagna au Théâtre National, au Résidence Palace, rue de la Loi, voir « Le Malade Imaginaire »… Il était un peu dur d'oreille, mon cher Père ! Il n'y avait pas dix répliques qu'il me demande de sa voix forte « Tu entends Jacques ? Je n'entends rien ! » Et comme nous étions toujours très bien placé, entendez, toujours très en vue ! le public avait définitivement quitté la scène des yeux pour voir cet énergumène qui finit par hurler « Mais nom de Dieu, PRONONCEZ ! A Paris, on PRONONCE ! ». L'adolescent que j'étais ne songeait plus qu'à disparaître sous son siège !



A Famillereux, en 1958, lecture dans la salle à manger (photo de Paul-Louis Marsick).

Et s'il pleuvait trop, nous restions chez eux pour des interminables parties de loto, de dominos ou de « Va tout » ! [163] Ce « Va Tout » a six faces que Père nous faisait tourner sur une assiette creuse de la faïencerie Boch qui avait des rainures tout autour de son bord et qui faisait un bruit infernal quand la toupie y arrivait ! Et s'ils étaient chez nous à Famillleureux où nous avions fini par déménager en 1949, c'était des parties de quilles dans le long couloir de la maison où les boules de bois ricochaient sur le carrelage pour terminer leurs courses sur la porte en fer de la villa ! Un bruit d'enfer !
Que d'heures passées avec nous ! D'autant que le dimanche nous allions très souvent à Bruxelles ou ils venaient à la maison. Et quand notre Mémée débarquait, elle avait encore son chapeau sur la tête que nous l'obligions à s'asseoir pour nous raconter une histoire ! Fine et Finette, Le Roi qui aimait bien les pêches, Hansel et Gretel etc. Les fêtes de famille nous réunissaient souvent. Mémée pour l'occasion dessinait les menus. Mon Dieu, que de joyeux Noëls !

Un autre souvenir de cette époque est le concert donné le 19 novembre 1950 à Mons où se produisit Jacques Thibaud dans un concerto de Mozart et où notre grand père dirigea « La Source ». Doublement émouvant car ce fut le dernier concert de Thibaud en Belgique avant sa mort tragique et la seule fois où je vis notre grand-père diriger avec sa fougue habituelle.

Deux événements marqueront cette dernière décennie des années cinquante. Pour leur 75° anniversaire, en 1952, nos parents se cotisèrent pour leur offrir un voyage à Rome en passant par Lucerne, en Suisse, chez Joseph Niefler. Celui-ci avait été hébergé avant la guerre par Paola et Armand à Bruxelles où ce garçon était venu se perfectionner en français, si mes souvenirs sont exacts. Pendant la guerre, il avait bien voulu servir de boîte aux lettres pour faire passer le courrier de Bruxelles à Mézin et vice versa. A Rome, Paola retrouvera sa famille et en particulier sa cousine germaine Elvira Sampieri, sa fille Ada et le mari de celle-ci, le comte Corrado Capuano. Ils revirent avec émotion tous les lieux qu'ils aimaient, pressentant que ce serait la dernière fois de leur vie…

L'autre événement fut la célébration de leur 80° anniversaire en 1957. Ce fut l'occasion de bien belles cérémonies d'hommage à Armand Marsick, rendues par tout le gratin musical belge et étranger. Cela couronnait de la plus belle manière une vie qui n'avait pas été banale !

[163] C'est une petite toupie à six faces sur laquelle il est indiqué ce que le joueur doit faire quand elle a fini sa course et retombe sur l'une des faces. La face du haut dit alors Prenez 1 ou Prenez 2, Mettez 2, mettez chacun, Mettez 1 et prenez tout ! Chacun a en effet un certain nombre de jetons et doit s'en débarrasser pour gagner !

Quatre-vingtième anniversaire.


INSTITUT NATIONAL BELGE DE RADIODIFFUSION

GRAND AUDITORIUM

CORBEILLE

Samedi 21 septembre 1957, à *19 h. 45*

UN MUSICIEN WALLON A 80 ANS

ARMAND MARSICK

GRAND ORCHESTRE SYMPHONIQUE

EDMOND BAEYENS

violoncelliste

sous la direction de

René DEFOSSEZ

Programme : Œuvres d'Armand Marsick. L'Anneau nuptial; Improvisation et final; La Source; Stèle in memoriam; Trois morceaux symphoniques.

Fin vers 21 h. 45
Toilette de ville

UNE PLACE

A Monsieur P. L. Marsick

INR

Nos parents avaient d'abord invité Père et Mémée à passer leurs vacances dans le Sud-Ouest, au « Cauze », à Vicnau près de Condom dans le Gers. C'était la première fois qu'ils découvraient tous les lieux où vécurent nos parents pendant la guerre. Un jour, en allant dans les Pyrénées, nous nous étions arrêtés un peu après Auch pour nous désaltérer à la terrasse d'un café et Père avait demandé une absinthe ! Il avait oublié que la vente en était interdite depuis longtemps ! Je compris alors que c'était un vieux souvenir parisien !!

Plusieurs concerts eurent lieu comme au Théâtre Royal du Parc cet surtout celui donné au grand auditorium de l'I.N.R. Au programme était inscrit un extrait de l'Anneau Nuptial, l'Improvisation et Final avec Edmond Bayens en soliste, magnifique violoncelliste emporté trop tôt par « une longue maladie », Stèle in memoriam et Trois morceaux symphoniques. Je revois encore nos grands-parents assis aux places d'honneur de la corbeille. Le Grand Orchestre Symphonique était dirigé par René Defossez. Paola avait mis ses plus beaux bijoux et resplendissait de bonheur. Armand était détendu, heureux et nous étions fiers d'être à leur côté… Le concert, retransmis en direct, fut magnifique et les applaudissements se prolongèrent longtemps. Un cocktail termina la soirée.



Armand et Edmond Bayens.

Les hommages furent nombreux et ce sont des dizaines de lettres, de télégrammes qui affluèrent chez eux… Le plus beau sera celui de Monsieur Darcy, cette symphonie florale orne le salon de l'un d'entre nous…





Cette photo prise devant le siège du journal « La Meuse », boulevard Sauvenière à Liège en septembre 1957, porte au dos cette dédicace :
« A notre chère Paul-Louis,
A notre chère Andrée,
En souvenir de notre quatre-vingtième anniversaire qu'ils ont si gentiment fêté, au Cauze le 16 juillet et à Etterbeek le 20 septembre 1957
Père Mémée
Etterbeek le 31 octobre 1957 ».

Et parmi tous ces hommages, j'en retiens un, bien modeste et touchant, celui de M.et Mme Lemaire, leurs épiciers de la rue Louis Happ juste en face de chez eux ! Le brave homme qui immanquablement vous saluait d'un « au revoir et à tantôt ! » Il n'avait pas tenu rancune à mon grand-père qui était rentré dans une de ses colères homériques pour le prix de trois citrons jugés exorbitant en le traitant de voleur! « Mais Monsieur, en Grèce, on les donne ! »

Tout cela a eu hélas une fin. Ce fut d'abord notre Mémée en 1958. Pourtant en juin, elle m'avait encore accompagné toute une journée à l'Exposition Universelle de Bruxelles. Nous avions beaucoup marché, bu un café romain au pavillon italien, mais elle avait refusé d'aller voir le Prince Rainier et Grâce de Monaco en visite ce jour-là : « Je ne vais pas voir la fille d'un marchand de cochons ! »
Un mois plus tard, fin juillet, elle eut une attaque cérébrale. Elle ne s'en remit pas. En septembre elle sombra tout doucement dans le coma et elle s'éteignit après plusieurs nuits de lente agonie le 22 septembre 1958…
Elle fut enterrée au cimetière de Famillеureux. Père erra alors comme une âme sans peine. Il était complètement perdu sans celle qui avait tout partagé avec lui. Je n'ai plus jamais rencontré de couples aussi amoureux l'un de l'autre que ces êtres d'exception… J'entends encore Mémée s'inquiéter de son Armand s'il tardait un peu trop pour une course près de chez eux. Elle allait dix fois à la fenêtre voir s'il arrivait : « Avec son œil qui voit si mal !. » C'est vrai qu'il avait subi une opération de la cataracte mal faite… et quand il arrivait enfin et qu'elle lui disait « Mais où étais-tu ? », il entrait en colère !

Notre grand-père ne sera plus bien nulle part. Il passait une moitié de la semaine à Bruxelles, une autre moitié à la maison mais c'était pour se rendre de longues heures au cimetière… Je ne suis plus jamais retourné rue des Boers. Cela m'a hanté longtemps… et je ne me le suis jamais pardonné. D'autant que bêtement, je m'étais disputé avec lui. Il m'avait pardonné mais j'en ai toujours le repentir cinquante ans après.

L'hiver 58-59 fut très triste… Il ne voulut pas fêter Noël. Il se réfugia à Lobbes dans une maison d'accueil pour personnes seules avant d'aller passer quelques jours à la mer. En mars, sa dernière sœur en vie, Berthe Nollet, disparut à son tour… Je le représentai à cet enterrement où il ne put pas se rendre, tellement il faisait mauvais. Et le dimanche 26 mai, alors qu'il venait de déjeuner à la maison et qu'il était parti sur la tombe de sa femme (un triste rituel depuis le mois de septembre…) il revint précipitamment : « Je ne sens plus mon bras… ». Lui aussi était frappé par une congestion cérébrale. Il fut transporté d'urgence à l'hôpital de Jolimont à Haine-Saint-Paul. Je l'ai revu une fois. Dans la nuit du 29 au 30 avril, il va chanter tous ses opéras une dernière fois ce qui impressionna beaucoup les infirmières. Il s'éteint apaisé, au matin du 30… Il était mort de chagrin. Je perdais, nous perdions tous un père et un grand-père que nous aimions avec tant de force… J'avais 17 ans…
Le soir même de sa mort, son fils Paul-Louis dirigeait l'Orchestre National de Belgique, à Eupen. Au programme du concert était inscrit « Les Tableaux Grecs ». Vous imaginez notre émotion, celle du public et celle des musiciens pendant cette exécution…
Il repose au cimetière de Famillеureux auprès de sa chère Paola…

EPILOGUE

Bien longtemps après, une fois installé dans ma propre vie et avoir quitté la Belgique, j'ai commencé à rassembler mes souvenirs et à m'intéresser à ces ancêtres qui ont tant marqué notre jeunesse. Au décès de Maman, j'ai demandé à garder ces archives familiales auxquelles je tenais. Depuis, j'essaie de perpétuer le souvenir de cet homme si extraordinaire qui n'était pas « un petit maître » mais bien un grand musicien. Il a forgé mes goûts musicaux en grande partie et m'a rendu exigeant en matière musicale… Un seul regret : « Pourquoi Père, ne m'as-tu pas encouragé à faire de la musique ? »

Pour terminer par une note plus réjouissante, voici une dernière photo : le 15 mai 2009 à Bruxelles et le 16 mai, à Liège, on a rendu un hommage particulier à notre grand-père ainsi qu'à Martin-Pierre Marsick .



Concerts magnifiques qui nous permirent d'entendre James Ehnes jouer sur le stradivarius « Marsick » de 1715. « Stèle » fut rendu brillamment par le chef Dmitri Jurowski.

Cette biographie se termine : ce n'est pas sans beaucoup d'émotion que j'ai écrit les dernières lignes. Elle n'est peut-être pas parfaite. Je ne suis ni musicologue, ni musicien. Je l'ai écrite avec tout mon cœur et pour que vous mes petits-enfants, mes nièces et neveux connaissiez mieux ces deux êtres merveilleux qu'étaient nos grands-parents.

Le Passage d'Agen, le 6 octobre 2009
Et 10 mai 2019.



En Grèce…

Remerciements.

Outre certains membres de ma famille qui m'ont particulièrement aidé, je tiens à remercier aussi un grand nombre de personnes et d'institutions qui m'ont apporté leurs concours. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés. Il en va ainsi de Valérie Dufour, musicologue de l'ULB (Université Libre de Bruxelles) de Manuel Couvreur, professeur à l'ULB, de Philippe Gilson, bibliothécaire en chef du Conservatoire Royal de Musique de Liège, de Paul Delforges membre de l'Institut Jules Destrée à Namur, d'Aris Garoufalis, Directeur du Conservatoire de Musique d'Athènes qui nous a reçu avec beaucoup d'amitié, de Babi Farandatos, professeur honoraire du conservatoire d'Athènes et de Madame Vassiliki Cotsapas, sœur de Ménélas Pallandios, directeur honoraire du Conservatoire d'Athènes, pour leurs très précieux témoignages. Indirectement, mes remerciements vont aussi à Madame Carmen Rodriguez Suso, professeur de musicologie à l'Université de Vittoria. Je n'oublie pas non plus Madame Ismini Herberichs grâce à qui notre voyage à Athènes a été un succès et à sa maman, Madame Ionna Constantidinis, décédée en décembre 2008, qui nous a si gentiment hébergés lors de notre séjour à Athènes et qui nous a si bien renseignés sur la vie artistique à Athènes avant la seconde guerre mondiale. Son oncle Monsieur Costas Papachrysanthou nous a lui aussi très aimablement servis d'intermédiaire auprès des autorités grecques.
Mais plus encore à Stella Kourmpana pour ses grandes compétences et son énergie, archiviste du conservatoire d'Athènes Madame Katia Kallitsounaki, M. Aris Xanthoudakis et à toutes et tous mes amis grecs du Conservatoire d'Athènes, aux journalistes de ERT, la radio nationale grecque. A Madame G. Kourmpana qui nous a si gentiment hébergés…. Sans oublier Niki Krasaki ou Rezarta, la photographe ! Et Petros Stergiopoulos….
A ces personnes sans qui ce travail n'aurait pas pu être réalisé, ajoutons le personnel des Archives Nationales à Paris, des Archives de la Ville de Paris, du Ministère des affaires étrangères à Nantes, de la bibliothèque de l'Institut à Paris, des services d'Etat Civil de la ville de Liège, du musée de la Vie Wallonne à Liège.
De nombreuses personnes enfin qui ont bien voulu nous soutenir, nous encourager dans notre démarche, nous aider d'une manière ou d'une autre.

Table des Matières

Préface: "A mes petits-enfants" page 3
Généalogie simplifiée des Marsick p.4
Introduction: une lettre du 25 décembre 1956 à notre grand-père l'invitant à écrire ses mémoires. p.5
Les origines de la famille p.7
L'enfance et les années de formation. Vivre à Liège à la fin du XIX° s; le Conservatoire de Liège. p.15
Nancy, le Havre, Paris: Armand Marsick quitte Liège. 1er violon à L'orchestre de Nancy, l'enseignement de Guy Ropartz, une saison au Havre et l'arrivée à Paris p32

Paris 1898-1908. Accueil de son oncle Martin-Pierre Marsick, 1er violon chez Edouard Colonne, les compositions et le Prix de Rome. p.39

La Grèce: 1908-1922.
2008 voyages avec Thierry p 64
Deuxième voyage 2017-2018 p 68
La route pour Athènes passe par Rome p.79
L'arrivée d'Armand à Athènes. p.89
La vie politique grecque pour le moins tumultueuse. p 91
L'orchestre du Conservatoire
Le conservatoire réorganisé par A. Marsick. p 118
A. Marsick et la musique populaire grecque. p.130
Le festival Saint-Saëns de 1920.
Départ pour Bilbao janvier 1922. p 148

Espagne, Bilbao. 1922-1927.
La situation politique espagnole.
Le conservatoire
La création de l'Orquesta Sinfonica. p 172
Les compositions. p 180
A. Marsick contraint de quitter Bilbao, victime du nationalisme. p 184

Le retour en Belgique. p.190
Nomination au conservatoire de Liège. Les Concerts Populaires
L'exposition de l'Eau de 1939 p 193
Les dernières compositions. La guerre. Son rôle de grand-père.
Les festivités de ses 80 ans. p.219
Epilogue. p.224
Remerciements. p.226
Table des matières p 227